

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn





www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

HISTOIRE
ANCIENNE.
TOME DIXIEME.

www.libtool.com.cn

FIN DE
HISTOIRE
www.libtool.com.cn
DE
SYRACUSE.

LE VINGTIÈME Livre
contient la fin de l'Histoire
de Syracuse. Il peut se
diviser en trois parties:
la première renferme le long règne
de Hiéronyme son petit-fils, les
événemens de Syracuse qui en furent la
suite, le siège & la prise de cette ville
par les Romains. La troisième enfin, un

HISTOIRE

ARTICLE PREMIER

§. I.

www.libtool.com.cn

*Héron , second du nom , est che
Capitaine Général à Syrac
bientôt après nommé Roi. Il
liance avec les Romains au c
cement de la première guerre I*

AN. M. 3700.
AV. J. C. 304.
Justin. lib.
23. cap. 4.

HIÉRON II descendoit de mille de Gélon , qui avoit a régné à Syracuse. Comme il étoit d'une condition servile, son pere , selon la barbare c de ces tems-là , le fit exposer tems après sa naissance , croi cet enfant deshonoroit la not sa race. Si l'on en croit le réc leux de Justin , des abeilles le rent pendant plusieurs jours. Il aiant déclaré que cet événement étoit un présage assu future grandeur , Hiérocle le ter à son logis , & l'éleva av soins possibles.

L'enfant tira de cette tout le fruit qu'on en p tendre. Il se distingua dans tre tous ses égaux par / dans tous les exercices m

DE SYRACUSE.

par son courage dans les combats. Il mérita l'estime de Pyrrhus, & reçut de sa main plusieurs récompenses. Il étoit beau de visage, d'une grande taille, & d'une complexion robuste. Il faisoit paroître beaucoup de douceur & d'honnêteté dans les conversations, de justice dans le maniement des affaires, de modération dans le commandement : de sorte qu'il ne lui manquoit que la qualité de Roi, en ayant déjà toutes les vertus.

La dissension s'étant mise entre les citoyens de Syracuse & leurs troupes, celles-ci, qui étoient dans le voisinage, élevèrent Artémidore & Hiéron au souverain commandement, ce qui renfermoit toute l'autorité civile & militaire. Le dernier étoit alors âgé de trente ans, mais d'une prudence & d'une maturité qui annonçoit un grand Roi. Honoré du commandement, il entra dans la ville par le moyen de quelques amis, & ayant su gagner ceux qui étoient d'un parti contraire, & qui ne cherchoient qu'à brouiller, il se conduisit avec tant de

AN. M. 37
Av. J.C. 1
Polyb. li
pag. 8. 7.

a In alloquio blandus, ut nihil ei regium decesse, in negotio justus, in imperio moderatus, in praeter regnum, ydareur. proles Justit.

sagesse & de grandeur d'ame, que les Syracusains, quoique très mécontents de la liberté qu'ils étoient donnés les soldats de faire une élection qui n'étoit pas de leur compétence, ne laissèrent pas de lui conférer d'un consentement unanime le titre & le pouvoir de souverain Commandant.

Dès ses premières démarches, il fut aisé de juger que le nouveau Magistrat aspirait à quelque chose de plus qu'à cette charge. En effet, voyant qu'à peine les troupes étoient sorties de la ville, que Syracuse étoit troublée par des esprits séditionnaires & amateurs de la nouveauté, il sentit de quelle importance il étoit qu'en son absence, & celle de l'armée, il pût compter quelqu'un qui retînt la bourgeoisie dans le devoir. Leptine lui parut propre pour ce ministère. Il a beaucoup de gens dévoués à ses vœux, & un grand crédit auprès du peuple. Hiéron se l'attacha pour tout en épousant sa fille, & par cette alliance il assura la tranquillité que pour les temps où il seroit de s'éloigner de Syracuse, & de marcher à la tête des armées.

Un autre coup de politique

pl
le
ro
pa
mi
pe
af
so
f

DE SYRACUSE.

plus hardi, mais bien moins légitime, le mit en sûreté & en repos pour toujours. Il avoit tout à craindre de la part des soldats étrangers, esprits remuans & mal intentionnés, sans respect pour leurs Commandans, sans affection pour un Etat dont ils ne faisoient point partie, uniquement occupés du desir de dominer ou d'amasser de l'argent, & toujours préparés à la revolte; qui aiant été assez hardis pour s'arroger par l'élection des Magistrats un droit qui ne leur appartenoit point, étoient capables, sur le moindre mécontentement, de tout entreprendre contre lui-même. Il comprit aisément qu'il n'en seroit jamais le maître, parce qu'ils étoient trop bien unis; que s'il entreprenoit de punir les plus coupables, leur châtimement ne manqueroit pas d'irriter le reste; & que l'unique moyen de faire cesser les troubles, étoit d'exterminer entièrement cette milice factieuse, dont la licence & l'esprit de rebellion ne pouvoit que corrompre les autres, & les porter à de pernicieux excès. Trompé par un faux zèle & un amour aveugle du bien public, & touché vivement aussi par la vûe des dangers auxquels il seroit

exposé à tout moment, il crut devo
 en venir, pour le salut de la patrie
 pour sa propre sûreté, à cette dure
 fâcheuse extrémité, qui étoit contrai
 à son caractère aussi bien qu'à l'équit
 mais qui lui parut nécessaire dans
 conjoncture présente. Il se mit don
 en campagne sous prétexte d'attaqu
 les * Mamertins. Quand il fut arrivé
 la vûe des ennemis, il partagea son a
 mée en deux : posta d'un côté les solda
 qui étoient Syracusains, & de l'aut
 ceux qui ne l'étoient pas. Il se mit à
 tête des premiers comme pour fair
 une attaque, & laissa les autres exp
 sés aux Mamertins qui les taillèr
 tous en pièces : après quoi il retou
 tranquillement à Syracuse avec
 troupes de la ville.

L'armée ainsi purgée de tout ce
 pouvoit y causer des troubles &
 fédérations, il leva par lui-mêm
 nombre suffisant de nouvelles tr
 & remplit ensuite paisiblemen
 voirs de sa charge. Les Mar
 fiers de leurs premiers succès
 pendant dans la campagne, il
 contre eux avec les troupes Si

* C'étoient des bandes } s'étoient em
 originaires de Campanie, } fine, après
 qu'Agathocle avoit prises } gé les pri
 à sa solde, & qui ensuite } ans.

DE SYRACUSE.

nes , qu'il avoit bien armées & bien aguerries , & leur livra bataille dans la plaine de Myie. Une grande partie des ennemis resta sur la place , & les Généraux furent faits prisonniers. A son retour , il fut déclaré Roi par tous les citoyens de Syracuse , & ensuite par tous les Alliés. Il s'étoit passé sept ans depuis qu'il avoit été élevé à la suprême Magistrature.

AN. M. 473
AV. J. C. 261

. Il seroit difficile de justifier la manière dont il y monta. Soit qu'il eût mis lui-même les soldats étrangers en mouvement , ce qui paroît assez vraisemblable ; soit qu'il se fût prêté simplement à leur zèle , c'étoit une infidélité criminelle contre sa patrie & contre l'autorité publique , à laquelle il donnoit une mortelle atteinte par son exemple. Il est vrai que l'irrégularité de son entrée dans les Charges fut un peu corrigée par le consentement que le peuple & les alliés y donnèrent après coup. Mais peut-on dire que , dans de telles conjonctures , ce consentement fût parfaitement libre ? Pour son élection à la roiauté , elle n'eut rien de forcé. Si son ambition secrète y eut quelque part , cette faute fut bien réparée par la manière sage & désintéressée dont

8 HISTOIRE

il s'y conduisit pendant la longue durée de son règne & de sa vie.

La perte de la bataille dont nous avons parlé, déranga entièrement les affaires des Mamertins. Les uns eurent recours aux Carthaginois, auxquels ils livrèrent leur citadelle : les autres résolurent d'abandonner la ville aux Romains, & les firent prier de venir à leur secours. C'est ce qui donna lieu à la première guerre punique, comme je l'ai exposé ailleurs.

Dans l'histoire des Carthaginois.

Frontin. usag. lib. 1. P. 4.

Appius Claudius Consul se mit en mer pour aller au secours des Mamertins. Ne pouvant passer le détroit de Messine occupé par les Carthaginois, il fit mine d'abandonner cette entreprise, & de retourner du côté de Rome avec tout ce qu'il avoit de troupes de débarquement. Sur cette nouvelle les ennemis qui bloquoient Messine, se retirèrent du côté de la mer, s'étant retirés s'il n'y avoit plus rien à craindre. Appius revint de bord, & parut sans danger.

Polyb. lib. 1. 10, 11.

Les Mamertins aiant, par trahison, partie par surprise, cloué la Citadelle l'Officier qui y commandoit de la part des Carthaginois, firent Appius, & lui ouvrir

rés de la ville. Peu de tems après les Carthaginois en formèrent le siège, & firent un traité d'alliance avec Hiéron, qui joignit ses troupes aux leurs. Le Consul Romain prit le parti de donner bataille, & attaqua premièrement les Syracusains. Le combat fut rude. Hiéron montra tout le courage possible; mais ne put résister à la valeur des Romains, & fut obligé de céder, & de se retirer à Syracuse. Claudius ayant remporté une semblable victoire sur les Carthaginois, se vit maître de la campagne, s'avança jusqu'à Syracuse, & songea même à l'assiéger.

La nouvelle des heureux succès d'Appius dans la Sicile étant arrivée à Rome, y répandit une grande joie. Pour en profiter, on crut devoir faire de nouveaux efforts. Les deux Consuls qu'on venoit de nommer, Manius Otacilius & Manius-Valérius, eurent ordre de passer en Sicile. A leur arrivée, plusieurs villes des Carthaginois & des Syracusains se rendirent à discrétion.

La consternation de la Sicile, jointe au nombre & à la force des Légions Romaines, fit concevoir à Hiéron quel seroit le succès de la guerre qui

commençoit. Ce Prince reconnoissoit qu'il pouvoit compter sur une amitié fidèle & plus constante de la part des Romains. Il savoit que les Carthagois n'avoient pas renoncé au projet qu'ils avoient formé anciennement d'envahir toute la Sicile ; & , rendoient maîtres de Messine , il étoit bien que sa puissance ne tiroit à rien avec des voisins si dangereux & si redoutables. Il ne vit point d'expédient pour conserver son royaume , que de laisser les Carthagois aux prises avec les Romains , assuré que la guerre seroit long-temps opiniâtre entre ces deux Républiques égales en force , & que tant qu'elles seroient aux mains , il n'avoit rien à craindre d'être opprimé ni par l'une ou par l'autre. Il envoya donc au Roi des Ambassadeurs , pour proposer de la paix & d'alliance. On ne leur refusa point leurs offres. On craignoit trop que les Carthaginois ne venant à triompher ne fermaient tous les passages pour les vivres : crainte d'autant fondée , que les premières troupes avoient traversé le détroit , & beaucoup souffert de la disette. Il fit alliance avec Hiéron , & mettoit

D'E SYRACUSE. 117
côté-là les Légions en fureté. On y
donna d'abord les mains. Les condi-
tions furent que le Roi rendroit aux
Romains sans rançon ce qu'il avoit fait
sur eux de prisonniers, & qu'il leur
paieroit cent talens d'argent.

Depuis ce tems, Hiéron ne vit plus ^{Cent m}
la guerre dans ses Etats. Il n'y prit ^{écus.}
d'autre part que d'envoyer dans l'oc-
casion des secours aux Romains. Du
reste il régna en Roi qui ne cherche &
n'ambitionne que l'estime & l'amour
de ses sujets. Jamais Prince ne s'est
rendu plus recommandable, & n'a
joui plus longtems des fruits de sa sa-
gesse & de sa prudence. Pendant plus
de cinquante ans qu'il vécut après
avoir été nommé Roi, tout étant en
feu autour de lui par les cruelles
guerres que se firent les deux plus puis-
sants peuples du monde, il fut assez
prudent & assez heureux pour n'en être
que simple spectateur, & pour enten-
dre seulement le bruit des armes qui
ébranloit toutes les régions voisines,
se conservant lui & son peuple dans
une paix profonde.

Les Romains sentirent en plus d'une ^{Polyb.}
occasion pendant la première guerre
Punique, & sur tout dans le siège d'A-

grigente qui en fut comme l'oc
de quel secours étoit pour
liance faite avec Hiéron ,
fournit abondamment des vi
des tems, où l'armée Roma
lui, auroit été exposée à une
disette.

L'intervalle entre la fin d
mière guerre Punique & le c
cement de la seconde, qui est
de vingt-cinq ans, fut pour l
tems de paix & de tranquillité
lequel il est peu parlé des a
ce Prince.

AN. M. 3763.
Av. J.C. 241.
Polyb. lib. 1.
pag. 84.

Polybe seulement nous
que les Carthaginois, dans l
se guerre qu'ils eurent à e
tre les Etrangers ou Mercé
fut appelée la guerre d'A
voiant extrêmement press
recours à leurs Alliés, &
Roi Hiéron, qui leur acc
qu'ils demandoient de l
comprit que pour se
Sicile, il étoit de son
Carthaginois eussent
cette guerre, de peur q
gers qui avoient déjà
sieurs avantages contr
nois, venoient à p

ment, ils ne trouvaſſent plus d'obſta-
cles à leurs projets, & qu'ils ne ſongeaf-
ſent à porter leurs armes victorieuſes
dans la Sicile. Peut-être auſſi, comme
il étoit excellent politique, crut-il de-
voir ſe tenir en garde contre la trop
grande puiffance des Romains, qui ſe-
roient devenus maîtres abſolus, ſi les
Carthaginois euſſent ſuccombé dans la
guerre contre les révoltés.

Hiérôn ne ſ'appliqua, pendant ce
long intervalle de paix, qu'à rendre
ſes ſujets heureux, & à réparer les
maux que l'injuſte gouvernement d'A-
gathocle qui l'avoit précédé de quel-
ques années, & les diſcordes inteſti-
nes qui en furent la ſuite, leur avoient
cauſés : digne occupation d'un Roi. Il
y avoit dans le caractère des Syracu-
ſains de la légéreté & de l'inconſtance,
qui leur faiſoit prendre ſouvent des
partis exceſſifs & violens : mais dans le
fond ils avoient de la douceur & de
l'équité, & n'étoient point ennemis
d'une ſoumiſſion juſte & raifonnable.
La preuve en eſt que, lorsqu'on les
gouvernoit avec modération & ſageſſe,
comme fit Timoléon, ils reſpectoient
l'autorité des loix & des Magiſtrats, &
leur obéiſſoient avec joie.

un moien sûr de rendre se
heureux & de répandre l'a
dans son royaume. En effet,
des terres, outre qu'elle occu
en mouvement une infinité
qui sans cela demeureroient
engourdies, attire dans un
la traite des grains, les ric
peuples voisins, & les fait co
les maisons des particulie
commerce qui se renouvell
ans, & qui est le fruit légitim
travail & de leur industrie.
& l'on ne peut trop le rép
des principaux soins d'un sag
nement & une des parties l
sentielles d'une bonne & sai
que, mais qui malheureuse
trop négligée.

Hiéron s'y appliqua ent
Il ne jugea pas indigne de
d'étudier par lui-même & d
dir toutes les règles de l'Ag
b. 18. Il se donna même la peine
poser sur cette matière de
dont la perte doit être bien
Mais il envisagea cet objet
nière encore plus digne d'u
blé faisoit la principale r
pays, & le fonds le plus

revenus du Prince. Il crut donc que c'étoit là une affaire capitale, qui demandoit toute son application & tous ses soins. Pour établir un bon ordre dans ce commerce, pour assurer & rendre heureuse la condition des Laboureurs qui composoient la plus nombreuse partie de l'Etat, pour fixer les droits du Prince qui en tiroit son principal revenu, pour obvier aux désordres qui pourroient s'y glisser, & pour prévenir les injustes vexations qu'on s'efforceroit peutêtre dans la suite d'y introduire, Hiéron fit des réglemens si sages, si raisonnables, si pleins d'équité, si conformes en même tems aux intérêts du peuple & à ceux du Prince, qu'ils devinrent comme le Code du pays, & furent toujours observés inviolablement comme une loi sacrée, non seulement sous son règne, mais dans tous les tems qui suivirent. Quand les Romains eurent réduit sous leur pouvoir la ville & les Etats de Syracuse, ils ne lui imposèrent point de nouveaux tributs, & ^a voulurent que toutes choses fussent toujours réglées selon *les loix d'Hiéron*, afin que

^a Decimas lege Hiero- censuerunt, ut iis jucun-
nica semper vendendas | dior esset muneris illius

les Syracusains , en change
tre , eussent la consolation
changer de régleme[n]t ,
conduits encore en quel
un Prince dont le nom se
toujours fort cher , & leu
loix infiniment respectab

J'ai dit qu'en Sicile le
des principaux revenus d
lui en paioit la dixme , c
dixième partie. Ainsi il
que le pays fût bien culti
ces terres fussent mis
& qu'elles rapportassent
puisque son revenu augm
portion de la fertilité des
qui ramassoient cette di
Prince , laquelle lui éto
nature & non en argent ,
Decumani , comme qui di
des *Dixmes*. Hiéron , da
mens qu'il fit sur ce sujet
pas ses in térêts , & cela e
ce sage & économe. Il fa

DE SYRACUSE. 19

râtés, ne soient tentés de frauder
 les droits du Prince. Pour leur épar-
 gner cette tentation, il a pris des pré-
 cautions si justes & si exactes, que,
 soit que le blé fût encore en épi, on
 le dans l'aire pour être battu, ou qu'il
 fût serré dans les greniers, ou qu'on
 en fît le transport, il n'étoit pas pos-
 sible au Laboureur d'en rien détour-
 ner, ni de frauder le Fermier d'un seul
 grain, sans s'exposer à une très grande
 punition. C'est Cicéron qui entre dans
 ce détail. Mais il ajoute aussitôt qu'Hié-
 ron avoit pris les mêmes précautions
 contre l'avidité des Fermiers, à qui il
 n'étoit pas possible non plus de rien
 extorquer des Laboureurs au-delà de
 la dixme. Il paroît qu'Hiéron ne vou-
 loit pas que, sous quelque prétexte
 que ce fût, on tirât les Laboureurs de
 leur demeture. En effet, dit Cicéron
 en invectivant contre Verrès qui les
 fatiguoit par de fréquens & de pénib-
 les voyages, il est bien triste & bien
 fâcheux de tirer de pauvres Labou-

Cic. Ibid

n. 14.

a Hieronica lex omni- bus custodiis subjectum aratorem decumano tra- dit, ut neque in segeti- bus, neque in arcis, ne- que in horreis, neque in	amovendo, neque in al- portando frumento, gra- no uno posset arator, sine maximâ penâ, frau- dare decumanum. <i>Cic.</i> <i>Verr. de frum. n. 20.</i>
--	--

reurs de leur campagne
leur charrue au barreau
cultiver les terres à ce
Mid. n. 16. vire un procès. Misèrum
ex agro homines traduc
aratro ad subsellia, ab
carum ad insolitam litem
Et d'ailleurs peuvent-ils
qué bon droit qu'ils ai
rendra justice au préj
miers ? *Judicio ut ara*
persequatur !

Est-il un plus grand
que ce que l'on voit ici
voit entreprendre des
manquoit pas de cour
batailles, faire des cor
les bornes de ses Etat
tions il passeroit pour
l'esprit de la plupart c
combien d'impôts au
ger les peuples ! Com
reurs auroit-il falu ar
terres ! Combien de f
couté pour remporte
Et de quelle utilité

de conquérir de nouveaux pays par la force des armes , il chercha à multiplier le sien en quelque sorte par la culture des terres , en les rendant plus fertiles qu'elles n'étoient & à multiplier réellement son peuple , ce qui fait la véritable force & la véritable richesse d'un Etat , & qui ne peut manquer d'arriver quand les gens de la campagne tirent un fruit raisonnable de leur travail.

Ce fut dans la seconde guerre Punique que qu'Hieron donna des preuves éclatantes de son attachement aux Romains. Dès qu'il eut appris l'arrivée d'Annibal dans l'Italie , il alla avec sa flotte toute équipée au-devant de Tib, Sempronius qui étoit arrivé à Messine , pour offrir ses services au Consul , & l'assurer que dans l'âge avancé où il étoit , il feroit parcitre le même zèle pour les intérêts du peuple Romain , qu'il avoit montré autrefois encore tout jeune dans la première guerre contre les Carthaginois. Il se chargea de fournir gratuitement du blé & des habits aux Légions du Consul , & aux troupes des Alliés. Sur la nouvelle qu'on reçut dans le moment de l'avantage remporté par la flotte Romaine sur

AN. M. 3786;
AV. J.C. 218.
Liv. lib. 21.
n. 50. 51.

www.libtool.com.cn

6 Victoire * d'or de trois cens vingt
 12 livres pesant : qu'ils daignassent la
 18 recevoir comme un augure favo-
 24 rable , & comme un gage des vœux
 30 que le Roi faisoit pour leur prof-
 36 périté. Qu'ils avoient aussi voituré
 42 avec eux trois cens mille boisseaux
 48 de froment , & deux cens mille
 54 d'orge ; & que , si le peuple Romain
 60 en désiroit une plus grande quantité ,
 66 Hiéron en feroit transporter autant
 72 qu'ils voudroient , & dans les lieux
 78 qu'ils désigneroient. Qu'il sçavoit que
 84 le peuple Romain n'emploioit dans
 90 ses armées que des Citoyens & des
 96 Alliés : mais qu'il avoit vû dans leur
 102 camp des étrangers armés à la légé-
 108 re. Que par cette raison il leur avoit
 114 envoyé mille hommes , tant archers
 120 que frondeurs , afin qu'ils pussent
 126 les opposer aux Baléares & aux
 132 Maures de l'armée d'Annibal. « Ils
 138 ajoutoient à ce secours un conseil fort
 144 salutaire , qui étoit , » Que le Préteur
 150 qui viendrait commander en Sicile ,
 156 fit passer une flotte en Afrique , afin
 162 de susciter des affaires aux Carthagi-
 168 nois dans leur propre pays , & de les
 174 mettre hors d'état par cette diver-
 180 sion , d'envoyer des secours à Annibal.

* Victoria
 auream pos
 do trecent
 rum vigent
 Liv.

Le Sénat répondit aux Ambal
 du Roi en des termes fort oblig
 fort honorables : » Qu'Hieron
 » en Prince très généreux , & e
 » très fidèle ; que depuis qu'i
 » contracté alliance avec les Ro
 » son attachement pour eux
 » toujours soutenu sans aucune
 » ruption ; enfin qu'en tout ti
 » en tout lieu il les avoit pu
 » ment & magnifiquement fec
 » Que le peuple Romain étoit si
 » comme il le devoit à une telle
 » rofité. Que quelques villes d
 » avoient déjà présenté de l'or au
 » ple Romain , qui , après avoi
 » qué sa reconnoissance , n'avo
 » cru devoir l'accepter. Que la
 » toire étoit d'un augure trop fa
 » ble , pour ne pas la recevoir.
 » la placeroit dans le Capitole ,
 » à-dire dans le temple du grand
 » piter , afin qu'elle s'y établît
 » demeure stable & permanente.
 remit aux Consuls tout le blé & l'
 dont la flotte étoit chargée , ave
 archers & les frondeurs.

Valère ^a Maxime fait remarquer

^a Trecenta millia mo- | millia hordei , a
 dium tritici , & ducenta | ducenta & quadr

La noble & prudente libéralité d'Hieron, d'abord dans le généreux dessein qu'il forme de faire aux Romains un présent qui montoit à trois cens vingt livres pesant d'or ; puis dans l'industrielle précaution qu'il prend pour prévenir & empêcher leur refus. Il ne leur offre point cet or en espèces monnoïées, il connoissoit trop pour cela l'extrême délicatesse du peuple Romain ; mais sous la figure d'une Victoire, qu'ils n'oseroient pas refuser à cause du bon augure qu'elle sembloit porter avec elle.

Il est beau de voir un Prince, dont les Etats étoient situés comme l'étoit Syracuse par rapport à Carthage de qui elle avoit tout à craindre, dans des conjonctures où Rome paroissoit près de sa ruine, lui demeurer constamment fidèle, & se déclarer hautement pour ses intérêts, malgré tous les dangers auxquels l'exposoit une démarche si hardie. Une politique plus prudente, pour parler le langage or-

pondo urbi nostræ muneri misit. Neque ignarus verecundiæ majorum nostrorum quòd noller accipere, in habitum id victoriæ formavit, ut vos religione motos, munificentia sua uti cogeret : voluntate mittendi prius, iterum providentia cavendi ne remitteretur, liberalis. *Val. Max. lib. 4. cap. 8.*

dinaire , auroit peut-être
succès d'une nouvelle
se seroit pas si fort hâter
rer sans nécessité , & a
extrême. De tels exem
tant plus estimables , qu
& presque inouis.

Je ne sai pourtant , si
litique même , Hiéron
conduire comme il fit.
de tous les malheurs p
étoit que les Carthagin
ou même affoiblissent
mains. Elle auroit été
mée par Carthage , situ
à qui elle convenoit po
commerce , pour s'affur
la mer , pour s'établir s
la Sicile , & s'emparer c
Il eût donc été impru
succomber ces Alliés ,
donner lâchement aux
qui par cet abandon fi
roient pas devenus mei
Syraculains. C'étoit u

Si les faits que nous a conservé l'histoire d'un règne si long & si heureux, sont en petit nombre, ils ne nous en donnent pas moins grande idée de ce Prince, & nous doivent faire extrêmement regretter de n'avoir pas un récit détaillé de ses actions.

La somme de cent talens (cent mille écus) qu'il envoya aux Rhodiens, & les présens qu'il leur fit après ce grand tremblement de terre qui avoit ravagé leur île, & renversé leur Colosse, sont des marques illustres de sa libéralité & de sa magnificence. La modestie qui accompagna ses présens, en relève infiniment le prix. Il fit élever dans la place publique des Rhodiens deux statues, qui représentoient le peuple de Syracuse mettant une couronne sur la tête du peuple de Rhodes : comme si, dit Polybe, Hiéron, après avoir fait de si magnifiques présens aux Rhodiens, loin d'en tirer vanité, eût cru leur devoir en être redevable. En effet, un Roi qui fait du bien à des étrangers, est avantageusement récompensé de sa libéralité par le plaisir qu'elle lui cause à lui-même, & par la gloire qu'elle lui procure.

On a une Idyle de Thé (c'est la XVI) qui porte le n^o Roi dont nous parlons, où il semble reprocher tacitement au Prince de mal payer les vers qu'il fait à son honneur. Mais la basse dont il mandie en quelque sorte une récompense pour les vers qu'il médite, donne lieu de juger que le reproche d'avarice tombe bien justement sur le Poète, que le Prince, connu & recommandé comme nous venons de le voir par ses libéralités.

*Plut. in
Arcell. pag.
1. 306.*

C'est au bon goût & à l'avis singulière d'Hieron pour tout ce qui concernoit le bien public, que l'on se fut redevable de ces étonnantes machines de guerre, dont nous voyons bientôt qu'elle fit un si grand usage lorsqu'elle fut assiégée par les Romains. Quoique ce Prince passât son temps occupé des soins de la paix & du bien intérieur du royaume, il ne négligeoit point ceux de la guerre, & le plus sûr moyen de conserver la tranquillité de ses Etats étoit de se tenir toujours prêt à faire la guerre aux voisins injustes qui tenteroient de l'envahir. Il sut profiter de l'avan-

voit de posséder dans ses Etats le plus
 l'avant Géomètre qui fût dans l'uni-
 vers : on voit bien que je veux parler
 du fameux Archimède. Il étoit illus-
 tre , non seulement par sa grande ha-
 bileté dans la Géométrie, mais par sa
 naissance, puisqu'il étoit parent d'Hié-
 ron. Uniquement sensible aux plai-
 sirs de l'esprit, & plein de dégoût pour
 le tumulte des affaires & du gouver-
 nement, il s'étoit livré tout entier à
 l'étude d'une science, dont les spécu-
 lations sublimes sur des vérités pure-
 ment intelligibles & spirituelles, &
 tout-à-fait séparées de la matière, ont
 un attrait pour les Savans du premier
 ordre, qui ne leur laisse presque pas la
 liberté de s'appliquer à aucun autre
 objet.

Hiéron eut pourtant assez de pou-
 voir sur Archimède, pour l'engager
 à descendre de ses hautes spéculations
 à l'exercice de cette mécanique qui
 dépend de la main, mais qui est con-
 duite par l'esprit. Il le pressoit sans
 cesse de ne pas toujours donner l'effort
 à son Art vers des objets immatériels
 & abstraits, de le rabaisser sur les
 choses sensibles & corporelles, & de
 rendre ses raisonnemens en quelque

30 HISTOIRE
façon plus évidens & plus
au commun des hommes, es-
lant par l'expérience avec le
d'usage.

Archimède entretenoit son
Roi, qui l'écoutoit toujours
grande attention & un extrême
Un jour qu'il lui expliquoit
veilleux effets des forces mor-
il s'appliqua à lui démontrer
vec une force donnée on pouvoit
quelque fardeau que ce fût. S'ap-
lant ensuite de la force de sa
stration, il osa se vanter que sur
une autre Terre que celle que
habitons, il remueroit celle-ci
raisie en passant dans l'autre. Il
étonné & ravi, le pria d'exécuter
même sa proposition en remuant
quel grand fardeau avec une
force.

Archimède se met en devoir
de satisfaire la juste & raisonnable curiosité
de son parent & de son ami. Il
fit une des galères qui étoit à
port, la fait tirer à terre avec
coup de travail & à force d'hommes
y fait mettre sa charge ordinaire
par dessus sa charge autant d'hommes
qu'elle en peut tenir. Ensuite, il

tant à quelque distance, assis à son aise, sans travail, sans le moindre effort, en remuant seulement de la main, le bout d'une machine à plusieurs cordes & poulies qu'il avoit préparée, il ramena la galère à lui par terre aussi doucement & aussi uniment, que si elle n'eût fait que fendre les flots.

Le Roi, à la vue d'un si prodigieux effet des forces mouvantes, étoit tout hors de lui, & jugeant par cet essai de la puissance de cet Art, il pria instantment Archimède de lui faire plusieurs sortes de machines & de batteries pour les sièges & pour les assauts; tant pour la défense que pour l'attaque des places.

On demande quelquefois si les sublimes connoissances dont nous parlons conviennent à un Roi, & si l'étude des Arts & des Sciences doit faire partie de l'éducation d'un jeune Prince. Ce que nous lisons ici en montre l'utilité. Si le Roi Hiéron eût été sans goût & sans curiosité, & qu'il ne se fût occupé que de ses plaisirs, Archimède seroit demeuré tranquille dans son cabinet, & toutes ses rares connoissances n'auroient été d'aucune utilité pour ses sujets. Combien de trésors de science demeurent ensevelis

dans les ténèbres, & enfouis
ainsi dire en terre, parce que les
ces ne font aucun cas des Savans, &
regardent comme des hommes inut
à l'Etat ! Mais lorsque, dans leur j
neste, ils ont pris une légère teint
des Arts & des Sciences, car c'est où
doit borner l'étude des Princes sur
point, ils font cas de ceux qui s'y dis
tinguent, ils s'entretiennent quelque
fois avec eux, ils les mettent en hon
neur, & par cette glorieuse protection
ils donnent lieu à de précieuses décou
vertes, dont l'Etat se ressent utilement.
Syracuse eut cette obligation à son Roi;
& ce fut sans doute l'effet de l'excel
lente éducation qu'il avoit reçue : car
il fut élevé avec grand soin.

Ce qui a été dit jusqu'ici d'Archimé
de, & bien plus encore ce qui sera
bientôt dit de ces admirables machi
nes de guerre qui seront employées au
siège de Syracuse, montre quel tort on
auroit de mépriser ces sciences publi
mes & spéculatives, qui ne s'occupent
que de rapports abstraits & d'idées sim
ples. Il est vrai que toutes les spécula
tions de Géométrie pure ou d'Algèbre
ne s'appliquent pas à des choses utiles.
Mais il est vrai aussi que la plupart de

celles qui ne s'y appliquent pas, conduisent ou tiennent à celles qui s'y appliquent. Elles peuvent paroître infructueuses tant qu'elles ne sortent point, pour ainsi dire, de ce monde intellectuel : mais les Mathématiques mixtes qui descendent à la matière, & qui considèrent les mouvemens des Astres, la parfaite connoissance de la navigation, l'art de rapprocher les objets éloignés par le moien du Télescope, l'augmentation des Forces mouvantes, la justesse & l'exactitude du nivellement, & d'autres pareils objets, deviennent d'un commerce plus accessible, & se familiarisent en quelque sorte avec le vulgaire. Le travail d'Archimède fut lontems obscur, & peut-être méprisé, parce qu'il se renfermoit dans de simples & de stériles spéculations. Devoit-on conclure de là qu'il étoit inutile & infructueux ? C'est de ce fonds même de connoissances ensevelies jusques-là dans les ténèbres que partirent tout d'un coup de vives lumières, & de merveilleuses découvertes, brillantes dès leur naissance d'une utilité sensible & palpable, qui fit l'étonnement & le désespoir des Romains qui assiégeoient la ville.

Hiéron étoit grand & magnifié en tout, dans la construction des lais, des arsenaux, des temples. Il bâtit un nombre infini de vaisseaux toutes sortes de grandeur pour le transport des blés, commerce qu'il faisoit presque seul toute la richesse de l'île. On parle d'une galère bâtie par son ordre sous la direction d'Archimède, qui a été l'un des plus fameux bâtimens de l'antiquité. On fut un an entier à la construire. Hiéron passoit lui-même des journées entières parmi les ouvriers, pour les animer par sa présence.

Le navire étoit à vingt rangs de rames. Cette masse énorme fut affermie de tous côtés avec de gros clous de cuivre, qui pesoient dix livres & plus.

Le dedans avoit trois corridors : dont le plus bas conduisoit au fond de cale, où l'on descendoit par des degrés ; un autre conduisoit aux appartemens ; le premier & le plus haut menoit au logement des soldats.

Au coridor du milieu, on trouvoit à droite & à gauche des appartemens au nombre de trente, dans chacun desquels il y avoit quatre lits pour des hommes. L'appartement des patrons

& des matelots avoit quinze lits , & trois salles à manger , dans la dernière desquelles , qui étoit à la poupe , on faisoit la cuisine. Tous les pavés de ces appartemens étoient composés de petites pièces rapportées de différentes couleurs , où étoit représentée l'Iliade d'Homère. Les planchers , les fenêtres , & tout le reste , étoient travaillés avec un art merveilleux , & embellis de toutes sortes d'ornemens.

Au plus haut coridor , il y avoit un Gymnase , c'est-à-dire un lieu d'exercice , & des promenades proportionnées à la grandeur du navire. On voyoit là des jardins & des plantes de toute espèce , d'un arrangement merveilleux. Des ruiaux , les uns de terre cuite , les autres de plomb , portoient l'eau tout autour pour les arroser. On y voyoit outre cela des berceaux de lierre blanc & de vigne , dont les racines étoient dans de grands tonneaux pleins de terre. Ces tonneaux étoient arrosés de la même manière que les jardins. Les berceaux faisoient ombre aux promenades.

Ensuite on trouvoit l'appartement de Vénus à trois lits , dont le pavé étoit composé d'agates , & d'autres

pierres précieuses les plus belles qu'on avoit pû trouver dans l'île. Les murailles & le toit étoient de bois de Cypres. Les fenêtres étoient ornées d'ivoire, de peintures, & de petites statues. Dans un autre appartement il y avoit une bibliothèque, au haut de laquelle en dehors on avoit placé un quadran solaire.

Il y avoit aussi un appartement à trois lits pour le bain, où se voioient trois grandes chaudières d'airain, & une baignoire faite d'une seule pierre de différentes couleurs. La baignoire contenoit deux cens cinquante pintes. A la proue étoit un grand réservoir d'eau, qui contenoit cent mille pintes.

Tout autour du navire on voioit en dehors des Atlas de six coudées (neuf piés) de haut, qui soutenoient les hauts bords : ces Atlas étoient à une égale distance les uns des autres. Le navire étoit orné tout autour de peintures. On y voioit huit tours proportionnées à sa grosseur : deux à la poupe, deux d'égale grandeur à la proue, & quatre au milieu du vaisseau. Sur ces tours étoient des parapets, par lesquels on pouvoit jeter des pierres sur les vaisseaux ennemis

qui auroient trop approché. Chaque tour étoit gardée par quatre jeunes hommes armés de pied en cap , & par deux archers. Tout le dedans des tours étoit plein de pierres & de traits.

Sur le bord du vaisseau bien planchéié étoit une espèce de rempart , sur lequel étoit une machine à jeter des pierres, faite par Archimède : elle jettoit une pierre du poids de trois cens livres , & une flèche de douze coudées (dix-huit piés) à la distance d'une stade , c'est-à-dire à cent vingt-cinq pas de là.

Le navire avoit trois mâts , à chacun desquels étoient deux machines chargées de pierres. Là étoient aussi des crocs & des masses de plomb , pour jeter sur ceux qui approchoient. Tout le navire étoit environné d'un rempart de fer , pour empêcher ceux qui voudroient venir à l'abordage. Tout autour du navire étoient disposés des corbeaux de fer , qui étant lancés par des machines , accrochoient les vaisseaux des ennemis & les approchoient du navire , d'où on les pouvoit accabler facilement. Sur chacun des bords se tenoient soixante jeunes hommes armés de pied en cap : il y en

38 HISTOIRE
avoit tout autour des n
des machines à jetter des pier

Quoique la sentine fût ex
ment profonde, un seul hon
vuidoit avec une machine à vi
ventée par Archimède. Archir
Poète Athénien, fit une épigr
sur ce superbe navire. Il en fu
païé. Hiéron lui envoya en réco
se mille *medimnes* de blé, &
conduire jusqu'au port de Pyre
medimne, selon le P. Montfau
une mesure de six setiers. Ceti
gramme est parvenue jusqu'à
On connoissoit alors le prix des
Syracuse.

Hiéron aiant appris qu'il n'y
point de port en Sicile qui pû
tenir ce vaisseau, hors quelqu
où il ne pouvoit être sans péril
lut d'en faire présent au Roi *
mée, & de l'envoier à Alexand
y avoit alors disette de blé dans
l'Egypte.

Plusieurs autres vaisseaux de c
de moindre grandeur accompagn
ce grand navire. On mit dans ce
seaux soixante mille muids de
dix mille grands vases de terre

* Il y a lieu de croire que c'étoit Ptolémée Ph

de poisson salé, vingt mille quintaux pesant de chair salée, & vingt autres mille **grands fardeaux** de différentes hardes, sans comprendre les vivres pour tout l'équipage.

Pour éviter une trop grande longueur, j'ai retranché quelques parties de la description qu'Athénée nous a laissé de ce grand navire. Je souhaiterois que pour nous en donner une plus juste idée, il en eût marqué précisément toutes les dimensions. Un mot aussi ajouté sur les rangs de rames, auroit éclairci & décidé une question qui demeurera toujours obscure & douteuse.

La fidélité d'Hiéron fut mise à une épreuve bien rude après la sanglante défaite des Romains à la bataille de Cannes, qui fut suivie de la défection presque générale de leurs Alliés. Mais le ravage même de ses terres par les troupes Carthagiноises que leur flotte y avoit débarquées, ne fut pas capable de l'ébranler. Il eut seulement la douleur de voir que la contagion du mauvais exemple avoit pénétré jusques dans sa famille. Il avoit un fils nommé Gélon, qui épousa Néréide fille de Pyrrhus, dont il eut plusieurs

Liv. lib. 1

no. 30.

enfants, & entr'autres Hiéronyme, duquel il sera bientôt parlé. Gélon, méprisant la vieillesse de son pere, & ne faisant plus de cas de l'alliance des Romains depuis leur dernière disgrâce à Cannes, s'étoit déclaré ouvertement pour les Carthaginois. Il armoit déjà la multitude, & sollicitoit les Alliés de Syracuse à se joindre à lui; & ^a peut-être auroit-il causé du trouble dans la Sicile, si une mort prompte & imprévûe n'avoit rompu ses mesures. Elle survint si à propos, qu'elle laissa quelque soupçon, que le pere ^{9.} l'avoit avancée. Il ne survécut pas ^{10.} longtems à son fils, & mourut à l'âge de quatre-vingts dix ans, infiniment regretté des peuples. Il avoit régné cinquante-quatre ans.

ARTICLE SECOND.

§. I.

Hiéronyme, petit-fils d'Hiéron, lui succède, & le fait regretter par ses vices & par ses cruautés. Il est tué dans une conspiration. Meurtre funeste des

^a Movissetque in Sicilia res, nisi mors, adeo opportuna, ut patrem quoque suspicione aspergeret, armantem eum multitudinem, sollicitantemque socios, absumpisset. Liv.

*Princesses. Hippocrate & Epicyde
s'emparent de l'autorité à Syracuse,
& se déclarent pour les Carthaginois,
comme l'avoit fait Hiéronyme.*

LA MORT d'Hiéron causa de gran- Liv. lib. 2.
n. 47.
des révolutions dans la Sicile. Le royaume étoit tombé entre les mains d'Hiéronyme son petit-fils : jeune ^a Prince incapable d'user sagement de la liberté , loin de pouvoir résister à la séduction de la puissance souveraine. La crainte qu'avoit Hiéron que le bon état où il laissoit son royaume ne changeât bientôt sous un Roi enfant , lui fit naître la pensée & le desir de rendre la liberté aux Syracusains. Mais ses deux filles s'opposèrent de tout leur crédit à ce dessein , dans l'espérance que le jeune Prince n'auroit que le titre de Roi , & qu'elles en auroient toute l'autorité avec leurs maris Andranodore & Zoïppe , qui tiendroient le premier rang entre ses Tuteurs. Il ^b n'étoit pas aisé à un vieillard nonagénaire , de tenir contre les caresses &

^a Puerum, vix dum liberratem, ne dum dominationem, modicè latum. Liv.

^b Non facile erat nonagelimum jam-agenti an-

num, circumfesso dies noctesque muliebribus blanditiis, liberare animum, & convertere ad publicam privata curam. Liv.

les artifices de ces deux femmes qui l'obsédoient jour & nuit, de conserver la liberté de son esprit au milieu de leurs insinuations pressantes & assidues, & de sacrifier avec courage l'intérêt de sa famille à celui du public.

Pour prévenir, autant qu'il lui étoit possible, les maux qu'il prévoyoit, il lui nomma quinze Tuteurs qui devoient former son Conseil, & les pria instamment en mourant de ne jamais se départir de l'alliance avec les Romains à laquelle il avoit été inviolablement attaché pendant cinquante ans, & d'apprendre au jeune Prince leur pupille à marcher sur ses traces, & à suivre les principes dans lesquels il avoit été élevé jusques-là.

Le Roi étant mort après ces dispositions, les Tuteurs qu'il avoit nommés à son petit-fils, convoquèrent aussitôt l'assemblée, présentèrent le jeune Prince au peuple, & firent lecture du testament. Un petit nombre de gens, apostés exprès pour y applaudir, battirent des mains, & jetèrent des cris de joie. Tout le reste, dans une consternation égale à celle d'une famille à qui la mort vient d'enlever un bon pere, garda un morne

silence , qui marquoit assez & leur douleur de la perte qu'ils venoient de faire , & leurs craintes pour l'avenir. On ^a fit ensuite ses funérailles , qui furent plus honorées par les regrets & les larmes de ses sujets , que par les soins & le respect de ses proches pour sa mémoire.

Le premier soin d'Andranodore fut d'écarter tous les autres Tuteurs , en disant hautement que le Prince étoit en âge de gouverner par lui-même.

Il avoit alors près de quinze ans. Ainsi se démettant le premier de la Tutelle qui lui étoit commune avec plusieurs Collègues , il réunit dans sa seule personne tout leur pouvoir. Les dispositions les plus sages des Princes mourans sont souvent peu respectées après leur mort , & rarement exécutées.

Le ^b meilleur Prince du monde , & le plus modéré , succédant à un Roi aussi chéri de ses sujets que l'avoit été

^a Funus fit regium , magis amore civium & caritate , quàm curâ suorum , celebre. *Liv.*

^b Vix quidem ulli bono moderatoque regi facilis erat favor apud Syracusanos , succedenti tantæ ca-

ritati Hieronis. Verùm enim verò Hieronymus , velut suis vitiis desiderabilem efficere vellet avum , primo statim conspectu , omnia quàm disparia essent , ostendit. *Liv.*

Hiéron, auroit eu bien de la
 les consoler de la perte qu'ils y
 de faire. Mais, comme si H
 me eût cherché par les vices à
 encore plus regretter, il ne
 plutôt monté sur le trône, qu'i
 noître combien routes choses
 changées. Ni le Roi Hiéron,
 lon son fils, pendant tant d'
 ne s'étoient jamais distingués
 res citoyens par leur habillen
 par aucun ornement qui sentît
 Ici l'on vit paroître tout d'
 Hiéronyme revêtu de pourp
 front ceint du diadème, en
 d'une troupes de Gardes armé
 quefois même il affectoit d'im
 nys le Tyran, en sortant cor
 du palais sur un char attelé d
 chevaux blancs. Tout ^a le r
 pondoit à cet équipage : un
 marqué de tout le monde, d
 les fières & dédaigneuses, ur
 ration à ne dire que des chof
 bligeantes, un abord difficile

a Hunc tam superbum | rari aditus,
 apparatus habitumque | inodò, sed
 convenientes sequeban- | etiam; libidi
 tes, contemptus omnium | inhumana
 hominum, superbae au- | Liv.
 ses, contumeliosa dicta;

se rendoit presque inaccessible , non seulement aux étrangers , mais à ses Tuteurs même ; un raffinement pour trouver de nouvelles débauches , une cruauté qui alloit jusqu'à éteindre en lui tout sentiment d'humanité. Ce caractère odieux du jeune Roi jeta une si grande fraieur dans les esprits , que quelques-uns de ses Tuteurs , pour se dérober à sa cruauté , se donnèrent eux-mêmes la mort , ou se condamnèrent à un exil volontaire.

Trois hommes seulement , Andronodore & Zoïppe tous deux gendres d'Hiéron , & un certain Thrason , avoient les entrées plus libres auprès du jeune Roi. Il les écoutoit peu sur tout le reste ; mais comme les deux premiers étoient ouvertement déclarés pour les Carthaginois , & le troisième pour les Romains , cette différence de sentimens , & les disputes souvent très vives qui en étoient la suite attiroient sur eux l'attention du Prince.

Il arriva , à peu près dans ce tems là , qu'on découvrit une conjuration contre la vie d'Hiéronyme. On dénonça un des principaux conjurés , nommé Théodote , Appliqué à la

question, il avoua le crime pour lui-même : mais la violence des supplices les plus cruels ne fut pas capable de lui faire trahir ses complices. Enfin, comme s'il eût cédé à la force des tourmens, il chargea les meilleurs amis du Roi quoiqu'innocens, entre lesquels il nomma Thrason, comme le chef de toute l'entreprise, ajoutant qu'ils n'auroient eu garde de s'y engager, s'ils n'avoient eu à leur tête un homme de son crédit. La chaleur que celui-ci avoit toujours fait paroître pour la cause des Romains, rendit l'indice vraisemblable. Ainsi il fut puni de mort. Aucun des complices, pendant qu'on faisoit souffrir la torture à leur compagnon, ne prit la fuite, ou ne se cacha : tant ils comptoient sur le courage & sur la fidélité de Théodote, & tant celui-ci avoit de force pour tenir ce secret caché.

La mort de Thrason, qui seul étoit le lien & le nœud de l'alliance avec les Romains, laissa le champ libre aux partisans des Carthaginois. Hiéronyme envoya des Ambassadeurs à Annibal ; qui lui envoya à son tour un jeune Carthaginois d'illustre naissance, nommé Annibal comme lui, avec

Hippocrate & Epicyde, natifs de Carthage, mais originaires de Syracuse par leur pere. Après le Traité conclu avec Hieronyme, le jeune Officier retourna vers son Général : les deux autres demeurèrent auprès du Roi avec la permission d'Annibal. Les conditions du Traité étoient, qu'après qu'ils auroient chassé les Romains de la Sicile, sur quoi ils comptoient certainement, le fleuve Himéra qui partage presque toute l'Île, sépareroit la province des Carthaginois de son royaume. Hieronyme, enflé des louanges de ses flatteurs, demanda même, quelque tems après, qu'on lui cédât toute la Sicile, laissant aux Carthaginois pour leur part l'Italie. La proposition parut folle & téméraire, mais Annibal y fit peu d'attention, ne songeant qu'à tirer le jeune Roi du parti des Romains.

Sur le premier bruit de ce Traité, Appius Préteur de Sicile envoya des Ambassadeurs à Hieronyme, pour renouveler l'alliance que les Romains avoient eu avec son aieul. Ce Prince orgueilleux les reçut avec beaucoup de mépris, leur demandant d'un ton railleur & insultant, ce qui s'étoit

passé à la journée de Cannes : Ambassadeurs d'Annibal en toient des choses incroyables étoit bien aise d'en savoir la vérité par leur bouche , afin de se déterminer le choix de ses Alliés. Les Romains lui répondirent qu'ils revenirent vers lui , quand il auroit appris par le rapport sérieux des Ambassadeurs & , après l'avoir averti plus que prié , de ne point changer témérairement de parti , ils se retirèrent.

Enfin sa cruauté , & les artifices auxquels il se livroit aveuglé lui attirèrent une fin malheureuse. Ceux qui avoient formé la coalition dont il a été parlé , suivirent son plan , & aiant trouvé une occasion favorable d'exécuter leur entrepriserent dans un voyage qu'il faisoit à Syracuse au pays & dans la ville de Léontins.

On voit ici sensiblement la différence qu'il y a entre un Roi & un Tyran , & que ce ne sont point les richesses & les armes qui mettent un Prince en sûreté , mais l'affection des peuples. Hiéron , persuadé que ceux qui sont dans les mains des loix pour gouverner les peuples , doivent toujours gouverner

DE SYRACUSE. 49
gouverner eux-mêmes par les loix, se conduisoit de telle sorte qu'on pouvoit dire que c'étoit la Loi, & non Hiéron, qui régnoit. Il ne se croioit riche & puissant que pour faire du bien, & pour rendre les autres heureux. Il n'avoit pas besoin de se précautionner pour la sûreté de sa vie : il avoit toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples, & Syracuse ne craignoit rien tant que de le perdre. Aussi sa mort fut pleurée comme celle du pere commun de l'Etat. Les bouches, & encore plus les cœurs, lontems après, étoient remplis de son nom, & ne cessioient de bénir sa mémoire. Hiéronyme au contraire, qui n'avoit d'autre règle que la violence, qui regardoit tous les autres hommes comme nés uniquement pour lui, qui se piquoit de commander non à des sujets mais à des esclaves, menoit la vie du monde la plus triste, si c'est vivre que de passer ses jours dans des fraieurs continuelles. Comme il ne se fioit à personne, personne ne pouvoit se fier à lui. Ceux qui approchoient le plus près de sa personne, étoient les plus exposés à ses soupçons & à sa cruauté ;

& ils crurent ne pouvoir mettre la vie en sûreté qu'en finissant la sienne. Voilà où se termina un règne court, mais rempli de défordres, de justices, & de violences.

AN. M. 3790.

AV. J.C. 214.

Liv. lib. 24.

l. 21-35.

Appius, qui prévoioit les suites de cette mort, donna avis de tout au Sénat, & prit toutes les précautions nécessaires pour conserver la partie de la Sicile qui appartenoit aux Romains. Ceux-ci, de leur côté, voyant qu'il s'élevoit dans la Sicile une guerre pouvoit devenir importante, y firent passer Marcellus, qui avoit été nommé Consul avec Fabius au commencement de la cinquième année de la seconde guerre Punique, & qui s'étoit rendu si illustre par les succès qu'il avoit eus contre Annibal.

Au moment qu'Hieronime fut informé que les soldats, moins par affection que par un certain respect naturel pour les Rois, songèrent d'abord à venger sa mort sur les Conjurés. Mais le nom de la liberté dont on leur fit l'espérance qu'on leur donna de distribuer l'argent du Tyran & de leur payer une meilleure solde, & de leur pardonner ses crimes affreux & de leurs vices & de leurs débauches, tout cela

leur première chaleur, & changea tellement leurs dispositions, qu'ils laissèrent sans sépulture le corps de ce Prince, dont ils venoient de témoigner un si vif regret quelques momens auparavant.

Dès qu'on eut appris à Syracuse la mort d'Hiéronyme, Andranodore s'empara de l'Ile qui étoit une des parties de la ville, de la Citadelle, & d'autres endroits propres à s'y défendre, & il y mit de bonnes garnisons. Théodote & Sofis; chefs de la conspiration, aiant laissé leurs complices à l'armée pour contenir les soldats, arrivèrent à la ville bientôt après. Ils se rendirent maîtres du quartier d'Achradine, où en montrant au peuple la robe sanglante du Tyran avec son diadème, & l'exhortant à prendre les armes pour défendre sa liberté, ils se virent bientôt à la tête d'une nombreuse multitude.

Toute la ville étoit en confusion. Le lendemain à la pointe du jour, tout le peuple, tant armé que sans armes, accourt à l'Achradine où se tenoit le Sénat; qui depuis la mort d'Hiéron n'avoit été ni assemblé, ni consulté sur aucune affaire. Polyène,

HISTOIRE

62 Les Sénateurs, parla au
 coup de liberté & de
 leur representa, " qu
 par expérience les
 misères de la serv
 & les
 vivement frappé
 qui est des mau
 civile entraîne apr
 plutôt enten
 qu'ils n'er
 eux-mêmes. (
 pris promte
 les loueroi
 ne s'en f
 si ils ne cess
 étoit d'a
 à Andra
 qu'il eût
 à ouvrir
 retirer
 en
 soit
 le tr
 requi

Cette ambassade fit d'al
 pression sur son esprit, soit
 servait encore quelque respec
 Sénat, & qu'il fût touché di
 général des citoiens;
 la partie de l'île la mieux fort

AN. M
 AV. J.
 17
 11-

lui avoit été enlevée par trahison & livrée aux Syracusains, lui donnât de l'inquiétude. Mais la femme Démarate, fille d'Hiéron, Princesse fière & ambitieuse, l'ayant tiré à part, le fit souvenir de cette parole célèbre de Denys le Tyran, » *Qu'il ne faloit point descendre du trône qu'on n'ent fût arraché par les piés.* Qu'on pouvoit en un moment renoncer à une grande fortune, mais qu'il en couvoit beaucoup de tems & de peine pour y parvenir. Qu'il devoit donc tâcher de gagner du tems; &, pendant qu'il amuseroit le Sénat par des réponses ambigues, négocier sous main avec les soldats qui étoient à Léonce, qu'il lui seroit aisé de s'attacher par l'appas des trésors du Roi dont il étoit en possession.

Andranodore ne rejetta pas entièrement ces conseils, & ne crut pas devoir aussi les suivre sans réserve. Il prit un milieu. Il promit de se soumettre au Sénat, en attendant que

a Sed evocatum eum ab legatis Demarata uxor, filia Hieronis, inflata adhuc regis animis ac muliebri spiritu, admonet saepe ufuspatre Dionysii tyranni vocis, quâ, pedibus tractum, non insidentem equo, relinquere tyrannidem dixerit debere.

l'occasion devînt plus favorable ; & le lendemain, aiant ouvert les portes de l'Isle dès le matin, il se rendit à l'Archradine ; & là, après s'être excusé devant le peuple de son délai & de sa résistance sur la crainte qu'il avoit eue qu'on ne l'envelopât, comme oncle du Tyran, dans sa punition, il déclara qu'il venoit remettre sa personne & ses intérêts entre les mains du Sénat. Puis se tournant vers les meurtriers du Tyran, & apostrophant Théodote & Sosis :
« Vous avez, leur dit-il, fait une mémorable action. Mais, croiez-moi, votre gloire n'est que commencée, & n'est point encore parvenue à son comble. Si vous ne songez à établir la paix & la concorde parmi les citoyens, la République court grand risque d'expirer & de périr dans le moment même qu'elle commence à goûter les doux fruits de la liberté. »
Après ce discours, il mit à leurs piés les clés de l'Isle & des trésors du Roi. La joie se répandit dans toute la ville, & les temples furent remplis pendant tout ce jour d'une foule infinie de peuple, qui alloit remercier les dieux de cet heureux changement.

Le jour suivant, le Sénat s'étant

& assemblé selon l'ancienne coutume, on créa des Magistrats, parmi lesquels on nomma Andranodore des premiers, avec Théodote & Sosis, & quelques autres Conjurés qui étoient absens.

D'un autre côté, Hippocrate & Epicyde qu'Hiéronyme avoit envoies à la tête d'un corps de deux mille hommes, pour tenter d'exciter du trouble dans les villes qui tenoient pour les Romains, se voiant, à la nouvelle de la mort du Tyran, abandonnés des soldats qu'ils commandoient, s'en revinrent à Syracuse, où ils demandèrent une escorte pour retourner sûrement auprès d'Annibal, n'ayant plus rien à faire en Sicile depuis la mort de celui à qui ce Général les avoit envoies. On n'étoit pas fâché de se délivrer de ces deux étrangers, dont l'esprit étoit inquiet & remuant, & qui avoient beaucoup d'expérience dans la guerre. Il est dans la plupart des affaires un moment décisif, qui ne revient point quand on l'a manqué. La négligence qu'on apporta à régler le tems de leur départ, leur donna lieu de s'insinuer dans l'esprit des soldats qui les estimoient à cause de leur habileté, & de les indisposer contre le

livre bassement à l'esclavage, ou domine avec insolence. Mais par port à la liberté, qui tient le milieu entre ces deux excès, elle ne fait s'en passer, ni en user : & il ne trouve que trop de flatteurs, toujours prêts à entrer dans ses passions, à flammer sa colère, & à la pousser de dernières violences & aux plus barbares cruautés ; à quoi elle n'est que trop portée par elle-même. C'est ce qui arriva pour lors. Sur la requeste des Magistrats, qui fut presque placceptée que proposée, on ordonna que la race royale seroit entièrement détruite.

On tue d'abord Démarate d'Hiéron, & Harmonie fille de Gémariées, la première à Andranod & la seconde à Thémiste. De là on va à la maison d'Héraclée femme de Zoippe, qui ayant été envoyé en ambassade vers Ptolémée roi d'Egypte étoit resté volontairement en exil pour ne pas être témoin des maux de son patrie. Avertie qu'on alloit venir à elle, cette infortunée Princesse s'étoit réfugiée avec ses deux filles dans le lieu le plus retiré de sa maison, vers ses dévotées. Là, quand les assassins fu-

arrivés, les cheveux épars, le visage baigné de larmes, & dans l'état le plus propre à exciter la compassion, elle les conjura d'une voix tremblante & entrecoupée de soupirs, au nom d'Hiéron son pere, & de son frere Gélon, » de ne pas enveloper une » Princesse innocente dans le crime & » dans les malheurs d'Hiéronyme. » Elle leur représenta qu'elle n'avoit » tiré d'autre fruit du règne de ce » Prince, que l'exil de son mari. Que » n'ayant point eu de part à la fortune ni aux desseins criminels de sa » sœur Démarate, elle n'en devoit » point avoir à son châtimement. Que » pouvoit-on craindre au reste ou » d'elle-même dans l'état d'abandon » & presque de viduité où elle étoit » réduite, ou de ses filles malheureuses orfelines sans appui & sans » crédit ? Que si la race royale étoit » devenue si odieuse qu'on ne pût » en souffrir la vûe à Syracuse, on » pouvoit les reléguer à Alexandrie, » & rejoindre la femme à son mari, » les filles à leur pere. « Quand elle les vit inflexibles à ses remontrances, oubliant ce qui la regardoit, elle les pria de vouloir au moins sauver la

vie aux Princesses ses filles, toutes deux d'un âge qui inspire la compassion ~~aux ennemis les plus~~ transportés de fureur. Elle ne gagna rien sur l'esprit de ces barbares. L'ayant arrachée comme d'entre les bras de ses dieux pénates, ils la percèrent de coups sous les yeux de ses deux filles; & les égorgèrent aussitôt elles-mêmes, déjà teintes & couvertes du sang de leur mere. Ce qu'il y eut de plus triste dans leur destinée, c'est qu'immédiatement après leur mort, il vint un ordre du peuple qui leur fauvoit la vie.

De la compassion le peuple passa en un moment à des sentimens de colére & de fureur contre ceux qui avoient si fort pressé l'exécution, sans laisser le lieu à la réflexion ni au repentir. Il demande qu'on nomme des Magistrats à la place d'Andradonore & de Thémiste. On hésite longtems sur ce choix. Enfin quelqu'un de la foule du peuple nomme au hazard Epicyle, un autre nomme aussitôt Hippocrate. Ces deux hommes sont demandés avec tant d'ardeur par la multitude composée de citoyens & de soldats, que le Sénat ne peut empêcher qu'ils ne soient créés.

Les nouveaux Magistrats ne découvrirent pas d'abord le dessein qu'ils avoient de remettre Syracuse dans les intérêts d'Annibal. Mais ils voioient avec peine les démarches qu'on avoit déjà faites avant qu'ils fussent en charge. Car, aussitôt après le rétablissement de la liberté, on avoit envoyé des Ambassadeurs à Appius, pour proposer le renouvellement de l'alliance qu'Hieronyme avoit rompue. Celui-ci les avoit adressés à Marcellus, qui venoit d'arriver en Sicile avec une autorité supérieure à la sienne. Marcellus en envoya à son tour aux Magistrats de Syracuse, pour traiter de la paix.

Ils trouvèrent en y arrivant, l'état des choses bien changé. Hippocrate & Epicyde, d'abord par de sourdes menées, puis par des plaintes ouvertes, avoient inspiré à tout le monde une grande aversion pour les Romains, en faisant entendre qu'on songeoit à leur livrer Syracuse. La vûe d'Appius, qui s'étoit approché de l'entrée du port avec ses vaisseaux pour encourager ceux du parti Romain, fortifia de nouveau ces soupçons & ces accusations, de sorte que la multitude

clut à la paix , & on leur envoya
Ambassadeurs pour terminer l'affaire.

Peu de jours après cette résolution prise , les Léontins envoièrent demander du secours à Syracuse , pour défendre leurs frontières. Cette députée parut venir fort à propos , pour charger la ville d'une multitude quiète & turbulente , & pour éloigner leurs Chefs non moins dangereux. Il fit partir quatre mille hommes sous le commandement d'Hippocrate , dont on étoit bien aise de se défaire , qui ne fut pas fâché lui-même à cette occasion qu'on lui donnoit à brouiller. Car il n'y fut pas plutôt arrivé , qu'il pilla les frontières de la province Romaine , & tailla en pièces une troupe qu'Appius avoit envoyée pour les défendre. Marcellus se plaignit aux Syracusains de cet acte d'hostilité , & demanda qu'on chasse de la Sicile cet étranger avec son frere Epicure , qui s'étant venu rendre en même temps dans la ville des Léontins , tâchoit d'en brouiller les habitans avec ceux de Syracuse , en les exhortant à se mettre en liberté aussi bien que les Syracusains. La ville des Léontins étoit de la dépendance de Syracuse ; n

65. elle prétendoit ici secouer le joug , &
 66. agir indépendamment des Syracusains ,
 67. comme une ville pleinement libre.
 68. Lors donc que ceux de Syracuse en-
 69. voient aux Léontins faire des plain-
 70. tes des hostilités commises contre les
 71. Romains , & demander qu'on chassât
 72. les deux freres Carthaginois qui en
 73. étoient les auteurs , les Léontins leur
 74. répondirent qu'ils ne les avoient pas
 75. chargés de faire la paix pour eux avec
 76. les Romains.

Les Députés de Syracuse rapportèrent
 à Marcellus cette réponse des Léontins
 dont ils ne dispoient plus , lui lais-
 sant la liberté de leur déclarer la guer-
 re, sans que cela portât aucun préjudi-
 ce au Traité qu'ils avoient fait ensem-
 ble. Il marcha aussitôt contre Léonce ,
 dont il se rendit maître à la première
 attaque. Hippocrate & Epicyde pri-
 rent la fuite. On fit main basse sur tout
 ce qui se trouva de déserteurs , dont
 le nombre montoit bien à deux mille :
 mais depuis que la ville fut prise , on
 ne toucha à aucun des Léontins ni des
 autres soldats ; on leur rendit même
 tout ce qui leur appartenoit , à l'exce-
 ption de ce que le premier tumulte d'u-
 ne ville prise d'assaut avoit fait périr.

Huit mille hommes, que les magistrats de Syracuse envoioient secourir de Marcellus, rencontrent en chemin un homme, qui leur fait un récit infidèle de ce qui s'est passé par la prise de Léonce, exagérant, par une malice affectée, la cruauté des Romains, qu'il assuroit, contre l'humanité, avoir fait passer au fil de l'épée tous les habitans; aussibien que les troupes qui y avoient été envoyées de Syracuse.

Ce mensonge artificieux, qu'ils approfondirent point autrement, leur donne de la compassion pour leurs compagnons. Ils témoignèrent leur indignation par leur murmure. Hippocrate & Epicyde, qui étoient connus de ces troupes, se présentèrent à elles précisément dans ce moment de trouble & de tumulte, & prirent le parti de se mettre sous leur protection, n'ayant point d'autre ressource. Ils sont reçus avec joie & applaudissement. Le bruit se porte jusqu'à la queue de l'armée, où étoient les Commandans Dioméne & Sosis. Ce commandans apprennent la cause du tumulte, courent, blâment les soldats d'insubordination, & se présentent au milieu d'eux Hippocrate

1. Epicyde ennemis de la patrie , & or-
 2. donnent qu'on les arrête & qu'on les
 lie. Les soldats s'y opposent avec de
 grandes menaces. Ces deux Généraux
 envoient à Syracuse , pour informer le
 Sénat de ce qui se passe.

Cependant l'armée s'avance vers
 Mégare , & rencontre sur sa route un
 homme aposté par Hippocrate , &
 chargé d'une lettre qui paroissoit être
 écrite par les Magistrats de Syracuse
 à Marcellus. Ils le louoient du car-
 nage qu'il avoit fait à Léonce , &
 l'exhortoient à faire le même traite-
 ment à tous les soldats mercénaires ,
 pour rendre enfin la liberté à Syracuse.
 La lecture de cette Lettre supposée
 soulève les mercénaires , dont ce corps
 étoit presque entièrement composé.
 Ils veulent se jeter sur le peu de Sy-
 racusains qui s'y trouvent. Hippocrate
 & Epicyde empêchent cette violence ,
 non par un sentiment de miséricorde ,
 ou d'humanité , mais pour ne pas
 perdre entièrement l'espérance qu'ils
 avoient de rentrer dans Syracuse. Ils
 y envoient un homme qu'ils avoient
 gagné , qui y raconte le pillage de
 Léonce conformément à leur premier
 récit. Ces bruits sont écoutés favora-

blement de la multitude, qui s'éleva qu'il faut fermer les portes aux ennemis. Hippocrate & Epicyde avaient cependant auprès de la ville dans laquelle ils entrent moitié de force, moitié par les intelligences qu'ils y avoient. Ils tuent les Magistrats, & s'emparent de la ville. Le lendemain les esclaves sont affranchis, les prisonniers délivrés, & dans une assemblée tumultueuse Hippocrate & Epicyde mis dans les premières places. Syracuse ainsi, après un court règne de liberté, retomba dans son ancienne servitude.

§. II.

Le Consul Marcellus forme le siège de Syracuse. Les pertes considérables d'hommes & de vaisseaux, causées par les terribles machines d'Archimède, obligent Marcellus à changer le siège en blocus. Enfin il prend la ville par le moyen des intelligences qu'il y a. Mort d'Archimède, tué par un soldat qui ne le connoissoit point.

AN. M. 1790. LES CHOSES étant en cet état
 AV. J.C. 214. Marcellus crut devoir quitter le port
 Liv. lib. 24. des Léontins, pour s'avancer vers
 n. 33. 34. Syracuse. Lorsqu'il en fut assez proche
 Plut. in
 Marc. p. 305-307.

Les nouveaux Magistrats ne découvrirent pas d'abord le dessein qu'ils avoient de remettre Syracuse dans les intérêts d'Annibal. Mais ils voioient avec peine les démarches qu'on avoit déjà faites avant qu'ils fussent en charge. Car, aussitôt après le rétablissement de la liberté, on avoit envoyé des Ambassadeurs à Appius, pour proposer le renouvellement de l'alliance qu'Hiéronyme avoit rompue. Celui-ci les avoit adressés à Marcellus, qui venoit d'arriver en Sicile avec une autorité supérieure à la sienne. Marcellus en envoya à son tour aux Magistrats de Syracuse, pour traiter de la paix.

Ils trouvèrent en y arrivant, l'état des choses bien changé. Hippocrate & Epicyde, d'abord par de sourdes menées, puis par des plaintes ouvertes, avoient inspiré à tout le monde une grande aversion pour les Romains, en faisant entendre qu'on songeoit à leur livrer Syracuse. La vûe d'Appius, qui s'étoit approché de l'entrée du port avec ses vaisseaux pour encourager ceux du parti Romain, fortifia de nouveau ces soupçons & ces accusations, de sorte que la multitude

régnait dans Syracuse, par la crainte où l'on étoit de ne pouvoir rien opposer à une si terrible puissance, & à si grands efforts. En effet, il auroit été impossible d'y résister, sans un si grand homme, dont la merveilleuse industrie tint lieu de tout à Syracuse : c'étoit Archimède. Il avoit pris soin de garnir les murs de tout ce qui étoit nécessaire pour une bonne défense. Dès qu'il eut commencé à faire jouer du côté de la terre ses machines, elles décochèrent contre l'infanterie toutes sortes de traits, & des pierres d'une pesanteur énorme, qui voloient avec tant de bruit, de roideur, & de rapidité, que rien ne pouvant soutenir le choc, elles renversoient & écrasoient tous ceux qu'elles rencontroient, jettoient dans tous les rangs un désordre horrible.

Marcellus ne réussissoit pas mieux du côté de la mer. Archimède avoit disposé des machines pour lancer des traits à quelque distance que ce fût. Quoique les ennemis fussent encore loin de la ville, il les atteignoit avec des balistes & des catapultes plus grandes & plus bandées. Quand les traits passaient au-delà, il en avoit de plus

petites & proportionnées à la distance : ce qui caufoit une si grande confusion parmi les Romains, qu'ils ne pouvoient rien entreprendre.

Ce n'étoient pas là les plus grands dangers. Archimède avoit placé derrière les murailles de hautes & fortes machines , qui faisant tomber tout d'un coup sur les galères de grosses poutres chargées au bout d'un poids immense , les abymoient dans les flots. Outre cela il faisoit partir une main de fer attachée à une chaîne , par laquelle celui qui gouvernoit la machine , aiant attrapé la proue d'un vaisseau , & l'élevant en l'air par le moien du contrepoids qui retomboit au dedans des murailles , dresseoit le vaisseau sur la poupe & le tenoit quelque tems en cet état : puis lâchant la chaîne par le moien d'un moulinet ou d'une poulie , le laissoit retomber de tout son poids ou sur la proue , ou sur le côté , & souvent le submergeoit entièrement. D'autres fois les machines ramenant le vaisseau vers la terre avec des cordages & des crocs , après l'avoir fait pirouetter lontems , le brisoient & le fracassoient contre les pointes des rochers qui s'avançoient

de dessous les murailles, & écrasoïent ainsi tous ceux qui étoient dessus. tout moment des galères enlevées suspendues en l'air tournoiant à rapidité, présentoient un spectacle affreux, & retombant dans la r avec tout leur équipage y étoient amées.

Marcellus avoit préparé à grands frais des machines appelées *Samques*, à cause de la ressemblance qu'elles avoient avec l'instrument de musique qui portoit ce nom. Il avoit destiné pour cet effet huit galères en cinq rangs, d'un côté desquelles avoit ôté les rames, aux unes à droite & aux autres à gauche, & qu'on avoit jointes ensemble deux à deux par les côtés où il n'y avoit point de rames. La machine consistoit dans une échelle, de la largeur de quatre piés, laquelle dressée étoit aussi haute que les murailles. On la couchoit de son long sur les côtés des deux galères jointes ensemble, de sorte qu'elle passoit au dessus beaucoup les éperons; & au haut des mâts de ces galères on mettoit des poulies & des cordes. Quand on vouloit la mettre en œuvre, on attachoit les cordes à l'extrémité de la machine.

machine, & des gens de dessus la poupe l'élevoient par le moien des poulies : d'autres sur la proue aidotent aussi à l'élever avec des leviers. Ensuite les galères étant poussées au pié de la muraille, on y appliquoit ces machines. C'est, sans doute, ce que nous appellons un pont-levis. Le pont de la Sambuque s'abbattoit, & servoit aux assiégeans pour passer sur le mur des assiégés.

Cette machine n'eut pas l'effet qu'on en avoit attendu. Comme elle étoit encore assez loin des murailles, Archimède lâcha contre elle un gros rocher de dix * quintaux ; après celui-là un second ; & un moment après un troisième : qui tous la heurtant avec un sifflement & un tonnerre épouvantable, renversèrent & brisèrent ses appuis, & donnèrent une telle secousse aux galères qui la soutenoient, qu'elles se lâchèrent & se séparèrent.

Marcellus, presque rebuté & poussé à bout, se retira avec ses galères le plus diligemment qu'il lui fut pos-

* Le quintal, que les Grecs appelloient *κίλιν*, étoit de plusieurs sortes. Le moindre étoit de cent vingt-cinq livres ; il montoit jusqu'à plus de douze cens.

fible, & envoya donner ordre à ses troupes de terre d'en faire autant. En même tems il assembla un Conseil de guerre, où il fut résolu que dès le lendemain, avant la pointe du jour, on tâcheroit de s'approcher des murailles. On espéroit, par ce moien, se mettre à l'abri des machines, qui par le défaut d'une distance proportionnée à leur force, n'auroient plus assez de jeu.

Mais Archimède avoit pourvû à tout. Il avoit préparé de longue main, comme nous l'avons déjà observé, des machines qui portoient à toute sorte de distance, quantité de traits proportionnés, & des bouts de poutres qui étant fort courts demandoient moins de tems pour les ajuster, & on tiroit plus souvent. D'ailleurs il avoit fait aux murailles fort près-à-près des trous, (c'est ce qu'on appelle des meurtrières) où il avoit placé des * Scorpions, qui, n'ayant pas beaucoup de portée, bleffoient ceux qui en approchoient, & n'en étoient point apperçus.

* Les Scorpions étoient des machines, des espèces d'arbalètes, dans les An- ciens se servoient pour lancer des traits & des pierres.

fe
 E- Quand les Romains eurent donc
 gagné le pié des murailles, pensant y
 être bien à couvert, ils se trouvèrent
 encore en butte à une infinité de traits,
 ou accablés de pierres qui tomboient
 d'en haut sur leurs têtes, n'y aiant en-
 droit de la muraille qui ne fît pleuvoir
 incessamment sur eux une grêle mor-
 telle qui tomboit à plomb. Cela les
 obligea de se retirer en arrière. Mais
 ils ne furent pas plutôt éloignés, que
 voila de nouveaux traits lancés sur
 eux dans leur retraite, de sorte qu'ils
 perdirent beaucoup de monde, & que
 presque toutes leurs galères furent
 froissées ou fracassées, sans qu'ils pus-
 sent rendre le moindre mal à leurs en-
 nemis. Car Archimède avoit placé la
 plupart de ses machines à couvert der-
 rière les murailles, de manière que les
 Romains, accablés d'une infinité de
 coups sans voir ni le lieu ni la main
 d'où ils partoient, sembloient propre-
 ment, dit Plutarque, se battre contre
 les dieux.

Marcellus, quoique poussé à bout,
 & ne sachant qu'opposer à ces machi-
 nes qu'Archimède dressoit contre lui,
 ne laissoit pas d'en faire des plaisan-
 teries. » Ne cesserons-nous pas, di-

» soit-il à ses Ouvriers & à ses In-
 » génieurs , de faire la guerre à c
 » Briarée de Géomètre , qui maltrait
 » ainsi mes galères & mes sambuques
 » Il surpasse infiniment les Géans
 » cent mains dont nous parle la fable
 » tant il lance de traits tout d'un cou
 » contre nous. « Marcellus avoit ra-
 son de s'en prendre au seul Archim-
 de. Car véritablement tous les Syr-
 cufains n'étoient que comme le corps
 des machines & des batteries de
 grand Géomètre ; & lui , il étoit se-
 l'ame qui faisoit mouvoir & agir to-
 ces ressorts. Car toutes les autres a-
 mes demeuroient oisives : il n'y avoit
 que celles d'Archimède dont la vil-
 le servoit alors & pour la défense
 pour l'attaque.

Enfin Marcellus voyant les Romains
 si effraîés, que s'ils appercevoient seu-
 lement sur la muraille une petite ca-
 de , ou la moindre pièce de bois ,
 prenoient d'abord la fuite , cri-
 qu'Archimède alloit lâcher contre
 quelque effroyable machine ; il renon-
 à l'espérance de la pouvoir pren-
 en y faisant brèche , cessa toutes
 attaques , & laissa achever ce siège
 tems en le changeant en blocus. L

par terre , soit par mer. Pendant
mois qu'ils battirent la ville , il
eut sorte de stratagèmes que l'on
ventât , ni d'actions de valeur que
ne fit à l'assaut près que l'on n'o-
lus jamais tenter. Tant un seul
me , & une seule science , ont de
e dans quelques occasions , quand
ait les employer à propos. Otez de
cuse un seul vieillard , la prise de
ille est immanquable avec toutes
forces qu'ont les Romains : sa pré-
e seule arrête & déconcerte tous
s desseins.

On voit ici , je ne puis trop le répé-
 , quel intérêt ont les Princes de
égèr les arts , de favoriser les gens
etres , d'animer les Académies des
nces par des distinctions d'hon-
r & par des récompenses solides ,

science. Je ne le regarde que comme un Savant, comme un habile Géomètre. Quelle perte eût-ce été pour Syracuse, si, pour épargner quelque dépense & quelque pension, on eût laissé un tel homme dans l'inaction & dans l'obscurité ! Hiéron n'eut garde de se conduire de la sorte. Il connut tout le mérite de notre Géomètre : & c'en est un grand pour les Princes de connoître celui des autres. Il le mit en honneur, il en fit usage, & n'attendit pas pour cela que le besoin & la nécessité l'y forçassent ; il auroit été alors trop tard. Par une sage prévoyance, vrai caractère d'un grand Roi & d'un grand Ministre, ^a il prépara, dans le sein même de la paix, tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un siège, & pour faire la guerre avec succès, quoiqu'alors il n'y eût aucune apparence qu'on dût rien craindre de la part des Romains, avec lesquels Syracuse étoit liée d'une amitié étroite. Aussi vit-on, dans un moment, sortir comme de terre une foule incroyable de machines de toute espèce & de toute grandeur, dont la vue seule étoit capable de jeter le trouble & l'épouvante dans des armées.

^a In pace, ut sapiens, aptavit idonea bello. *Horat.*

par exemple que Polybe , Auteur
que contemporain , & qui écri-
sur des mémoires tout récents ,
qui étoient entre les mains de tout
monde. Mais quel moyen de se
fer au consentement uniforme
Historiens Grecs & Romains ,
& ennemis , sur des faits dont
armées entières furent témoins
entirent les effets , & qui influé-
si fort dans les événemens de la
re ? Ce qui se pratiqua dans ce
de Syracuse , marque jusqu'où
Anciens avoient porté le génie , &
de faire ou de soutenir des sièges.
re artillerie , qui imite si parfaite-
le tonnerre , ne fait pas plus d'effet
les machines d'Archimède , si mê-
elle en fait autant.
On parle d'un miroir ardent . par

• 80 H I S T O I R E

Les miroirs ardents étoient connus de l'antiquité ; mais non de cette sorte qui paroît même impraticable.

AN. M. 3797.
Av. J.C. 213.
Liv. lib. 24.
n. 35. 36. Après que Marcellus eut résolu de bloquer simplement Syracuse, il laissa Appius devant la place avec le deux tiers de l'armée, & avec le reste il s'avança dans l'île, où il fit rentrer quelques villes dans le parti des Romains.

Dans ce même tems Himilcon, Général des Carthaginois, arriva dans la Sicile avec une grande armée, dans l'espérance de la reconquérir, & d'en chasser les Romains.

• Hippocrate sortit de Syracuse avec dix mille hommes de pié, & cinq cents chevaux pour l'aller joindre afin de faire la guerre de concert contre Marcellus. Epicyde resta dans la ville pour y commander pendant le blocus.

Les flotes des deux peuples parurent en même tems sur les côtes de la Sicile : mais celle des Carthaginois se voyant plus foible que l'autre, n'osa pas hasarder un combat, & reprit bientôt la route de Carthage.

Marcellus avoit demeuré huit mois devant Syracuse avec Appius,

selon Polybe : & c'est là que se termine l'année de son Consulat. Tite-Live place dans cette année les expéditions de Marcellus dans la Sicile, & sa victoire sur Hippocrate, qui tombent nécessairement dans la seconde année du siège. Et réellement Tite-Live n'a rien rapporté du tout de cette seconde année, parce qu'il avoit attribué à la première ce qui s'est passé dans celle-ci. Car il est contre toute vraisemblance qu'il ne s'y soit rien fait. Cette conjecture est de M. Crevier Professeur de Rhétorique au Collège de Beauvais, qui donne une nouvelle édition de Tite-Live avec des remarques, dont je suis persuadé que le public sera très content. Le premier Tome de cette édition paroît depuis quelques mois. On y trouve à la tête une longue Préface qui mérite d'être lue.

Marcellus employa donc une bonne partie de la seconde année du siège à diverses expéditions qu'il fit en Sicile. En revenant d'Agrigente, sur laquelle il avoit fait une tentative inutile, il rencontra l'armée d'Hippocrate qu'il battit, & lui tua plus de huit mille hommes. Cet avantage retint dans le

26 *...H u s r o y r d f*
 devoit ceux qui songeoient d
 ranger du côté des Carthaginois
 avoir remporté cette victoire
 sous le nom de Syracuse : & ai
 partir pour Rome Appius, qui
 y demandoit le Consulat, il m
 place *Q. Crispinus*.

M. 5792.

J.C. 211.

v. lib. 25.

13-31.

luz. in.

rc. p. 398.

... Au commencement de la
 me campagne, Marcellus dése
 presque absolument de pouvo
 ére Syracuse, soit par force
 qu'Archimède lui opposoit t
 des obstacles invincibles, soit
 mine, parce que la flotte Carth
 se, qui étoit revenue plus non
 qu'auparavant, y faisoit en
 brement des convois, délib
 demeureroit devant Syracuse
 presser le siège, ou s'il tourne
 efforts du côté d'Agrigente.
 avant que de prendre un dermi
 ti, il voulut essayer s'il ne p
 point se rendre maître de S
 par quelque intelligence secr
 avoit dans son camp plusieurs
 eusains, qui y étoient venus e
 un asyle au commencement de
 bles. Un esclave de l'un d'e
 ménagea secrètement une in
 et entrèrent jusqu'à quatre-vingt



aux de la ville , qui venoient
 ipes le trouver dans son camp
 lans des barques sous des filets
 eurs. Le complot étoit près de
 lorsqu'un certain Attale , de
 e n'y avoir pas été admis , le
 rit à Epicyde , qui fit mourir
 conjurés.

e entreprise échouée de la for-
 ra Marcellus dans un nouvel
 as. Rien ne se présentoit à
 rit que la douleur & la honte
 r un siège , après y avoir con-
 nt de tems , & fait de si gran-
 rtes tant d'hommes que de
 ix. Un événement fortuit lui
 me nouvelle ressource , & fit
 e son espérance. Des vaisseaux
 ns avoient pris un certain Da-
 qu'Epicyde envoioit pour né-
 avec Philippe Roi de Macé-
 Les Syracusains témoignèrent
 up de désir de le racheter , &
 llus ne s'en éloigna pas. On
 t d'un endroit auprès du port
 e pour y tenir les conférences
 rançon du prisonnier. Comme
 alla plusieurs fois , un soldat
 n s'étant avisé de considérer
 s le mur avec attention , après

en avoir compté les pierres , avoir examiné à vûe d'œil la mesure de chacune , & avoir supputé par estimation la hauteur du mur , il le trouva beaucoup plus bas qu'on ne le croioit , & conclut qu'avec de médiocres échelles on pouvoit facilement monter dessus. Sans perdre de tems , il fit raport de tout à Marcellus. Toute la sagesse n'est pas toujours dans la tête du Général : un simple soldat peut lui donner de bonnes ouvertures. Marcellus ne négligea pas cet avis , & s'en assura par ses propres yeux. Aiant fait préparer des échelles , il prit l'occasion d'une fête qu'on célébroit trois jours de suite à Syracuse en l'honneur de Diane , & pendant laquelle les habitans s'abandonnoient à la joie & à la bonne chere. A l'heure de la nuit , où il conjectura que les Syracusains , après avoir fait la débauche , commenceroient à s'endormir , il fait avancer doucement un corps de mille soldats d'élite vers les murs avec des échelles. Quand les premiers furent arrivés au haut sans bruit & sans tumulte , d'autres les suivirent , la hardiesse des premiers donnant du courage aux seconds. Les mille soldats ,

DE SYRACUSE. 85

profitant du repos des ennemis qui étoient ou ivres, ou endormis, eurent bientôt escaladé le mur. Aiant enfoncé la porte de l'Hexapyle, les troupes s'emparèrent de la partie de la ville appelée Epipole.

Il ne s'agissoit plus pour lors de tromper les ennemis, mais de les effraier. Les Syracusains, éveillés par le bruit, commençoient à se troubler, & à se mettre en mouvement. Marcellus fit sonner à la fois toutes les trompettes, ce qui jetta une telle épouvante & une si grande fraieur dans les cœurs, que tout le monde prenoit la fuite, croiant qu'il ne restoit pas un seul quartier de la ville qui ne fût au pouvoir de l'ennemi. Il restoit pourtant la plus forte & la plus belle partie, appelée Achradine, qui n'étoit pas prise, parce qu'elle avoit ses murailles séparées du reste de la ville.

Marcellus, dès la pointe du jour, étoit entré dans la * Ville-neuve, & dans le quartier appelé Tyque. Epicyde, aiant assemblé promptement

* La Ville-neuve, ou Népapolis, étoit Epipole, qui dans les derniers tems, avoit été comprise dans la ville, & environnée de murailles.

quelques troupes qu'il avoit dans l'Île qui joignoit l'Achradine, marcha contre Marcellus : mais le trouvant plus fort & mieux accompagné qu'il n'avoit cru, après une légère escarmouche, il se renferma dans l'Achradine.

Tous les Capitaines & les Officiers qui étoient autour de Marcellus, le félicitoient de ce grand bonheur. Pour lui, quand il eut considéré de dessus la hauteur la beauté & la grandeur de cette ville, on dit qu'il versa quelques larmes, & s'attendrit sur le triste sort qu'elle alloit éprouver. Il rappelloit dans son esprit deux flotes puissantes des Athéniens coulées à fond autre fois devant cette ville, deux nombreuses armées taillées en pièces avec les deux illustres Généraux qui les commandoient : tant de guerres soutenues avec tant de courage contre les Carthaginois, tant de Tyrans fameux, & de puissans Rois : Hiéron surtout, dont la mémoire étoit encore toute récente, qui s'étoit signalé par tant de vertus roiales, & encore plus par les services importans qu'il avoit rendus au peuple Romain, dont les intérêts lui avoient toujours été aussi chers que les siens. Touché par ce

souvenir, il crut, avant que d'attaquer l'Achradine, devoir envoyer vers les assiégés, pour les exhorter à se rendre volontairement, & à prévenir la ruine de leur ville. Ses remontrances & ses exhortations furent inutiles.

Alors, pour ne point être inquiété par ses derrières, il attaqua un Fort, nommé Euryèle, qui étoit au bout de la Ville-neuve, & qui commandoit toute la campagne du côté de la terre. Après l'avoir emporté, & y avoir mis une bonne garnison, il tourna tous ses efforts contre l'Achradine.

Sur ces entrefaites arrivent Hippocrate & Himilcon. Le premier, avec les Siciliens, aiant placé & fortifié son camp près du grand port, & donné le signal à ceux qui occupoient l'Achradine, attaque le vieux camp des Romains, où commandoit Crispinus; & Epicyde fait en même tems une sortie sur les postes de Marcellus. Aucune de ces deux entreprises ne réussit. Hippocrate fut vigoureusement repoussé par Crispinus, qui le suivit jusques dans ses retranchemens; & Marcellus obligea Epicyde à se renfermer dans l'Achradine.

Comme on étoit alors en automne,

il survint une peste, qui fit de grands ravages dans la ville, & encore dans les camps des Romains & Carthaginois. D'abord le mal médiocre, & n'étoit causé que le mauvais air & la saison. Ensuite la communication avec les malades, les soins même que l'on en prenoit, répandirent la contagion : d'où il arrivoit que les uns, négligés & inutilement abandonnés, mouraient de la violence du mal ; les autres voyaient des secours qui devenaient inutiles à tous ceux qui les approchaient. La mort, & la vue de ceux que l'on ensevelissoit, offroient continuellement aux yeux un triste spectacle ; on n'entendoit de tous côtés jour & nuit que des pleurs & des gémissements. Enfin l'accoutumance au mal tellement endurci les esprits & ôta tout sentiment de compassion, qu'on ne pleuroit pas les morts, mais qu'on les laissoit sans sépulture. Ce n'étoit par-tout que des cadavres, exposés à la vue des hommes, qui attendoient un pareil sort. Les Carthaginois en souffrirent beaucoup plus que les autres. Comme il n'y avait point de retraite, ils pé-

presque tous avec leurs Généraux Hippocrate & Himilcon. Marcellus, dès le commencement de la maladie, avoit fait passer ses soldats dans la ville, où les toits & l'ombre les soulagerent beaucoup : il ne laissa pas néanmoins d'en perdre un assez grand nombre.

Cependant Bomilcar, Commandant de la flotte Carthaginoise, qui avoit fait un second voyage à Carthage pour en amener un nouveau secours, revint avec cent trente navires, & sept cens vaisseaux de charge. Les vents contraires l'empêchèrent de doubler le cap Pachyne. Epi-cyde, qui craignoit que, si ces vents continuoient, cette flotte rebutée ne s'en retournât en Afrique, laisse l'Achradine aux Généraux des troupes mercénaires, va trouver Bomilcar, & lui persuade de tenter la fortune d'un combat naval, dès que le tems le permettra. Marcellus voyant que les troupes des Siciliens grossissoient tous les jours, & que s'il attendoit, & qu'il se laissât enfermer dans Syracuse, il seroit fort pressé en même tems & du côté de la terre & du côté de la mer, résolut, quoique

plus foible en vaisseaux, de s'opposer au passage de la flotte Carthaginoise. Dès que les vents furent tombés, Bomilcar prit le large pour mieux doubler le cap. Mais comme il vit les vaisseaux Romains venir lui en bel ordre, tout d'un coup, ne sait pourquoi, il prit la fuite & envoya ordre aux vaisseaux de chaque de regagner l'Afrique, & se retirer à Tarente. Epicyde, déchu d'une grande espérance, & n'osant rentrer dans une ville déjà à moitié prise, fit voile vers Agrigente, plutôt d'après le dessein d'y attendre le succès du siège, que pour faire de là aucun mouvement.

Quand on eut appris dans le camp des Siciliens, qu'Epicyde étoit sorti de Syracuse, & que les Carthaginois avoient quitté la Sicile, ils envoyèrent des Députés à Marcellus, pour avoir pressenti la disposition des alliés, pour traiter des conditions auxquelles Syracuse lui seroit rendue. On convint assez unanimement de part & d'autre, que ce qui avoit appartenu aux Rois appartiendrait aux Romains : qu'on conserveroit tout le reste aux Siciliens avec leur libe

& leurs loix. Après ces préliminaires,
 ils demandèrent d'entrer en confé-
 rence avec ceux qu'Épicyde avoit
 chargés du Gouvernement pendant
 son absence. Ils leur dirent, que l'ar-
 mée les avoit envoiés vers Marcellus,
 & vers les habitans de Syracuse, afin
 que tous les Siciliens, tant ceux qui
 se trouvoient dans la ville, que ceux
 qui étoient dehors, eussent le même
 sort, & qu'il n'y eût aucune conven-
 tion particulière. Aiant eu permission
 d'entrer dans la ville, & de parler à
 leurs proches & à leurs amis, après
 leur avoir exposé de quoi ils étoient
 déjà convenus avec Marcellus, en leur
 donnant assurance qu'on leur conser-
 veroit la vie, ils leur persuadèrent
 de commencer par l'ôter aux trois
 Gouverneurs qu'Épicyde avoit laissés
 à sa place : ce qui fut exécuté sur le
 champ.

Pour lors aiant convoqué l'assem-
 blée du peuple, ils représentèrent
 » que quelques maux qu'ils eussent
 » soufferts jusques-là, & qu'ils souf-
 » frissent encore, ils n'en devoient
 » pas accuser la fortune, puisqu'il ne
 » dépendoit que d'eux d'y mettre fin.
 » Que si les Romains avoient entre-

» pris le siège de Syracuse, c'é-
 » par affection pour les Syracusai-
 » & non par haine. Que ce n'é-
 » qu'après avoir appris l'oppressi-
 » où les tenoient Hippocrate & E-
 » cyde, ces ambitieux Satellites d'
 » nibal, qui l'étoient ensuite deve-
 » d'Hiéronyme, qu'ils avoient
 » les armes, & commencé le si-
 » de la ville, non pour la ruin-
 » mais pour détruire les Tyrans. M-
 » depuis qu'Hippocrate étoit mo-
 » qu'Epicyde n'étoit plus à Syracu-
 » que les Lieutenans avoient été tu-
 » que les Carthaginois avoient
 » dépossédés de la Sicile tant
 » terre que par mer, quelle rai-
 » maintenant pourroient avoir
 » Romains de ne pas vouloir c-
 » server Syracuse, précisément c-
 » me si Hiéron, exemple unique
 » fidélité à leur égard, étoit enc-
 » vivant ? Que ni la ville, ni
 » habitans n'avoient rien à crain-
 » que d'eux-mêmes, s'ils laissoi-
 » passer l'occasion de rentrer en a-
 » tié avec les Romains. Que jan-
 » ils n'en auroient une si favora-
 » que dans le moment présent,
 » ils venoient d'être délivrés de

violente domination de leurs Ty-
rans; & que le premier usage de leur
liberté, devoit être le retour à leur
devoir.

Ce discours fut parfaitement bien
reçu de tout le monde. On jugea
pourtant à propos de créer de nou-
veaux Magistrats, avant que de nom-
mer des Députés; & ceux-ci furent
tirés du nombre des premiers. Celui
qui portoit la parole en leur nom,
& qui étoit uniquement chargé de
faire tous les efforts possibles pour
obtenir que Syracuse ne fût point
détruite, s'adressant à Marcellus, lui
dit: « Ce n'est point le peuple Sy-
racusain qui d'abord a rompu l'al-
liance avec vous, & vous a déclaré
la guerre, mais Hiéronyme moins
coupable encore envers Rome,
qu'envers sa patrie: & ensuite,
quand la paix fut rétablie par sa
mort, ce ne fut encore aucun Syra-
cusain qui la troubla, mais les Sa-
tellites du Tyran, Hippocrate &
Epicyle. Ce sont eux qui vous ont
fait la guerre, après nous avoir ré-
duits en captivité, soit par la vio-
lence, soit par la ruse & la perfidie;
& l'on ne peut point dire que nous

94. H I S T O I R E

» ayions eu aucun tems de liberté
» qui n'ait été un tems de paix avec
» vous. Maintenant, dès que nous
» sommes devenus nos maîtres par
» la mort de ceux qui tenoient Syra
» cuse dans l'oppression, nous venons
» dans le moment même vous livrer
» nos armes, nos personnes, nos mu
» railles, & notre ville, déterminés à
» ne refuser aucune des conditions
» qu'il vous plaira nous imposer. Au
» reste, continua-t-il s'adressant tou
» jours à Marcellus, » il s'agit ici au
» tant de votre intérêt que du nôtre
» Les dieux vous ont accordé la
» gloire d'avoir pris la plus belle &
» la plus illustre ville qui soit parmi
» les Grecs. Tout ce que nous avons
» jamais fait de mémorable, soit par
» terre soit par mer, accroît à votre
» triomphe, & en relève le prix. La
» renommée n'est pas un garant assez
» fidèle pour faire connoître la gran
» deur & la force de la ville que vous
» avez prise : la postérité n'en pourra
» bien juger que par ses yeux mêmes
» Il faut qu'à tous ceux qui abordent
» ront ici, de quelque côté de l'univers
» vers qu'ils viennent, on montre
» tantôt les trophées que nous avons

» remporté sur les Athéniens & les
 » Carthaginois, tantôt ceux que vous
 » avez remportés sur nous; & que
 » Syracuse, mise pour toujours sous
 » la protection des Marcellus, soit
 » un monument perpétuel & subsis-
 » tant du courage & de la clémence
 » de celui qui l'aura prise & conser-
 » vée. Il ne seroit pas juste que le
 » souvenir d'Hieronyme fit plus d'im-
 » pression sur vos esprits que celui
 » d'Hieron. Celui-ci a été votre ami
 » bien plus lontems, que l'autre vo-
 » tre ennemi. Vous avez ressenti, qu'il
 » me soit permis de le dire, les effets
 » de l'amitié d'Hieron : mais les folles
 » entreprises d'Hieronyme ne sont re-
 » tombées que sur lui.

La difficulté n'étoit pas d'obtenir
 de Marcellus ce qu'ils demandoient,
 mais de conserver la tranquillité &
 le concert entre eux dans la ville.
 Les transfuges, persuadés qu'on les
 livroit aux Romains, inspirèrent la
 même crainte aux soldats étrangers.
 Aiant donc pris les uns & les autres
 subitement les armes pendant que les
 Députés étoient encore dans le camp
 de Marcellus, ils commencent par
 égorger les Magistrats nouvellement

élus , & courant de tous côtés la ville font main-basse sur ceux qu'ils rencontrent , & pillent tout ce qui tombe sous leurs mains. Pour ne être sans chefs, ils nomment six chefs, trois pour commander dans l'Achradine ; & trois dans l'île. Le tumulte étant enfin appaisé, les étrangers reconnurent par tout ce qu'ils apprirent que s'étoit conclu avec les Romains, que leur cause étoit séparée de celle des transfuges. Au même moment arrivent les Députés que les Romains avoient envoyés à Marcellus, qui vinrent de les détromper.

Parmi ceux qui commandoient à Syracuse , il y avoit un Espagnol nommé Méric : on trouva le moyen de le gagner. Il livra de nuit la porte qui étoit près de la fontaine Aréthuse , & reçut les soldats que Marcellus y envoya. Le lendemain , au point du jour , Marcellus fit une fausse attaque à l'Achradine pour attirer de ce côté là toutes les forces de la Citadelle de l'île qui y étoit jointe , & afin de faciliter à quelques vaisseaux qu'il avoit préparés le moyen de jeter les troupes dans l'île qui seroit dégarnie. Tout réussit comme il l'avoit projeté.

Les soldats , que ces vaisseaux jettèrent dans l'Île , trouvant les postes presque tous dégarnis , & les portes par lesquelles étoient sortis les soldats de la Citadelle pour aller contre Marcellus encore ouvertes , s'en emparèrent après un léger combat. Marcellus , averti qu'il étoit maître de l'Île , & d'un quartier de l'Achradine , & que Méric avec le corps qu'il commandoit s'étoit joint à ses troupes , fait sonner la retraite , afin que les richesses des Rois ne fussent point pillées. Elles ne montoient pas si haut qu'on le pensoit.

Les déser-teurs s'étant échappés , & on leur avoit laissé exprès la sortie libre , les Syracusains ouvrirent à Marcellus toutes les portes de l'Achradine , & lui envoièrent des Députés , qui avoient ordre de ne lui demander autre chose sinon qu'il lui plût de leur conserver la vie à eux & à leurs enfans. Marcellus aiant assemblé son Conseil & quelques Syracusains qui étoient dans son camp , répondit à ces Députés en leur présence , » Qu'Hiéron , pendant cinquante ans , n'avoit » pas fait plus de bien au peuple Romain , que ceux qui depuis quelques

» années étoient maîtres de Sy
 » n'avoient voulu lui faire de
 » mais que leur mauvaise i
 » étoit retombée sur eux, & qu
 » toient punis eux-mêmes du
 » ment des Traités d'une manie
 » cruelle que n'auroient souh
 » Romains. Qu'il tenoit Syracu
 » gée depuis trois ans, non a fir
 » peuple Romain la réduisit e
 » vage, mais pour empêcher
 » Chefs de transfuges ne la
 » dans l'oppression. Qu'il avoi
 » beaucoup de fatigues & de
 » pendant un si long siège : ma
 » s'en croioit avantageuseme
 » dommagé par la gloire d'av
 » cette ville, & par le plaisir de
 » sauvée de la ruine entière
 » sembloit mériter. « Après av
 » des gardes au Trésor, & placé
 » fauve-gardes dans les maisons
 » racusains qui s'étoient retirés d
 » camp, il abandonna la ville au
 » On prétend que les richesses
 » rent pillées à ce sac de Syracu
 » passèrent celles qu'on eût pu
 » de la prise de Carthage.

Un funeste accident troubla
 de Marcellus, & lui causa une

douleur. Archimède, dans le tems que tout étoit en mouvement à Syracuse, enfermé dans son cabinet comme un homme d'un autre monde qui ne prend point de part à ce qui se passe dans celui-ci, étoit appliqué à considérer quelque figure de géométrie, & il donnoit à cette contemplation, non seulement tous ses yeux, mais encore tout son esprit, de manière qu'il n'avoit entendu ni le tumulte des Romains qui couroient partout, ni le bruit de la ville prise. Tout d'un coup un soldat se présente à lui, & lui ordonne de le suivre pour venir parler à Marcellus. Archimède le prie d'attendre un moment, jusqu'à ce que son problème fût résolu, & qu'il en eût fait la démonstration. Le soldat qui ne se soucioit ni de son problème, ni de sa démonstration, irrité de ce délai, tira son épée, & le tue. Marcellus fut vivement affligé, quand il apprit la nouvelle de sa mort. Ne pouvant lui rendre la vie comme il l'auroit souhaité, il s'appliqua autant qu'il fut en lui à honorer sa mémoire. Il fit une recherche exacte de tous ses parens, les traita avec distinction, & leur accorda des privilèges particuliers. Pour Archimède, il

fit célébrer ses funérailles avec soin; & lui érigea un monument parmi ceux des grands hommes qui s'étoient le plus distingués à Syracuse.

ARTICLE TROISIÈME.

§. I. *Tombeau d'Archimède découvert par Cicéron.*

ARCHIMÈDE, par son testament, avoit prié ses parens & ses amis de mettre après sa mort sur son tombeau pour toute épitaphe un Cylindre circonscript à une Sphère, c'est-à-dire à un globe, à une figure Sphérique; & de marquer au bas le raport qu'ont entr'eux ces deux solides, le contenant & le contenu. Il auroit pu remplir les bases de la colonne de son tombeau de bas reliefs, où toute l'histoire du siège de Syracuse auroit été sculptée, & où il auroit paru comme un Jupiter foudroiant les Romains. Mais il estimoit infiniment plus une découverte, une démonstration géométrique, que toutes les machines si célèbres qu'il avoit inventées. Aussi aimait-il mieux se faire honneur auprès de la postérité de la découverte qu'il avoit faite du raport de la Sphère au Cylindre de

DE SYRACUSE. 101
base & de même hauteur, qui
me deux à trois.

Syracusains, si passionnés au-
pour les sciences, ne conser-
pas longtemps l'estime & la re-
sance qu'ils devoient à un hom-
avoit fait tant d'honneur à leur
loins de cent quarante ans après,
méde étoit déjà si parfaitement
de ses citoiens malgré les grands
s qu'il leur avoit rendus, qu'ils
qu'il fût enterré à Syracuse.
Cicéron qui nous apprend cette
larité.

s le tems qu'il étoit Questeur *Cic. Tu,*
le, la curiosité le porta à cher- *Quæst. lib.*
tombeau d'Archimède : curio- *n. 64-66.*
ne d'un homme d'esprit comme
n, & qui mérite d'être imitée
ix qui voient. Les Syracusains
renoient que sa recherche seroit
, & qu'ils n'avoient point chez
monument. Leur ignorance fit
Cicéron, & ne servit qu'à al-
encore davantage le désir qu'il
e faire cette découverte. Enfin,
lusieurs recherches, il aperçut
la porte de la ville qui regar-
gragas, parmi un grand nom-
tombeaux qui étoient en cer

Agrigæ

presque
 sciences &
 la figure d
www.libtool.com.cn Citez. Ceux qui
 les antiquités,
 fut la joie de
 avoit trouv
 nettoier la
 on s'ouvrit un
 & l'on y
 paroittoit encor
 des livres s'écrit
 Aut. 4 dit Cicer
 la plus gr
 & qui ancien
 d'ondante par l'et
 pas connu le tr
 si un homme
 elle regardoit pres
 un Arpinate, n
 le tombeau d'un
 par la juf
 de son esprit
 à Ciceron de
 & curieu
 lui pardonne pas
 meprisante dont

parle d'abord d'Archimède. C'est au commencement, où voulant opposer à la vie malheureuse de Denys le tyran le bonheur d'une vie modérée & pleine de sagesse, il dit : » Je ne comparerai point la vie d'un Platon & d'un Architas, personnages con-
 sommés en doctrine & en sagesse, avec celle de Denys, la plus affreuse, la plus remplie de misère, & la plus détestable que l'on puisse imaginer. J'aurai recours à un homme de la même ville que lui, UN HOMME OB-
 SCUR, qui a vécu plusieurs années après lui. Je le tirerai de sa * poussière, & je le ferai paroître sur la Scène, le compas à la main. « Je ne parle point de la naissance d'Archimède : sa grandeur est d'un autre ordre. Mais le plus grand Géomètre de l'antiquité, dont les sublimes découvertes ont été dans tous les tems l'objet de l'admiration des connoisseurs, devoit-il être traité par Cicéron d'homme obscur & de néant, comme

* Il parle
 la poussière
 géométrique

a Non ergo jam cum his
 vita, qua tectius, mi-
 serius, detestabilius exco-
 gitare nihil possum, Pla-
 tonis aut Architæ vitam
 comparabo, doctorum ho-

minum & planè sapien-
 tium. Ex eadem urbe HU-
 MILEM HOMUNCIONEM à
 pulvere & radio excitabo,
 qui multis annis post fuit,
 Archimedem.

si c'étoit un simple ouvrier, employé à fabriquer des machines, si ce n'est peut-être que dans l'esprit des Romains, chez qui l'estime & le goût de la Géométrie & de ces sciences spéculatives n'a jamais bien pénétré, on n'estimait rien de grand que ce qui a rapport au gouvernement des hommes & à la politique.

ingil.

Orabunt causas melius, cœlique meatus
Describent radio, & surgentia sidera dicent:
Tu regere imperio populos, Romane, memento.

*ndires de
ad. des
criptions.
. II.*

C'est la réflexion de M. l'Abbé Fraguier dans la petite dissertation qu'il a laissée sur ce récit de Cicéron.

§. II.

Précis de l'histoire de Syracuse.

L'ILE de Sicile, avec la plus grande partie de cette longueur de l'Italie qui s'étend entre les deux mers, composoit ce que l'on appelloit la Grande Grèce, par opposition à la Grèce proprement dite, qui avoit peuplé de ses Colonies tous ces pays-là.

Syracuse étoit la ville la plus considérable de la Sicile, & l'une des plus puissantes de toute la Grèce. Elle fut
M. 3295. fondée par Architas Corinthien la

4^e année de l'Olympiade XVII.

Les deux premiers siècles de son histoire sont fort obscurs, & je les passe sous silence. Elle ne commence à être bien connue que depuis le règne de Gélon, & elle fournit dans la suite de AN. M. 3521 grands événemens pendant l'espace de plus de deux cens ans. On y voit pendant tout ce tems-là une alternance continuelle de servitude sous les Tyrans & de liberté sous un gouvernement populaire, jusqu'à ce que Syracuse soit enfin soumise aux Romains, & fasse partie de leur Empire.

J'ai traité tous ces événemens, excepté le dernier, chacun dans leur tems. Mais comme ils sont coupés en différens morceaux, & répandus en différens Livres, j'ai cru devoir les réunir ici sous un même point de vue pour en faire mieux sentir la suite & la liaison, en les montrant en gros, & indiquant les endroits où ils sont exposés avec une juste étendue.

G É L O N.

LES CARTHAGINOIS, de concert avec Xerxès, aiant attaqué les Grecs qui habitoient dans la Sicile pendant que ce Prince faisoit une irruption dans la Grèce, Gélon, qui s'étoit ren-

du maître de Syracuse, remporta une célèbre victoire contre les Carthaginois le jour même du combat des Thermopyles. Ils avoient pour Général Amilcar, qui périt dans le combat. Les Historiens parlent diversement de sa mort; & c'est ce qui m'a fait tomber dans une contradiction. Car d'un côté je suppose avec Diodore de Sicile qu'il fut tué par les Siciliens dans le combat; & de l'autre je marque après Hérodote, que pour ne point survivre à sa honte, il se précipita lui-même dans le bucher, où il avoit immolé plusieurs victimes humaines.

Dans l'histoire des Carthaginois.

Ann. M. 3525.

Gélon, au retour de sa victoire, se rendit à l'assemblée sans armes & sans gardes pour y rendre compte au peuple de sa conduite. Il fut choisi pour Roi d'une commune voix. Il régna pendant cinq ou six ans, uniquement occupé du soin de rendre ses peuples heureux. Histoire ancienne, Tome I pag. 256, &c. Tom. III. p. 472, &c.

H I E R O N I.

Ann. M. 3532.

HIERON, l'aîné des frères de Gélon, lui succéda. Le commencement de son règne fut fort louable. Simonide & Pindare le célébrèrent à l'en- par leurs vers. La fin n'y répondit



ms. Il régna onze ans. Tome III.

pag. 483, &c.

THRASIBULE.

THRASIBULE son frere lui succéda. AN. M. 3143.

Il se rendit odieux à tous ses sujets par ses vices & par sa cruauté. Ils le chassèrent du trône & de la ville après un an de règne. Ibid. pag. 492.

Tems de liberté.

DEPUIS sa retraite, Syracuse & toute la Sicile jouirent de leur liberté pendant l'espace de près de soixante ans.

On établit une fête annuelle pour célébrer le jour du rétablissement de la liberté.

Syracuse attaquée par les Athéniens.

PENDANT cet intervalle, les Athéniens, animés par les vives exhortations d'Alcibiade, portèrent leurs armes contre Syracuse : c'étoit la seizième année de la guerre du Péloponnèse. On fait combien cette entreprise devint funeste pour les Athéniens. Tom. III. p. 654, &c.

DENYS L'ANCIEN.

LE REGNE de ce Prince fut célébré par sa longue durée, qui fut de trente-huit ans, & encore plus par les événements extraordinaires qui l'accompagnèrent. T. I. p. 266, &c. T. V. p. 167, &c.

E. vj,

108 HISTOIRE
DENYS LE JEUNE.

AN. M. 3632. DENYS, fils de l'Ancien, lui succède. Il forme une liaison particulière & a de fréquentes conversations avec Platon, que Dion, proche parent de Denys, avoit engagé de venir à sa Cour. Il ne profita pas longtems des sages avis de ce Philosophe, & s'abandonna bientôt à tous les vices & à tous les excès qui accompagnent la Tyrannie.

AN. M. 3644. Assiégé par Dion, il se sauve de la Citadelle, & se retire en Italie.

AN. M. 3646. Rares qualités de Dion. Il est assassiné par Callippe dans sa propre maison.

AN. M. 3647. Treize mois après la mort de Dion, Hipparinus, frere de Denys le Jeune, chasse Callippe de Syracuse, & s'y établit. Pendant les deux ans de son règne, la Sicile est agitée de grands mouvemens.

AN. M. 3654. Denys le Jeune, profitant de ces troubles, remonte sur le trône, dix ans après l'avoir quitté.

AN. M. 3657. Enfin, forcé par Timoléon, il se retire à Corinthe. Tom. I. p. 279, &c. Tom. V. p. 249, &c.

Tems de liberté.

AN. M. 3658. TIMOLÉON rend la liberté à Syracuse. Il passe le reste de sa vie dans un glorieux loisir, chéri & honoré de



DE SYRACUSE. *roy*
tous les citoyens & de tous les étrangers. Tome V. pag. 344.

Cet intervalle de liberté ne dura pas longtemps. www.libtool.com.cn

AGATHOCLE.

AGATHOCLE s'empara bientôt de la *An. M.*
Tyrannie à Syracuse. T. I. p. 287, &c.

Il y exerce des cruautés inouïes.

Il forme un des desseins les plus hardis, dont il soit parlé dans l'histoire, porte la guerre dans l'Afrique, s'y rend maître des places les plus fortes, & ravage tout le pays.

Après divers événemens, il périt d'une manière misérable. Il avoit régné environ vingt-huit ans.

Tems de liberté.

SYRACUSE respira pendant quelque *An. M.*
tems, & goûta avec plaisir la douceur de la liberté.

Mais elle eut beaucoup à souffrir de la part des Carthaginois, qui troubloient son repos par des guerres continuelles.

Elle appella à son secours Pyrrhus. *An. M.*
Les rapides succès qu'eurent d'abord ses armes, lui donnèrent de grandes espérances; qui s'évanouirent bientôt. Pyrrhus, par sa prompte retraite, la replongea dans de nouveaux mal-

110. HISTOIRE
heurs. Tome I. pag. 305. Tome VII.
pag. 396, &c.

H I E R O N I I.

ELLE ne fut tranquille & heureuse
que sous le règne d'Hiéron II. qui
fut très long, & presque toujours
pacifique.

H I E R O N Y M E.

A peine régna-t-il un an. Sa mort fut
suivie de grands troubles, & de la
prise de Syracuse par Marcellus.

Après la prise de cette ville, ce qui
se passe dans la Sicile jusqu'à son en-
tière réduction est peu mémorable. Il
y eut encore quelques restes de guerre
de la part des partisans de la Tyrannie,
& des Carthaginois qui en étoient les
protecteurs : mais ces guerres n'eurent
point de suite, & Rome se trouva bien-
tôt maîtresse absolue de toute la Sicile.
La moitié de cette Ile étoit devenue
province Romaine depuis le Traité
qui termina la première guerre Puni-
que. Par ce Traité, la Sicile fut divi-
sée en deux parts, dont l'une resta
aux Romains, & l'autre continua d'être
gouvernée par Hiéron ; & cette
partie, depuis que Syracuse se fut
rendue, passa aussi dans leur domaine.

§. III. *Réflexions sur le gouvernement & le caractère des Syracusains.*

PAR LA PRISE de Syracuse, la Sicile entière devint une province du peuple Romain : mais elle ne fut pas traitée, comme le furent depuis les Espagnols & les Carthaginois, à qui l'on imposa un certain tribut pour être comme le prix de la victoire, & la peine des vaincus : *quasi victoriæ præmium, ac pœna belli*. La^a Sicile, en se soumettant au peuple Romain, conserva tous ses droits anciens & toutes ses coutumes, & lui obéit aux mêmes conditions qu'elle avoit obéi à ses Rois. Et elle méritoit bien certainement ce privilège & cette distinction. Elle^b étoit la première de toutes les nations étrangères qui eût fait amitié & alliance avec les Romains : la première conquête qu'ils eussent eu la gloire de faire hors de l'Italie : la pre-

*Cic. in V.
de frum. n.*

a. Sicilæ civitates sic in amicitiam fœdemque recepit, ut eodem jure essent, quo fuissent; eadem conditione populo R. parerent, quia suis antea paruissent. *Cic. ibid.*

b. Omnium nationum exterarum princeps Sicilia

se ad amicitiam fœdemque populi R. applicuit: prima omnium, id quod ornamentum imperii est, provincia est appellata: prima docuit majores nostros, quàm præclarum esset exteris gentibus imperare. . . Itaque majoribus nostris

333 H I S T O I R E
 mière enfin qui leur eût fait éprouver
 la douceur de commander à des peu-
 ples étrangers. La plupart des villes
 dont elle étoit remplie avoient marqué
 pour les Romains un attachement &
 une fidélité, une affection qui étoient
 fans exemple. Elle fut pour eux depuis
 comme un degré pour passer en Afri-
 que, & Rome n'auroit pas pu abbat-
 tre si facilement la puissance formida-
 ble de Carthage, si la Sicile ne lui avoit
 servi de grenier abondant pour les vi-
 vres, & de retraite sûre pour ses flotes.
 Aussi, après la prise & la ruine de
 Carthage, Scipion l'Africain se crut
 obligé d'enrichir les villes de Sicile
 d'un grand nombre d'excellens ta-
 bleaux & de statues précieuses, afin
 qu'un peuple qui s'intéressoit si vive-
 ment à la victoire du peuple Romain,
 en sentît les fruits, & en conservât
 chez lui d'illustres monumens.

La Sicile auroit été heureuse d'être
 gouvernée par les Romains, si elle

Africam ex hac provincia
 gradus imperii factus est.
 Neque enim tam facilè
 opes Carthaginis tantæ
 excidissent, nisi illud &
 rei frumentariæ subsi-
 dium, & receptaculum
 classibus nostris pateret.
 Quare P. Africanus, Car-

thaginæ delera, Siculorū
 urbes signis monumenti-
 que pulcherrimis exorna-
 vit: ut, quos victoria po-
 puli R. lætari arbitrabatur,
 apud eos monumenta vic-
 toriæ plurima collocaret.
Cic. Verz. 3, 2. 2. 3.

avoit toujours eu des Magistrats tels que Cicéron, aussi instruits que lui des obligations de la Magistrature, & aussi attentifs à s'en acquitter. Il est beau de l'entendre lui-même s'expliquer sur ce sujet. C'est en défendant la Sicile contre Verrès.

Après avoir pris les dieux à témoin de la sincérité des sentimens qu'il va exposer : » Dans tous les emplois ,
 » dit-il , dont le peuple Romain m'a
 » honoré jusqu'ici , j'ai cru être en-
 » gagé par les liens les plus sacrés de
 » la religion à en remplir dignement
 » tous les devoirs. Lorsqu'on m'a fait
 » Questeur , j'ai regardé cette dignité ,
 » non comme un présent dont on me
 » gratifioit , mais comme un dépôt
 » que l'on confioit à ma vigilance &
 » à ma fidélité. Quand depuis on m'a

*a O dii immortales . . .
 Ita mihi meam voluntatem
 spemque reliquæ vitæ
 vestræ populique Romani
 existimatio comprobet , ut
 ego , quos adhuc mihi magis-
 tratus populus Romanus
 mandavit , sic eos accepi ,
 ut me omnium officiorum
 obstringi religione arbitra-
 rer. Ita Quæstor sum fac-
 tus , ut mihi honorem il-
 lum non tam datum quàm
 creditum ac commissum*

putarem. Sic obtinui quæsturam in provincia , ut omnium oculos in me unum coniectos arbitrarer : ut me quæsturamque meam quasi in aliquo orbis terræ theatro versari existimarem ; ut omnia semper , quæ jucunda videntur esse , non modò his extraordinariis cupiditatibus , sed etiam ipsi naturæ ac necessitati denegarem. Nunc sum designatus ædilis . .

» envoyé gérer la Questure dans la Si-
 » cile, je me suis imaginé que tous les
 » yeux étant tournés sur moi, ma per-
 » sonne & ma Questure alloient être
 » exposées sur un grand théâtre à la
 » vûe de tous les peuples, à qui j'étois
 » donné en spectacle; & dans cette
 » pensée je me suis interdit, non seu-
 » lement les plaisirs criminels qu'en-
 » traînent les grandes passions, mais
 » ceux même qui sont les plus légit-
 » mes, & qui paroissent les plus néces-
 » saires. On vient de me désigner Ed-
 » le. J'atteste les dieux que je sens tou-
 » le poids de cette charge, & que quel-
 » que honorable qu'elle me paroisse
 » elle ne me cause pas tant de joie &
 » de plaisir, que de soins & d'inqui-
 » tudes, dans le desir que j'ai de faire
 » connoître qu'elle ne m'a pas été don-
 » née au hazard ou par nécessité, mais
 » confiée par choix & avec discernement.

Il s'en faut bien que tous les Gor

Ita mihi deos omnes propi-
 tios esse velim, ut ta-
 meriti mihi jucundissimus
 est honos populi, tamen
 nequaquam tantum capio
 voluptatis, quantum solli-
 citudinis & laboris, ut

hæc ipsa ædilitas, non quod
 necesse fuit alicui candida-
 to data, sed quia sic opte-
 tuerit rectè collocata,
 iudicio populi digno in lo-
 co posita esse videatur. C.
 Ferr. 7. n. 35-37.

Les Romains fussent de ce caractère & la Sicile, plus que toute autre province, éprouva, comme à quelques-unes après, Cicéron le reproche, qu'ils étoient presque tous ne tant de Tyrans, qui ne se sentent armés de faisceaux & de haches, ni revêtus de l'autorité de l'Empereur Romain, que pour exercer impunément dans la province un brigandage ouvert, & pour forcer toutes les barrières de la justice & de la pudeur; en sorte que personne ne pût se mettre en sûreté contre leur violence sur les biens, ni sa maison, ni sa vie, ni même son honneur.

SYRACUSE, par tout ce que nous en avons vu, a dû nous paroître comme un théâtre où il s'est passé des scènes différentes, mais bien étranges: plutôt comme une mer, quelquefois calme & tranquille, mais le plus souvent agitée par des vents & des orages, toujours prêts à la bouleverser de

Nunquam tibi venit & officii perfringeres; ut sentem; non tibi id- omnium bona prædam
 falces, & secures, & tuam duceres; nullius
 imperii vim tan- res tuta, nullius doinus.

fond en comble. Nous n'avons vû dans aucune autre République des révolutions si subites, si fréquentes, si violentes, si diversifiées. Maîtrisée dans un tems par les Tyrans les plus cruels, gouvernée dans un autre par les Rois les plus sages; tantôt livrée au caprice d'une populace sans joug & sans frein, tantôt docile & parfaitement soumise à l'autorité des loix & à l'empire de la raison elle passe alternativement de l'esclavage le plus dur à la liberté la plus douce d'une espèce de convulsions & de mouvemens phrénétiques à une conduite sage, tranquille, modérée. Le lecteur se rappelle aisément dans la mémoire d'un côté les deux Denys pere & fils, Agathocle, Hiéronyme, devenus par leur cruauté l'objet de la haine & de l'exécration publique; de l'autre Gilon, Dion, Timoléon, les deux Hiéron, tant l'ancien que le nouveau, universellement chéris & respectés de leurs peuples.

À quoi attribuer des extrémités opposées, & des alternatives si contraires? Je ne doute point que la légèreté & l'inconstance des Syracusains, qui étoit leur caractère dominant, n'y eût beaucoup de part : mais je suis persuadé

1
sans un juste équilibre, quand
té panchoit un peu plus d'un
de de l'autre, le gouvernement
noit aussitôt ou en une Tyran-
lente & cruelle, ou en une li-
ffrénée, sans mesure, & sans
Alors la confusion subite de tous
lres de l'Etat facilitoit aux plus
eux des citoyens le chemin au
r souverain; que les uns, pour
r la bienveillance de leurs con-
s & leur adoucir le joug, exer-
avec douceur & sagesse, avec
, avec des manières populaires :
d'autres, nés moins vertueux,
ont aux derniers excès du des-
e le plus absolu & le plus cruel,
têtexte de se maintenir dans
urpation contre les entreprises
1 1 1 1 1



D'autres raisons encore rendoient le gouvernement de Syracuse difficile, & par là donnoient lieu aux fréquens changemens qui y arrivoient. Cette ville n'oublioit point qu'elle avoit remporté plus d'une fois de signalées victoires contre la redoutable puissance de l'Afrique, & qu'elle avoit porté ses conquêtes & la terreur de ses armes jusques sous les remparts de Carthage, comme depuis contre les Athéniens. La haute idée que ses flottes & ses troupes nombreuses lui donnoient de sa puissance maritime fit que du tems de l'irruption des Perses dans la Grèce, elle prétendit s'égaler à Athènes, ou partager du moins avec elle l'empire de la mer.

D'ailleurs les richesses, suite naturelle du commerce, avoient rendu les Syracusains fiers, hautains, impérieux, & en même tems les avoient plongés dans la mollesse, en leur inspirant du dégoût pour toute fatigue & toute application. Ils se livroient pour l'ordinaire aveuglément à leurs Orateurs, qui avoient pris sur eux un pouvoir absolu. Il falloit, pour obéir qu'ils fussent ou flatés, ou gourmandés.

Ils avoient naturellement un fond

d'équité, de bonté, de douceur : & cependant entraînés par les discours féditieux des harangueurs, ils se portèrent aux dernières violences & aux cruautés les plus excessives, dont ils se repentoient un moment après.

Quand ils étoient abandonnés à eux-mêmes, leur liberté, qui pour lors ne connoissoit plus de bornes, dégénéroit bientôt en caprice, en fougue, en violence, je pourrois même dire en phrénésie. Au contraire, quand on étoit venu à bout de les réduire sous le joug, ils devenoient lâches, timides, soumis, rampans jusqu'à la servilité. Mais comme cet état étoit violent, & directement opposé au caractère & au naturel de la nation Grecque, née & nourrie dans la liberté dont le sentiment n'étoit point éteint en eux, mais simplement endormi; ils se réveilloient de tems en tems de ce sommeil léthargique, rompoient leurs chaînes, & s'en servoient, s'il est permis de s'exprimer ainsi, pour assommer ces maîtres injustes qui les avoient mis aux fers.

Pour peu que l'on fasse attention sur toute la suite de l'histoire des Syracusains, on voit aisément (comme

Galba depuis l'a dit des Romains qu'ils ^a n'étoient point capables de porter ni une liberté entière, ni une entière servitude. Ainsi l'habileré & la politique de ceux qui les gouvernoient consistoit à faire prendre au peuple un sage milieu entre ces deux extrémités, en paroissant le laisser maître des résolutions, & ne se réserver que le soin de lui en montrer l'utilité & de lui en faciliter l'exécution. Et c'est à quoi réussirent merveilleusement les Magistrats & les Rois dont j'ai parlé, sous le gouvernement desquels les Syracusains furent toujours tranquilles & paisibles, obéissans au Prince, & parfaitement soumis aux loix. C'est ce qui me fait conclure que les troubles & les révolutions de Syracuse arrivoient moins par la légèreté du peuple, que par la faute de ceux qui les gouvernoient, qui manquoit l'art de manier les esprits & de gagner les cœurs, qui est proprement la science des Rois & de tous ceux qui commandent.

^a Imperatoris es hominibus, qui nec totam servitutem pati possunt, nec totam libertatem. *Tac. Hist. lib. 1. cap. 16.*



LIVRE VINGT ET UNIÈME.

S U I T E
DE L'HISTOIRE
DES SUCCESSEURS
D'ALEXANDRE.

C E L I V R E renferme deux Articles : dont le premier contient l'histoire de Mithridate Roi de Pont ; le second , les régnes de Ptolémée Aulète & de la fameuse Cléopatre en Egypte , où se termine l'Histoire Grecque.

A R T I C L E P R E M I E R.

C E T A R T I C L E comprend l'espace de soixante ans, qui est le tems qu'a duré le règne de Mithridate ; & trois ans par delà : depuis l'an du Monde 3880 jusqu'à l'an 3943.

Tome X.

F

§. I.

Mithridate, âgé de douze ans, monte sur le trône de Pont. Il s'empare de la Cappadoce & de la Bithynie, en ayant chassé les Rois. Les Romains les rétablissent. Il fait égorger en un même jour tout ce qu'il y avoit de Romains & d'Italiens dans l'Asie Mineure. Première guerre des Romains contre Mithridate, qui s'étoit rendu maître de l'Asie Mineure & de la Grèce, & avoit pris Athènes. Sylla est chargé de cette guerre. Il assiège & reprend Athènes. Il gagne trois grandes batailles contre les Généraux de Mithridate. Il accorde la paix à ce Prince la quatrième année de la guerre. Bibliothèque d'Athènes, où j'avoient les ouvrages d'Aristote. Sylla la fait porter à Rome.

MITHRIDATE Roi de Pont, dont je commence à rapporter l'histoire, & qui s'est rendu si célèbre par la guerre qu'il soutint contre les Romains pendant près de trente ans, avoit pour surnom Eupator. Il étoit d'une maison qui avoit donné une longue suite de Rois au royaume de Pont. Le pre

mier fut, selon quelques Historiens, Artabaze, un des sept Princes qui tuèrent les Mages, & mirent la Couronne de Perse sur la tête de Darius fils d'Hystaspe, qui lui donna pour récompense la Souveraineté de Pont. Mais, outre qu'entre les sept Perses on ne trouve point d'Artabaze, plusieurs raisons font croire que le Prince dont nous parlons étoit fils de Darius, le même qui est nommé Artabazane, qui fut le concurrent de Xerxès pour le trône de Perse, & qui fut fait roi de Pont ou par son pere, ou par son frere, pour le consoler de la préférence donnée à Xerxès sur lui. Sa postérité a joui de ce royaume pendant dix-sept générations. Mithridate Eupator, dont il s'agit ici, étoit le seizième.

Il n'avoit que douze ans, quand il commença à régner. Son pere, avant que de mourir, l'avoit nommé pour son successeur, & lui avoit donné sa mere pour Tutrice, qui devoit gouverner conjointement avec lui. Il commença son règne par faire mourir sa mere & son frere; & la suite ne répondit que trop à ce commencement. On ne fait rien des premiè-

AN. M. 388

AV. J. C. 124

Memnon. in

Excerptis

Photii, cap

32.

www.l2tool.com.cn

D'ALEXAND. 125

ces deux parties furent
l'on fit un Décret,

& les Cappadociens la

firent qu'ils ne pou-

voient élire d'un Roi. Le

l'en choisit un, tel

Ils choisirent Ario-

de qualité de leur

sortoit de Préture,

ommission de l'é-

Ce fut là le pré-

pour cette expédi-

able sujet étoit de

crises de Mithrida-

te, qui prenoit tous

aux accroissemens,

Romains. Sylla exé-

l'année suivante,

it bon nombre de

un plus grand nom-

éniens qui étoient

s, il chassa Gordius

Ariarathe, & mit à

ne.

Sylla étoit campé sur

arate, un Parthe,

, député du Roi

ns son camp, pour

e alliance & amitié

. Sylla, pour le re-

AN. M. 391

AV. J. C. 5

C'étoit A

thridate 11

*Appian. in
Mithrid. pag.
177. & 178.*

res années de son règne, si ce n'est qu'un des Généraux Romains, qu'il avoit corrompu à force d'argent, lui ayant cédé en propre la Phrygie, & lui en ayant fait prendre possession, elle lui fut, bientôt après, ôtée par les Romains, ce qui commença à l'indisposer contr'eux.

AN. M. 3913.

AV. J. C. 91.

Justin. l. 38.

cap. 1. & 2.

Strab. l. 12.

pag. 540.

Plus. in

Sylla, p. 453.

Appian. in

Mithrid. pag.

176.

Ariarathe roi de Cappadoce étant mort, Mithridate, qui l'avoit fait assassiner, tua son fils aîné, chassa le second qui mourut de chagrin, s'empara de la Cappadoce, & y mit un de ses enfans encore jeune, à qui il donna le nom d'Ariarathe, sous la tutelle & la régence d'un nommé Gordius. Nicomède, roi de Bithynie, qui appréhenda que cet aggrandissement de Mithridate ne le mît en état d'engloutir aussi avec le tems son domaine, s'avisa de faire d'un jeune homme, qui lui parut propre à jouer ce personnage, un troisième fils d'Ariarathe. Il engagea Laodice, qu'il avoit épousée depuis la mort de son premier mari, à le reconnoître; & il l'envoia à Rome pour aider & soutenir par sa présence la demande de ce prétendu fils, qu'elle y avoit mené avec elle. La cause ayant été exposée

leur plairoit. Ils choisirent Ariodane, homme de qualité de leur nation. Sylla, qui sortoit de Préture, chargé de la commission de l'élever sur le trône. Ce fut là le pré-

mier qu'on prit pour cette expédition : mais le véritable sujet étoit de braver les entreprises de Mithridate, dont la puissance, qui prenoit tous jours de nouveaux accroissemens, étoit ombrage aux Romains. Sylla exécuta sa commission l'année suivante, après avoir défait bon nombre de Bithyniens, & un plus grand nombre encore d'Arméniens qui étoient venus à leur secours, il chassa Gordius le prétendu Ariarathe, & mit à la place Ariobarzane.

Pendant que Sylla étoit campé sur les bords de l'Euphrate, un Parthe

AN. M. 3914.

AV. J. C. 90.

cevoir à son audience, fit mettre sa tente trois sièges, un pour Barzane qui étoit présent, l'autre Orobaze, & celui du milieu pour Dans la suite, le Roi des Partharitité contre son Député de ce qu'il souffert cet orgueil Romain, mourir. C'est ici la première fois les Parthes ont quelque commerce les Romains.

Mithridate n'osa pas s'opposer alors à l'établissement d'Artaban ; mais, dissimulant le chagrin lui donna cette conduite des Romains, il résolut de prendre son tems pour tirer vengeance. En attendant il se donna à se fortifier par de bonnes murailles ; & commença par Tigranocerta d'Arménie, qui étoit un Prince puissant. L'Arménie avoit d'abord appartenu aux Perses ; puis étoit sous la domination des Macédoins & enfin, après la mort d'Antiochus, avoit fait partie du royaume de Syrie. Sous Antiochus le Grand deux de ses Généraux, Artaxias & Zariadès, s'établirent, avec la permission du Prince, dans cette province, dont apparemment ils étoient Gouverneurs. Après la défaite

*Strab. l. 11.
pag. 531. 532.*

tiocus, ilss'attachèrent aux Romains, qui les reconnurent pour Rois. Ils avoient partagé l'Arménie en deux parties. Tigrane, dont il est ici parlé, descendoit d'Artaxius. Il s'empara de l'Arménie entière, soumit par les armes plusieurs des pays voisins, & forma ainsi un royaume très puissant. Mithridate lui donna en mariage sa fille Cléopatre, & l'engagea à entrer dans son projet contre les Romains; jusques-là qu'ils réglèrent, que Mithridate auroit pour sa part les villes & les pays dont on feroit la conquête, & Tigrane les personnes avec tous les effets qui se peuvent transporter.

La première entreprise & le premier acte d'hostilité fut, que Tigrane dé pouilla Ariobarzane de la Cappadoce dont les Romains l'avoient mis en possession, & y rétablit Ariarathe fils de Mithridate. Nicomède, roi de Bithynie, étant venu à mourir dans ce tems-là, son fils aîné, appelé aussi Nicomède, devoit naturellement lui succéder; & en effet il fut déclaré Roi. Mais Mithridate suscita contre lui son frere cadet nommé Socrate, lequel, à main armée, le chassa du

trône. Les deux Rois dépouillés se rendirent à Rome pour implorer le secours du Sénat, qui résolut leur rétablissement, & envoya Manius Aquilius & M. Altinus * pour faire exécuter son Décret.

* Grævius
voudroit lire
M. *Autilius*.

Ils furent rétablis tous deux. Les Romains les exhortèrent à faire des irruptions sur les terres de Mithridate, en leur promettant du secours : mais ils n'osèrent ni l'un ni l'autre attaquer un Prince si voisin & si puissant. A la fin cependant, Nicomède, pressé également & par les Ambassadeurs mêmes à qui il avoit promis de grosses sommes pour son rétablissement, & par ses créanciers, citoyens Romains établis dans l'Asie, qui lui en avoient prêté de fort considérables pour le même effet, ne put résister plus longtemps à leurs instances réitérées. Il fit des courses sur les terres de Mithridate, ravagea tout le plat pays jusqu'à la ville d'Amastris, & revint chez lui chargé de butin, qui l'aida à paier une partie de ses dettes.

Mithridate n'ignoroit pas par le conseil de qui Nicomède avoit fait cette irruption sur ses terres. Il au-

roit pu facilement la repousser , aiant un bon nombre de troupes toutes prêtes : mais il ne fit aucun mouvement. Il étoit bien aise de mettre les Romains dans leur tort , & d'avoir un juste sujet de leur déclarer la guerre. Il commença par des remontrances , qu'il fit faire à leurs Généraux & à leurs Ambassadeurs. Pélolidas étoit à la tête de l'Ambassade. Il se plaignit des différentes atteintes que les Romains avoient données à l'alliance contractée entr'eux & Mithridate , & en particulier de la protection qu'ils accordoient à Nicomède son ennemi déclaré. Les Ambassadeurs de celui-ci répliquèrent , & firent aussi de leur côté des plaintes contre Mithridate. Les Romains , qui ne vouloient pas encore se déclarer ouvertement , leur donnèrent une réponse vague , en marquant que l'intention du peuple Romain étoit que Mithridate & Nicomède ne se fissent aucun tort l'un à l'autre.

Mithridate , que cette réponse ne satisfit point , fit marcher incontinent ses troupes contre la Cappadoce , en chassa de nouveau Ariobarzane , & mit sur son trône Ariarathe son fils

qu'il y avoit déjà placé auparavant. Il envoya en même tems ses Ambassadeurs vers les Généraux Romains, pour leur faire son apologie en même tems & renouveler les plaintes contr'eux. Pélopidas leur déclara que son Maître vouloit bien que le peuple Romain en fût arbitre, & dit qu'il avoit déjà envoyé ses Ambassadeurs à Rome. Il les exhorta à ne rien entreprendre avant que d'avoir reçu les ordres du Sénat, & à ne pas engager témérairement une guerre qui pouvoit avoir de funestes suites. Au reste il leur marqua que Mithridate, en cas qu'on refusât de lui rendre justice, étoit en état de se la faire lui-même. Les Romains, choqués d'une déclaration si fière, lui répondirent, que Mithridate eût à faire sortir ses troupes de Cappadoce, & qu'il ne s'avisât plus d'inquiéter Nicomède, ni Ariobarzane. Ils commandèrent à Pélopidas de sortir dans le moment même du camp, avec défense d'y revenir, à moins que son Maître n'obéît. Les autres Ambassadeurs ne furent pas mieux reçus à Rome.

La rupture pour lors éclata, & les Généraux Romains n'attendirent pas

qu'il leur vînt des ordres du peuple Romain, ou du Sénat. C'est ce que Mithridate demandoit. Dans le dessein où il étoit depuis longtems de se déclarer contre les Romains, il avoit fait plusieurs alliances, & avoit engagé plusieurs peuples dans ses intérêts. On comptoit dans ses troupes jusqu'à vingt-deux nations de vingt-deux langues différentes que Mithridate parloit toutes avec facilité. Son armée étoit composée de deux cens cinquante mille hommes d'Infanterie, & de quarante mille chevaux, sans compter cent trente chariots armés en guerre; & sa flotte de quatre cens vaisseaux.

Avant que de former aucune entre-prise, il crut devoir y préparer ^{Just} ses troupes, & il leur fit un * long discours pour les animer contre les Romains. » Il leur représente qu'il ne » s'agit pas d'examiner si l'on fera la » paix ou la guerre : que les Romains, » en les attaquant les premiers, ne » laissent aucun lieu à la délibération.

* J'ai extrêmement abrégé ce discours que Justin rapporte tout entier, tel qu'il étoit dans Trogue Pompée, dont il n'est que l'abrévi-
 leur. Ce discours peut servir à nous faire connoître le stile de cet excellent Historien, & doit nous en faire bien regretter la perte.

» Qu'il s'agit de combattre & de
 » vaincre. Qu'il compte sur un suc-
 » cès heureux, si ses soldats font pa-
 » roître le même courage qu'ils ont
 » déjà montré en tant d'occasions,
 » & tout récemment encore contre
 » ces mêmes ennemis, qu'ils ont mis
 » en fuite & taillés en pièces dans la
 » Bithynie & dans la Cappadoce.
 » Que l'on ne pouvoit pas désirer
 » une occasion plus favorable que
 » celle qui se présentoit, pendant
 » que les Mares infestoient & rava-
 » geoient le cœur même de l'Italie,
 » que Rome étoit déchirée par les
 » guerres civiles, qu'une armée in-
 » nombrable de Cimbres sortis de
 » Germanie inondoit toute l'Italie.
 » Que le tems étoit venu d'humilier
 » l'orgueil de ces fiers Républicains
 » qui en vouloient à la majesté
 » Roiale, & qui avoient juré d'abbat-
 » tre tous les trônes de l'univers.
 » Qu'au ^a reste la guerre que les sol-
 » dats alloient commencer, étoit bien
 » différente de celle qu'ils avoient
 » soutenue avec tant de courage dans

^a Nunc se diversum | nec solo fertilis, nec ur-
 belli conditionem ingre- | bium multitudine amor-
 di. Nam neque cœlo Asia | nis; magnamque tem-
 esse temperatius aliud, | poris partem, non ut

» les affreux déserts & dans les régions
 » glacées de la Scythie. Qu'il les me-
 » noit dans le pays du monde le plus
 » fertile & le plus tempéré, rempli
 » de villes riches & opulentes qui
 » sembloient leur offrir un butin tout
 » préparé. Que l'Asie, livrée en proie
 » à l'avarice insatiable des Proconsuls,
 » à l'impitoyable dureté des Traitans,
 » à l'injustice criante des Juges, avoit
 » en horreur le nom Romain, & les
 » attendoit comme ses libérateurs.
 » Qu'ils le suivissent, non tant à une
 » guerre, qu'à une victoire & à une
 » proie assurée. « L'armée répondit à
 ce discours par des cris de joie uni-
 versels, & par des protestations réité-
 rées de service & de fidélité.

Les Romains avoient formé trois
 armées des troupes qu'ils avoient en
 différens endroits de l'Asie Mineure.

*militiam, sed ut festum
 diem acturos, bello du-
 bium facili magis an ube-
 ri... tantumque se avida
 expectat Asia, ut etiam
 vocibus vocet: adeo illis
 odium Romanorum in-
 cassit rapacitas Procon-
 sulum, sectio * publica-
 norum, calumnie litium.
 Justin.*

* Sectio publicanorum,
 signifie proprement les ven-

*tes forcées des biens de ceux
 qui ne paient pas les impôts
 & les tailles que l'on exi-
 geoit d'eux, voioient leurs
 meubles & leurs biens enle-
 vés par les publicains pour
 le payement. Calumnie li-
 tium, sont les chicanes in-
 justes, qui servoient de
 prétexte pour envahir les
 biens des riches, soit à l'oc-
 casion des impôts, soit sous
 quelque autre couleur.*

La première étoit commandée par L. Cassius , qui avoit le gouvernement de la province de Pergame : la seconde par Manius Aquilius : la troisième par Q. Oppius Proconsul , qui avoit pour province la Pamphylie. Chacune étoit de quarante mille hommes , en y comprenant la cavalerie. Outre ces troupes , Nicomède avoit cinquante mille hommes de pié , & six mille chevaux. Ils commencèrent la guerre , comme je l'ai déjà dit , sans attendre les ordres de Rome , & la firent avec tant de négligence & si peu de conduite , qu'ils furent tous trois battus en différentes occasions , & leurs armées ruinées. Aquilius & Oppius furent même faits prisonniers , & traités avec toutes sortes d'insultes. Mithridate regardant Aquilius comme le principal auteur de la guerre , lui fit souffrir les derniers outrages. Il le fit passer en revue devant les troupes , & le donna en spectacle aux peuples monté sur un âne , l'obligeant de crier à haute voix qu'il étoit Manius Aquilius. D'autres fois il le faisoit marcher à pié les mains garotées avec une chaîne attachée à un cheval qui le traînoit. Enfin il lui fit couler dans

la bouche du plomb fondu , & le fit périr au milieu des tourmens. C'étoient ceux de Mitylène qui le lui avoient livré par une lâche trahison , dans le tems même qu'il étoit malade , & qu'il s'étoit retiré chez eux pour y rétablir sa santé.

Mithridate , qui vouloit gagner les cœurs par une réputation de clémence , renvoia chez eux tous les Grecs qu'il avoit fait prisonniers , & leur fournit même des vivres pour faire le voiage. Cette action de bonté lui ouvrit toutes les portes des villes. On venoit de toutes parts à sa rencontre avec des cris de joie. On le comblait de louanges. On l'appelloit le conservateur , le pere des peuples , le libérateur de l'Asie , & on lui donnoit tous les noms par lesquels on désigne Bacchus , qu'il méritoit à juste titre ; car il passoit pour le Prince de son tems qui buvoit davantage , & qui portoit mieux le vin ; qualité dont il se vantoit avec complaisance , & qu'il croioit lui faire beaucoup d'honneur.

Le fruit de ces premières victoires fut la conquête de la Bithynie entière d'où Nicomède fut chassé ; de la Phrygie & de la Mysie , provinces ré-

*Diod. in E
cerpt. Val
P. 401.
Athen. l.
P. 213.
Cic. Or
pro Flacco,*

60.

*Plut. Syn
pos. l. 1. P
624.*

centes des Romains ; de la Lycie , de la Pamphylie , de la Paphlagonie , & de plusieurs autres provinces.

Aiant trouvé à Stratonicée Monime , jeune fille d'une rare beauté , il l'attacha à sa suite.

n. M. 3916.

v. J. C. 88.

Appian. pag.

81.

Cic. in Orat.

pro lege Ma-

il. n. 7.

Mithridate considérant que les Romains , & en général tous les Italiens , qui se trouvoient pour diverses affaires dans l'Asie Mineure , y mena-geoient sourdement des intrigues fort contraires à ses intérêts , envoya , d'Ephèse où il étoit , des ordres secrets à tous les Gouverneurs des provinces , & aux Magistrats des villes de toute l'Asie Mineure , ^a d'en faire un massacre général en un même jour qu'il leur marqua. Les femmes , les enfans , les domestiques étoient compris dans le nombre des pros crits. Il y avoit défense de donner la sépulture à ceux qui auroient été tués. Leurs biens devoient être confisqués au profit du Roi & des meurtriers. On condanna à une grosse amende ceux qui enseveliroient les morts , ou qui cacheroient les vivans. Il y avoit une

^a *Is uno die, tota Asia, tot in civitatibus, uno numero atque una literarum* | *significatione, cives Romanos necandos trucidandosque denotavit, Cic.*

récompense pour quiconque décou-
vriroit ceux qui étoient cachés. On
accordoit la liberté aux esclaves qui
égorgeroient leurs maîtres : on remet-
toit aux débiteurs qui tueroient leurs
créanciers la moitié de leurs dettes. Le
simple récit de cet affreux détail fait
frémir d'horreur. Quelle fut donc la
désolation dans toutes ces provinces,
quand cet ordre barbare s'y exécuta !
Il y eut quatre-vingts mille Romains
ou Italiens égorgés dans cette bou-
cherie. Quelques-uns même en font
monter le nombre à près d'une fois
autant.

Informé qu'il y avoit à Cosun grand
trésor , il y envôia des gens qui s'en
faisirent. C'étoit Cléopatre Reine d'E-
gypte qui l'y avoit mis en dépôt ,
quand elle ouvrit la guerre dans la
Phénicie contre son fils Lathyre. Ou-
tre ce trésor , il y trouva encore huit
cens talens (huit cens mille écus)
que les Juifs de l'Asie Mineure y
avoient mis aussi en dépôt , quand
ils virent qu'on y étoit menacé de la
guerre.

Tous ceux qui avoient pu se sauver
du carnage général de l'Asie , s'étoient
réfugiés à Rhodes , qui les reçut avec

*App. p.
Joseph
iiq. xiv.*

*App.
185-188.
Diod. ii
cerps. p.*

joie, & leur ouvrit un asyle qui les mit en sureté. Mithridate en forma inutilement le siège, qu'il fut bientôt obligé de lever, après avoir couru risque d'être pris lui-même dans un combat naval où il perdit plusieurs de ses vaisseaux.

*Plut. in
Sylla, p. 458-
161.*

*Appian. in
Mithrid. pag.
188-197.*

Après s'être rendu maître de l'Asie Mineure, Mithridate envoya en Grèce Archélaus, l'un de ses Généraux, avec une armée de six vingts mille hommes. Ce Général prit Athènes, & la choisit pour sa résidence, donnant de cette ville tous les ordres pour la guerre de ce côté-là ; & pendant le séjour qu'il y fit, il engagea dans les intérêts de son Maître la plupart des villes & des Etats de la Grèce. Il avoit soumis par force Délos qui s'étoit révoltée contre les Athéniens, l'avoit remise sous leur pouvoir, & leur avoit envoyé le Trésor sacré qu'on gardoit dans cette île par Aristion, à qui il donna deux mille hommes pour la garde de cet argent. Aristion étoit un Athénien, Philosophe de la secte d'Epicure. Il se servit des deux mille hommes qu'il avoit sous son commandement pour s'emparer de toute l'autorité à Athènes, où il exerça une

cruelle tyrannie , faisant mourir plusieurs des citoiens , ou les livrant à Mithridate, sous prétexte qu'ils étoient de la faction Romaine.

Voilà en quel état Sylla trouva les affaires , quand il fut chargé de la guerre contre Mithridate. Il partit promptement pour se rendre en Grèce, avec cinq légions, quelques cohortes, & quelque cavalerie. Cependant Mithridate étoit demeuré à Pergame, où il distribuoit à ses amis des richesses, des gouvernemens , & d'autres récompenses.

A l'arrivée de Sylla, toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, à l'exception d'Athènes, qui réduite sous le joug du Tyran Aristion, fut obligée malgré elle de résister. Le Général Romain étant entré dans l'Attique, divisa ses troupes en deux corps, dont il envoya l'un pour assiéger Aristion dans la ville d'Athènes, & lui avec l'autre alla droit au port de Pirée qui faisoit comme une seconde ville, où Archélaus s'étoit enfermé, comptant sur la force de la place, dont les murailles étoient hautes presque de quarante coudées, (soixante piés,) toutes de pierres de taille. En effet

c'étoit un grand ouvrage qu'avoit fait faire au tems de du Péloponnése, lorsque l'attente de la victoire ne contendoit dans ce port, il l'avoit fortifié qu'il lui avoit été possible.

La hauteur des murailles point Sylla. Il employa toutes les machines pour les battre sans succès. S'il eût attendu un peu de tems, sans coup férir la haute ville eût été réduite à la famine. Mais pressé de retourner à Rome, & craignant les conséquences qui pouvoient arriver, il n'osa ni dangers, ni combats, ni pour hâter la fin de cette guerre, il ne comptait tout le reste de l'année de l'équipage de guerre, il ne comptait que pour le seul service des machines, mille mulets qui travailloient à l'ouvrage. Le bois étant venu à manquer à cause de la grande consommation qu'il en faisoit pour les machines, qui étoient souvent brisées & ruinées par les fardeaux qu'elles portoient, ou par les feux des ennemis, il ne put pas les Bois sacrés. Il coupa

allées de l'Académie, & celles du Lycée, qui étoient les plus beaux parcs qu'il y eût dans les fauxbourgs, & qui avoient les plus beaux arbres. Il fit abbattre les hautes murailles qui joignoient le port avec la ville, pour en faire servir les ruines à hausser les terrasses.

Comme il avoit besoin de beaucoup d'argent pour cette guerre, & qu'il cherchoit à s'attacher les soldats, & à les animer par de grandes largesses, il eut recours aux Trésors inviolables des temples, & fit venir tant d'Epidaure que d'Olympie les plus beaux & les plus précieux dons qui y avoient été consacrés. Il écrivit aux Amphiçtyons assemblés à Delphes, » Qu'ils feroient sagement de » lui envoyer les trésors du dieu, » parce qu'ils feroient plus sûrement » entre ses mains; ou que, s'il étoit » obligé de s'en servir, il en rendroit » la valeur après la guerre. « Et en même tems il envoya à Delphes un de ses amis, nommé Caphis, qui étoit de la Phocide, pour recevoir tous ces trésors au poids.

Caphis arrivé à Delphes n'osoit par respect toucher à ces dons qui étoient

sacrés , & se mit à pleurer en présence des Amphictyons sur la nécessité qui lui étoit imposée. Sur cela , quelqu'un des assistans aiant dit qu'il entendoit du fond du Sanctuaire le son de la Lyre d'Apollon , Caphis , soit qu'il le crût véritablement , soit qu'il voulût profiter de cette occasion pour jeter une terreur religieuse dans l'esprit de Sylla , lui écrivit ce qui venoit d'arriver. Sylla se moquant de sa simplicité , lui répondit , » Qu'il s'éton-
 » noit comment il n'avoit pas com-
 » pris que le chant est un signe de
 » joie , & nullement une marque de
 » colère & d'indignation : qu'il n'a-
 » voit donc qu'à prendre hardiment
 » les trésors , bien sûr que le dieu les
 » voioit prendre avec plaisir , & qu'il
 » les donnoit lui-même.

Plutarque , à cette occasion , fait remarquer la différence qu'il y avoit entre les anciens Généraux Romains & ceux du tems dont il parle ici. Les premiers , que leur mérite seul avoit élevés aux charges , & qui n'y cherchoient autre chose que le bien public , savoient se faire obéir & respecter des soldats , sans employer pour cela des voies basses & indignes. Ils

DES SUCCESS. D'ALEXAND. 143
 commandoient des troupes sages,
 disciplinées, & bien instruites à exé-
 cuter sans réplique & sans délai les
 ordres de leurs Chefs. Véritablement
 2 Rois, dit Plutarque, par la gran-
 deur & la noblesse de leurs sentimens,
 mais simples & modestes particuliers
 par leur train & toute leur dépense,
 ils ne faisoient dans leurs charges d'au-
 tres frais à l'Etat que les frais néces-
 saires & raisonnables, estimant qu'il
 étoit plus honteux à un Capitaine de
 flater ses soldats, que de craindre ses
 ennemis. Les choses étoient bien chan-
 gées dans le tems dont nous parlons.
 Les Généraux Romains, dévorés
 d'ambition & perdus de luxe, étoient
 obligés de se rendre esclaves de leurs
 soldats, & d'acheter leurs services
 par des largesses capables de satis-
 faire leur avidité, & souvent par la
 tolérance & l'impunité des plus grands
 crimes.

Sylla, effectivement, étoit toujours
 dans un besoin extrême d'argent,
 pour contenter ses troupes; & alors,
 plus que jamais, pour achever le
 siège auquel il s'étoit engagé, & dont

Αὐτοὶ το ταῖς ψυχαῖς | ἑαυτοῖς ὄντες.
 ἀπολλοῦν, καὶ τοῖς ἀντικειμένοις

le succès lui paroissoit d'une extrême importance pour son honneur , & même pour sa sûreté. Il vouloit ôter à Mithridate la seule ville qui lui restoit dans la Grèce , & qui empêchant les Romains de passer en Asie , faisoit échouer toute espérance de la victoire , & obligeoit Sylla de revenir honteusement en Italie , où il auroit trouvé d'autres ennemis plus terribles , Marius & sa faction. D'ailleurs il étoit vivement blessé des railleries piquantes que le Tyran Aristion lançoit tous les jours contre lui , & contre Métella sa femme.

Il n'est pas aisé de dire laquelle de l'attaque ou de la défense fut plus vive , & poussée avec plus de vigueur : car de part & d'autre on fit paroître un courage & une constance incroyables. Les sorties étoient fréquentes , & accompagnées de combats presque dans les formes , où le carnage étoit grand , & la perte ordinairement assez égale des deux côtés. Les assiégés n'auroient point été en état de se défendre si vigoureusement , s'ils n'avoient reçu par mer à différentes reprises des renforts considérables.

Ce qui leur nuisit le plus , fut la trahison

trahison secrète de deux esclaves Athéniens qui étoient dans le Pirée. Ces esclaves, soit qu'ils fussent affectionnés au parti des Romains, soit qu'ils voulussent pourvoir à leur sûreté en cas que la place fût prise, écrivoient sur des balles de plomb tout ce qui se passoit au dedans, & les jetoient aux Romains à coups de fronde. Ainsi quelque sages mesures que prit Archélaus qui défendoit le Pirée, pendant qu'Aristion commandoit dans la ville, rien ne lui réussissoit. Il résolut de faire une sortie générale : les traîtres tirèrent une balle de plomb, où l'on trouva cet avertissement : *Demain, à une telle heure, l'infanterie tombera sur vos travaux, & la Cavalerie attaquera votre camp.* Sylla fit dresser des embuches, & repoussa les assiégés avec perte. Ils devoient faire passer de nuit un convoi de vivres dans la ville qui manquoit de tout. Sur un pareil avis, le convoi fut enlevé.

Malgré tous ces contretens les Athéniens se défendoient comme des lions. Ils trouvoient le moyen de brûler la plupart des machines dressées contre leurs murailles; ou arrivant par

des mines souterraines jusques sous d'autres machines, & creusant la terre qui les soutenoit, ils les renversoient & les brisoient.

Les Romains, de leur côté, ne montroient pas moins de vigueur. Par le moien de pareilles mines ils pénétroient jusques sous le mur, & creusant aussi la terre, ils soutenoient les fondemens par des étançons de bois, où ensuite ils mettoient le feu avec quantité de poix, d'étoupe, & de souffre. Quand ces étançons furent brulés, un grand pan de muraille tombat avec un fracas horrible, & ouvrit une large brèche, par où les Romains montèrent à l'assaut. Le comba dura lontems avec même ardeur de part & d'autre, mais enfin les Romains furent obligés de se retirer. Le lendemain ils recommencèrent l'attaque. Les assiégés avoient construit pendant la nuit un nouveau mur en forme de croissant à la place de celui qui étoit tombé, & il ne fut pas possible aux Romains de le forcer.

Sylla, rebuté par une défense si opiniâtre, résolut de ne plus faire donner d'assaut au Pirée, & se réduisit à prendre cette place par la famine. La ville,

d'un autre côté , étoit réduite aux derniers abois. On y avoit vendu le boisseau d'orge jusqu'à mille dragmes. (cinq cens livres.) On y mangeoit non seulement les herbes & les racines qu'on trouvoit autour de la Citadelle , mais la chair des chevaux , & le cuir même des fouliers , qu'on faisoit bouillir. Au milieu de cette misère publique , le Tyran passoit les jours & les nuits en débauche. Les Sénateurs & les Prêtres allèrent se jeter à ses pieds pour le conjurer d'avoir pitié de la ville , & d'obtenir une capitulation de Sylla : il les écarta à coups de traits , & les chassa de sa présence.

Cene fut qu'à la dernière extrémité qu'il fit demander une surseance d'armes , & qu'il envoya des Députés à Sylla. Comme ces Députés ne lui faisoient aucune proposition ni aucune demande qui allât au fait , & qu'ils ne cessioient de louer & d'exalter Thésée , Eumolpe , & les exploits des Athéniens contre les Médes ; Sylla ennuié , les interrompant , leur dit : » Messieurs » les Harangueurs , retournez-vous- » en , & gardez pour vous ces beaux » discours de Rhétorique. Car , pour » moi , je n'ai pas été envoyé à Athènes.

» nes pour y apprendre vos antiques
 » prouesses , mais pour châtier des
 » révoltés.

*Place publi-
 que d'Athé-
 nes.*

Pendant cette audience , quelques espions étant entrés dans la ville , entendirent par hazard des vieillards qui s'entretenoient dans le Céramique , & qui blâmoient extrêmement le Tyran de ce qu'il ne gardoit pas un certain endroit de la muraille , qui étoit le seul par lequel les ennemis pouvoient facilement escaler la ville. A leur retour dans le camp , ils firent rapport à Sylla de ce qu'ils avoient entendu. Le pourparler avoit été sans succès. Sylla ne négligea point l'avis qu'on lui avoit donné. Dès la nuit suivante il alla lui-même reconnoître les lieux , & voiant en effet que la muraille étoit accessible , il y fit appliquer les échelles , & commença l'attaque par cet endroit , & s'étant rendu maître du mur après une foible résistance , entra dans la ville. Il ne voulut pas qu'on y mît le feu , mais il la livra au pillage des soldats , qui trouvèrent en beaucoup de maisons de la chair humaine que l'on avoit fait cuire pour manger. Le carnage fut horrible. Le lendemain il fit vendre tous les

esclaves à l'encan, & déclara qu'il laissoit la liberté à tous ceux des citoyens qui avoient échappé à l'épée du soldat : ils étoient en petit nombre. Le jour même il assiégea la Citadelle, où Aristion, & ceux qui s'y étoient réfugiés, furent bientôt tellement pressés de la soif & de la faim, qu'ils furent contraints de se rendre. Le Tyran, ses gardes, & tous ceux qui avoient eu quelque charge sous sa tyrannie, furent mis à mort.

Peu de jours après Sylla se rendit maître du Pirée, & brula toutes ses fortifications; sur tout l'arsenal, qui avoit été bâti par Philon célèbre Architecte, & qui étoit un ouvrage merveilleux. Archélaüs, par le moien de sa flotte, s'étoit retiré à Munichia, autre port de l'Attique.

L'année que nous commençons fut fatale aux armes de Mithridate. AN M. 3918 Tarrhien, l'un de ses Généraux, arriva en AV. J. C. 86 Grèce de Thrace & de Macédoine Plut. in Sylla, pag 461-466 avec une armée de cent mille hommes Appian. p. 196-203. de pié, de dix mille chevaux, & de quatre-vingts-dix chariots armés de faux. Archélaüs frere de ce Général étoit alors dans le port de Munichia, & ne vouloit ni s'éloigner de la mer,

ni en venir à un combat avec les
 mains : mais il cherchoit à tra-
 guer en longueur, & à leur
 les vivres. C'étoit un parti for-
 car Sylla commençoit à en mar-
 de sorte que la famine l'obli-
 quitter l'Artique, & de passer c
 plaines fertiles de Béotie, où H
 sus le joignit. Leurs troupes éta-
 nies, ils s'emparèrent au milieu
 plaine d'Elatée d'une éminen-
 fertile, couvertes d'arbres, &
 de laquelle couloit un ruisseau.
 ils eurent formé leur camp, les
 mis découvrirent à l'œil leur peti-
 bre : ils n'avoient pas en effet
 quinze mille hommes de pied, &
 cens chevaux. C'est ce qui po-
 Généraux de l'armée d'Archéla-
 presser vivement d'en venir à u-
 tion. Ils n'arrachèrent son con-
 ment qu'avec peine. Ils se mette-
 sitôt en mouvement, & couvrent
 la plaine de chevaux, de chariots
 de troupes qui étoient sans nom-
 Car les deux freres s'étant ré-
 avoient une armée formidable. Le
 & les cris de tant de nations
 tant de milliers d'hommes c
 pré- paroient au combat, la j

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 151
magnificence de leur appareil ,
étoit terrible. La lueur de leurs
s superbement enrichies d'or &
ent , & les vives couleurs de
cottes d'armes Médoïfès & Scy-
s , mêlées avec l'éclat de l'airain
fer , jettoient comme des éclairs ,
en éblouissant la vûe , remplif-
oit l'ame d'effroi.

es Romains , saisis d'épouvante ,
noient renfermés dans leurs re-
chemens. Sylla ne pouvant , par ses
ours & par ses remontrances , gué-
sur fraient , & ne voulant pas les
r à combattre dans le décourage-
t où il les voioit , étoit obligé de
nir en repos , & de souffrir , quel-
très impatiemment , les bravades
s risées insultantes des Barbares.
onquirent en conséquence un fi
d mépris pour lui , qu'ils ne gar-
nt plus aucune discipline. Il y en
t très peu qui restassent dans leurs
nchemens : tous les autres , attirés
le désir du pillage , se débandoient
grandes troupes , & s'écartoient
idéablement , jusqu'à s'éloigner
camp de plusieurs journées. Ils pil-
nt & ruinèrent quelques villes du
inage.

Sylla étoit au dernier désespoir ainsi périr à ses yeux ces alliées, faute de pouvoir donner combat. Il s'avisa enfin d'un remède, qui fut de ne donner aucun repos à ses troupes, & de les faire travailler sans cesse à détourner l'eau du Céphise, petite rivière au milieu de laquelle ils étoient campés. Ils creusèrent de grands fossés, sous lesquels ils les mettoient plus en sûreté, par l'effet afin que rebutés d'une si grande fatigue, ils préférassent à ce péril le hasard d'une bataille. Sa ruse réussit. Après avoir travaillé lâchement pendant trois jours, comme il passoit à son ordinaire pour voir les travaux, ils se mirent tous à lui, qu'il les menât aux ennemis. Il leur fit beaucoup prier, & ne se résolut pas d'abord : mais voyant que leur nombre augmentoit, il leur fit distribuer leurs armes, & les fit marcher contre l'ennemi.

La bataille se donna près de la montagne. Les ennemis s'étoient rassemblés avec un gros corps de troupes en un lieu fort avantageux, nommé *Monte Mario* : c'étoit une croupe de montagne fort rude, qui s'étendoit

flanc gauche des Romains, & qui étoit très propre à les tenir en échec. Deux hommes de Chéronée vinrent trouver Sylla, & lui promirent de chasser les ennemis de ce poste, s'il vouloit leur donner un petit nombre de soldats choisis : il les leur donna. Cependant il mit son armée en bataille, & partagea sa cavalerie à ses deux ailes, prenant pour lui la droite, & donnant la gauche à Muréna. Galba & Hortensius ses Lieutenans formoient une seconde ligne. Hortensius, commandant la gauche de cette seconde ligne, soutenoit Muréna ; pendant que Galba qui commandoit la droite de cette même ligne, soutenoit Sylla. Les Barbares commençoient déjà à déployer leur cavalerie & leur infanterie légère, & à les étendre par un long circuit pour venir envelopper cette seconde ligne.

Dans ce moment, les deux hommes de Chéronée, aiant gagné avec leur petite troupe commandée par Hirtius la cime de Thurium sans que les ennemis s'en apperçussent, se montrèrent tout à coup. Les Barbares effraîés & troublés, prirent aussitôt la fuite. Se poussant les uns les autres

main de Muréna qui venoit former en bataille , & qui aian
ché à leur rencontre , leur co
chemin , & en fit un grand ca
les autres , qui s'empressoient
gagner le camp , se jettèrent
mêle sur le corps de bataille de
troupes , & s'y précipitèrent av
de confusion , qu'ils y répandirent
trouble & la fraieur , & firent
par là à leurs Généraux un ten
sérable pour rétablir l'ordre ,
fut une des principales causes de
défaite.

Sylla , profitant de ce dés
marcha contr'eux si vivement
franchissant avec une extrême
ré l'espace qui séparoit les de

En lieu qu'un espace trop court, & qui ne leur ouvre pas de carrière, les rend inutiles & sans action. C'est ce que les Barbares éprouvèrent en cette occasion. Les premiers chariots partirent si lâchement, & donnèrent si mollement, que les Romains les repoussant sans peine avec grand bruit & de grandes risées, en demandoient d'autres, comme cela se pratiquoit ordinairement à Rome, par rapport aux chars qui couroient dans le Cirque.

Après que les chariots eurent été écartés, les deux corps de bataille se choquent. Les Barbares présentent leurs longues piques, & se tiennent bien ferrés leurs boucliers joints, afin qu'on ne puisse les rompre; & les Romains jettent bas leurs épieux, & l'épée à la main, ils écartent les piques des ennemis pour pouvoir les joindre eux-mêmes, & les charger avec furie. Ce qui augmentoit leur animosité, c'est qu'ils voioient au premier rang quinze mille esclaves, que les Généraux du Roi leur avoient débanchés en leur promettant la liberté, & qu'ils avoient placés avec l'infanterie pesamment armée. Ces

esclaves eurent tant de fermeté & d'audace, qu'ils soutinrent le choc de l'infanterie Romaine sans branler. Leurs bataillons étoient si profonds & si serrés, que les Romains ne purent ni les entr'ouvrir ni les faire reculer, jusqu'à ce que l'infanterie légère, qui étoit à la seconde ligne, les eût mis en désordre à force de traits qu'elle leur lançoit, & à force de pierres qu'elle jettoit avec des frondes, & qu'elle les eût contraint de plier.

Archélaüs aiant fait avancer son aile droite pour enveloper la gauche des Romains, Hortensius mena les troupes qu'il avoit avec lui pour le prendre lui-même en flanc. Ce que voyant Archélaüs, il fit promptement tourner tête à deux mille chevaux qu'il amenoit. Hortensius, qui alloit être accablé par ce gros corps de cavalerie, se retira peu à peu vers la montagne, se sentant trop éloigné du corps de bataille, & sur le point d'être envelopé. Sylla, avec la partie de son aile droite, qui n'avoit pas encore combattu, marcha à son secours. A la poussière que ces troupes élevèrent, Archélaüs jugea ce qui en étoit. Laisant donc là Hortensius, il tourna

vers l'endroit d'où Sylla venoit de partir, espérant d'avoir bon marché de cette aile droite qu'il trouveroit sans Chef.

En même tems Taxile mene contre Muréna ses fantassins armés de boucliers d'airain : de sorte que des deux *Les Chalcaspiens.* côtés il s'éleve de grands cris, qui font retentir toutes les montagnes voisines. A ce bruit Sylla s'arrête, ne sachant de quel côté il devoit plutôt courir. Enfin il jugea qu'il étoit plus expédient de retourner au poste qu'il avoit quitté, & d'aller soutenir son aile droite. Il envoya donc Hortensius au secours de Muréna avec quatre cohortes ; & prenant la cinquième avec lui, il vola à son aile droite, qu'il trouva attachée au combat contre Archélaüs avec un égal avantage. Mais, dès qu'il parut, cette aile, ranimée par la présence de son Général, renversa les troupes d'Archélaüs, les mit en déroute, & les poursuivit vivement pendant un assez long espace.

Après ce grand succès, sans perdre un moment, il marche au secours de Muréna. Trouvant qu'il avoit aussi vaincu de son côté, & défait Taxile, il se joignit à lui, & ils poursuivirent

ensemble les fuyards. Il y eut un grand nombre de Barbares tués dans la plaine, & un plus grand nombre qui furent taillés en pièces pendant qu'ils couroient pour gagner leur camp : de sorte que de tant de milliers d'hommes, il ne s'en sauva que dix mille, qui s'enfuirent à la ville de Chalcis. Sylla, dans ses Mémoires, avoit écrit que de son côté il ne manqua que quatorze hommes ; & que même de ces quatorze, il en revint deux sur le soir.

N. M. 3919.

V. J. C. 85.

Pour célébrer une si grande victoire, il donna à Thèbes des Jeux de Musique, & fit venir des villes Grecques voisines les Juges pour distribuer les prix, car il avoit une haine implacable contre les Thébains. Il leur ôta même la moitié de leur territoire, qu'il consacra à Apollon Pythien, & à Jupiter Olympien, ordonnant que de leurs revenus on remplaceroit tout l'argent qu'il avoit enlevé de leurs temples.

Ces Jeux étoient à peine finis, qu'il apprit que L. Valérius Flaccus, qui étoit du parti contraire, (car c'étoit alors le plus grand feu des divisions de Marius & de Sylla) avoit été nommé

Consul, & qu'il traversoit déjà la mer d'Ionie avec une armée, en apparence contre Mithridate, & en effet contre lui-même. C'est pourquoi, sans différer, il se mit en marche vers la Thessalie, comme pour aller au-devant de lui. Mais étant arrivé à la ville de Mélitée, il lui vint de tous côtés des nouvelles, que tous les lieux qu'il venoit de laisser derrière, étoient sacagés par une autre armée du Roi, plus forte & plus nombreuse que la première. Car Dorylaüs, arrivé à Chalcis avec une grosse flotte, sur laquelle il menoit quatre-vingts mille hommes de débarquement les mieux équipés, les mieux aguerris, & les plus disciplinés qui fussent dans toute l'armée de Mithridate, s'étoit jetté dans la Béotie, & s'étoit emparé de tout le pays, pour attirer Sylla à une bataille. Archélaüs vouloit l'en détourner, lui expliquant le détail de la bataille qu'il venoit de perdre : mais ses avis & ses remontrances furent inutiles. Il reconnut bientôt que le conseil qu'on lui avoit donné, étoit sage & bien sensé.

*Ville d'
Phthiotide
Thessalie.*

Il choisit la plaine d'Orchomène pour y donner la bataille. Sylla fit

creuser des fossés de côté & d'autre dans la plaine, pour ôter aux ennemis l'avantage de cette campagne ouverte, & propre à faire agir la cavalerie, & pour les éloigner vers les marais. Les Barbares coururent à toute bride sur les travailleurs, les dissipèrent, & mirent en fuite les troupes qui les soutenoient. Sylla voiant cette déroute, descendit promptement de cheval; & saisissant une de ses enseignes, il poussa aux ennemis à travers les fuyards, à qui il crioit: *Pour moi, Romains, il m'est glorieux de mourir ici. Mais vous, quand on vous demandera en quel endroit vous avez abandonné votre Général, souvenez-vous de répondre que c'est à Orchomène.* Ils ne purent souffrir ces reproches, & retournèrent à la charge avec tant de furie, qu'ils firent tourner le dos aux troupes d'Archélaüs. Les Barbares revinrent en meilleur ordre qu'auparavant, & furent encore repoussés avec une plus grande perte.

Le lendemain, à la pointe du jour, Sylla ramena ses troupes vers le camp ennemi pour continuer ses tranchées; & tombant sur ceux qui étoient sortis pour escarmoucher, & pour chasser

les travailleurs, il les chargea si rudement, qu'il les mit en fuite. Ceux-ci jettèrent l'effroi parmi ceux qui étoient restés dans le camp, de sorte que personne n'osant plus y demeurer pour le défendre, Sylla y entra pêle-mêle avec les fuiards, & s'en rendit maître. Dans un moment les marais furent rougis de sang, & le lac rempli de morts. Les ennemis perdirent dans ces différentes attaques une grande partie de leurs troupes. Archélaüs demeura longtemps caché dans les marais, & se sauva enfin à Chalcis.

La nouvelle de routes ces défaites jetta Mithridate dans une grande consternation. Cependant, comme ce Prince étoit d'un caractère fécond en ressources, il ne perdit point courage, & songea à réparer ces pertes en faisant de nouvelles levées. Mais dans la crainte que ces mauvais succès ne donnassent lieu à quelque révolte ou à quelque conspiration contre sa personne, comme cela étoit déjà arrivé, il prit la barbare précaution de faire mourir tous ceux qui lui étoient suspects, sans épargner même les meilleurs de ses amis.

Plut. in
Sylla, pag.
466-468.

Id. in Lucul.
p. 493.

Appian, p.
204-210.

Il ne fut pas plus heureux lui-même en Asie, que ses Généraux n'avoient été dans la Grèce. Fimbria commandoit une armée Romaine, & battit le reste de ses meilleures troupes. Il poursuivit les fuyards jusqu'aux portes de Pergame où résidoit Mithridate, & l'obligea d'en sortir lui-même, & de se retirer à Pitane, ville maritime de la Troade. Fimbria le poursuivit, & investit la place & la terre. Mais, comme il n'avoit point de flotte pour en faire autant par mer, il envoya vers Luculle qui croisoit la flotte Romaine dans les mers de l'Asie, & lui fit représenter qu'il ne pouvoit s'acquérir une gloire éternelle, sans se saisir de la personne de Mithridate qui ne pouvoit lui échapper, & terminer heureusement une guerre importante. Fimbria & Luculle étoient de deux partis opposés. Ce dernier ne voulut point se mêler des affaires de l'autre. Ainsi Mithridate se sauva par mer à Mitylène, & se tira d'affaires sans le secours des Romains. Faute qui couta bien cher, & qui n'est point rare dans les Etats, où la méfiance régne entre les Ministres & les Généraux d'armée, & leur fait négliger

bien public , de peur de contribuer à la gloire de leurs rivaux !

Luculle, dans la suite, battit deux fois la flore de Mithridate , & remporta sur lui deux grandes victoires. Ces² heureux succès étonnèrent d'autant plus , qu'on ne s'attendoit point que Luculle dût se distinguer par des exploits militaires. Il avoit passé sa jeunesse dans les exercices du barreau ; & pendant sa questure en Asie , la Province avoit toujours été en paix. Mais un génie heureux comme le sien , n'eut pas besoin d'être instruit par l'expérience qui ne s'acquiert point par des leçons , & conte ordinairement bien des années. Il y suppléa en quelque sorte , employant tout le tems de son voyage & de sa navigation , partie à faire des questions aux gens habiles

a Ad Mithridaticum bellum missus à Senatu , non modò opinionem vici omnium quæ de virtute ejus erat , sed etiam gloriam superiorum. Idque eò fuit mirabilius , quòd ab eo laus imperatoria non admodum expectabatur , qui adolescentiam in forensi opera , questuræ diurnum tempus , Murena bellum in Ponto gerente , in Asie pace consumpsit. Sed in-

credibilis quædam ingenii magnitudo non desideravit indoctilem usûs disciplinam. Itaque cum totum iter & navigationem consumpsisset partim in percontanda à peritis , partim in rebus gestis legendis : in Asiam factus Imperator venit , cum esset Roma profectus rei militaris rudis. Cic. Academ. Quæst. lib. 4. n. 2.

164 HISTOIRE
dans le métier de la guerre, partie à s'instruire lui-même par la lecture de l'histoire. Aussi arriva-t-il en Asie Général tout formé, lui qui étoit parti de Rome avec une connoissance médiocre de l'art militaire. Que nos jeunes Guetriers y fassent bien attention : voila comme se forment les grands hommes.

Pendant que Sylla remportoit de grands avantages dans la Grèce, la faction qui lui étoit contraire, & qui pour lors étoit toute-puissante à Rome, l'avoit fait déclarer ennemi de la République. Cinna & Carbon traioient les plus gens de bien & les personnes les plus considérables avec toute sorte d'injustice & de cruauté. La plupart, pour fuir cette tyrannie insupportable, prirent le parti de se retirer dans le camp de Sylla, comme dans un port de salut ; tellement qu'en peu de tems Sylla eut autour de lui comme une espèce de Sénat. Sa femme Métella s'étant dérobée à grande peine avec ses enfans, vint lui apprendre que ses ennemis avoient brûlé sa maison & ses terres, & le pria d'aller secourir promptement ceux qui étoient restés dans Rome, & qui alloient en-

être les victimes de cette fureur.

Sylla se trouva fort embarrassé. D'un côté, le pitoyable état où sa patrie étoit réduite, le portoit à marcher promptement à son secours ; de l'autre, il ne pouvoit se résoudre à laisser imparfaite, par son départ, une aussi grande & aussi importante affaire que la guerre de Mithridate. Comme il étoit dans ce cruel embarras, arriva auprès de lui un Marchand, qui venoit lui parler en secret de la part du Général Archélaüs, & lui donner quelque espérance d'accommodement. Il fut si ravi de l'entendre, qu'il se hâta d'aller s'aboucher avec ce Général.

Leur entrevûe se passa sur le rivage de la mer, près de la petite ville de Délum. Archélaüs, qui n'ignoroit pas de quelle importance il étoit à Sylla de pouvoir repasser en Italie, lui proposa d'unir ses intérêts avec ceux de Mithridate, & que son Maître lui fourniroit de l'argent, des troupes, & des vaisseaux, pour faire la guerre à Cinna, & au parti de Marius.

Sylla, sans paroître d'abord offensé de pareilles propositions, l'exhorta de son côté à se retirer de la servitude où il vivoit sous un Prince impérieux.

& cruel. Il lui proposa de prendre le titre de Roi dans son Gouvernement, & il lui offrit de lui faire donner la qualité d'allié & d'ami du peuple Romain, s'il vouloit lui livrer la flotte de Mithridate dont il avoit le commandement. Archélaüs rejetta avec indignation une pareille proposition, & témoigna même au Général des Romains combien il se sentoit offensé qu'il l'eût cru capable d'une telle trahison. Alors Sylla, prenant cet air de grandeur & de dignité qui étoit si naturel aux Romains : » Si, n'étant qu'un
» esclave, lui dit-il, & tout au plus
» l'Officier d'un Roi Barbare, tu re-
» gardes comme une lâcheté de quit-
» ter le service de ton Maître, com-
» ment as-tu été assez hardi pour pro-
» poser d'abandonner les intérêts de
» la République, à un Romain tel
» que moi ? Crois-tu que les choses
» soient égales entre nous ? As-tu ou-
» blié mes victoires ? Ne te souviens-
» tu plus que tu es ce même Arché-
» laüs que j'ai défait dans deux batail-
» les, & que j'ai forcé dans la derniè-
» re d'aller se cacher dans les marais
» d'Orchomène ?

Archélaüs, déconcerté par une ré-

ponse si fière, ne se soutint plus dans la suite de la négociation. Sylla s'entendit le maître, & donnant la loi en victorieux, il proposa les conditions suivantes : » Que Mithridate renonceroit à l'Asie & à la Paphlagonie ; » Qu'il restitueroit la Bithynie à Nicomède, & la Cappadoce à Ariobarzane ; Qu'il paieroit aux Romains pour les frais de la guerre deux mille talents, (six millions) & qu'il leur livreroit soixante-dix galères armées avec tout leur équipage ; & que Sylla de son côté, assureroit à Mithridate le reste de ses Etats, & le feroit déclarer ami & allié du peuple Romain. « Archélaüs parut agréer ces conditions, & dépêcha sur le champ un courier à Mithridate pour les lui communiquer. Sylla partit pour l'Helléspont, menant avec lui Archélaüs, à qui il faisoit beaucoup d'honneur.

Il reçut à Larisse les Ambassadeurs de Mithridate, qui venoient lui déclarer que leur Maître acceptoit & ratifioit tous les autres articles du Traité ; mais qu'il le prioit de ne lui pas ôter la Paphlagonie ; & que pour celui des soixante-dix galères, il ne pouvoit en aucune façon le passer.

Sylla , choqué de ce refus , leur répondit d'un ton de colère : » Que dites-vous ? Quoi , Mithridate veut retenuir la Paphlagonie , & refuse de remettre les vaisseaux que je lui ai demandés , lui de qui j'attendois des remerciemens à genoux , si je lui laissois seulement la main dont il a égorgé cent mille Romains ? Il changera de langage , quand je serai passé en Asie. Présentement , au milieu de sa Cour à Pergame , qu'il fasse là tranquillement ses projets pour une guerre qu'il n'a pas vûe. « Telle étoit la fierté de Sylla , qui en même tems faisoit entendre à Mithridate , que s'il s'étoit trouvé en personne aux batailles qui s'étoient données , il ne parleroit pas de la sorte.

Les Ambassadeurs effraîés de cette réponse , ne répliquèrent pas une seule parole. Archélaüs tâcha d'adoucir Sylla , & lui promit de faire consentir Mithridate à tous ces articles. Il partit pour cet effet ; & Sylla de son côté , après avoir fait le dégât dans le pays , retourna dans la Macédoine.

Archélaüs de retour , le joignit près de la ville de Philippe , & lui rapporta que Mithridate accepteroit les conditions

tions proposées, mais qu'il desiroit ardemment d'avoir avec lui une conférence. Ce qui lui faisoit souhaiter cette entrevûe, c'étoit la crainte de Fimbria, qui, aiant tué Flaccus dont il a été parlé plus haut, & s'étant mis à la tête de l'armée de ce Consul, s'avançoit à grandes journées contre Mithridate; ce fut ce qui déterminâ ce Prince à faire amitié avec Sylla. L'entrevûe se fit à Dardane, dans la Troade. Mithridate avoit avec lui deux cens galères, vingt mille hommes de pié, six mille chevaux, & bon nombre de chariots armés de faulx: & Sylla n'étoit accompagné que de quatre cohortes, & de deux cens chevaux. Mithridate étant allé au devant de lui, & lui tendant la main, Sylla lui demanda s'il acceptoit les conditions proposées. Comme le Roi gardoit le silence, Sylla continuant, lui dit, » Mais ne savez-
 » vous pas, Mithridate, que c'est
 » aux supplians à parler, & que les
 » victorieux n'ont qu'à écouter & à
 » se taire? « Et sur ce que Mithridate commença une longue apologie, tâchant de rejeter la cause de cette guerre en partie sur les dieux, & en

partie sur les Romains, Sylla interrompit ; & après lui avoir fait long détail des violences & de l'inhumanité qu'il avoit commises, lui demanda une seconde fois s'il vouloit pas ratifier les conditions qu'Archélaüs lui avoit présentées. Mithridate, surpris de la hauteur de la fierté du Général Romain, répondit qu'il le vouloit, alors reçut ses embrassemens : & lui présentant ensuite les Rois Ariobarzès & Nicomède, il les réconcilia avec lui. Mithridate, après avoir livré soixante-dix galères équipées, & six cents Archers, se rembarqua.

Sylla sentoît bien que ce Traité de paix déplaisoit fort à ses troupes, qui ne pouvoient souffrir que ce Prince, qui de tous les Rois étoit le plus mortel ennemi de Rome, & qui en un seul jour avoit fait égorger plus de mille citoyens Romains répandus dans l'Asie, fût traité avec tant de douceur & même avec tant d'honneur. Mais que presque encore tout fumant du sang des Romains, il étoit devenu leur ami & leur allié. Sylla pour justifier sa conduite, leur fit comprendre que s'il eût rejeté les propo-

de paix , Mithridate , à son refus , n'auroit pas manqué de traiter avec Fimbria ; & que si ces deux ennemis avoient joint leurs forces , ils l'auroient contraint , ou d'abandonner ses conquêtes , ou de hazarder une bataille contre des troupes supérieures en nombre , & commandées par deux grands Capitaines , qui auroient pu en un seul jour lui faire perdre le fruit de toutes ses victoires.

Ainsi fut terminée la première guerre contre Mithridate , qui avoit duré quatre ans , pendant lesquels Sylla , après avoir fait périr plus de cent soixante mille hommes des ennemis , recouvra la Grèce , la Macédoine , l'Ionie , l'Asie , & plusieurs autres Provinces dont Mithridate s'étoit emparé , & lui aiant ôté une grande partie de sa flotte , le contraignit de se renfermer dans les bornes du royaume de ses peres. Mais * ce qu'on a le plus admiré dans Sylla , c'est que pendant trois ans que les factions de Cinna & de Marius dominoient dans l'Italie , il ne dissimula

* Vix quidquam in | cum per triennium Cin-
Syllæ operibus clarius | nanz Marianæque partes
duxim , quàm quòd , | Italiam obsiderent , neque

Ecrits à Théophraste, l'un de ses plus illustres disciples. Celui-ci les avoit transmis à Nélée de Scepsis, ville du voisinage de Pergame en Asie : après la mort duquel ses ouvrages tombèrent entre les mains de ses héritiers, gens ignorans, qui les gardoient renfermés dans un coffre. Quand les Rois de Pergame commencèrent à ramasser avec soin toutes sortes de livres pour leur bibliothèque, comme la ville de Scepsis étoit de leur dépendance, ces héritiers appréhendant qu'on ne les leur enlevât, s'avisèrent de les cacher dans une voute souterraine, où ils demeurèrent plus de cent trente ans : jusqu'à ce qu'enfin les héritiers de la famille de Nélée, qui, au bout de plusieurs générations, étoient tombés dans la dernière pauvreté, les en tirèrent pour les vendre à Apellicon, riche Athénien, qui cherchoit par tout les livres les plus curieux pour sa bibliothèque. Comme ils se trouvèrent fort endommagés par la longueur du tems, & par l'humidité où ils avoient été, Apellicon en fit d'abord tirer des copies, où il se trouva bien des vuides, parce que l'original étoit pourri en plusieurs endroits, ou rongé

vers, ou effacé. On remplit ces vides, ces mots, & ces lettres, du mieux qu'on put par conjecture, & cela quelquefois assez mal habilement. De là sont venus dans ces ouvrages plusieurs difficultés, qui ont toujours fait de la peine aux savans. Apellicon étant mort fort peu de tems avant que Sylla arrivât à Athènes, il se saisit de la bibliothèque, & de ces œuvres d'Aristote qui y étoient, & en enrichit celle qu'il avoit à Rome. Un fameux Grammairien de ce tems-là, nommé Tyrannion, qui demouroit alors à Rome, aiant grande envie d'avoir ces œuvres d'Aristote, obtint du Bibliothécaire de Sylla la permission d'en tirer une copie. Cette copie fut communiquée à Andronique le Rhodien, qui en fit part enfin au public : & c'est à lui qu'on a l'obligation des ouvrages de ce grand Philosophe.

§. II.

Seconde guerre contre Mithridate, faite par Muréna : elle ne dura que trois ans. Mithridate se prépare à recommencer la guerre. Il fait un Traité avec Sertorius. Troisième guerre contre Mithridate. Luculle Consul est

envoïé contre lui. Il lui fait lever le siège de Cyzique, & défait ses troupes. Il remporte sur lui une victoire complète, & l'oblige de s'ensuir dans le Pont. Fin tragique des sœurs & des femmes de Mithridate. Il cherche à se retirer chez Tigrane son gendre. Luculle règle les affaires de l'Asie.

IN. M. 3911.
 IV. J. C. 83.
 App. p. 213-
 16.

SYLLA, en partant pour Rome, avoit laissé à Muréna le gouvernement de l'Asie, avec les deux légions qui avoient servi sous Fimbria, pour tenir la province dans l'obéissance. Ce Muréna est le pere de celui pour qui Cicéron fit le beau plaidoyer qui porte son nom. Son fils, pour lors, faisoit sous lui ses premières campagnes.

Depuis le départ de Sylla, Mithridate étant retourné dans le Pont, tourna ses armes contre ceux de Colchide & du Bosphore, qui s'étoient révoltés contre lui. Les premiers demandèrent son fils Mithridate pour Roi, & l'ayant obtenu, rentrèrent aussitôt dans l'obéissance. Le Roi, s'imaginant que cette démarche étoit un effet des intrigues de son fils, en prit de l'ombrage, & l'ayant fait venir, il le chargea de chaînes d'or, & peu après le

il devient soupçonneux contre son propre sang , toujours prêt à se jeter aux plus funestes extrémités , à sacrifier aux plus légères défiances s'il a de plus cher. Pour ce qui de les habitans du Bosphore , il tira une grosse flotte & une nombreuse armée ; ce qui fit croire que de grands préparatifs avoient rapport aux Romains. En effet , il n'avoit pas quitté toute la Cappadoce à Ariobarbus , s'en étant réservé une partie ; & commençoit à se défier d'Archélaüs , ne l'ayant engagé dans une paix si honteuse pour lui & désavantageuse.

Quand Archélaüs s'en fut apperçu , il vint à quel Maître il avoit affaire , & se réfugia vers Muréna , & le sollicita vivement à porter ses armes contre



ne, ville la plus puissante du R^ome. Mithridate lui envoya des Ambassadeurs, pour le plaindre de ce qu'il violoit le Traité que les Romains avoient fait avec lui. Muréna répondit qu'il ne connoissoit point de Traité fait avec leur Maître. Véritablement il n'y avoit eu rien d'écrit de la part de Sylla, & tout s'étoit fait de vive voix. Ainsi il ne cessa point de ravager le pays, & y prit ses quartiers d'hiver. Mithridate envoya ses Ambassadeurs à Rome, pour en porter plaintes à Sylla & au Sénat.

Il vint de Rome un Commissaire, mais sans Décret du Sénat, qui ordonna publiquement à Muréna de ne point inquiéter le Roi de Pont. Mais comme il l'entretint en secret, on crut que c'étoit pure collusion. Effectivement il ne cessa point de ravager ses terres. Mithridate alors se mit en campagne & aiant passé le fleuve Halys, il donna une bataille à Muréna, le défit, & l'obligea de se retirer en Phrygie après avoir fait une très grande prise.

Sylla, qui avoit été nommé Dictateur, ne pouvant plus souffrir de la conduite contre le Traité qu'il avoit accordé à Mithridate, on continuât encore

Pinquêter, envoya Gabinius vers Muréna pour lui ordonner sérieusement de laisser ce Prince en repos, & de le réconcilier avec Ariobarzane. Il obéit. Mithridate aiant mis entre les mains d'Ariobarzane un de ses fils âgé seulement de quatre ans comme otage, retint sous ce prétexte les villes où il avoit des garnisons, promettant sans doute de les rendre dans le tems. Puis il donna un grand repas, où il proposa des prix pour ceux qui surpasseroient les autres à boire, à manger, à chanter, à railler : digne objet d'émulation ! Gabinius fut le seul qui ne jugea pas à propos d'entrer dans cette lice. Ainsi finit la seconde guerre contre Mithridate, qui n'avoit pas duré trois ans. Muréna, de retour à Rome, reçut l'honneur du triomphe, qu'il n'avoit pas trop mérité.

Mithridate restitua enfin à Ariobarzane toute la Cappadoce, forcé par Sylla, qui mourut cette année-là même. Mais il se servit d'un détour pour la lui faire perdre. Tigrane avoit fait bâtir en Arménie une grande ville toute nouvelle, qu'il nomma de son nom Tigranocerte. Mithridate persuada à son gendre de faire la

AN. M. 3
AV. J. C

conquête de la Cappadoce , & transporter les habitans dans la ville ville , & dans d'autres p
 de ses Etats qui n'étoient pas
 peuplées. Il le fit , & en amena
 cens mille ames. Par tout où i
 roit ses armes victorieuses , il
 qua toujours depuis ce tems-
 même chose , pour bien peupl
 Etats.

An. M. 3918. La réputation extraordinair
 Av. J. C. 76. Sertorius , qui suscitoit de ter
 Appian. pag. 216. & 217. affaires aux Romains dans l'Esp
 Plut. in Sert. fit naître à Mithridate la pens
 tor. pag. 580. lui envoyer une Ambassade ,
 581. l'engager à joindre ensemble
 forces contre un ennemi com
 Les flateurs , qui le comparoi
 Pyrrhus , & Sertorius à Anniba
 faisoient entendre que les Rom
 attaqués en même tems des
 côtés , ne pourroient jamais rési
 deux puissances si formidables , c
 le plus habile & le plus expérir
 de tous les Capitaines seroit joi

continuer la guerre , à condition qu'il souffriroit que ce Prince recouvrât les provinces de l'Asie , que la nécessité de ses affaires l'avoient forcé d'abandonner par le Traité qu'il avoit fait avec Sylla.

Dès que ces Ambassadeurs furent arrivés auprès de Sertorius , & qu'ils eurent exposé leur commission , Sertorius assembla son Conseil , qu'il appelloit *le Sénat*. Ils étoient tous d'avis qu'on acceptât avec joie les offres de ce Prince , d'autant plus que pour un secours aussi présent & aussi effectif que l'argent & la flotte qu'on lui offroit , il ne lui en coûteroit qu'un vain consentement qu'on lui demandoit pour une entreprise qu'il ne dépendoit pas même de lui d'empêcher. Mais Sertorius , avec une grandeur d'ame digne d'un véritable Romain , protesta qu'il n'entendrait jamais à aucun Traité qui blessât la gloire ou les intérêts de sa patrie , & qu'il ne voudroit pas même d'une victoire sur ses propres ennemis , qui ne fût pas acquise par des voies légitimes. Et aiant fait entrer les Ambassadeurs de Mithridate , il leur déclara qu'il souffriroit que leur Maître gardât la Bi-

mit le pié dans l'Asie Mine
appartenoit à la République
qu'elle il avoit renoncé par u
solennel.

Quand cette réponse fut r
Mithridate, elle le jeta dans
étonnement, & l'on assure
alors à ses amis: » Quels ordre
» donnera donc point Sertori
» il fera assis dans le Sénat au
» Rome, puisqu'aujourd'hui
» sur le rivage de l'Océan Atl
» il prescrit des bornes à mes
» nous déclare la guerre si ne
» prenons quelque chose sur
Cependant il y eut un Trai
juré entr'eux, qui portoit : M
thridate auroit la Bithynie &
padoce; que pour cet effet
lui enverroient des troupes &

voia en Asie, fut un des Sénateurs ban-
 nis de Rome, & qui s'étoient retirés
 avec lui, nommé Marcus Marius, à
 qui Mithridate rendoit de grands hon-
 neurs. Car, lorsque Marius précédé de
 ses faisceaux de verges & de haches
 entroit dans les villes, Mithridate le
 suivoit, très content de n'avoir que le
 second rang après lui, & de ne faire
 auprès de ce Proconsul que la figure
 d'un Allié puissant, mais inférieur.
 Telle étoit alors la grandeur Romaine,
 que le nom seul de cette puissante Ré-
 publique obscurcissoit l'éclat & le
 pouvoir des plus grands Rois. Au-
 reste, Mithridate trouvoit son intérêt
 dans cette conduite. Marius, comme
 s'il eût été autorisé par le Sénat & le
 peuple Romain, déchargea la plupart
 des villes des taxes exorbitantes dont
 Sylla les avoit accablées, marquant
 expressément que c'étoit une grace
 qu'elles recevoient de Sertorius, &
 qu'elles lui en avoient toute l'obli-
 gation. Une conduite si modérée & si
 habile, lui fit ouvrir les portes des
 villes sans le secours des armes, & le
 nom seul de Sertorius faisoit plus de
 conquêtes que toutes les forces de
 Mithridate.

*W. M. 1912.
iv. J. C. 75.
Ap. Bell.
Mithridas.
ag. 175.* Nicomède, roi de Bithynie, mourut cette année, & fit le peuple Romain son héritier. Son pays devint par là, comme je l'ai déjà dit, une province Romaine. Mithridate forma aussitôt la résolution de renouveler la guerre contre eux à cette occasion; & il employa la plus grande partie de cette année à faire les préparatifs nécessaires pour la pousser avec vigueur. Il crut, qu'après la mort de Sylla, & pendant les troubles qui agitoient la République, la conjoncture étoit favorable pour rentrer dans les conquêtes qu'il avoit cédées.

*Plut. in
Lucul. pag.
96.* Instruit par ses malheurs & par son expérience, il bannit de son armée toutes ces armes dorées & enrichies de pierreries, qu'il commença à regarder comme la richesse du vainqueur, & non comme la force de ceux qui les portent. Il fit forger des épées à la Romaine, & des boucliers solides & pesans : fit amas de chevaux, plutôt bien faits & bien dressés, que magniquement parés : assembla six-vingts mille hommes de pié, armés & disciplinés comme l'infanterie Romaine, & seize mille hommes de cavalerie bien équipés pour le service, sans

compter cent chariots à quatre chevaux armés de longues faux. Il arma aussi quantité de galères, où l'on ne voioit plus briller, comme auparavant, des pavillons dorés, mais qui étoient pleines de toutes sortes d'armes offensives & défensives, & prépara de grosses sommes d'argent pour la paie & l'entretien des troupes.

Mithridate avoit commencé par s'emparer de la Paphlagonie & de la Bithynie. La province d'Asie, qui se trouvoit épuisée par les exactions des partisans & des usuriers Romains, pour se délivrer de leur oppression, se déclara pour lui une seconde fois. Telle fut la cause de la troisième guerre Mithridatique, qui dura près de douze ans.

On envoya contre lui les deux Con-
suls, Luculle & Cotta, & l'on donna
à chacun une armée. Luculle eut dans
son département l'Asie, la Cilicie, &
la Cappadoce : l'autre, la Bithynie &
la Propontide.

AN. M. ;
AV. J. C

Pendant que Luculle s'occupoit à réprimer l'avidité & les violences des partisans & des usuriers, à rassurer les peuples dans les pays desquels il passoit, & à leur donner bonne espérance pour l'avenir ; Cotta, qui étoit déjà

arrivé, crut que c'étoit pour lui un tems favorable, & qu'il devoit profiter de l'absence de son Collègue pour faire quelque action d'éclat. Il se prépare donc à combattre Mithridate. Plus on lui annonçoit que Luculle approchoit, qu'il étoit déjà dans la Phrygie, qu'il arriveroit incessamment : plus il se hâtoit de donner la bataille, se croiant déjà sûr du triomphe, & voulant empêcher son Collègue d'y avoir part. Mais il fut battu par terre & par mer. Dans le combat naval il perdit soixante de ses vaisseaux avec tout leur équipage : & dans le combat de terre on lui tua quatre mille hommes de ses meilleures troupes, & il fut obligé de se renfermer dans la ville de Chalcedoine, sans espérance d'aucun autre secours que celui que lui voudroit donner son Collègue. Tous les Officiers de son armée, irrités contre la conduite téméraire & présomptueuse de Cotta, tâchoient de persuader à Luculle d'entrer dans le Pont, que Mithridate avoit laissé dépourvû, & où même on l'assuroit qu'il trouveroit tous les peuples disposés à la rebellion. Il répondit généreusement qu'il estimoit plus & aimoit mieux sauver

citoyen Romain, que de s'emparer
de tous les Etats des ennemis ; & sans
aucun ressentiment contre son Collè-
gue, il alla le secourir avec tout le
succès qu'il pouvoit espérer. C'est le
premier endroit par où il commença
à se signaler, qui doit lui faire plus
d'honneur que toutes ses victoires les
plus éclatantes.

Mithridate, animé par le double AN. M. 1
avantage qu'il avoit remporté, entre- AV. J. C.
prit le siège de Cyzique, ville de la Plur.
Propontide, qui soutenoit vigoureu- Lucul
sement le parti des Romains dans cet- 497-499
te guerre. En s'en rendant maître, Appian
il s'ouvroit un passage de la Bithynie 219-222.
dans l'Asie Mineure, qui lui auroit
été très avantageux pour y porter la
guerre avec toute la sûreté & la fa-
cilité possibles. C'étoit pour cela qu'il
la vouloit prendre. Pour y réussir, il
l'investit par terre avec trois cens
mille hommes divisés en dix camps,
& par mer avec quatre cens vaisseaux.
Luculle l'y suivit bientôt, & com-
mença par s'emparer d'un poste sur
une hauteur qui étoit pour lui de la
dernière importance, parce qu'il lui
facilitoit les convois, & lui donnoit
moien de couper les vivres aux enne-

mis. Il n'avoit que trente mille hommes de pié, & deux mille cinq cens chevaux. La supériorité du nombre des troupes ennemies, loin de l'effraier, le rassura, persuadé qu'il étoit que les provisions manqueroient bientôt à cette multitude innombrable. Aussi, en exhortant ses troupes, il leur promit qu'en peu de jours il leur livreroit une victoire qui ne leur couteroit pas une goutte de sang. C'est en quoi il mettoit sa gloire : car la vie des soldats lui étoit précieuse.

Le siège fut long, & poussé avec la dernière vigueur. Mithridate battoit la place de tous côtés avec des machines sans nombre. La résistance ne fut pas moins vigoureuse. Les assiégés firent des prodiges de valeur, & mirent en œuvre tout ce que l'habileté la plus industrieuse peut inventer pour repousser l'attaque des ennemis, soit en brulant leurs machines, soit en les rendant inutiles par mille obstacles différens qu'ils y opposoient. Ce qui leur inspiroit ce courage, étoit la confiance extrême qu'ils avoient en Luculle, qui leur avoit fait dire qu'ils pouvoient se tenir assurés, s'ils continuoient de se défendre avec la même valeur, que leur place ne feroit point prise.

En effet Luculle s'étoit si bien posté, que sans en venir à une action générale, ce qu'il évita toujours avec grand soin, il fit souffrir infiniment l'armée de Mithridate, en enlevant ses convois, en faisant charger à propos les partis qu'il envoyoit au fourage, en battant des détachemens qu'il faisoit de tems en tems. En un mot, il sut si bien prendre avantage de toutes les occasions qui s'offroient, il affoiblit si fort l'armée des assiégeans, & usa de tant d'habileté pour lui couper les vivres, aiant fermé toutes les avenues par où elle en pouvoit tirer, qu'il la réduisit à une extrême famine. Les soldats ne trouvoient plus à manger que des herbes, & quelques-uns même allèrent jusqu'à se nourrir de chair humaine. Mithridate ^a qui passoit pour le Capitaine le plus rusé de son tems, au désespoir qu'un Général qui ne pouvoit pas encore avoir beaucoup d'expérience, lui eût si souvent donné le change par de fausses marches & de feints mouvemens, & l'eût vaincu

AN. M. 3932

AV. J. C. 72

a Cùm totius impetus belli ad Cyzicenorum castra constitisset, eamque urbem sibi Mithridates Asiae januam fore putavisset, qua effracta & revulsa, tota pareret provincia : perfecta ab Lucullo hæc sunt omnia, ut urbs fidelissimorum

190 HISTOIRE
 sans tirer l'épée, fut enfin obligé de
 lever honteusement le siège, après y
 avoir passé près de deux ans. Il s'en-
 fuit par mer, & ses Lieutenans con-
 duisirent son armée par terre vers
 Nicomédie. Luculle les poursuivit,
 & les aiant atteints près du Grani-
 que, il en tua vingt mille sur la place,
 & fit une infinité de prisonniers. On
 dit que dans cette guerre il périt bien
 près de trois cens mille hommes, tant
 soldats que valets, ou autres gens sui-
 vans l'armée.

Après ce nouveau succès, Luculle
 reprit le chemin de Cyzique, entra
 dans la ville, & après avoir joui pen-
 dant quelques jours du plaisir de l'a-
 voir sauvée, & des honneurs que cette
 gloire lui attiroit, il alla courir les
 côtes de l'Hellespont pour ramasser
 des vaisseaux, & composer une flotte.

Plur. in Mithridate, après avoir levé le
Lucul. pag. siège de Cyzique, se rendit à Nico-
198-504. médie, d'où il passa par mer dans
Appian. pag. le Pont. Il laissa une partie de sa flotte
223-228. & dix mille hommes de ses meilleures
 troupes dans l'Hellespont, avec trois

scilorum defenderetur, consumerentur, Cic. in
ut omnes copiar regis orat. pro Mur. n. 33,
abundantia obsidionis

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 191
 de ses meilleurs Généraux. Luculle,
 avec la flote Romaine, les a battit
 deux fois; la première à Ténédos,
 l'autre à Lemnos, dans un tems où la
 flote ennemie ne songeoit à rien moins
 qu'à faire voile vers l'Italie, & à por-
 ter l'alarme & les ravages jusques sur
 les côtes de Rome. Il leur tua presque
 tout leur monde dans ces deux com-
 bats; & dans le dernier il prit les trois
 Généraux, dont l'un étoit M. Marius
 ce Sénateur Romain, que Sertorius
 avoit envoyé d'Espagne au secours de
 Mithridate. Luculle le fit mourir,
 parce qu'il ne convenoit pas de mener
 en triomphe un Sénateur Romain.
 L'un des deux autres s'empoisonna;
 & le troisième fut réservé pour le
 triomphe. Après avoir dégagé les cô-
 tes par ces deux victoires, Luculle
 tourna ses armes vers le continent:
 réduisit premièrement la Bithynie,
 puis la Paphlagonie: marcha ensuite
 jusques dans le Pont; & porta la

a Ab eodem Imperato-
 re classem magnam &
 ornatam, quæ ducibus
 Sertorianis ad Italiam stu-
 dio inflammato raperetur,
 superatam esse atque de-
 pressam. Cic. pro Leg.
 Manil. n. 21.

navalem ad Tenedum,
 cum contento cursu, acer-
 rimis ducibus, hostium
 classis Italiam spe atque
 animis inflata peteret, me-
 diocri certamine & parva
 dimicatione commissam
 arbitraris? Id. pro Mur.
 n. 37.

Quid? illam pugnam

guerre dans le sein même des Etats de Mithridate.

Il souffrit d'abord dans cette expédition, une grande disette de vivres, jusques-là qu'il fut obligé de se faire suivre par trente mille hommes de Galatie, qui portoient chacun sur leurs épaules un minot de blé. Mais, en avançant dans le pays, & soumettant les villes & les provinces, il se trouva enfin dans une si grande abondance de toutes choses, qu'un beuf n'étoit vendu qu'une dragme, & un

Dix sols.

esclave que quatre dragmes. Mithridate avoit souffert presque autant par la tempête dans son passage sur le Pont Euxin, que dans la rude campagne où il avoit été si maltraité. Il avoit perdu presque tout le reste de sa flotte & des troupes qu'il ramenoit pour défendre ses anciens Etats. Quand Luculle arriva, il travailloit vivement à de nouvelles levées, pour se défendre contre cette attaque qu'il avoit bien prévue.

Luculle, en arrivant dans le Pont, alla, sans perdre de tems, former le siège d'Amisus & d'Eupatoria, deux des principales villes du pays, fort proches l'une de l'autre. La dernière,

tout

tout nouvellement bâtie, étoit nom-
 mée Eupatoria, à cause du furnom Eu-
 pator que portoit Mithridate : il y fai-
 soit même sa résidence ordinaire, &
 en vouloit faire la capitale de ses États.
 Non content de ses deux sièges formés
 tout à la fois, Luculle fit encore un
 détachement de l'armée pour aller for-
 mer celui de Thémiscyre sur le Ther-
 modon, qui n'étoit pas moins confi-
 dérable que les deux autres.

Les Officiers de l'armée de Luculle
 se plaignoient de ce que ce Général
 s'amusoit trop longtems à des sièges
 qui n'en valoient pas la peine, & qu'il
 donnoit cependant à Mithridate le loi-
 sir de grossir son armée, & de se for-
 tifier. » C'est cela même que je de-
 » mande, leur disoit-il pour sa justi-
 » fication; & je le fais à dessein, afin
 » que notre ennemi se ranime encore,
 » & qu'il assemble une armée si nom-
 » breuse, qu'elle lui donne la confian-
 » ce de nous attendre en bataille, &
 » de ne plus fuir devant nous. Ne
 » voyez-vous pas qu'il a derrière lui
 » des solitudes immenses & des de-
 » serts infinis, où il nous sera impossi-
 » ble de le suivre & de l'atteindre? De
 » ces deserts il n'y a que peu de jour-

„ nées de chemin jusqu'en Arménie.
 „ Là tient sa Cour Tigrane Roi des
 „ Rois, qui a une si grande puissance
 „ qu'il domte les Parthes, qu'il transfère
 „ porte des villes Grecques jusques
 „ dans le milieu de la Médie, qu'il
 „ s'est rendu maître de la Syrie & de
 „ la Palestine, & qu'il a exterminé les
 „ Rois descendans de Séleucus, &
 „ emmené leurs femmes & leurs fil-
 „ les captives. Ce Prince si puissant
 „ est l'allié & le gendre de Mithrida-
 „ te. Pensez-vous que quand il l'aura
 „ dans son palais comme suppliant, il
 „ l'abandonnera, & qu'il ne nous fe-
 „ ra pas la guerre? Ainsi, en nous hâ-
 „ tant de chasser Mithridate, nous
 „ courons grand risque de nous attri-
 „ rer sur les bras Tigrane, qui cher-
 „ che depuis longtems des prétextes
 „ pour se déclarer contre nous, & qui
 „ n'en sauroit jamais trouver de plus
 „ spécieux, de plus légitime, & de
 „ plus honnête, que celui de secourir
 „ son beau-pere, & un Roi réduit à la
 „ dernière extrémité. Qu'est-il donc
 „ besoin que nous servions Mithrida-
 „ te contre nous-mêmes, que nous
 „ lui montrions à qui il doit avoir re-
 „ cours pour se mettre en état de nous

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 195

combattre ; & que malgré lui , & peut-être qu'il regarde cette déroute comme indigne de son courage & de sa grandeur , nous le livrions entre les bras de Tigrane ? vaut-il pas infiniment mieux , en donnant le tems de se fortifier & s'encourager avec ses propres forces , n'avoir à combattre que les Scythes de la Colchide , les Tibaréniens , & les Cappadociens , que nous avons si souvent vaincus , que nous exposer à avoir encore sur les bras les Arméniens & les Médes ?

Pendant que les Romains attaquent les trois places dont j'ai parlé ,

AN. M. 393

AV. J. C. 7

Artabazate , qui avoit déjà formé une belle armée , se mit en campagne vers la fin de la bonne heure au printems. Lucius laissa le commandement des siéges à Amifus & d'Eupatoria à Muretus. C'étoit le fils de celui dont nous avons déjà parlé , à qui Cicéron rend témoignage bien favorable. » Il passa , dit-il , dans l'Asie , province remplie de richesses & de délicies , sans y laisser aucune trace ni d'avarice , ni de débauche. Il se con-

nam istam refertam , obiit , ut in ea neque avaritiam
neque delicatam , sic vitavit , neque luxuriam

» duisit de telle sorte dans cette im-
 » portante guerre, qu'il fit beaucoup
 » de grandes actions sans le Général ;
 » & que le Général n'en fit aucunes
 » sans lui. « Luculle marcha donc
 contre Mithridate, qui étoit campé
 dans la plaine de Cabires. Celui-ci eut
 l'avantage en deux actions : mais à la
 troisième, il fut défait entièrement,
 & obligé de prendre la fuite, sans
 avoir ni un seul valet, ni un seul
 Ecuyer qui fût resté auprès de lui, ni
 un seul cheval de son écurie. Ce ne
 fut que bien tard qu'un de ses Eunu-
 ques l'ayant apperçu à pié au milieu de
 la troupe des fuyards, descendit de son
 cheval, & le lui donna. Les Romains
 étoient si près de lui, qu'ils le tenoient
 presque déjà. Et s'ils le manquèrent,
 ils ne durent s'en prendre qu'à eux-
 mêmes. La seule avarice des soldats
 fit perdre aux Romains cette proie,
 qu'ils poursuivoient depuis si longtemps
 avec tant de travaux, tant de dangers,
 & de si grands combats, & priva Lu-
 culle du seul prix de toutes ses victoi-

vestigium reliquerit. Ma- | tore gesserit, nullam sine
 ximo in bello sic est ver- | hoc imperator. *Cic. pro*
 sacus, ut hic multas res | *Muran, n. 20.*
 & magnas sine impera-

DES SUCCESS. D'ALEXAND. 197
 res. Mithridate^a, dit Cicéron, imita
 habilement la manière dont autrefois,
 dans le même Pont, Médée s'étoit dé-
 robée à la poursuite de son pere. On
 dit que cette Princesse aiant coupé en
 pièces le corps de son frere Absyrte,
 répandit ses membres dans les en-
 droits par où son pere la poursuivoit,
 afin que le soin de recueillir ces mem-
 bres dispersés, & la douleur que lui
 causoit un si triste spectacle, arrêtas-
 sent la rapidité de sa course. Mithri-
 date de même en fuyant, laissa sur
 les chemins une grande quantité d'or,
 d'argent, & de choses précieuses, qu'il
 avoit reçues de ses ancêtres, ou qu'il
 avoit lui-même amassées dans les
 guerres précédentes : & pendant que
 les soldats s'amusoient à recueillir ces
 trésors, le Roi leur échapa des mains.
 Ainsi le pere de Médée fut retardé dans

a Ex suo regno sic Mi-
 thridates profugit, ut ex
 eodem Ponto Medea illa
 quondam profugisse dici-
 tur : quam prædicant, in
 fuga, fratris sui membra
 in iis locis, qua se parens
 persequeretur, dissipavisse,
 ut eorum collectio disper-
 sa, moror que patrius, ce-
 leritatem persequendi re-

tardaret. Sic Mithridates
 fugiens maximam vim auri
 atque argenti, pulcherrima-
 rumque rerum omnium,
 quas & à majoribus acce-
 perat, & ipse bello supe-
 riore ex tota Asia direp-
 tas in suum regnum con-
 gesserat in Ponto, omnem
 reliquit. Hæc dum nostri
 colligunt omnia diligen-

sa poursuite par la tristesse , & les Romains par la joie.

Après cette déroute des ennemis , Luculle prit la ville de Cabires , & plusieurs autres places & châteaux , où il trouva de grandes richesses. Il y trouva aussi les prisons pleines de Grecs & de Princes proches parens du Roi , qui y étoient détenus. Comme ces malheureux se tenoient pour morts depuis longtems , cette liberté qu'ils recevoient de la grace de Luculle , leur paroissoit moins une délivrance , qu'une résurrection & une seconde vie. On prit aussi dans un de ces châteaux une sœur du Roi , nommée Nyssa , & ce fut pour elle un grand bonheur d'être prise. Car les autres sœurs de ce Prince & ses femmes , qu'on avoit envoiées plus loin du danger , & qui se croioient en sûreté & en repos , moururent toutes misérablement , Mithridate leur ayant envoié dans sa fuite par l'Eunuque Bacchidas l'ordre de mourir.

Il y avoit entr'autres Roxane & Stira sœurs du Roi encore filles , &

plis , Rex ipse è manibus | hos lætitia retardavit.
effugit. Ita illum in per- | Cic. de Lege Manil. 22.
sequendi studio moror ,

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 199
âgées d'environ quarante ans ; & deux
de ses femmes, Bérénice & Monime,
toutes deux d'Ionie. On ne parloit que
de cette dernière dans toute la Grèce,
& on admiroit encore plus sa sagesse
que sa beauté. Le Roi en étant devenu
éperduement amoureux, n'avoit
rien oublié pour la porter à répondre
à sa passion : il lui envoya une seule-
fois quinze mille pièces d'or. Elle ré-
sista toujours, & refusa ses présens,
jusqu'à ce qu'il lui eût donné la quali-
té d'épouse & de Reine, & qu'il lui
eût envoyé le bandeau roial, cérémo-
nie essentielle dans le mariage des
Rois de ces contrées. Encore ne se ren-
dit-elle qu'avec beaucoup de regret,
& pour satisfaire aux volontés de sa
famille, qui fut éblouie de l'éclat de la
Couronne, & de la puissance de Mi-
shridate, qui étoit alors victorieux &
comblé de gloire. Depuis ce mariage
jusqu'au moment dont nous parlons,
cette infortunée Princesse avoit passé
ses jours dans une tristesse & dans une
affliction continuelle, pleurant sur
cette malheureuse beauté, qui, au
lieu d'un mari lui avoit donné un maî-
tre, & au lieu de lui procurer une
demeure honorable & une société

conjugale , l'avoit confinée dans une étroite prison , sous une garde de barbares ; où , éloignée du délicieux pays de la Grèce , elle n'avoit joui qu'en songe des biens dont on l'avoit flatée , & avoit effectivement perdu les biens réels & véritables dont elle jouissoit dans sa chère patrie.

Quand Bacchidas fut arrivé , & qu'il eut signifié à ces Princesses l'ordre de Mithridate , qui pour toute grace leur laissoit la liberté de choisir le genre de mort qui leur paroîtroit le plus doux & le plus prompt , Monime détachant le diadème d'autour de sa tête , l'attacha à son cou , & s'y pendit. Mais ce bandeau ne s'étant pas trouvé assez fort , & s'étant rompu : *Bandeau fatal* , s'écria-t-elle , *ne saurois-tu me rendre au moins ce triste service ?* & le jettant loin d'elle avec indignation , elle tendit la gorge à Bacchidas.

Pour Bérénice , elle prit une coupe de poison ; & comme elle l'alloit boire , sa mere , qui étoit présente , la pria de la partager avec elle , ce qu'elle fit enfin. Elles burent donc toutes deux. La moitié de la coupe fut assez forte pour emporter la mere abbatue & affoiblie par les années : mais elle

ne le fut pas assez pour surmonter les forces & la jeunesse de Bérénice. Cette Princesse lutta longtems contre la mort avec des efforts très violens. Enfin Bacchidas se lassant d'attendre l'effet du poison , elle fut étranglée.

On dit que des deux sœurs Roxane & Statira , Roxane avala du poison en vomissant mille imprécations & mille injures contre Mithridate : & que Statira au contraire fut bon gré à son frere & le remercia , de ce qu'étant en un si grand danger pour sa personne , il ne les avoit pas oubliées , & avoit songé à leur fournir les moïens de mourir libres , & de se soustraire aux outrages que leurs ennemis auroient pu leur faire souffrir.

Ces morts affligèrent extrêmement Luculle , qui étoit d'un caractère doux & humain. Il passa outre , & continua de poursuivre Mithridate : mais aiant appris qu'il avoit quatre journées sur lui , & qu'il avoit pris le chemin de l'Arménie pour se retirer chez son gendre Tigrane , il s'en retourna sur ses pas ; & après avoir subjugué quelques peuples , & pris quelques places du voisinage , il envia Appius Claudius à Tigrane lui redemander Mithri-

AN. M. 3934.
AV. J. C. 70.

date ; & cependant il s'en retourna devant la ville d'Amifus, dont le siège duroit encore. Callimaque qui y commandoit, & qui étoit le plus habile Ingénieur de son tems, en avoit seul prolongé la durée. Lorsqu'il vit qu'il ne pouvoit pas tenir davantage, il mit le feu à la ville, & se sauva dans un vaisseau qui l'attendoit. Luculle fit ce qu'il put pour éteindre l'incendie, mais inutilement ; & , pour surcroît de douleur, il se vit contraint de livrer la ville au pillage des soldats, non moins à craindre pour elle que les flammes mêmes. Ses troupes étoient insatiables de butin, & il n'en étoit pas le maître. Une pluie qui survint, sauva beaucoup d'édifices, & Luculle, avant son départ, fit rebâtir ceux qui avoient été brulés. Cette ville étoit une ancienne Colonie des Athéniens. Ceux d'Athènes, qui, pendant qu'Aristion en étoit maître, vouloient fuir sa tyrannie, s'y étoient retirés, & y jouissoient des mêmes droits & priviléges que les habitans naturels.

En partant d'Amifus, Luculle tourna sa marche vers les villes d'Asie, que l'avarice & la cruauté des usuriers

& des Traitans tenoient dans une affreuse oppression ; jusques-là que ces pauvres peuples étoient obligés de vendre leurs enfans de l'un & de l'autre sexe , & même de mettre à l'encan les tableaux & les statues sacrées des dieux. Et quand cela ne suffisoit pas pour paier les tailles , les impôts , & les intérêts du passé , ils étoient impitoyablement livrés à leurs créanciers , & souvent même exposés à des tortures si barbares , que la servitude , en comparaison de ces maux , leur paroissoit une espèce de soulagement & de paix.

Ces dettes immenses de la province venoient des vingt mille talens d'amen- ^{Soixante millions.} de auxquels elle avoit été condamnée par Sylla. Elle les avoit bien déjà païés deux fois : mais ces usuriers insatiables en entassant usures sur usures , les avoient portés à plus de six vingts mille talens , de sorte qu'elle ^{Trois & soixante millions.} devoit encore le double de ce qu'elle avoit païé.

Tacite a raison de dire que l'usure étoit un des plus anciens maux de la République Romaine , & la cause la

* Sand' verus urbi formidabile malum , & seditionum discordiarumque creberrima causa. Tacit. Annal. lib. 6. cap. 16.

plus ordinaire des séditions : mais dans le tems dont nous parlons , elle étoit portée à un excès qu'on a peine à comprendre.

L'intérêt de l'argent chez les Romains se paioit tous les mois , & étoit d'un pour cent : c'est pourquoi on l'appelloit *usura centesima* , centième ; ou *unciarium fœnus* , douzième , parce qu'en comptant les douze mois , on paioit douze pour cent : *uncia* est la douzième partie d'un tout.

Tacit. Ann. lib. 6. p. 16. Liv. lib. 7. 16.

La ^a loi des douze tables défendoit de porter l'usure plus haut qu'à douze pour cent. Cette loi fut renouvelée par deux Tribuns du peuple l'an de Rome 396.

Ibid. n. 27.

Dix ans après l'usure fut réduite à la moitié : l'an de Rome 406 , *semunciarium fœnus*.

Ibid. n. 42.

Enfin l'année de Rome 411 , on porta une défense d'exiger aucun intérêt : *ne fœnerari liceret*.

Tous ces Décrets furent inutiles. L'avarice ^b , plus forte que les loix , l'a toujours emporté ; & quelques réglemens qu'on ait faits pour la répri-

^a Ne quis unciario fœnore amplius exerceret.

^b Multis plebiscitis obviatum itum fraudibus , quæ

toties repressæ , miras per artes rursus oriebantur, *Tacit. Ibid.*

mer, soit du tems de la République, soit sous les Empereurs, elle a toujours trouvé le ~~moien de descluder~~. Elle n'a pas respecté davantage les loix de l'Eglise, qui sur cette matière n'est jamais entrée en composition, & condamne sévèrement toute usure, même les plus mitigées, parce que Dieu aiant tout défendu, elle ne croit pas avoir droit de rien permettre. Il est remarquable que l'usure a toujours causé la ruine des Etats où elle a été tolérée; & c'est ce désordre qui contribua beaucoup à renverser la constitution de la République Romaine, & qui causa des maux si affreux dans toutes les provinces de l'Empire.

Luculle alors s'appliqua à procurer du soulagement à la province d'Asie: ce qui ne se pouvoit faire qu'en réprimant l'injustice & la dureté des usuriers & des Traitans. Ceux-ci se voiant privés par Luculle du gain immense qu'ils faisoient, comme s'ils eussent été excessivement lésés, jetterent les hauts cris, & excitèrent contre lui à force d'argent plusieurs Orateurs, se confiant particulièrement sur ce qu'ils avoient pour débiteurs la plupart de ceux qui gouvernoient la Ré-

de Luculle : qu'il ne croioit pas ; qu'ami des Romains comme il l'avoit été jusqu'alors, il fît difficulté de leur livrer Mithridate : qu'en cas de refus, il étoit chargé de lui déclarer la guerre.

Ce Prince, qui n'avoit jamais été contredit, & qui ne connoissoit point d'autres loix ni d'autre règle que sa volonté & son bon plaisir, fut extrêmement choqué de cette liberté Romaine. Mais il le fut bien plus encore de la lettre de Luculle qu'on lui remit. Le simple titre de Roi qu'elle lui donnoit, ne le contentoit pas. Il avoit pris celui de *Roi des Rois* dont il étoit entêté, & avoit poussé l'orgueil à cet égard jusqu'à se faire servir par des têtes couronnées. Il ne paroissoit jamais en public sans avoir quatre Rois ; deux à pié de chaque côté de son cheval, quand il sortoit : à table, dans sa chambre, enfin par tout, il en avoit toujours quelques-uns à le servir aux offices les plus bas : mais sur tout quand il donnoit audience à des Ambassadeurs. Car alors, pour donner aux étrangers une grande idée de sa gloire & de sa puissance, il les faisoit tous ranger en haie aux deux côtés de

son trône, où ils paroissent avec des habits & dans la posture des esclaves du commun. Un orgueil si plein de faiblesse choque tout le monde. Un orgueil plus raffiné blesse moins, quoiqu'il soit à peu près le même dans le fond.

Il n'est pas étonnant qu'un Prince de ce caractère souffrît impatiemment la manière dont lui parloit Clodius. C'étoit là la première parole franche & libre qu'il eût entendu depuis vingt-cinq ans qu'il gouvernoit ses sujets, ou plutôt qu'il les tyrannisoit avec la dernière insolence. Il répondit que Mithridate étoit le pere de Cléopatre sa femme : que son union avec lui étoit trop étroite, pour pouvoir le livrer au triomphe de Luculle : & que si les Romains étoient assez injustes pour lui faire la guerre, il sauroit bien se défendre, & les en faire repentir. Pour marquer son ressentiment, dans la réponse qu'il lui fit, il mit simplement à *Luculle*, sans y ajouter le titre ordinaire d'*Imperator*, ou autres semblables, qu'on donnoit aux Généraux Romains.

Luculle, apprenant de Clodius qui vint lui rendre compte de sa commis-

qui comptoient moins sur la
des troupes & sur la conduite d
néral , que sur la multitude d
dats. Après s'être rendu maître
nope , il donna à cette ville au
qu'à celle d'Amisus , la liberté
fit deux villes libres & indépend

Memnon,
p. 51-61.

Cotta ne traita pas de même Hé
qui , après un long siège , fut pr
trahison. Il s'enrichit des dép
qu'il y trouva , traita les ha
avec la dernière cruauté , & fit p
entièrement bruler leur ville.
tour à Rome , il fut d'abord bie
par le Sénat , & honoré du surn
Ponticus , à cause de la prise de
ville. Mais , peu après , les
cléens aiant porté leurs plaintes
nat , & exposé d'une maniè
pable de toucher les cœurs le
durs les mœurs que l'avarice

ient proportionnée aux excès crians
 dont on l'avoit convaincu.

Luculle laissa Sornatius, un de ses
 Généraux, dans le Pont avec six mille
 hommes, & emmena le reste, qui ne
 faisoit que douze mille hommes d'in-
 fanterie & trois mille de cavalerie, par
 la Cappadoce vers l'Euphrate. Il passa
 ce fleuve au cœur de l'hiver, & en-
 suite le Tigre, & vint devant Tigrano-
 certhe, qui étoit un peu par delà, at-
 taquer Tigrane dans sa capitale, où il
 venoit d'arriver de Syrie. Personne
 n'osoit plus parler à ce Prince de Lu-
 culle & de sa marche, depuis le trai-
 tement cruel qu'il avoit fait à celui
 qui lui en avoit apporté la nouvelle
 dès le commencement, & qu'il fit
 mourir pour récompense de ce service
 important. Il n'écoutoit que les dis-
 cours des flatteurs, qui lui disoient
 qu'il faudroit que Luculle fût un
 grand Capitaine s'il osoit seulement
 l'attendre à Ephèse, & qu'il ne prît
 pas la fuite, & n'abandonnât pas très
 promptement l'Asie, quand il verroit
 tous ces milliers d'hommes qui com-
 posoient son armée. Tant il est vrai,
 dit Plutarque, que comme tous les
 tempéramens ne sont pas propres à

porter beaucoup de vin , tous les esprits ne sont pas non plus capables de supporter une grande fortune sans perdre la raison , & sans tomber dans l'ivresse.

Tigrane , dans les commencemens , n'avoit pas seulement daigné voir Mithridate , ni lui parler , quoiqu'il fût son beau-pere : mais le traitant avec le dernier mépris & la dernière arrogance , il le tenoit éloigné , & le faisoit garder , comme un prisonnier d'Etat , dans des lieux marécageux & mal sains. Mais après l'Ambassade de Clodius , il l'avoit fait venir à la Cour avec toute sorte d'honneurs & de marques de bienveillance. Là , dans une conversation secrète qu'il seurent dans le palais seuls & sans témoins , ils guériront leurs soupçons mutuels au grand malheur de leurs amis , sur lesquels ils en rejettèrent la faute.

Du nombre de ces malheureux , fut Métrodore de la ville de Scepsis , homme d'un rare mérite , & qui avoit tant de crédit auprès de Mithridate , qu'on l'appelloit le Pere du Roi. Ce Prince l'avoit envoyé en Ambassade vers Tigrane , pour le prier de le secourir contre les Romains. Quand il

il expliqua le sujet de son voyage, Mithridate lui demanda : *Et vous, Métrore, que me conseillez-vous sur les demandes de votre Maître ?* Alors Métrore, par un excès de sincérité mal calculée, lui répondit : *Comme Ambassadeur, je vous exhorte à faire ce que vous commande Mithridate ; & comme votre conseil, à n'en rien faire.* C'étoit une variation criminelle, & une forte trahison. Elle lui couta la vie, & Mithridate l'eut apprise de Timon.

Luculle avançoit toujours vers ce prince, & touchoit déjà, pour ainsi dire, aux portes de son palais, sans qu'il en fût ou qu'il en crût rien, tant la présomption l'avoit aveuglé. Mithridate, un de ses favoris, hardi de lui en porter la nouvelle. La récompense qu'il en eut, fut d'être chargé de la commission d'aller aussi-tôt, avec quelques troupes, lui amener Luculle prisonnier, comme s'il ne fût agi que d'aller arrêter un des sujets du Roi. Le favori, & la plus grande partie des troupes qu'on lui avoit données, perdirent la vie en voulant exécuter cette dangereuse commission.

Luculle entrât dans l'Arménie
lui, il avoit pris le parti de d
à Tigranocerte, & d'y donner
ordres nécessaires pour faire
vées dans tous ses Etats. A
échec, il commença à craindre
sortit de Tigranocerte, se
mont Taurus, & ordonna à t
troupes de s'y rendre auprès

Luculle marcha droit à
certe, prit ses quartiers au
place, & en forma le siège.
étoit pleine de toutes sortes
ses, tous les habitans, tant
que les Grands, s'étant pique
vi, pour faire leur cour au
contribuer à l'embellissement
magnificence de la ville. C
quoi Luculle la pressoit vi
dans la nouvelle que Tigranoc

sa conjecture. Mithridate envoioit tous les jours des couriers à Tigrane, & lui écrivoit des lettres très fortes pour l'exhorter à ne pas hazarder le combat, & à se servir seulement de sa cavalerie pour couper les vivres à Luculle. Taxile lui-même arriva de sa part, & se tenant avec lui dans son camp, il le prioit tous les jours très instamment de ne point attaquer les armées Romaines comme très aguerries & presque invincibles.

D'abord il écouta doucement & patiemment tous ces avis. Mais, quand toutes ses troupes, composées d'un grand nombre de peuples différens, furent rassemblées, alors non seulement les festins du Roi, mais ses Conseils mêmes, ne retentirent que de vaines bravades pleines d'insolence & de fierté, & de menaces barbares. Taxile fut en danger de sa vie pour avoir osé combattre l'avis de ceux qui vouloient le combat, & Mithridate lui-même fut ouvertement accusé de ne s'y opposer que par envie, pour priver son gendre de la gloire d'un si grand succès.

Dans cette pensée Tigrane ne voulut pas différer plus longtems, de peus

que Mithridate n'arrivât, & ne partageât avec lui l'honneur de la victoire. Il marcha donc avec toutes ses forces, disant à ses amis qu'il n'y avoit qu'une seule chose qui le fâchoit, c'est qu'il n'alloit avoir affaire que contre Luculle seul, & non contre tous les Généraux Romains ensemble. Il mesuroit l'espérance du succès sur le nombre de ses troupes. Il avoit vingt mille archers ou frondeurs; cinquante-cinq mille chevaux, dont il y en avoit dix-sept mille bardés de fer; cent cinquante mille hommes d'infanterie, partagés en compagnies & en bataillons; & des travailleurs pour ouvrir des chemins, faire des ponts, nétoier & détourner des rivières, & autres pareils ouvriers nécessaires dans les armées, au nombre de trente-cinq mille, rangés en bataille derrière les combattans, faisoient paroître l'armée encore plus nombreuse, & augmentoient sa force & sa confiance.

Quand il eut passé le mont Taurus, & que toutes ses troupes parurent ensemble dans la plaine, la seule vûe de son armée étoit capable d'inspirer de la terreur. Luculle, toujours intrépide, partagea son armée. Il laissa devant la place

de Muréna avec six mille hommes
pié ; & avec tout le reste de son
infanterie , consistant en vingt-quatre
cohortes , qui toutes ensemble ne
faisoient pas plus de dix ou douze mil-
lions d'hommes , & avec toute sa cavalerie ,
environ mille archers ou frondeurs ,
marcha contre Tigrane , & se campa
sur la plaine , une grosse rivière de-
vant lui.

Cette poignée d'hommes excita la
vanité de Tigrane , & fournit à ses flâ-
teurs matière de plaisanterie. Les uns
se moquoient ouvertement ; les au-
tres , pour se divertir , tiroient au fort
des dépouilles ; & de tous les Généraux
de Tigrane & de tous les Rois qui le
servoient , il n'y en avoit pas un qui
osât le prier de le charger lui seul de
cette affaire , & de n'être pour lui que
simple spectateur du combat. Tigrane
même , voulant paroître agréable
en raillant , dit en cette occasion ce
mot , qui a été fort relevé : *S'ils
viennent comme Ambassadeurs , ils sont
à coup ; mais s'ils viennent comme en-
nemis , ils sont bien peu.* C'est ainsi que
cette première journée se passa en plai-
series & en railleries.

Le lendemain , à la pointe du jour ,

commode. Luculle , pour mener son armée à ce gué , prit aussi à gauche le bas de la rivière , hâtant sa marche. Tigrane , qui le vit , crut qu'il fuyait & appellant Taxile , il lui dit avec un ris moqueur : *Voiez-vous ces légions si invincibles , les voyez-vous fuir ?* Taxile lui répondit : *Seigneur , je souhaite de tout mon cœur que votre fortune fasse aujourd'hui en votre faveur un miracle : mais l'armure & la bannière de ces légions ne marque point de gens qui songent à fuir.*

Taxile parloit encore , lorsqu'un Aigle de la première Légion parut tout d'un coup à droite par l'ordre de Luculle , & toutes les Cohortes se mirent à fuir pour passer le fleuve. Alopias , revenant à peine comme d'une longue ivresse , s'écria par de

dre & de confusion. Tigraue se mit au corps de bataille : il donna l'aile gauche au Roi des Adiabeniens , & la droite au Roi des Médes. La plus grande partie de la cavalerie , bardée de fer , couvrait le front de cette aile droite.

Comme Luculle se mettoit en état de passer le fleuve , quelques-uns de ses Officiers Généraux l'avertirent d'éviter ce jour-là comme un des jours malheureux que les Romains appelloient *noirs*. Car c'étoit ce jour-là même que l'armée de Cépion * avoit été défaite dans la bataille contre les Cimbres. Luculle leur fit alors cette réponse qui est devenue si célèbre : *Et moi , leur dit-il , je rendrai ce jour heureux aux Romains*. C'étoit le six d'Octobre. (La veille des Nones d'Octobre.)

Après avoir dit ce mot , & les avoir exhortés à ranimer leur courage , il passa la rivière ; & marcha le premier aux ennemis. Il étoit armé d'une cuirasse d'acier faite à écailles , qui jettoit un éclat merveilleux : il avoit par

* Il y a une faute dans le texte grec , qui met l'armée de Scipion. M. de Thou , l'avoit fort bien corrigée à la marge de son Plutarque , & il avoit lu l'armée de Cépion.

avoir rendu le moindre combat , & fans avoir donné un seul coup de lance. Le carnage ne commença que quand ils eurent commencé à fuir , ou plutôt à vouloir fuir : car ils ne purent le faire , empêchés par leurs propres bataillons , dont les rangs étoient si ferrés & si profonds , qu'ils ne purent les entr'ouvrir. Tigrane , ce Roi si pompeux & si brave en paroles , avoit pris la fuite dès le commencement avec peu de monde ; & voiant son fils compagnon de sa fortune , il détacha son diadème en pleurant , & le lui ayant donné , il l'exhorta à se sauver comme il pourroit par un autre chemin. Ce jeune Prince n'osa pas ceindre sa tête de ce diadème , dangereux ornement dans une fuite. Il le remit entre les mains d'un de ses plus fidèles serviteurs , qui fut pris un moment après , & mené à Luculle.

On dit que , dans cette déroute , il périt du côté des ennemis plus de cent mille hommes de pié ; & que de leur cavalerie , il ne s'en sauva que très peu : & que , du côté des Romains , il n'y eut que cinq morts , & cent blessés. Jamais ils ne s'étoient trouvés en bataille rangée avec si peu de troupes

DÉS SÜCCÈS. D'ALEXAND. 113
e un si grand nombre d'ennemis :
es vainqueurs n'étoient pas la
ième partie des vaincus. Les plus
ls & les plus habiles Capitaines
ains , & ceux qui avoient le plus
e guerres & de batailles, louoient
culièrement Luculle de ce qu'il
défait deux des plus grands &
plus puissans Rois du monde par
moïens entièrement contraires,
nteur & la célérité. Car , en dis-
t & en traînant la guerre en lon-
r , il consuma Mithridate , lorf-
étoit le plus fort & le plus for-
ble : & il ruina Tigrane en fe-
it , & en ne lui donnant pas le
de se reconnoître. On remarque
eu de Capitaines ont su , comme
rendre la lenteur agissante , & la
ité sure.

e fut ce qui empêcha Mithridate
e trouver à la bataille. Il s'imagi-
que Luculle useroit contre Tigrane
la même précaution & de la
e lenteur dont il avoit usé contre

rés, il se douta de ce qui étoit arrivé : & ensuite aiant rencontré un plus grand nombre de fuyards nuds & blessés, il fut entièrement informé de la défaite, & se mit à chercher Tigra-ne. Il le trouva enfin abandonné de tout le monde, & dans un très pitoiable état. Loin de lui rendre la pareille, & d'insulter à son malheur comme Tigra-ne avoit insulté au sien, il descendit de cheval, pleura avec lui sur leurs disgrâces communes, lui donna la Garde qui l'accompagnoit & les Officiers qui le servoient, le consola, le fortifia, & releva ses espérances. On est bien aise de voir que Mithridate n'avoit pas dépouillé toute humanité. Tous deux ensemble ils travaillèrent à ramasser de nouvelles troupes de tous côtés.

Cependant il y avoit une furieuse sédition dans Tigranocerte, les Grecs s'étant mutinés contre les Barbares, & voulant à toute force livrer la ville à Luculle. Cette sédition étoit dans sa plus grande chaleur quand il y arriva. Il profita de l'occasion, fit donner un assaut, prit la ville, & après s'être emparé de tous les trésors du Roi, il l'abandonna au pillage à

tous ses soldats ; qui , avec plusieurs richesses , y trouvèrent encore jusqu'à huit mille talens d'argent monnoié. (Vingt-quatre millions). Outre le pillage , il donna encore huit cens dragmes à chaque soldat , sur tout le butin qui y fut pris : ce qui ne fut point capable d'affouvir leur insatiable avidité. Quatre cent livres.

Comme cette ville avoit été peuplée par les colonies qu'on avoit tirées par force de la Cappadoce , de la Cilicie , & d'autres endroits ; Luculle leur permit à tous de retourner chacun dans leur pays natal. Ils reçurent cette permission avec une extrême joie , & en sortirent en si grand nombre , que d'une des plus grandes villes du monde , Tigranocerte devint en un moment presque déserte. Strab. l. 1. p. 532. & 12. p. 539.

Si Luculle eût poursuivi Tigrane après sa victoire sans lui donner le tems de lever de nouvelles troupes , il l'auroit pris ou chassé du pays , & la guerre eût été finie. On trouva fort mauvais à l'armée & à Rome qu'il y eût manqué ; & on l'accusa non de négligence , mais d'avoir voulu par là se rendre nécessaire , & conserver plus long-tems le commandement. Ce fut

» à la justice , à leur intérêt , à leur
 » gloire. Vous pourriez jouir d'une
 » paix tranquille & perpétuelle, si les
 » Romains n'étoient des ennemis tou-
 » jours attentifs à saisir les occasions.
 » favorables pour faire la guerre, &
 » que nuls crimes n'arrêtent. Il n'est
 » pas douteux qu'une victoire rem-
 » portée sur eux , ne vous fasse un
 » grand nom. Il peut paroître ne point
 » convenir que je vous propose , ni de
 » faire alliance avec Tigrane , ni de
 » vous joindre , puissant comme vous
 » êtes , à un Prince qui se trouve dans
 » l'état malheureux où je suis. Mais
 » j'ose avancer que ces deux motifs,
 » votre ressentiment contre Tigrane
 » qui tout récemment a porté les ar-
 » mes contre vous , & l'état peu avan-
 » tageux de mes affaires , loin d'être
 » contraires à ma demande , doivent
 » l'appuier & m'être favorables , si
 » vous en voulez juger sainement.

ceret , nisi hostes oppor-
 tuni , & scelestissimi. E-
 gregia fama , si Roma-
 nos opprèsseris , futura
 est. Neque petere audeam
 societatem , & frustra
 mala mea cum tuis bo-
 nis misceri sperem. At-
 qui ea , quæ te morari

posse videntur , ira in Ti-
 granem recentis belli , &
 meæ res parum prosperæ ,
 si vera æstimare voles ,
 maxumè hortabuntur. Il-
 le enim obnoxius , qua-
 lem tu voles societatem
 accipiet : mihi fortuna ,
 multis rebus creptis ,

» Car , pour Tigrane , comme il fait
 » vous avoir donné un juste sujet de
 » plainte , il acceptera sans peine tou-
 » tes les conditions qu'il vous plaira
 » de lui imposer : & pour moi , je
 » puis dire que la fortune , en m'en-
 » levant presque tout ce que je possé-
 » dois , m'a mis en état de donner aux
 » autres de bons conseils ; & ce qui
 » est fort desirable pour ceux qui sont
 » dans la prospérité , je puis , par mes
 » malheurs même , vous servir d'e-
 » xemple , & vous porter à prendre de
 » plus justes mesures que moi. Car ,
 » ne vous y trompez point : c'est à
 » tous les peuples , à toutes les na-
 » tions , à tous les Rois de la terre
 » que les Romains en veulent ; &
 » deux motifs , également anciens &
 » puissans , leur mettent les armes
 » dans les mains contre eux , l'ambi-
 » tion effrénée d'étendre leurs con-
 » quêtes , & la soif insatiable d'ama-
 » ser des richesses. « Mithridate en-
 suite fait un long dénombrement des :

usum dedit bene fraden- di : & , quod florenti- bus optabile est , ego non validissimus præbeo exemplum , quo rectius tua componas. Namque	Romanis cum nationi- bus , populis , regibus cunctis , una & ea vetus causa bellandi est , cupi- do profunda imperii & divitiarum.
---	---

Princes & des Rois qu'ils ont accablés les uns après les autres, & souvent les uns par les autres. Il raporte ses premiers avantages contre les Romains, & ses derniers malheurs. Puis il continue ainsi : » ^a Examinez maintenant, je vous prie, si, lorsque nous aurons été accablés, vous serez plus en état de résister aux Romains; & si vous croiez qu'ils doivent borner leurs conquêtes à mon pays. Je sai que vous êtes puissant en hommes, en armes, en richesses : & c'est pour cela que nous cherchons, nous à nous fortifier de votre alliance, eux à s'enrichir de vos dépouilles. Au reste, le dessein de Tigrane est, pour ne pas attirer la guerre dans son royaume, que nous allions avec toutes mes trou- pes, qui certainement sont bien aguerries, porter la guerre au loin, & attaquer nous-mêmes en person-

^a Nunc, quæso, considera, nobis oppressis utrum firmiorem te ad resistendum, an finem belli faurem putes? Scio equidem tibi magnas opes virorum, armorum, & auri esse: & ea re nobis ad societatem, ab illis ad prædam peteris. Ceterum consilium est Tigranis, regno integro, meis militibus belli prudentibus, procul ab domo, parvo labore, per nostra corpora bellum conficere: quando neque vincere neque

» ne l'ennemi dans son propre pays.
 » Nous ne pouvons donc ni vaincre,
 » ni être vaincus, sans que vous-mê-
 » me couriez un grand risque. Igno-
 » rez-vous que les Romains, quand
 » du côté de l'occident ils se sont vus
 » arrêtés par l'océan, ont tourné les
 » armes de notre côté? Qu'à compter
 » depuis leur fondation & leur pre-
 » mière origine, ils n'ont eu rien que
 » par violence; maison, femmes, ter-
 » res, domaine? Vil amas de gens de
 » toute espèce, sans patrie, sans pa-
 » rens, ils se sont établis pour le mal-
 » heur du genre humain. Ni loix hu-
 » maines, ni loix divines ne les em-
 » pêchent de tourmenter & de ruiner
 » alliés & amis, peuples éloignés &
 » voisins, pauvres & riches. Ils comp-
 » tent pour ennemi tout ce qui n'est
 » point serf, & encore plus tout ce
 » qui porte le nom de Roi. Car peu
 » de peuples s'accoutument d'un

possumus. An ignoras
 Romanos, postquam ad
 occidentem pergentibus
 finem oceanus fecit, ar-
 ma huc convertisse? Ne-
 que quicquam à princi-
 pio nisi raptum habere;
 domum, conjuges, agros,
 imperium. Convenias;

olim sine patria, sine pa-
 rentibus, peste conditos
 orbis terrarum: quibus
 non humana ulla, ne-
 que divina obstant, quin
 socios, amicos, procul
 juxtaque sitos, inopes po-
 tentesque, trahant exci-
 dantesque; omniaque non

» gouvernement libre & indépendant
 » mais le grand nombre aiment mieux
 » vivre sous des maîtres qui les gou-
 » vernent avec équité. Nous leur som-
 » mes suspects, parce que nous leur
 » disputons l'autorité, & que nous
 » pouvons repousser & venger leurs
 » injustices. Pour vous, qui avez sous
 » votre pouvoir Séleucie la plus gran-
 » de des villes, & la Perse le plus ri-
 » che & le plus puissant des roiaumes,
 » que devez-vous attendre d'eux,
 » sinon tromperie pour le présent, &
 » guerre pour l'avenir? Les Romains
 » portent leurs armes contre tous les
 » peuples, mais sur-tout contre ceux
 » de qui ils espèrent tirer de plus ri-
 » ches dépouilles. Ils sont devenus
 » grands à force d'entreprendre & de
 » tromper, & en semant guerres sur
 » guerres. Par cette voie ils feront
 » tout périr, ou périront eux-mêmes.
 » Il ne sera pas difficile de les ruiner,

serva, & maximè regna, hostilia ducant. Namque pauci libertatem, pars magna justos dominos volunt. Nos suspecti su- mus æmuli, & in tempo- re vindices allaturi. Tu verò, cui Seleucia maxu- ma urbium, regnumque	Perfidis inclitis divitiis est, quid ab illis, nisi do- lum in præsens, & postea bellum expectas? Romani in omnes arma habent, acerrima in eos quibus victis spolia maxuma sunt. Audendo, & fal- lendo, & bella ex bella
---	--

» si vous du côté de la Mésopotamie,
 » nous du côté de l'Arménie, nous
 » envelopons leur armée, qui se trou-
 » vera sans vivres & sans secours. La
 » prospérité des armes Romaines ne
 » s'est soutenue jusqu'à ce jour que
 » par la faute des Rois, qui n'ont pas
 » eu la prudence de connoître bien cet
 » ennemi commun, & de se liguier en-
 » semble contre lui. Ce sera pour vous
 » une gloire immortelle, de vous être
 » montré l'appui de deux grands
 » Rois, & d'avoir vaincu & détruit
 » les brigands des nations. C'est à
 » quoi je vous invite & vous exhorte,
 » en vous avertissant d'aimer mieux
 » partager avec nous par une salutaire
 » alliance la victoire contre un ennemi
 » commun, que de souffrir que l'Em-
 » pire Romain s'étende de plus en plus
 » par notre ruine.

Il ne paroît pas que cette lettre pro-
 duisit sur l'esprit de Phraate l'effet

ferendo, magni facti. Per
 hunc morem extinguunt
 omnia, aut occidunt :
 quod difficile non est, si
 tu Mésopotamia, nos Ar-
 menia, circumgredimur
 exercitum sine frumen-
 to, sine auxiliis. Fortuna
 quæcum nostris viris ad

huc incolumis. Teque il-
 la fama sequetur, auxilio
 profectum magnis regibus,
 latrones gentium oppres-
 sisse. Quod uti facias mo-
 neo hortorque, neu malis
 perniciæ nostræ unum im-
 perium prolatare, quàm
 societate victor fieri.

mee , fut de rappeler Megar
 Syrie , qui la gouvernoit en si
 depuis quatorze ans ; il lui en
 dre de lui amener tout ce qu'
Justin, l. 40. de troupes dans ce pays-là. I
cap. 2. se trouvant par là dégarnie , An
 l'Asiatique , fils d'Antiochus I
 à qui elle appartenoit de droit
 héritier légitime de la maison
 leucus , prit possession de quel
 droits du pays , & y régna paisible
 pendant quatre ans.
An. M. 3936. Enfin l'armée de Tigrane &
Av. J. C. 68. Mithridate se trouva formée. E
Plut. in de soixante-dix mille hommes
Lucull. pag. que Mithridate avoit bien ex
913-915, la manière des Romains. Ce
 le milieu de l'été qu'elle entra
 pague. Ces deux Rois avoient
 tous les mouvemens qu'ils fai

toir de le miner peu à peu , de har-
 celer ses troupes dans leurs marches
 pour les affoiblir , de lui enlever ses
 convois , & de l'obliger par là à quit-
 ter le pays sans de vivres. Luculle
 n'ayant pu par toutes ses ruses les atti-
 rer en pleine campagne , employa un
 nouveau moyen qui lui réussit. Tigrane
 avoit laissé à Artaxate , autrefois
 capitale d'Arménie avant la fondation
 de Tigranocerte , ses femmes & ses
 enfans ; & c'étoit aussi là qu'il avoit
 mis presque tous ses trésors. Luculle
 se mit en marche de ce côté-là avec
 toutes ses troupes , prévoyant bien que
 Tigrane ne demeureroit pas tranquille
 à la vûe du danger où la capitale alloit
 être exposée. En effet , il décampa
 sur le champ , suivit Luculle pour
 rompre son dessein ; & en quatre
 grandes marches , aiant devancé l'en-
 nemi , il se posta derrière la rivière
 d'Arfamia , qu'il falloit que Luculle ou , Arsanis
 passât pour se rendre devant Artaxate ,
 résolu de lui en disputer le passage.
 Les Romains passèrent le fleuve , sans
 être arrêtés par la vûe & par les efforts
 des ennemis. Il y eut ensuite un
 grand combat , où les Romains rem-
 portèrent encore une pleine victoire.

perdit absolument courage :
la principale cause de la p
bataille.

Dio. Cass. Luculle , après cette vict
1. 7. p. 3-7. www.libtool.com/en loit continuer sa marche ve
te ; & c'étoit le vrai moien
ner la guerre. Mais , comme
étoit encore à plusieurs jour
vers le nord , & que l'hiver
avec ses neiges & ses orages
dats , déjà fatigués d'une
campagne , refusèrent de le
ce pays , où le froid se fai
trop vivement pour eux. Il
de les mener dans un pays pl
en revenant sur ses pas. Il
mont Taurus , & entra dan
potamie , où il prit encore

s invectives de Cicéron son'en-
, n'est guères mieux traité par les
riens. Ils le représentent com-
n homme livré à tous les vices,
é par ses débauches, qu'il pouf-
jusqu'à l'inceste avec sa propre
, femme de Luculle; avec cela,
d'une audace effrénée, artisan
ditions; en un mot, l'un de ces
mes dangereux, né pour tout
oler & pour tout perdre par la
on funeste de la mauvaise volon-
des talens nécessaires pour la
re en œuvre. C'est de quoi il fit
ve dans l'occasion dont nous par-
Mécontent de Luculle, il répan-
contre lui des bruits sourds,
res à le rendre odieux. Il affec-
le plaindre beaucoup les fatigues
oldats, & d'entrer dans leurs in-
s. Il leur disoit tous les jours qu'ils
nt bien malheureux d'être obli-
e servir si lontems sous un Géné-

238. HISTOIRE

ral sévère & avare, dans un climat éloigné, sans terre & sans récompense, tandis que leurs compagnons, dont les conquêtes étoient très médiocres, s'étoient enrichis sous Pompée. De semblables discours, accompagnés de manières obligeantes & populaires qu'il savoit prendre à propos sans qu'il y parût de l'affectation, firent une telle impression sur l'esprit des soldats, qu'il ne fut plus au pouvoir de Luculle de s'en rendre maître.

Cependant Mithridate étoit rentré dans le Pont avec quatre mille hommes de ses propres troupes & quatre mille autres que lui donna Tigrane. Plusieurs ^a habitans du pays se joignirent encore à lui, tant par haine pour les Romains qui les avoient fort maltraités, que par un reste d'affection pour leur Roi, réduit au triste état où ils le voioient après la fortune & la grandeur la plus brillante. Car le malheur des Princes excite naturellement la compassion; & il y a, pour l'ordi-

^a Mithridates, & suam num copiis juvabatur.
manum jam confirmarat, Hoc jam terè sic fieri so-
& eorum qui se ex ejus lere accepimus, ut regnum
regno collegerant, & afflictae fortunæ facile
magnis adventitiis mul- multorum opes alliciant
torum regum & natio- ad misericordiam, ma-

aire, un profond respect gravé dans
 cœur des peuples pour le nom &
 sur la personne des Rois. Mithrida-
 , soutenu & fortifié par ces nou-
 veaux secours, & par les troupes que
 plusieurs peuples & Princes voisins lui
 avoient, reprit courage, & se vit
 plus que jamais en état de tenir tête
 aux Romains. Aussi^a, non content d'être
 rétabli dans ses Etats qu'un mo-
 ment auparavant il n'osoit espérer de
 pouvoir jamais revoir, il eut la har-
 diesse d'attaquer les troupes Romaines
 si souvent victorieuses; battit un corps
 d'armée commandé par Fabius, &
 après l'avoir mis en déroute, pressa
 vivement Triarius & Sornatius, deux
 autres Lieutenans de Luculle dans ce
 pays-là.

Luculle engagea enfin ses soldats à AN. M. 39376
 sortir de leurs quartiers d'hiver^b, pour AV. J. C. 67,
 aller à leur secours. Mais on y arriva
 trop tard. Triarius avoit imprudem-

rimèque eorum qui aut
 reges sunt, aut vivunt in
 regno: quod regale iis no-
 men magnum & sanctum
 esse videatur. *Cic. pro Leg.*
Manil. n. 24.

a Iraque tantum vltus
 efficere potuit, quantum
 incolumis nunquam est
 auius optare, Nam cum

se in regnum recepisset
 suum, non fuit eo conten-
 tus, quod ei præter spem
 acciderat, ut eam, postea
 quàm pulsus erat terram
 unquam attingeret: sed in
 exercitum vestrum clarum
 atque victorem impetum
 fecit. . . . *Cic. pro Leg.*
Man. n. 25.

pes, & leur défendoit de lui obéir davantage. Ainsi il se trouva bientôt presque sans soldats. Mithridate, profitant de ce désordre, eut le tems de recouvrer tout son royaume, & de faire de grands ravages dans la Capadoce.

AN. M. 3938. Pendant que les choses se passaient
AV. J. C. 66. ainsi à l'armée, il y avoit de grands
Plut. in mouvemens à Rome contre Luculle.
Pomp. p. 634.

App. p. 238.

Dio. Cass.

l. 36. p. 20.

Pompée venoit de finir la guerre contre les Pirates, pour laquelle on lui avoit accordé un pouvoir extraordinaire. Ici, un des Tribuns du peuple, nommé Manilius, dressa un Décret, qui portoit, » Que Pompée, prenant » le commandement de toutes les » troupes & de toutes les provinces » qui étoient sous Luculle, & y ajoutant la Bithynie où commandoit » Acilius, feroit chargé de faire la » guerre aux Rois Mithridate & Tigrane; en retenant sous ses ordres » toutes les forces maritimes, & » continuant de commander sur la » mer aux mêmes conditions & prérogatives qu'on lui avoit accordées

dum, veteri exemplo, partem militum, qui jam stipendiis confectis erant, dimisit, partem Glabroni tradidit. *Ibid.* l. 26. p. 19

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 241
allât aussi combattre seul contre
LX.

www.libtool.com.cn

§. IV.

Mithridate , profitant de la mésintelligence qui s'étoit mise dans l'armée Romaine , recouvre tout son royaume. Pompée est donné pour successeur à Luculle. Il remporte plusieurs victoires sur Mithridate. Celui-ci cherche inutilement un asyle auprès de Tigrane son gendre , qui étoit actuellement en guerre avec son propre fils. Pompée marche en Arménie contre Tigrane , qui vient lui-même se rendre à lui. Las de poursuivre en vain Mithridate , il revient en Syrie , dont il se rend maître , & éteint l'Empire des Séleucides. Il retourne dans le Pont. Pharnace révolte l'armée contre Mithridate son pere , qui se donne la mort. Caractère de ce Prince. Expéditions de Pompée dans l'Arabie , & dans la Judée , où il prend Jérusalem. Après avoir soumis toutes les villes du Pont , il retourne à Rome , & reçoit l'honneur du triomphe.

ON AVOIT nommé à Rome pour
onsuls Manius Acilius Glabrien &c
Tome X. L

C. Pison. Le premier eut pour département la Bithynie & le Pont, qui formoient la Province de Luculle. En même tems le Sénat avoit licentié les légions de Fimbria, qui faisoient partie de son armée. Toutes ces nouvelles augmentèrent l'indocilité & l'insolence des troupes à l'égard de Luculle.

Dio. Cass.
35. P. 7.

Il est vrai qu'il y donnoit quelque lieu par son caractère dur, austère, & quelquefois mêlé de hauteur. On ne peut lui refuser la gloire d'avoir été un des plus grands Capitaines de son siècle, & d'avoir eu presque toutes les qualités qui forment un parfait Général d'armée. Mais il lui en manquoit une, dont le défaut diminueoit le mérite de toutes les autres : je veux dire l'art de gagner les cœurs, & de se faire aimer des troupes. Il étoit d'un abord difficile : il avoit le commandement rude : il pouffoit l'exactitude jusqu'à un excès qui le rendoit odieux : il étoit inexorable quand il s'agissoit de punir les fautes : il ne favoit point se concilier les esprits ou par des récompenses distribuées à propos, ou par des louanges accordées au mérite, ou par un air de

bonté & de douceur , & des manières insinuanes , plus efficaces encore que les louanges & les récompenses. Et ce qui montre que la révolte des troupes venoit en partie de sa faute , c'est que sous Pompée elles furent très soumises & très dociles.

En conséquence des Lettres que Luculle avoit écrites au Sénat , dans lesquelles il marquoit que Mithridate étoit entièrement défait & hors d'état de se relever , on avoit nommé des Commissaires pour régler les affaires du Pont , comme d'un royaume absolument conquis. Ils furent bien étonnés en arrivant de trouver , que , bien loin qu'il fût maître du Pont , il n'étoit pas maître seulement de son armée , & que ses soldats le traitoient avec le dernier mépris.

L'arrivée du nouveau Consul Acilius Glabrien augmenta encore leur licence. Il fit savoir que Luculle étoit accusé à Rome de traîner la guerre en longueur pour prolonger son commandement ; que le Sénat avoit licencié une partie de ses trou-

a In ipso illo malo gravi incommotis mederi fortissimè que belli offensio- tasse potuisset, vestro iussu-
ne, L. Lucullus, qui tam coactus, quod imperii diu-
men aliqua ex parte iis tuitati modum statueret.

pes, & leur défendoit de lui obéir davantage. Ainsi il se trouva bientôt presque sans soldats. Mithridate, profitant de ce désordre, eut le tems de recouvrer tout son royaume, & de faire de grands ravages dans la Capadoce.

n. M. 3938. Pendant que les choses se passaient
v. J. C. 66. ainsi à l'armée, il y avoit de grands
Plus. in mouvemens à Rome contre Luculle.
Pomp. p. 634. Pompée venoit de finir la guerre con-
App. p. 238. tre les Pirates, pour laquelle on lui
Dio. Cass. avoit accordé un pouvoir extraordi-
l. 36. p. 20. naire. Ici, un des Tribuns du peuple, nommé Manilius, dressa un Décret, qui portoit, » Que Pompée, prenant » le commandement de toutes les » troupes & de toutes les provinces » qui étoient sous Luculle, & y ajoutant la Bithynie où commandoit » Acilius, seroit chargé de faire la » guerre aux Rois Mithridate & Tigrane; en retenant sous ses ordres » toutes les forces maritimes, & » continuant de commander sur la » mer aux mêmes conditions & prérogatives qu'on lui avoit accordées

dum, veteri exemplo, partem erant, dimisit, partem
 ravistis, partem militum, Glabrioni tradidit. *Ibid.*
 qui jam stipendiis confecti. *ibid.*

» pour la guerre contre les Pirates :
 » c'est-à-dire qu'il auroit un pouvoir
 » absolu sur toutes les côtes de la
 » Méditerranée à trente lieues avant
 » dans les terres. « C'étoit assujettir
 à un seul homme tout l'Empire Ro-
 main. Car toutes les provinces qui ne
 lui étoient pas accordées par le pre-
 mier Décret , la Phrygie , la Lycao-
 nie , la Galatie , la Cappadoce , la Ci-
 licie , la haute Colchide , & l'Arménie ,
 lui étoient toutes attribuées par ce
 second Décret , qui lui donnoit toutes
 les armées & toutes les forces avec
 lesquelles Luculle avoit défait les deux
 Rois Mithridate & Tigrane.

La considération de Luculle , qu'on
 privoit de la gloire de ses grands ex-
 ploits , & à la place de qui on nom-
 moit un Général pour succéder bien
 plus aux honneurs de son triomphe ,
 qu'au commandement de ses armées ,
 n'étoit pas pourtant ce qui occupoit
 le plus les Nobles & les Sénateurs.
 Ils étoient bien persuadés qu'on lui
 faisoit un très grand tort , & qu'on ne
 lui témoignoît pas la reconnoissance
 que méritoient ses services. Mais
 qui leur faisoit le plus de peine ,
 qu'ils ne pouvoient supporter , c'étoit

pes, & leur défendoit de lui obéir davantage. Ainsi il se trouva bientôt presque sans soldats. Mithridate, profitant de ce désordre, eut le tems de recouvrer tout son royaume, & de faire de grands ravages dans la Capadoce.

*N. M. 3938.
v. J. C. 66.
Plut. in
omp. p. 634.
App. p. 238.
Dio. Cass.
l. 36, p. 20.* Pendant que les choses se passoient ainsi à l'armée, il y avoit de grands mouvemens à Rome contre Luculle. Pompée venoit de finir la guerre contre les Pirates, pour laquelle on lui avoit accordé un pouvoir extraordinaire. Ici, un des Tribuns du peuple, nommé Manilius, dressa un Décret, qui portoit, » Que Pompée, prenant » le commandement de toutes les » troupes & de toutes les provinces » qui étoient sous Luculle, & y ajoutant la Bithynie où commandoit » Acilius, feroit chargé de faire la » guerre aux Rois Mithridate & Tigrane; en retenant sous ses ordres » toutes les forces maritimes, & » continuant de commander sur la » mer aux mêmes conditions & prérogatives qu'on lui avoit accordées

dum, veteri exemplo, partem militum, qui jam stipendiis confectis erant, dimisit, partem Glabroni tradidit. *Ibid.* 2. 26.

» pour la guerre contre les Pirates :
 » c'est-à-dire qu'il auroit un pouvoir
 » absolu sur toutes les côtes de la
 » Méditerranée à trente lieues avant
 » dans les terres. « C'étoit assujettir
 à un seul homme tout l'Empire Ro-
 main. Car toutes les provinces qui ne
 lui étoient pas accordées par le pre-
 mier Décret , la Phrygie , la Lycœo-
 nie , la Galatie , la Cappadoce , la Ci-
 licie , la haute Colchide , & l'Arménie ,
 lui étoient toutes attribuées par ce
 second Décret , qui lui donnoit toutes
 les armées & toutes les forces avec
 lesquelles Luculle avoit défait les deux
 Rois Mithridate & Tigrane.

La considération de Luculle , qu'on
 privoit de la gloire de ses grands ex-
 ploits , & à la place de qui on nom-
 moit un Général pour succéder bien
 plus aux honneurs de son triomphe ,
 qu'au commandement de ses armées ,
 n'étoit pas pourtant ce qui occupoit
 le plus les Nobles & les Sénateurs.
 Ils étoient bien persuadés qu'on lui
 faisoit un très grand tort , & qu'on ne
 lui témoignoît pas la reconnoissance
 que méritoient ses services. Mais ce
 qui leur faisoit le plus de peine , &
 qu'ils ne pouvoient supporter , c'étoit

ce haut degré de puissance où on élevoit Pompée, qu'ils regardoient comme une tyrannie déjà formée. C'est pourquoi ils s'exhortoient les uns les autres en particulier, & s'encourageoient à s'opposer à ce Décret, & à ne pas abandonner leur liberté mourante.

César & Cicéron, qui étoient fort puissans à Rome, appuièrent Manilius, ou plutôt Pompée de tout leur crédit. C'est dans cette occasion où le dernier prononça devant le Peuple la belle harangue intitulée : *Pour la Loi de Manilius*. Après avoir prouvé dans les deux premières parties de son discours la nécessité & l'importance de la guerre dont il s'agit, il montre dans la troisième que Pompée est le seul qui soit capable de la terminer heureusement. Pour cela il fait un long dénombrement de toutes les qualités nécessaires pour former un grand Général d'armée, & il prouve que Pompée les possède toutes dans un souverain degré. Il insiste principalement sur la probité, l'humanité, l'innocence des mœurs, la bonne foi, le désintéressement, l'amour du bien public : » vertus d'autant plus nécessaires,

» dit-il , que ^a le nom Romain est ab-
 » solument décrié & devient odieux
 » chez les nations étrangères & chez
 » les alliés par les débauches , l'avari-
 » ce , & les vexations inouïes des Gé-
 » néraux & des Magistrats qu'on y en-
 » voie. Au ^b lieu que la conduite sage ,
 » modérée , & irréprochable de Pom-
 » pée , le fait regarder comme un hom-
 » me , non envoyé de Rome , mais des-
 » cendu du ciel pour le bonheur des
 » peuples. On commence à croire que
 » tout ce qu'on raconte du noble
 » desintéressement de ces anciens Ro-
 » mains , est réel & vrai ; & que ce
 » n'étoit point sans raison , que sous
 » de tels Magistrats les nations ai-
 » moient mieux obéir au peuple Ro-
 » main , que commander aux autres.

Pompée étoit alors l'idole du Peuple.

^a Difficile est dictu , Quirites , quanto in odio simul apud ceteras nationes propter eorum , quos ad eas hoc anno cum imperio misimus , injurias ac libidines. *Num.* 61.

^b Itaque omnes quidem nunc in his locis Cn. Pompeium sicut aliqueni , non ex hac urbe missum , sed de cælo delapsum intuentur. Nunc denique incipiunt credere , fuisse ho-

mines Romanos hac quondam abstinencia , quod jam nationibus ceteris incredibile ac falso memoriæ proditum videbatur. Nunc imperii nostri splendor illis gentibus lucet : nunc intelligunt , non sine causa majores suos tum , cum hac temperantia magistratus habebamus , servite populo Romano , quam imperare aliis maluisse. *Ibid.* n. 41.

Ainsi la crainte de déplaire à la multitude , ferma la bouche à presque tous ces graves Sénateurs qui avoient paru d'abord si bien intentionnés , & si pleins de courage. Le Décret fut autorisé par les suffrages de toutes les Tribus , & Pompée absent fut déclaré maître absolu de presque tout ce que Sylla avoit usurpé par les armes en faisant une cruelle guerre à sa patrie.

*Dio. Cass.
36. pag. 20.
p. 21.*

Il ne faut pas s'imaginer , dit un Historien fort sensé , que ni César , ni Cicéron , qui se donnèrent tant de mouvement pour faire passer cette loi , agissent par des vûes du bien public. César , plein d'ambition & de grands projets , cherchoit à faire sa cour au Peuple , dont il savoit que le crédit alors étoit bien plus grand que celui du Sénat : il s'ouvroit par là un chemin à la même puissance , & familiarisoit les Romains avec les commissions extraordinaires & illimitées : de plus , en accumulant sur la tête de Pompée tant de faveurs & tant de distinctions éclatantes , il se flatoit que par là il le rendroit enfin odieux au Peuple , qui bientôt s'en dégouteroit. Ainsi , en l'élevant , il ne songeoit qu'à lui creuser un précipice. Cicéron ne

travailloit aussi que pour sa propre grandeur. Son foible étoit de vouloir dominer dans la République, non pas véritablement par le crime & par la violence, mais par la voie de la persuasion. Outre qu'il vouloit s'appuyer du crédit de Pompée, il étoit bien aise de faire sentir au Peuple & à la Noblesse, qui formoient dans l'Etat deux partis & comme deux Républiques, qu'il étoit en état de faire pancher la balance du côté où il se rangeroit. En effet ce fut toujours sa politique, de ménager également ces deux Corps, en se déclarant tantôt pour l'un, & tantôt pour l'autre.

Pompée, qui venoit de finir la guerre contre les Pirates, étoit encore dans la Cilicie, lorsqu'il reçut les lettres qui lui apprenoient tout ce que le Peuple avoit ordonné en sa faveur. Comme ses amis, qui étoient présents, l'en félicitoient, & lui marquoient leur joie, on dit que tout d'un coup il fronça les sourcils, frapa sa cuisse, & s'écria comme surchargé & fâché de ce nouveau commandement :
*O dieux, que de travaux sans fin !
 N'aurois-je pas été plus heureux d'être un homme inconnu & sans gloire ?*

AN. M. 39

AV. J. C.

Plut. ii

Pomp. p

634-636.

Dio. C

l. 36. p.

25.

App. p. 2

Ne cesserai-je donc jamais de faire la guerre , & d'avoir le harnois sur le dos ? Ne pourrai-je jamais me dérober à l'envie qui me persécute , & vivre doucement à la campagne avec ma femme & mes enfans ?

C'est là un langage assez ordinaire aux ambitieux , même à ceux qui ontrent le plus cette passion. Mais s'ils viennent à bout de se faire illusion à eux-mêmes , il est rare qu'ils trompent les autres , & le public n'est point leur dupe. Ici , les amis de Pompée , même les plus familiers , ne pouvoient supporter cette dissimulation. Car il n'y en avoit pas un seul qui ne connût que son ambition naturelle & sa passion de commander , rallumées encore par le différend qu'il avoit avec Luculle , lui faisoient trouver une satisfaction plus parfaite & plus délicate dans la nouvelle charge dont on l'honoroit. Aussi , bientôt ses actions le démasquèrent , & découvrirent ses véritables sentimens.

La première démarche qu'il fit en arrivant dans les provinces de son Gouvernement , fut de défendre qu'on obéît en quoi que ce fût aux ordres de Luculle. Dans sa marche , il ne con-

ferva rien de tout ce que son prédécesseur avoit ordonné. Il déchargea les uns des peines auxquelles Luculle les avoit condamnés : il ôta aux autres les récompenses qu'il leur avoit accordées : enfin en toutes choses il n'eut en vûe que de faire voir aux partisans de Luculle, qu'ils s'attachoient à un homme qui n'avoit nulle autorité & nul pouvoir. L'aieul maternel de Strabon, fort mécontent de Mithridate qui avoit fait mourir plusieurs de ses proches, pour se venger de sa cruauté avoit embrassé le parti de Luculle, & lui avoit livré quinze places de la Cappadoce. Luculle le combla d'honneurs, & lui promit de le récompenser comme le méritoit un service si considérable. Pompée, loin d'avoir égard à des engagements si justes & si raisonnables qu'avoit pris son prédécesseur par la seule vûe du bien public, affecta d'y donner une atteinte générale, & regarda comme ses ennemis tous ceux qui avoient eu quelque liaison d'amitié avec Luculle.

Strab. L. 11

P. 557. 558.

Il arrive assez souvent qu'un successeur s'attache à diminuer le prix des actions de celui qui l'a précédé, pour s'arroger à lui seul tout l'hon-

neur : mais je ne sai si jamais personne s'est porté à des excès aussi crians que le fait ici Pompée. On vante extrêmement ses grandes qualités & ses conquêtes sans nombre : une si basse & si odieuse jalousie doit en ternir, ou plutôt en effacer tout l'éclat. Voila par où Pompée jugea à propos de débiter.

Luculle s'en plaignit amèrement. Leurs amis communs, pour les réconcilier, ménagèrent une entrevûe. Elle se passa d'abord avec toute la politesse possible, & avec toutes les marques réciproques d'estime & d'amitié. Ce n'étoient que des complimens, & un langage qui ne passoit pas les lèvres, & qui ne coûte rien aux Grands. Bientôt le cœur s'expliqua. La conversation s'étant échauffée peu-à-peu, on en vint jusqu'aux injures, Pompée reprochant à Luculle son avarice, & Luculle reprochant à Pompée son ambition : en-quoi ils disoient vrai l'un & l'autre. Ils se séparèrent plus brouillés & plus ennemis qu'auparavant.

Luculle partit pour Rome, où il porta quantité de livres qu'il avoit ramassés dans ses conquêtes, dont il

fit une bibliothèque, qui étoit ouverte à tous les sàvans & à tous les curieux qu'elle attira chez lui en grand nombre. Ils y étoient reçus avec toute sorte d'honnêtetés & d'agrémens. On accorda à Luculle l'honneur du triomphe, mais ce ne fut qu'après de longues contestations.

Ce fut lui qui apporta le premier des cerises à Rome, qui jusques-là avoient été inconnues dans l'Europe. Elles furent ainsi appellées du nom de Cérastonte, ville de Cappadoce. *Plin. L. 15 cap. 25.*

Pompée commença par engager dans les intérêts des Romains Phraate, roi des Parthes. C'étoit celui dont il a déjà été parlé, & qui étoit surnommé *Dieu*. Il fit avec lui un traité & une alliance offensive & défensive. Il offrit aussi la paix à Mithridate : mais ce Prince, se croiant sûr de l'amitié & de l'assistance de Phraate, n'en avoit point voulu entendre parler. Quand il apprit que Pompée l'avoit prévenu, il envoya pour traiter avec lui. Mais Pompée ayant demandé pour préliminaire qu'il mît bas les armes, & qu'il lui remît tous les déser-teurs, peu s'en fallut qu'il n'excitât par là une mutinerie dans l'armée de Mithridate.

Comme il y avoit dans cette armée quantité de déser-teurs, ils ne pouvoient pas souffrir qu'on parlât de les livrer à Pompée, & le reste de l'armée ne pouvoit consentir à se voir affoiblie par la perte de leurs camarades. Pour les appaiser, Mirhidate fut obligé de leur dire qu'il n'avoit en-voié ses Ambassadeurs, que pour voir en quel état se trouvoit l'armée Romaine, & de leur jurer qu'il ne feroit point de paix avec les Romains ni à ces conditions, ni à aucune autre.

Pompée aiant distribué sa flotte en différens endroits pour garder toute la mer qui est entre la Phénicie & le Bosphore, marcha par terre contre Mithridate, qui avoit encore trente mille hommes de pié, & deux ou trois mille chevaux, mais qui n'osoit pourtant en venir à une bataille. Ce Prince étoit campé sur une montagne très forte, & où il ne pouvoit être forcé : mais il l'abandonna à son approche comme manquant d'eau. Pompée s'en saisit d'abord, & conjecturant par la nature des plantes, & par d'autres signes, qu'il devoit y avoir dans ce lieu beaucoup de sources, il ordonna que l'on creusât par tout des

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 233
puits, & dans un moment tout le camp
eut de l'eau en abondance. Pompée ne
pouvoit assez s'étonner que Mithrida-
te, faute d'attention & de curiosité,
eût ignoré si lointains une ressource si
importante & si nécessaire.

Bientôt après il le suivit, campa au-
tour de lui, & l'enferma dans son camp
avec de bons retranchemens qu'il éle-
va tout autour. Ils avoient de circuit
près de huit lieues, & étoient fortifiés
d'espace en espace de bonnes tours. 190 fadon
Mithridate, soit par crainte, soit par
négligence, lui laissa achever son ou-
vrage. Le dessein de Pompée étoit de
l'affamer. En effet il le réduisit à une
telle disette, que ses troupes furent
obligées de se nourrir des bêtes de
somme qui étoient dans le camp. Il n'y
eut que les chevaux d'épargnés. Après
avoir soutenu cette espèce de siège
pendant quarante-cinq ou cinquante
jours, Mithridate se sauva une nuit
sans être apperçu avec l'élite de son
armée. Il avoit fait tuer auparavant
toutes les personnes inutiles, & tous
les malades.

Pompée se mit incontinent à le
poursuivre, l'atteignit près de l'Euphrate, campa près de lui, & crai-

gnant que pour lui échaper il ne se hâtât de passer ce fleuve, il sortit de ses retranchemens, & fit marcher de nuit son armée en bataille. Son dessein étoit simplement d'enveloper alors les ennemis pour les empêcher de s'enfuir, & de les attaquer le lendemain à la pointe du jour. Mais tout ce qu'il avoit de vieux Officiers firent tant par leurs prières & par leurs remontrances, qu'ils le déterminèrent à combattre sans attendre le jour : car la nuit n'étoit pas fort obscure, & la lune donnoit assez de lumière pour distinguer les objets, & s'entre-reconnoître. Pompée ne put se refuser à l'ardeur des troupes, & les mena contre l'ennemi. Les Barbares n'osèrent les attendre, & saisis de fraieur ils se mirent d'abord en fuite. Les Romains en firent un grand carnage. Il y eut plus de dix mille hommes tués sur la place, & tout le camp fut pris.

Mithridate, avec huit cens chevaux, s'ouvrit, dès le commencement du combat, un chemin l'épée à la main au travers de l'armée Romaine, & passa outre. Mais ces huit cens chevaux se débandèrent & se dissipèrent bientôt, & il se trouva seul avec trois

de ses gens , du nombre desquels étoit Hypsicratia une de ses épouses, femme d'un courage mâle , & d'une audace guerrière ; ce qui faisoit qu'on l'appelloit Hypsicrates , changeant la terminaison de son nom de femme en celle d'un nom d'homme. Ce jour-là elle montoit à cheval , & étoit habillée comme un Persan. Elle suivit toujours le Roi , résistant à toutes les fatigues de ses longues courses , & ne se lassant jamais de le servir , & de panser elle-même son cheval , jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à une forteresse , où étoient l'or & l'argent du Roi , & ses plus précieux meubles. Là après avoir distribué les robes les plus magnifiques à ceux qui se rassemblèrent autour de lui , il fit présent à chacun de ses amis d'un poison mortel , afin qu'aucun d'eux ne tombât vif , s'il ne vouloit , au pouvoir des ennemis.

Ce malheureux fugitif ne vit plus de ressource pour lui que du côté de Tigrane son gendre. Il lui envoya des Ambassadeurs , pour lui demander la permission de se réfugier chez lui , & du secours pour rétablir ses affaires absolument ruinées. Tigrane étoit pour lors en guerre avec son fils. Il fit arrêter

Plut. in

Pomp. p.

636. 637.

App. p.

242. 243.

Dio. C.

l. 36. p.

626.

ces Ambassadeurs, les fit jetter en prison, & mit la tête de son beau-pere à mille prix, promettant cent talens à quiconque pourroit s'en saisir, ou le tuer; sous prétexte que c'étoit Mithridate qui avoit fait prendre les armes à son fils contre lui, mais en effet pour faire la cour aux Romains, comme nous le verrons bientôt.

Pompée, après la victoire qu'il venoit de remporter, mena son armée dans la grande Arménie contre Tigrane. Il le trouva en guerre avec son fils, qui portoit le même nom que lui. On a vû ci-dessus que ce Roi d'Arménie avoit épousé Cléopatre, fille de Mithridate. Il en avoit eu trois fils, dont il en avoit fait mourir deux sans sujet. Le troisiéme, pour se dérober à la cruauté d'un pere si dénaturé, se sauva chez Phraate roi des Parthes, dont il avoit épousé la fille. Son beau-pere le ramena en Arménie à la tête d'une armée, & ils assiégèrent Artaxate. Mais trouvant la place très forte, & pourvûe de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un long siège, Phraate lui laissa une partie de l'armée pour continuer le siège, & s'en retourna dans ses Etats avec le reste. Tigrane

le pere vint bientôt après fondre avec toutes ses troupes sur son fils , le battit , & le chassa du pays. Ce jeune Prince , après ce malheur , avoit dessein de se rendre auprès de Mithridate son grand-pere. Mais en y allant , il apprit sa défaite , & se vit déchu de l'espérance qu'il avoit d'obtenir de lui du secours. Il prit donc le parti de se jeter entre les bras des Romains. Il entra dans leur camp , & vint supplier Pompée de le prendre sous sa protection. Pompée le reçut fort honnêtement , & fut bien aise de sa venue : car , allant porter la guerre en Arménie , il avoit besoin d'un guide comme lui. Il se fit donc mener par lui droit à Artaxate.

Tigrane , effraïé de cette nouvelle , & sentant bien qu'il n'étoit pas en état de résister à une armée si puissante , prit le parti de recourir à la générosité & à la clémence du Général Romain. Il lui remit entre les mains les Ambassadeurs que Mithridate lui avoit envoyés , & les suivit lui-même de fort près. Sans prendre aucune précaution , il entra dans le camp des Romains , & vint mettre sa personne & sa couronne à la discrétion de Pompée &



content : qu'il n'estoit point
d'être vaincu par un homme
ne pouvoit vaincre ; & qu'on
sans deshonneur se soumettoit
que la fortune avoit élevé au-
tous les autres.

Quand il fut arrivé à chev-
Penceinte du camp, deux Hi-
Pompée sortirent au-devant
lui ordonnèrent de descen-
d'entrer à pié, lui disant qu'
on n'avoit vû d'étranger pass-
val dans un camp Romain.
obéit, & ôtant même son é-
donna à ces Huissiers : & ensi-
il fut assez près de Pompée
son diadème il voulut le me-
piés, & se prosternant hont

a Mox ipse supplex & vel secundam
præsens se regnumque di- ille esset, se
tioni ejus permisit, præ- rabilem futuri

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 261
re , lui embrasser les genoux.
Pompée courut à lui pour l'em-
brasser , & le prenant par la main il le
dans sa tente , le fit asseoir près
à sa droite , & son fils le jeune
ne à sa gauche. Après quoi il le
au lendemain , pour entendre
il avoit à lui dire , & invita
e & le fils à souper ce soir-là
ui. Le fils refusa de s'y trouver
son pere ; & comme il ne lui
donné aucune marque de respect
nt l'entrevûe , & l'avoit traité
a même indifférence qu'il auroit
à l'étranger , Pompée fut fort cho-
e cette conduite. Il ne négligea
ourtant tout-à-fait ses intérêts ,
enant connoissance de l'affaire
grane. Après avoir condamné le
igrame à paier six mille talens
omains pour les frais de la guerre
leur avoit faite sans sujet , & à
céder toutes ses conquêtes en
le l'Euphrate ; il ordonna que ce
régneroit dans son ancien-
ne d'Arménie Majeure , & que
s auroit la Gordienne & la So-
deux provinces limitrophes de
énie , pendant la vie de son pere ,
ès sa mort tout le reste de ses

*Dix-huit
millions.*

Etats ; en réservant pourtant au père les trésors qu'il avoit dans la Sophène, sans lesquels il lui eût été impossible de payer aux Romains la somme que Pompée exigeoit de lui.

Le pere fut fort content de ces conditions , qui lui laissoient encore une Couronne. Mais le fils , qui s'étoit mis des chimères dans la tête , ne put goûter un Décret qui lui ôtoit ce qu'il s'étoit promis. Il en fut même si mécontent , qu'il voulut se sauver pour aller exciter de nouveaux troubles. Pompée , qui se douta de son dessein, le fit garder à vûe : & quand il vit qu'il refusoit absolument de consentir que son pere retirât ses trésors de la Sophène , il le fit mettre en prison. Ensuite , aiant découvert qu'il faisoit solliciter la Noblesse d'Arménie à prendre les armes , & qu'il tâchoit d'y engager aussi les Parthes , il le mit avec ceux qu'il réservoir pour le triomphe.

Peu de tems après , Phraate , roi des Parthes , envoya redemander à Pompée ce jeune Prince qui étoit son gendre , & lui représenter qu'il devoit terminer ses conquêtes à l'Euphrate. Pompée fit réponse , que le jeune Tigrane touchoit de plus près à son pere qu'à son

beau-pere ; & que pour ses conquêtes , il leur donneroit les bornes que la raison & la justice lui prescriront , mais sans prendre la loi de personne.

Quand on eut laissé prendre à Tigrane les trésors de la Sophène , il paia les six mille talens ; & fit outre cela présent à l'armée Romaine de cinquante dragmes pour chaque simple soldat , de mille à chaque Centenier , de dix mille à chaque Tribun , & par cette libéralité il obtint le titre d'Ami & d'Allié du peuple Romain. Elle lui seroit pardonnable , s'il ne l'avoit pas souillée par des bassesses indignes d'un Roi.

25 livres.

500 livres.

5000 livres.

Pompée donna à Ariobarzane la Cappadoce entière , & y ajouta la Sophène & la Gordienne , qu'il avoit destinées au jeune Tigrane.

Après avoir tout réglé en Arménie , Pompée marcha vers le nord à la poursuite de Mithridate. Il trouva sur les bords du Cyrus * les Albaniens & les Ibériens , deux puissantes nations situées entre la mer Caspienne & le Pont Euxin , qui entreprirent de l'arrêter : mais il les battit , & obligea les Alba-

*Plut. in**Pomp. p. 637.**Dio. Cass.**l. 36. p. 28-**33.**App. p. 242-**245.*

* Ce fleuve est appelé *Cyrus* par quelques Auteurs.

niens à demander la paix. Il la leur accorda, & passa l'hiver dans leur pays.

Ann. M. 1939.

Av. J. C. 65.

L'année suivante, il se mit de fort bonne heure en campagne contre les Ibériens. C'étoit une nation fort guerrière, & qui n'avoit jamais encore été soumise. Elle avoit toujours conservé sa liberté pendant que les Médes, les Perses, & les Macédoniens avoient eu successivement l'Empire de l'Asie. Pompée vint à bout de domter ces Peuples, quoiqu'il s'y trouvât d'assez grandes difficultés, & les obligea de demander la paix. Le Roi des Ibériens lui envoya un lit, une table, & un trône, le tout d'or massif, le priant de recevoir ces présens pour gages de son amitié. Pompée les remit entre les mains des Trésoriers pour le Trésor public. Il soumit aussi les peuples de la Colchide, & fit prisonnier leur Roi Oltace, qu'il mena ensuite dans son triomphe. De là il revint sur ses pas en Albanie, pour châtier cette nation de ce qu'elle avoit repris les armes pendant qu'il étoit aux prises avec les Ibériens, & avec ceux de la Colchide.

L'armée des Albaniens étoit commandée par Cosis frere du Roi Orode.

Ce Prince, dès qu'on en fut venu aux mains, s'attacha à Pompée, & courant sur lui, il lui lança son javelot. Mais Pompée l'ayant joint, lui appuya sa javeline avec tant de roideur, qu'il le perça d'outre en outre, & le jeta mort aux pieds de son cheval. Les Albaniens furent battus, & il s'en fit un grand carnage. Cette victoire obligea le Roi Orode à acheter le renouvellement de la paix, qu'il avoit faite avec les Romains l'année précédente, par de grands présens, & en donnant ses fils en otage aux Romains pour sûreté qu'il l'observeroit mieux que par le passé.

Mithridate cependant avoit passé l'hiver à Dioscourias sur le Pont Euxin au Nord-Est. Dès que le printems fut venu, il marcha vers le Bosphore Cimmérien, en traversant le pays de diverses nations des Scythes, dont quelques-unes le laissèrent passer de leur bon gré, & d'autres y furent contraintes par la force. Ce royaume du Bosphore Cimmérien est le même que nous appellons aujourd'hui la Tartarie Crimée: & c'étoit alors une province de l'Empire de Mithridate. Il l'avoit donné en appanage à un de ses

fait la paix avec eux, & l'avait
vécue inviolablement jusqu'alors
voit bien que cette conduite
soit extrêmement à son pere,
il appréhendoit fort sa présence
se raccommoder avec lui, il
voit des Ambassadeurs sur la
qui lui représentèrent que c'est
la nécessité de ses affaires qui
oblige d'agir contre son incl.
Mais voyant que son pere ne se
point soucier à ses raisons,
de se sauver par mer, & fut
des vaisseaux que Mithridate a
croiser exprès sur la route.
mieux se cacher, que de tombera
mains de son pere.

Pompée ayant achevé la guerre
le nord, & voyant qu'il étoit
ble de suivre Mithridate dans

, & se rendit maître de tout cet empire. Scaurus réduisit la Célé-Syrie Damas, & Gabinus tout le reste qu'au Tigre : c'étoient deux de ses eutenans Généraux. Antiochus l'Asiatique, fils d'Antiochus Eusébe, l'héritier de la maison des Séleucides, qui sans la permission de Luculle régnoit depuis quatre ans dans une partie de pays-là, dont il s'étoit saisi quand Crassus l'abandonna, vint le prier par son moien il pût être rétabli sur le trône de ses peres. Mais Pompée ne voulut pas l'entendre, & le dépouilla de tous ses Etats, dont il fit une province Romaine. Ainsi, pendant qu'on étoit l'Arménie à Tigrane qui avoit souffert beaucoup de mal aux Romains pendant le cours d'une longue guerre, dépouilla Antiochus qui ne leur avoit jamais fait aucun tort, & ne méritoit point du tout le traitement qu'on lui fit. La raison qu'on en donna fut que les Romains avoient conquis la Syrie sur Tigrane : qu'il n'étoit juste qu'ils perdissent le fruit de leur victoire : qu'Antiochus étoit un prince qui n'avoit ni le courage ni la capacité nécessaires pour défendre les siens : que le mettre entre ses mains,

*Appian. in
Syr. p. 133.
Justin. l. 40.
cap. 2.*

ce seroit l'exposer aux ravages & aux courses continuelles des Juifs & des Arabes, ce que Pompée n'avoit garde de faire. En conséquence de ce raisonnement, Antiochus perdit sa Couronne, & fut réduit à la nécessité de vivre en simple particulier. C'est en lui que finit l'Empire des Séleucides en Asie, qui avoit duré près de deux cens cinquante ans.

M. 393.
J. C. 65.

Pendant ces expéditions des Romains en Asie, il arriva de grandes révolutions en Egypte. Les Alexandrins, lassés d'Alexandre leur Roi, se soulevèrent; & après l'avoir chassé, appelèrent Ptolémée Aulète pour remplir sa place. Cette histoire sera traitée avec étendue dans l'Article suivant.

Plut. in
Pomp. pag.
8. 639.

Pompée s'étant transporté à Damas, y régla plusieurs affaires de l'Egypte & de la Judée. Pendant le séjour qu'il y fit, il s'y rendit jusqu'à douze têtes couronnées qui venoient lui faire leur cour, & qui s'y trouverent tous en même tems.

Val. Max.
5. 6. 7.

C'est pour lors qu'on vit un beau combat d'amitié & de respect entre un pere & un fils : combat rare dans les tems dont nous parlons, où les meurtres & les parricides les plus affreux

suivroient le chemin au trône. Ariobarzane, Roi de Cappadoce, se démit volontairement de son royaume en faveur de son fils, & lui mit le diadème sur la tête en présence de Pompée. Des larmes sincères coulèrent alors en abondance des yeux de ce fils véritablement affligé de ce qui auroit fait la joie des autres. C'est la seule occasion où il crut la désobéissance permise, & il auroit constamment persisté dans le refus d'accepter le sceptre, si l'ordre de Pompée ne fût intervenu, & ne l'eût obligé de céder enfin à l'autorité paternelle. C'est le second exemple que fournit la Cappadoce d'un pareil combat de générosité. Nous avons parlé en son lieu du fait des deux Ariarthes.

Comme il y avoit encore dans le Pont & dans la Cappadoce plusieurs places fortes entre les mains de Mithridate, Pompée jugea à propos d'y retourner pour les réduire. Il les soumit en effet presque toutes à son arrivée : & il alla ensuite passer l'hiver à Aspis, ville du Pont.

a Nec ullum finem tam egregium certamen habuisset, nisi patriæ voluntari autoritas Pompei adfuisset. *Valer. Max.*

main il voulût bien le lui
Pompée n'accepta de ces préfe
eux qui pouvoient servir à
ment des temples. Quand Mitrid
fut ce qu'avoit fait Stratonice
se venger de la facilité avec la
elle s'étoit rendue, qu'il re
comme une trahison, il tua Xi
sous les yeux de sa mere, qui
triste spectacle de l'autre bord
troit.

Caiene, ou la Ville-neuve, d
plus forte de toutes les places d
Aussi étoit-ce là que Mithridat
la plus grande partie de son tré
ce qu'il possédoit de plus pré
parce qu'il la regardoit comme
nable: mais elle ne le fut pas p
Romains. Pompée la prit, &
elle tout ce que Mithridate y

Dans l'un il marquoit les personnes qu'il avoit empoisonnées, entr'autres son propre fils Ariarathe, & Alcée de Sardes, ce dernier parce qu'il avoit remporté sur lui le prix de la course des chevaux. Quelle bizarrerie ! Avoir-il peur que le public & la postérité ne fussent pas instruits de ses crimes, ni de leurs motifs ?

On y trouva aussi les Mémoires de Médecine, que Pompée fit traduire en latin par Lénée, bon Grammairien, qui étoit un de ses affranchis, & on les publia ensuite dans cette langue. Car, entre les autres qualités extraordinaires de Mithridate, il avoit celle d'être très habile dans la Médecine. Ce fut lui qui inventa le contrepoison admirable qui porte encore son nom, & dont les Médecins se sont si bien trouvés, qu'on l'emploie encore aujourd'hui avec succès. *Plin. l. 24. cap. 2.*

Pompée, pendant le séjour qu'il fit à Aspis, régla les affaires du pays, autant que l'état où étoient les choses pouvoit le permettre. Dès que le printemps fut revenu, il retourna en Syrie pour faire la même chose. Il ne crut pas devoir songer à poursuivre Mithridate dans le royaume du Bosphore, où *AN. M. 3940
AV. J. C. 64
Joseph. Ant. 14. 5. 6
Plus. in Pomp. pag 639-641.
Dio. Cass. l. 37. p. 34
App. p. 246
291.*

il étoit encore retourné. Il eût falu pour cela faire le tour du Pont Euxin avec une armée, & traverser des pays habités par des nations barbares, dont quelques-uns même étoient déserts : entreprise fort dangereuse, & où l'on couroit risque de périr. Ainsi, tout ce que put faire Pompée, fut de poster de telle manière la flore Romaine, qu'elle empêchât tous les convois qu'on eût pu envoyer à Mithridate. Il crut par là le pouvoir réduire à la dernière extrémité, & dit, en partant, qu'il laissoit à Mithridate un ennemi plus redoutable que les armées Romaines : c'étoit la faim & la nécessité.

Ce qui le menoit avec tant d'ardeur en Syrie, étoit la passion démesurée & pleine de vanité qu'il avoit de pousser ses conquêtes jusqu'à la Mer Rouge. En Espagne, & avant cela en Afrique, il avoit porté les armes Romaines jusques à l'Océan occidental, des deux côtés du détroit de la Méditerranée. Dans la guerre contre les Albaniens, il les avoit étendues jusques à la Mer Caspienne. Il croioit qu'il ne manquoit plus à sa gloire que de les pousser jusqu'à la Mer Rouge. En ar-

rivant en Syrie, il déclara Antioche & Séleucie sur l'Oronte villes libres, & continua sa marche vers Damas, d'où il comptoit aller attaquer les Arabes, & porter ensuite ses victoires jusqu'à la Mer Rouge. Mais il survint un accident qui l'obligea à suspendre toute autre affaire, & à se rendre dans le Pont.

Il lui étoit venu quelque tems auparavant une Ambassade de la part de Mithridate, qui demandoit la paix. Il faisoit proposer qu'on lui laissât, comme à Tigrane, la Couronne héréditaire; qu'il paieroit un tribut aux Romains, & leur céderoit tous ses autres Etats. Pompée répondit, qu'il vînt donc aussi en personne, comme avoit fait Tigrane. Mithridate ne put consentir à une telle bassesse, mais il proposa d'y envoyer ses enfans, & quelques-uns de ses principaux amis. Pompée ne voulut pas s'en contenter. Les négociations se rompirent, & Mithridate se remit à faire des préparatifs de guerre avec autant de vigueur que jamais. Pompée, qui en eut avis, jugea à propos de se rendre sur les lieux pour avoir l'œil à tout. Pour cet effet, il alla passer quelque tems à Amisus,

l'ancienne capitale du pays. Là, par une juste punition des dieux, dit Plutarque, son ambition lui fit commettre des fautes qui lui attirèrent le blâme de tout le monde. Il avoit taxé publiquement & décrié Luculle sur ce que, la guerre étant encore allumée, il avoit disposé des provinces, fait des présens, décerné des honneurs, & fait tout ce que les vainqueurs n'ont accoutumé de faire qu'après la guerre entièrement terminée ; & il tomba dans le même inconvénient. Car il disposa des Gouvernemens, & partagea les Etats de Mithridate en provinces, comme si la guerre eût été finie. Mais Mithridate vivoit encore, & l'on devoit tout craindre d'un Prince inépuisable en ressources, que les plus grands revers ne pouvoient déconcerter, & à qui ses pertes mêmes sembloient inspirer un nouveau courage & donner de nouvelles forces. Alors en effet, dans le tems qu'on le croioit perdu sans retour, il méditoit de faire avec les troupes qu'il avoit levées une terrible invasion jusques dans le cœur de l'Empire Romain.

Dans la distribution des récompenses, Pompée donna l'Arménie Mineu-

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 275
re , avec plusieurs villes & pays voisins,
à Déjotare , Prince de Galatie , qui
étoit toujours demeuré attaché aux
intérêts des Romains pendant cette
guerre , & lui accorda le titre de Roi.
C'est ce même Déjotare , qui aiant
toujours été depuis attaché par recon-
noissance à Pompée , encourut la haine
de César , & eut besoin d'être défendu
par l'éloquence de Cicéron.

Il. fit aussi en même tems Archélaüs
Grand-Prêtre de la Lune , qui étoit la
grande déesse des Comaniens dans le
Pont , & lui donna la souveraineté du
lieu , qui contenoit bien six mille per-
sonnes , toutes dévouées au culte de
cette déesse. J'ai déjà marqué que cet
Archélaüs étoit fils de celui qui avoit
commandé en chef les troupes que
Mithridate avoit envoyées en Grèce
dans la première guerre qu'il eut avec
les Romains , & qui aiant été disgracié
par Mithridate , s'étoit retiré chez
les Romains avec son fils. Ils leur
étoient toujours demeurés depuis très-
affectionnés , & leur avoient été d'un
grand secours dans les guerres d'Asie.
Le pere étant mort , on donna au fils ,
pour récompenser les services de l'un
& de l'autre , cette Prêtrise de Comane

avec la Souveraineté qu'on y attachai

Pendant le séjour que fit Pompée dans le Pont, Artabâs Roi de l'Arabie Pétrée profita de son absence, & fit des courses dans la Syrie, qui en incommodèrent beaucoup les habitans. Pompée y revint. En passant, il trouva sur la route l'endroit où étoient les corps morts des Romains tués dans la défaite de Triarius. Il les fit enterrer avec grande solennité, ce qui lui gagna le cœur des soldats. De là Pompée continua sa marche vers la Syrie, pour y exécuter les projets qu'il avoit formés pour la guerre d'Arabie. Une importante nouvelle les interrompit.

Quoique Mirhridate eût perdu toute espérance de paix depuis le refus des ouvertures qu'il avoit fait faire à Pompée, & qu'il vît plusieurs de ses sujets quitter son parti, cependant, loin de perdre courage, il avoit formé le projet de traverser la Pannonie, & en passant les Alpes, d'aller attaquer les Romains dans l'Italie même, comme avoit fait Annibal : projet plus hardi que prudent, & qui lui étoit inspiré par sa haine invétérée, & par un desespoir aveugle. Un grand nombre de Scythes de son voisinage étoient

Entrés dans ses troupes, & avoient grossi considérablement son armée. Il avoit envoie des députés en Gaule solliciter les peuples de se joindre à lui quand il approcheroit des Alpes. Comme les grandes passions sont toujours fort crédules, & qu'on se flatte aisément de tout ce qu'on desire avec ardeur, il espéroit que le feu de la révolte parmi les esclaves d'Italie & de Sicile, peut-être mal éteint, pourroit se rallumer tout d'un coup à sa présence : que les Pirates reprendroient bientôt l'empire de la mer, & susciteroient de nouvelles affaires aux Romains : & que les peuples accablés par l'avarice & la cruauté des Magistrats & des Généraux, seroient ravis de se tirer par son moyen de l'oppression sous laquelle ils gémissaient depuis longtemps. Voilà les pensées qu'il rouloit dans son esprit.

Mais comme, pour exécuter ce projet, il falloit faire plus de cinq cents lieues, & traverser le pays qu'on appelle aujourd'hui la petite Tartarie, la Podolie, la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie, la Hongrie, la Stirie, la Carinthie, le Tirol, & la Lombardie, & passer trois grands fleu-

ves, le Borysthène, le Danube, & le Po : la seule idée d'une si rude & dangereuse marche, jeta une telle fraieur dans son armée, que, pour rompre son dessein, elle conspira contre lui, & élut Pharnace son fils pour Roi : c'étoit lui qui avoit excité cette revolte parmi les soldats. Alors Mithridate se voyant abandonné de tout le monde, & que son fils même ne vouloit pas lui permettre seulement de se sauver où il pourroit, se retira dans son appartement ; & après avoir donné du poison à ses femmes, à ses concubines, & à celles de ses filles qui étoient alors auprès de lui, il en prit lui-même : mais, comme il vit que le poison ne faisoit pas son effet sur lui, il eut recours à son épée. Le coup qu'il se donna ne suffisant pas, il fut obligé de prier un soldat Gaulois de l'achever. Dion dit que ce fut son propre fils qui le tua.

AN. M. 394.
AV. J. C. 63.

Mithridate avoit régné soixante ans, & en avoit vécu soixante & douze. Sa grande peur étoit de tomber entre les mains des Romains, & d'être mené en triomphe. Pour prévenir ce malheur, il portoit toujours sur lui du poison, afin de leur échaper par cette voie, s'il ne trouvoit pas

d'autre ressource. L'appréhension qu'il eut que son fils ne le livrât à Pompée, lui fit prendre la funeste résolution qu'il exécuta avec tant de promptitude. On dit communément que ce qui fit que le poison qu'il prit ne le tua pas, venoit de ce qu'il avoit tant pris de son contrepoison, que son tempérament en étoit devenu à l'épreuve du poison. Mais l'on prétend que c'est une erreur, & qu'il est impossible de trouver un remède particulier qui puisse servir d'antidote général contre toutes les espèces de poison.

Pompée étoit à Jéricho dans la Palestine, où les différens d'Hyrcan & d'Aristobule, dont nous avons parlé ailleurs, l'avoient amené, quand il reçut la première nouvelle de la mort de Mithridate. Elle lui fut apportée par des exprès dépêchés du Pont pour lui remettre en main les lettres de ses Lieutenans. Les exprès arrivant avec leurs lances couronnées de laurier, ce qui ne se pratiquoit que lorsqu'ils venoient annoncer quelque victoire ou quelque nouvelle importante & avantageuse, l'armée fut fort curieuse & avide de l'apprendre. Comme elle ne faisoit que commencer à former

son camp, & qu'elle n'avoit pas encore dressé le Tribunal de dessus lequel le Général leur parloit, sans s'amuser à en faire un de gazon, comme c'étoit l'ordinaire, parce qu'il auroit falu trop de tems, elle en fit un à la hâte des bars de leurs bêtes de somme, sur lequel Pompée monta sans façon. Il leur apprit la mort de Mithridate, & la manière dont il s'étoit tué lui-même; que son fils Pharnace soumettoit aux Romains, & sa personne & ses Etats; & qu'ainsi cette guerre fâcheuse, qui avoit duré si longtems, étoit enfin terminée. Ce fut un grand sujet de joie & pour le Général, & pour l'armée.

Telle fut la fin de Mithridate, Prince ^a, dit un Historien, dont il est difficile de se taire, & encore plus d'en parler: plein de vivacité dans les guerres; distingué par son courage; très grand quelquefois par les faveurs de la fortune, & toujours par la fermeté inébranlable de son ame; véritablement Général par la prudence & le

a Vir, neque silendus, neque dicendus sine cura: bello acerrimus, virtute eximius: aliquando fortis, semper animo magnus: consiliis durus, miles manu: odio in Romanos Annibal. Vell. Pat. l. 2, c. 18.

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 287
onfeil , & foldat par les coups de
main hardis & périlleux : un fecond
Annibal par la haine pour les Ro-
mains.

Cicéron dir de Mithridate, qu'après
Alexandre c'étoit le plus grand des
Rois : *ille rex post Alexandrum maxi-*
mus. Il eft bien certain que les Ro-
mains n'ont jamais eu de pareil Roi
en tête. On ne peut nier non plus qu'il
n'eût de grandes qualités : une vafte
étendue d'efprit qui embraffoit tout,
une fupériorité de génie capable des
plus grandes entreprifes , une fermeté
d'ame que les plus grands malheurs ne
pouvoient abbattre , une industrie &
une hardieffe inépuifables en reflour-
ces , qui après les plus grandes pertes
le faifoient reparoitre tout d'un coup
fur la fcène plus puiffant & plus terri-
ble que jamais. Je ne croi pas pourtant
qu'on puiffe le donner pour un Capi-
taine achevé : ce n'eft pas , ce me fem-
ble , l'idée qui réfulte de fes actions. Il
remporta d'abord de grands avanta-
ges , mais contre des Généraux fans mé-
rite & fans expérience. Depuis qu'on
lui eut oppofé Sylla , Luculle , Pom-
pée , ce ne fut plus de même , & l'on
ne voit pas que dans les batailles il fe

Academ.
Quæft. lib.
n. 3.

soit fait beaucoup d'honneur ni par l'habileté à se poster avantageusement, ni par la présente d'esprit dans les contretens inopinés, ni même par l'impudicité dans les occasions dangereuses & dans le feu de l'action. Mais, quand on lui supposeroit toutes les qualités d'un grand Général, son nom ne peut être qu'en horreur, quand on considère les meurtres & les parricides sans nombre dont il souilla son règne, & cette cruauté barbare qui ne respecta ni mere, ni femme, ni enfans, ni amis, & qui sacrifia tout à son insatiable ambition.

Ann. M. 3941.

Av. J. C. 63.

Joseph An-

tiq. xiv. 4-8.

& de Bello

Jud. 1-5.

Pompée étant arrivé en Syrie, alla droit à Damas, à dessein d'en partir pour commencer enfin la guerre d'Arabie. Quand Arétas, qui en étoit roi, vit son armée prête à entrer dans ses Etats, il envoya faire ses soumissions par une Ambassade.

Les troubles de la Judée occupèrent Pompée quelque tems. Il revint ensuite en Syrie, d'où il partit pour le Pont. En arrivant à Amisus, il y trouva le corps de Mithridate, que Pharnace son fils lui envoyoit, apparemment pour assurer Pompée par ses propres yeux de la vérité de la mort d'un ennemi

Plut. in

Pomp. p. 641.

App. p. 250-

252.

Dio. Cass.

l. 36. p. 35.

& 36.

qui lui avoit causé tant de peines & de fatigues. Il y avoit ajouté de grands présens, pour se le rendre favorable. Pompée reçut les présens, mais pour le corps, regardant l'inimitié comme éteinte par la mort, il lui fit tout l'honneur qui étoit dû à un Roi, & l'envoya à la ville de Sinope, pour y être enterré avec les Rois de Pont ses ancêtres, qui avoient là depuis longtems leur sépulture ordinaire; & ordonna les sommes qu'il falloit pour lui faire des funérailles roiales.

Dans ce dernier voiage, il prit possession de toutes les places qui étoient encore restées entre les mains de ceux à qui Mithridate les avoit confiées. Il trouva dans quelques-unes des richesses immenses, sur tout à Télaure, où étoit une partie des plus beaux meubles & des plus riches bijoux de Mithridate, avec son principal arsenal. On compta jusqu'à deux mille coupes d'onix enchassées dans de l'or, avec une si prodigieuse quantité de vaisselle de toute espèce, de meubles, & d'équipages de guerre pour homme & pour cheval, qu'il falut au Questeur, c'est-à-dire au Trésorier de l'armée, trente jours entiers pour en faire l'inventaire.

Pompée accorda à Pharnace le royaume du Bosphore pour récompense de son parricide, le déclara ami & allié du peuple Romain, & tourna sa marche vers la province d'Asie pour passer l'hiver à Ephèse. Ce fut là qu'il distribua les récompenses à son armée victorieuse. Il donna à chaque soldat quinze cens dragmes, (sept cens cinquante livres) & aux Officiers à proportion du poste qu'ils occupoient. Enfin la somme à laquelle se montèrent les libéralités qu'il fit des dépouilles de l'ennemi, alla jusqu'à seize mille talens, c'est-à-dire quarante-huit millions : & il en eut pourtant encore vingt mille (soixante millions) pour mettre au Trésor à Rome le jour de son entrée.

AN. M. 1943. Son triomphe dura deux jours, &
AV. J. C. 61. fut célébré avec une pompe extraordinaire. Pompée fit marcher devant lui trois cens vingt-quatre captifs des plus distingués : entre lesquels étoient Aristobule roi de Judée avec son fils Antigone, Olthace roi de Colchos, Tigrane fils de Tigrane roi d'Arménie ; la sœur, cinq fils, & deux filles de Mithridate. Au défaut de la personne de ce Roi, on porta en triomphe

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 285
ône & son sceptre, & un buste
il de la hauteur de huit coudées,
oit d'or.

www.libtool.com.cn

ARTICLE SECOND.

SECOND ARTICLE con-
l'histoire de trente-cinq ans, de
e commencement du règne de
née Aulète jusqu'à la mort de
atre, où finit le royaume d'Egy-
est-à-dire depuis l'an du Monde
jusqu'à l'an 3974.

§. I.

*née Aulète avoit été mis sur le
ne d'Egypte à la place d'Ale-
andre. Il se fait nommer ami &
é du peuple Romain par le crédit
César & de Pompée qu'il avoit
été bien cher. En conséquence il
able ses sujets d'impôts. Il est
issé du trône. Les Alexandrins lui
stituent Bérénice sa fille. Il va à
ma, & gagne à force d'argent les
frages des premiers de la Républi-
pour être rétabli. On lui oppose
Oracle de la Sibylle: malgré lequel
binus le rétablit à main armée
le trône, où il demeure jusqu'à sa
rt. La fameuse Cléopâtre sa fille*

lui succède avec son frere encore tout jeune.

www.libtool.com.cn

t. M. 3939.

t. J. C. 65.

Tom. IX.

425, &c.

NOUS AVONS VU comment Protémée Aulète étoit monté sur le trône d'Egypte. Alexandre son prédécesseur en ayant été chassé par ses sujets, s'étoit retiré à Tyr, où il mourut quelque tems après. Comme il ne laissoit point d'enfans, ni aucun autre Prince légitime du sang roial, il avoit fait le peuple Romain son héritier. Le Sénat, pour les raisons que j'ai rapportées, ne jugea pas à propos alors de prendre possession des Etats qui lui avoient été légués par le Testament d'Alexandre: mais aussi, pour montrer qu'il ne renonçoit pas à son droit, il résolut de recueillir une partie de la succession, & envoya des députés à Tyr pour demander quelques sommes que ce Roi y avoit laissées en mourant.

Les prétentions du peuple Romain ne se prescrivoient point; & c'étoit un établissement mal assuré, que de posséder un Etat, où il croioit en avoir de si bien fondées, à moins qu'on ne trouvât quelque moien de l'y faire renoncer. Tous les autres Rois d'Egypte avoient été amis & alliés de Rome.

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 287
oit un moien sûr pour Ptolémée
e faire reconnoître authentique-
t Roi d'Egypte par les Romains,
de se faire déclarer leur allié.
s autant qu'il lui étoit important
oir cette qualité, autant lui étoit-
ficile de l'obtenir. La mémoire du
ament de son Prédécesseur étoit
re toute récente; & comme on
ardonne point aux Princes les dé-
s qui ne conviennent pas à leur
lition, quoiqu'on leur en pardon-
ouvent de plus nuisibles, le sur-
i de *Joueur de flute*, que celui-ci
oit attiré, l'avoit mis en aussi
vaise estime à Rome qu'en Egy-

l ne desespéra pourtant pas de ve-
à bout de son entreprise. Toutes
voies qu'il prit pour arriver à son
, furent lontems inutiles; & il y
oparence qu'elles l'auroient tou-
s été, si César n'eût jamais été
sul, Cet esprit ambitieux, qui
oit bons tous les moiens & tous
expédiens qui le conduisoient à ses
, accablé de dettes immenses, &
avant ce Roi disposé à mériter à
e d'argent ce qu'il ne pouvoit ob-
ir de droit, lui vendit l'alliance de

*Sueton. in
Jul. Caf. cap.*

54. Dio. Cass.

*39. p. 97.
Strab. l. 7.*

pag. 796.

ple Romain.

AN. M. 3945.
AV. J. C. 58.

Quoique ce Prince tirât
de son royaume plus de deu
tant, il ne put trouver tou
cette somme sans surcharger
ment les sujets. Ils étoient
mécontents de ce qu'il n'avoit
pu revendiquer l'île de Cyp
un ancien appanage de l'Eg
en cas de refus, déclarer la g
Romains. Dans cette disposi
levées extraordinaires de deu
étoit obligé de faire, aiant
des aigrir, ils se soulevèrent
de violence, qu'il prit le parti
fuir pour mettre sa vie en
cacha si bien sa route, qu'à
Egypte qu'il étoit péri, ou l'

Dependant Ptolémée aiant abordé *Plut. in Cas*
 l'île de Rhodes, qui étoit sur son *con. Utic. p.*
 min pour aller à Rome, apprit *776.*

Caton, qui depuis la mort a été
 cellé dans l'histoire Caton d'Utique,
 toit arrivé aussi il y avoit quelque
 is. Ce Prince étant bien aise de
 féter avec lui sur ses affaires, le
 iver. Ce Prince étant bien aise de
 féter avec lui sur ses affaires, le
 iver. On va connoître ici la gran-
 r, ou plutôt la fierté Romaine.
 on lui fit dire, qu'il vînt lui-mê-
 le chercher, s'il vouloit lui parler.
 alla. Caton ne daigna pas se le-
 quand Ptolémée entra dans sa
 mbre; & le saluant comme un
 ame du commun, lui dit seule-
 it de s'asseoir. Le Roi, quoiqu'un
 troublé de cette réception, ne
 ôit pas d'admirer en lui-même,
 ment tant de hauteur & de fierté
 voit s'accorder dans un même
 ame avec la simplicité & la mo-
 ie qui paroissent dans son ha-
 ment & dans tout son équipage.
 s il fut bien plus surpris, lors-
 tant entré en matière, Caton le
 ra ouvertement, de ce qu'il quit-
 le plus beau royaume du monde,

avidité. Il lui conseilla donc d'aller en Egypte , & de s'y raccorder avec ses sujets ; ajoutant qu'il étoit prêt d'y accompagner le Roi , & lui offrant pour l'entreprendre & les bons offices.

Ptolémée , à ce discours , comme d'un songe , & aiant murement à tout ce que le lendemain lui avoit dit , reconnut qu'il avoit faite de quitter son royaume , & songeoit à y retourner avec les amis qu'il avoit avec lui , par Pompée pour le faire aller , (on devine bien dans ces vûes ,) le détournèrent de suivre le conseil de Caton. Il eut tout de s'en repentir , quand il se vit dans cette superbe ville , redoublant de solliciter son affaire de porte à porte .

La guerre dans les Gaules. Mais Pompée, qui y étoit, le logea chez lui, & ^{Plin. l. 33. c. 10.} n'oublia rien pour le servir. Outre l'argent qu'il avoit reçu de ce Prince conjointement avec César, Ptolémée avoit ^{Cic. ad fam. mil. lib. 1. Ep. 1-4.} depuis cultivé son amitié par divers ^{Id. in Pison. n. 48-50.} services qu'il lui avoit rendus dans la ^{Id. pro Calp. n. 23. 24.} guerre de Mithridate, & lui avoit entrete-
 nu huit mille chevaux à ses dépens dans celle de Judée. S'étant donc plaint au Sénat de la rébellion de ses sujets, il demanda qu'on les remît sous son obéissance, ainsi que l'alliance qu'on lui avoit accordée y obligeoit les Romains. La faction de Pompée lui fit obtenir ce qu'il demandoit. Le Consul Lentulus, à qui la Cilicie, séparée de l'Egypte seulement par la côte de Syrie, étoit échue par le sort, fut chargé de rétablir Ptolémée sur le trône.

Mais, avant que son Consulat fût ^{AN. M. 3947.} achevé, les Egyptiens aiant appris que ^{AV. J. C. 174.} leur Roi n'étoit pas mort comme ils le croioient, & qu'il étoit allé à Rome, y envoièrent une Ambassade solennelle pour justifier leur revolte devant le Sénat. Cette Ambassade étoit composée de plus de cent personnes, dont le chef étoit un célèbre philosophe nommé Dion, qui avoit à Rome des amis con-

fidérables, Ptolémée en aiant eu avis, trouva le moien de faire périr par le fer ou par le poison la plupart des Ambassadeurs; & il intimida si fort ceux qu'il ne put corrompre ni faire tuer, qu'ils n'osèrent ni s'acquitter de leur commission, ni demander justice de tant de meurtres. Mais comme cette cruauté fut connue de tout le monde, elle acheva de le rendre aussi odieux qu'il étoit méprisé; & les profusions immenses qu'il faisoit pour gagner les plus pauvres & les plus intéressés du Sénat devinrent si publiques, qu'on ne parloit d'autre chose dans toute la ville.

Un mépris des loix si marqué, une audace si effrénée, excitèrent l'indignation de tout ce qui restoit de gens de bien dans le Sénat. M. Favonius entre autres, philosophe Stoïcien, fut le premier qui s'y déclara contre Ptolémée. Sur sa requête, il fut résolu qu'on manderoit Dion, pour être instruit de la vérité du fait par sa bouche. Mais la brigade du Roi, composée de celle de Pompée & de Lentulus, de ceux qu'il avoit corrompus par argent, & de ceux qui lui en avoient prêté pour corrompre les autres, agit si ouvertement en sa faveur, que Dion n'osa

maître : & Ptolémée l'ayant aussi fait
uer peu de tems après, quoique celui
qui fit le coup en fut accusé juridique-
ment, le Roi en fut quitte pour sou-
tenir qu'il en avoit eu un juste sujet.

Soit que ce Prince crût n'avoir plus
rien à faire à Rome qui demandât sa
présence, soit qu'il craignît d'y rece-
voir quelque affront, haï comme il
étoit, s'il y demeurait davantage, il en
partit peu de jours après, & se retira à
Ephèse dans le temple de la déesse,
attendant la décision de sa destinée.

En effet, son affaire faisoit plus de
bruit à Rome que jamais. Un des Tri-
buns du peuple, il s'appelloit C. Caton,
jeune homme vif, entreprenant, & qui
ne manquoit pas d'éloquence, se dé-
clara par de fréquentes harangues con-
tre Ptolémée & Lentulus, & il fut écou-
té du peuple avec un plaisir singulier &
un applaudissement extraordinaire.

Pour fairé jouer une nouvelle ma-
chine, il attendit qu'on eût nommé de
nouveaux Consuls; & dès que Lentulus
fut sorti de charge, il produisit devant
le peuple un Oracle de la Sibylle, qui
portoit : *Si un roi d'Egypte, ayant besoin
de secours, s'adresse à vous, vous ne lui
refuserez pas votre amitié : mais pour-*

AN. M. 394
AV. J. C. 5



etoit a propos de les divulger
Caton , craignant que la brig
n'y fît résoudre de supprimer
qui étoit si contraire à ce Pi
senta aussitôt au peuple les l
positaires des Livres sacrés ,
gea , par l'autorité que sa
Tribun lui donnoit , d'expe
blic ce qu'ils y avoient trouv
mander l'avis du Sénat.

Ce fut un nouveau coup
pour Ptolémée & pour Len
paroles de la Sibylle étoient
eises , pour ne pas faire sur l
toute l'impression que leur
souhaitoient. Aussi Lentulu
Consulat étoit fini , ne voul
cevoir en face l'affront de
quer le Décret du Sénat

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 195
né Marcellinus , ennemi déclaré
ompée , aiant proposé l'Oracle au
 , il fut arrêté qu'on y auroit
 , & qu'il paroït dangerieux
la République de rétablir par for-
Roi d'Egypte.

ne faut pas croire que dans le Sénat
ût aucune personne assez simple ,
utôt assez stupide , pour ajouter
un tel Oracle. Personne ne dou-
qu'il n'eût été fabriqué exprès
la conjoncture présente , & qu'il
t l'ouvrage d'une intrigue secrète
olitique. Mais il avoit été publié
prouvé dans l'assemblée du peu-
crédule & superstitieux jusqu'à
ès , & le Sénat ne pouvoit plus
orter un autre jugement.

e nouvel incident obligea Ptolé-
à changer de batterie. Voiant
Lentulus avoit trop d'ennemis à
ie , il abandonna le Décret qui
oit commis pour son rétablisse-
t , & fit demander par Ammonius
Ambassadeur qu'il avoit laissé à
ie , que cette commission fût don-
l Pompée , parce que ne pouvant
être exécutée à force ouverte à
de l'Oracle , il jugea , avec rai-
qu'il falloit substituer à la force

une homme d'une grande autorité. Et Pompée se trouvoit alors au plus haut point de sa gloire par le bonheur qu'il avoit eu de faire périr Mithridate, le plus grand & le plus puissant roi que l'Asie eût vû depuis Alexandre.

*Cicer. ad fa-
ul. lib. 1.
Epist. 7.*

L'affaire fut mise en délibération dans le Sénat, & débattue avec grande vivacité par les différens partis qui s'y élevèrent. La diversité des opinions fit consumer inutilement plusieurs séances sans rien déterminer. Cicéron ne se départit jamais des intérêts de Lentulus son ami intime, qui, pendant qu'il étoit Consul, avoit infiniment contribué à son rappel d'exil. Mais quel moien de lui rendre aucun service dans l'état où étoient les choses, & que pouvoit faire ce Proconsul sans employer la force ouverte contre un grand royaume, ce qui étoit expressément défendu par l'Oracle ? Voila comme auroient pensé des personnes peu subtiles & peu spirituelles, & qui ne sauroient pas se retourner. L'Oracle ne défendoit que de donner des troupes au Roi pour le rétablir. Lentulus ne pouvoit-il pas le laisser comme en dépôt en quelque lieu près de la frontière, & aller cependant avec une

DES SUECESS. D'ALEXAND. 297
armée assiéger Alexandrie? Puis,
si il l'auroit prise, s'en retourner
laissant une bonne garnison; &
te y renvoyer le Roi, qui trouve-
outes choses disposées à le rece-
sans violence & sans troupes?
t l'avis de Cicéron; & afin qu'on
loute point, je rapporterai ses pro-
paroles, tirées d'une lettre qu'il
oit pour lors à Lentulus. » C'est à
is à juger, lui dit-il, étant, com-
vous l'êtes, maître de la Cilicie
le Cypre, ce que vous pouvez en-
prendre, & faire réussir. S'il vous
oit que ce soit une chose faisable
vous emparer d'Alexandrie & du
e de l'Egypte, il est sans doute &
votre honneur, & de celui de la
publique, que vous y alliez avec
re flotte & votre armée, en laissant
Roi à Ptolémaïde, ou en quelque
re lieu voisin; afin qu'après que
us aurez appaisé la revolte, &
s de bonnes garnisons par tout, ce
nce y puisse retourner sûrement.
a cette sorte, vous le rétablirez

» pes, ainsi que nos dévots assurent
 » que la Sibylle l'amarqué. «^a Croiroit-
 on qu'un grave Magistrat, dans une
 affaire importante comme celle dont
 il s'agit ici, fût capable de proposer
 un tel détour, qui paroît peu convena-
 ble à la droiture & à la probité dont
 Cicéron se piquoit? C'est qu'il comp-
 toit l'Oracle prétendu de la Sibylle
 pour ce qu'il étoit en effet, c'est-à-dire
 pour une pure fourberie.

Lentulus, arrêté par les difficultés
 de cette entreprise, qui étoient gran-
 des & réelles, n'osa pas s'y engager,
 & il suivit l'avis que Cicéron lui don-
 noit à la fin de sa lettre, en lui repré-
 sentant, » Que tout le monde juge-
 » roit de sa conduite par l'événement.
 » Qu'ainsi il n'avoit qu'à prendre si
 » bien ses mesures, qu'il fût sûr de
 » réussir : & qu'autrement il feroit
 » mieux de ne rien entreprendre.

N. M. 3949.

v. J. C. 55.

Appian. in

11. pag. 110.

in Parth.

134.

Gabinus, qui commandoit dans
 la Syrie en qualité de Proconsul, fut
 moins timide & moins précautionné.
 Quoiqu'il fût défendu par une loi ex-

tur, quemadmodum ho-
 mines religiosi Sibyllæ pla-
 cere dixerunt.

^a Ex eventu homines
 de tuo consilio esse judi-
 caturus, videmus. . . Nos

quidem hoc sentimus, si
 exploratum tibi sit, posse
 te illius regni potiri, non
 esse cunctandum, sin du-
 bium, non esse conan-
 dum.

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 197
 e à tout Proconsul de sortir de sa
 ince , ni de déclarer quelque
 re que ce fût , même de proche en
 he , sans un ordre exprès du Sénat ,
 toit mis en marche pour aller au
 rs de Mithridate Prince des Par-
 , chassé par le Roi son frere de la
 ie qui lui étoit tombée en partage.
 oit déjà passé l'Euphrate avec son
 e pour ce dessein , quand Ptolé-
 le joignit avec des lettres de Pom-
 leur protecteur & leur ami com-
 , tout récemment déclaré Consul
 l'année suivante , par lesquelles
 njuroit Gabinus de se rendre fa-
 ble aux propositions que ce Prince
 éroit pour le rétablir dans son
 ime. Quelque dangereux que fût
 irti , l'autorité de Pompée , & en-
 plus l'espoir d'un gain considé-
 , ébranlèrent Gabinus. Les vives
 ontrances d'Antoine , qui cher-
 t des occasions de se signaler , &
 d'ailleurs vouloit faire plaisir à
 émée dont les prières flatoient son
 ition , achevèrent de le détermi-
 C'est ce fameux Marc Antoine ,
 orma depuis avec le jeune César
 pidus le second Triumvirat. Ga-
 is l'avoit engagé à le suivre dans

*Plut. in An-
 ton. pag. 71.
 917.*

la Syrie, en lui donnant le commandement de sa cavalerie. Plus l'entreprise étoit périlleuse, plus Gabinus se crut en droit de la faire acheter chèrement. Ptolémée, qui n'avoit rien à ménager pour l'y résoudre, lui offrit, tant pour le Général que pour l'armée, dix mille talens, c'est-à-dire trente millions, payables, la meilleure partie comptant & par avance, & le reste sitôt qu'il seroit rétabli. Gabinus accepta l'offre sans hésiter.

Serab. l. 12. L'Egypte étoit toujours gouvernée
138. par la Reine Bérénice. Dès qu'elle fut
Id. lib. 17. montée sur le trône, les Egyptiens
794. avoient envoyé offrir la Couronne &
Id. Bérénice à Antiochus l'Asiatique en
10. lib. 39. Syrie, qui du côté de sa mere Sélène
115-117. étoit l'héritier mâle le plus proche.
in Pison. Les Ambassadeurs le trouvèrent mort,
49. 50. & revinrent. A leur retour, on apprit
 que son frere Séleucus, surnommé
 Cybiosacte, vivoit encore. On lui en-
 voia faire les mêmes offres, & il les
 accepta. C'étoit un Prince qui avoit
 des inclinations basses, & qui ne son-
 geoit qu'à amasser de l'argent. Son
 premier soin fut de faire mettre le
 corps d'Alexandre le Grand dans un
 cercueil de verre, pour se saisir de

si d'or massif où il avoit reposé
 qu'alors. Cette action, & beaucoup
 d'autres pareilles, l'ayant rendu éga-
 lement odieux à la Reine & à ses sujets,
 l'avoit fait étrangler peu de tems
 après. C'étoit le dernier Prince de la
 race des Séleucides. Elle épousa ensuite
 Antiochus, Grand Prêtre de Comane
 dans le Pont, qui se disoit fils du grand
 Artabazate, quoiqu'en effet il ne fût
 que du principal Lieutenant de ce
 Prince.

Antiochus, après avoir repassé l'Euphrate, & traversé la Palestine, marchoit droit en Egypte. Ce qu'il y avoit
 de plus à craindre dans cette guerre,
 étoit le chemin qu'il falloit faire pour
 aller à Péluse. Car il falloit nécessairement
 passer par des lieux couverts
 d'une hauteur qui effraioit,
 & très arides, qu'on n'y trouvoit pas
 une goutte d'eau le long du marais
 de Scythie. Antiochus, envoyé devant
 la cavalerie, non seulement s'empara
 de ces passages, mais encore, ayant
 Péluse la clé de l'Egypte de ce
 côté-là, & fait la garnison prisonnière,
 rendit le chemin sûr pour le reste
 de l'armée, & donna une ferme es-
 pérance de la victoire à son Général.

*Plut. in Ant.
 tom. pag. 216.
 217.*



Les ennemis tirèrent un grand avantage du desir de gloire dont Antoine étoit possédé. Car Ptolémée ne fut pas plutôt entré dans Péluse, que, poussé par sa haine & par son ressentiment, il voulut faire passer tous les Egyptiens au fil de l'épée. Mais Antoine, qui sentoît bien que cet acte de cruauté le décrieroit lui-même, s'y opposa, & empêcha Ptolémée d'exécuter son dessein. Dans toutes les batailles & dans tous les combats qui furent livrés coup sur coup, il ne donna pas seulement des preuves d'un grand courage, mais il marqua encore toute la conduite d'un grand Général.

Dès que Gabinus apprit l'heureux succès qu'avoit eu Antoine, il entra dans le cœur de l'Egypte. C'étoit en hiver, lorsque les eaux du Nil sont fort basses; le tems le plus propre par conséquent pour en faire la conquête. Archélaüs, qui étoit brave & habile, fit, pour se défendre, tout ce qui se pouvoit faire, & disputa fort bien le terrain aux ennemis. Etant sorti de la ville pour aller au devant des Romains, quand il falut camper, & remuer la terre pour se retrancher,

gyptiens , accoutumés à vivre l'oisiveté & les délices , se mirent à haute voix , l'un Archélaüs y avoient des mercénaires aux dépens du public. Que pouvoit-on attendre de pareilles troupes dans un combat ? Aussi furent-elles bientôt en déroute. Archélaüs fut tué combattant vaillamment. Antoine , qui avoit été son ami particulier & son hôte , aiant trouvé son corps sur le champ de bataille , l'orna roialement , & lui fit des obsèques magnifiques. Par cette action , il laissa dans Alexandrie un grand renom , & acquit parmi les Romains qui servoient sous lui à cette guerre la réputation d'une valeur singulière , & d'une extrême générosité.

Égypte fut bientôt soumise , & fut contrainte de recevoir Aulète , qui entra dans une possession de ses États. Afin de bien affermir , Gabinus lui donna quelques troupes Romaines pour la garde de sa personne. Ces troupes prirent à Alexandrie les mœurs & les coutumes du pays , & se livrèrent dans le luxe & la mollesse plus qu'ils n'en avoient eue dans aucune autre ville. Aulète fit mourir sa fille Béréni-

ce, pour avoir porté la Couronne pendant son exil ; & ensuite il se défit de la même manière de tous les gens riches qui avoient été du parti opposé au sien. Il avoit besoin de ces confiscations pour lever la somme qu'il avoit promise à Gabinus, au secours duquel il devoit son rétablissement.

Diod. Sic. Les Egyptiens souffrirent toutes ces violences sans murmurer. Mais peu de jours après un soldat Romain aiant tué un chat par mégarde, ni la crainte de Gabinus, ni l'autorité de Ptolémée, ne purent empêcher le peuple de le mettre en pièces sur le champ, pour venger l'outrage fait aux dieux du pays, car les chats étoient de ce nombre.

Cic. pro Rabin. Posth. On ne fait plus rien de la vie de Ptolémée Aulète, sinon qu'un Chevalier Romain, nommé C. Rabinus Posthumus, qui lui avoit prêté, ou fait prêter, la plupart des sommes qu'il avoit empruntées à Rome, l'étant allé trouver pour s'en faire paier quand il fut entièrement rétabli, ce Prince lui fit d'abord entendre qu'il desespéroit de le satisfaire, à moins qu'il ne voulût bien se charger du soin de ses revenus, moiennant quoi il

oit se rembourser peu à peu par ains. Le malheureux créancier accepté ce parti dans la crainte de perdre sa dette s'il ne l'acceptoit. Le Roi trouva bientôt un prétexte de faire arrêter, quoiqu'il fût des anciens & des plus chers amis de Pompée, & que Pompée fût en quelque sorte garant de la dette, puisqu'il s'étoit fait & les obligations s'en faisoient en sa présence & par son entremise dans une maison de campagne qu'il avoit auprès d'Albe.

Cicérus fut trop heureux de pouvoir sauver de prison & d'Egypte plus de deux mille personnes. Pour comble de disgrâce il fut accusé juridiquement à Rome sitôt qu'il y fut de retour, d'avoir aidé Ptolémée à corrompre le Roi par les sommes qu'il lui avoit données pour cet usage; d'avoir dégradé sa qualité de Chevalier Romain par l'emploi qu'il avoit pris en Egypte; d'avoir profité d'une partie de l'argent que Gabinus, avec qui on prétend qu'il s'étoit entendu, en avoit reçu. Le discours que Cicéron fit pour se défendre, & qui nous reste encore, est un monument éternel de l'injustice & de la perfidie de cet indigne Roi.

AN. M. 355 E.

AV. J. C. 53.

N. M. 3953.

V. J. C. 51.

César, de

ello civili,

ib. 3.

Ptolémée Aulète mourut paisible possesseur du royaume d'Egypte, environ quatre ans depuis son rétablissement. Il laissa deux fils & deux filles. Son testament donnoit la Couronne à l'aîné & à l'aînée; & il ordonnoit, selon l'usage de cette maison, qu'ils s'épousassent, & qu'ils gouvernassent conjointement. Et parce que l'un & l'autre étoient fort jeunes (car la fille, qui étoit la plus âgée des deux, n'avoit que dix-sept ans) il les laissa sous la tutelle du Sénat de Rome. C'est la fameuse Cléopatre, dont il nous reste à faire l'histoire. On trouve que Pompée fut donné pour Tuteur par le peuple au jeune Roi, qui le fit tuer peu d'années après si lâchement.

§. II.

Pothin & Achilles, Ministres du jeune Roi, chassent Cléopatre. Elle lève des troupes pour se rétablir. Pompée, après avoir été vaincu à Pharsale, se retire en Egypte. Il y est assassiné. César, qui le poursuivoit, arrive à Alexandrie, où il apprend & pleure sa mort. Il travaille à réconcilier le frere & la sœur, & pour cela mande Cléopatre, dont bientôt il devient épris.

Il s'excite de grands mouvemens dans Alexandrie, & il se donne plusieurs combats entre les Egyptiens & les troupes de César, où celui-ci remporte presque toujours l'avantage. Le Roi aiant été noyé en prenant la fuite dans un combat naval, toute l'Egypte se soumet à César. Il met sur le trône Cléopâtre avec son jeune frere, & retourne à Rome.

ON SAIT peu de choses du commencement du règne de Cléopâtre & de son frere. Ce Prince, encore mineur, étoit sous la tutelle de Pothin l'Eunuque qui l'avoit élevé, & d'Archillas le Général de son armée. Ces deux Ministres, apparemment pour se rendre seuls maîtres des affaires, avoient ôté à Cléopâtre, sous le nom du Roi, la part de la Souveraineté que le testament d'Aulète lui avoit laissée. Maltraitée de la sorte, elle alla en Syrie & en Palestine pour y lever des troupes, & pour faire valoir ses droits à main armée. Ptolémée n'avoit alors que treize ans.

C'est précisément dans cette conjoncture de la guerre entre le frere & la sœur, que Pompée, après avoir

AN. M. 391.

AV. J. C. 48.

Plut. in

Pomp. p. 659-

662.

Idem in Cas.

p. 730. 731.

App. de bell.

civil. l. 2. p.

480-484.

César, l. 3.

de bell. civil.

Dio. l. 42.

p. 200-206.

perdu la bataille de Pharsale , prit la route d'Egypte , comptant que dans son malheur , il y trouveroit un asyle ouvert & assuré. Il avoit été le protecteur d'Aulète, pere du Roi régnant : ç'avoit été uniquement le crédit de Pompée qui l'avoit fait rétablir. Il espéroit trouver dans le fils de la reconnaissance , & en être assisté puissamment. Lorsqu'il arriva , Ptolémée étoit sur la côte avec son armée entre Péluse & le mont Casius ; & Cléopâtre assez près de là , aussi à la tête de ses troupes. Pompée , en approchant de la côte , envoya demander à Ptolémée la liberté d'aborder , & d'entrer dans son royaume.

Les deux Ministres Pothin & Achillas consultèrent avec le Rhéteur Théodote Précepteur du jeune Roi , & avec quelques autres , quelle réponse on lui feroit. Cependant Pompée attendoit le résultat de ce Conseil , aimant mieux s'exposer à être le jouet de trois indignes personnages qui gouvernoient le Prince , que de devoir son salut à César , qui étoit son beau-pere , & le plus grand des Romains. Les avis furent partagés. Les uns vouloient le recevoir : d'autres vouloient

ni faire dire de chercher ailleurs une retraite. Théodote n'approuva ni l'un ni l'autre de ces avis, & déployant toute son éloquence, il entreprit de montrer qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que celui de s'en défaire. Sa raison étoit, que s'ils le recevoient, César ne leur pardonneroit jamais d'avoir assisté son ennemi. Que si on le renverroit sans le secourir, & que ses affaires se rétablissent, il ne manqueroit pas de se venger de leur refus. Qu'ainsi il n'y avoit de sûreté pour eux qu'en le faisant mourir. Par là ils gagneroient l'amitié de César, & empêcheroient l'autre de leur faire jamais de mal : car, dit-il en se servant du proverbe : *les morts ne mordent point.*

Cet avis prévalut, comme étant, selon eux, le plus sage & le plus sûr. Achilles, Septimius Officier Romain au service du Roi d'Egypte, & quelques autres, furent chargés de l'exécution. Ils allèrent prendre Pompée dans une chaloupe, sous prétexte que les grands vaisseaux ne pouvoient pas facilement approcher du bord. Les troupes étoient rangées sur le rivage, comme pour faire honneur à

Pompée, & avoient Ptolémée à leur tête. Le perfide Septimius tendit la main à Pompée au nom de son Maître, l'exhortant de venir trouver un Roi ami, qu'il devoit regarder comme son pupille & son fils. Pompée se tourna alors du côté de Cornélie sa femme qui déjà par avance pleuroit sa mort, & après lui avoir dit ces vers de Sophocle, *tout homme qui entre à la cour d'un Tyran devient son esclave, quoiqu'il y soit entré libre*, il passa dans la chaloupe. Quand ils se virent près du bord, ils le poignardèrent sous les yeux du Roi, lui coupèrent la tête, & jetèrent le corps sur le rivage, où il n'eut d'autre sépulture que celle que lui donna un de ses affranchis, assisté d'un vieux Romain qui se trouva là par hasard. Ils lui firent un chetif bucher, & se servirent pour cela des débris d'un vieux bâtiment qui avoit échoué sur la côte.

Cornélie avoit vû massacrer Pompée devant ses yeux. Il est plus facile de se représenter l'état d'une femme éplorée à la vûe d'un si tragique spectacle, que de le décrire. Ceux qui étoient avec elle dans sa galère & dans deux autres navires,

voiant ce meurtre , jettèrent des cris qui firent retentir toute la côte ; & levant promptement les ancres , ils prirent la fuite , aidés par un vent frais qui leur souffla en poupe dès qu'ils eurent gagné la haute mer : ce qui fit que les Egyptiens , qui a ppareilloient pour les poursuivre , renoncèrent à ce dessein.

César ne tarda pas à arriver en Egypte , où il soupçonnoit que Pompée s'étoit retiré , & où il espéroit le trouver encore vivant. Pour faire plus de diligence , il n'avoit amené que fort peu de troupes , savoir huit cens chevaux , & trois mille deux cens fantassins. Il avoit laissé le reste de l'armée en Grèce , & dans l'Asie Mineure , sous ses Lieutenans Généraux , qui avoient ordre de tirer de sa victoire tous les avantages qu'elle pouvoit leur donner , & d'établir son autorité dans tous ces pays-là. Pour sa personne , se fiant sur sa réputation & sur le succès de ses armes à Pharsale , & comptant que tout lieu étoit sûr pour lui , il ne balança point à débarquer à

a César confusus fama | bitaverat : atque omnem
rerum gestarum , infirmis | sibi locum tutum fore exi-
auxiliis proficisci non du- | stimabat. *Cæs.*

Alexandrie avec le peu de monde qu'il avoit. Cette confiance pensa lui coûter cher.

A son arrivée, il apprit la mort de Pompée, & trouva la ville dans un grand trouble. Théodote croiant lui faire un extrême plaisir, lui présenta la tête de cet illustre fugitif. Il pleura en la voiant, & détourna les yeux d'un spectacle qui lui faisoit horreur. Il la fit même enterrer avec toutes les solennités ordinaires. Pour mieux témoigner le cas qu'il faisoit de Pompée, & le respect qu'il avoit pour sa mémoire, il reçut avec bonté, & combla de bienfaits tous ceux qui lui avoient été attachés, & qui se trouvèrent alors dans l'Egypte, & il écrivit à ses amis de Rome que le plus grand & le plus agréable fruit qu'il tiroit de sa victoire, étoit de trouver chaque jour l'occasion de conserver la vie & de faire du bien à quelqu'un des citoyens qui avoient porté les armes contre lui.

Les mouvemens augmentoient tous les jours à Alexandrie, & il s'y commettoit beaucoup de meurtres, la ville étant sans règle & sans police, parce qu'elle étoit sans maître. César voiant
bien

rien que le petit nombre de troupes qu'il avoit ne suffisoit pas à beaucoup près pour tenir en respect une populace insolente & séditieuse, donna ordre qu'on fit venir d'Asie au plutôt les Légions qu'il y avoit. Il ne lui étoit pas libre de sortir d'Egypte à cause des vents Étésiens, qui dans ce pays-là durent pendant toute la canicule, & qui empêchoient qu'aucun vaisseau partît d'Alexandrie, parce qu'ils venoient alors directement du nord. Pour ne pas perdre son tems, il songea à demander le paiement de ce qui lui étoit dû par Aulète, & il s'appliqua à prendre connoissance du différend qui étoit entre Ptolémée & sa sœur Cléopâtre.

Nous avons vû que, lorsque César étoit Consul pour la première fois, Aulète l'avoit gagné, en lui promettant six mille talens, & que par là il s'étoit fait confirmer sur le trône, & reconnoître pour ami & allié des Romains. Le Roi ne lui avoit païé qu'une partie de cette somme; &, pour le reste, il lui avoit donné une obligation. César demanda donc ce reste dont il avoit besoin pour paier ses troupes, & il l'exigeoit avec rigueur.

*Dix-h
millions.*

Porhin, premier Ministre de Ptolémée, se servit de divers artifices pour faire paroître cette rigueur encore plus grande qu'elle ne l'étoit véritablement. Il dépouilla entièrement les temples de tout l'or & l'argent qui s'y trouvoit, & faisoit manger le Roi & tous les Grands du Roiaume dans de la vaisselle de terre ou de bois, en insinuant sous main que César avoit enlevé toute leur argenterie & tout leur or, afin de le rendre odieux à la populace par ces bruits, qui n'étoient point sans apparence, quoique sans réalité.

Mais ce qui acheva d'irriter les Egyptiens contre César, & qui leur fit à la fin prendre les armes, fut la hauteur avec laquelle il se porta pour Juge entre Ptolémée & Cléopâtre, les faisant citer à comparoître devant lui pour décider leur différend. On verra bientôt sur quoi il se prétendoit autorisé à cette démarche. Il leur ordonna donc dans les formes, qu'ils eussent à licentier leurs armées, & à venir plaider devant lui leur cause, & recevoir la sentence qu'il prononceroit entr'eux. On regarda cet ordre en Egypte comme un attentat contre la Majesté royale, qui étant indépendante

DES SUCCES. D'ALEXAND. 315
ne connoissoit point de supérieur,
ne pouvoit être jugée par aucun
tribunal. César répondoit à ces plain-
tes qu'il n'agissoit qu'en vertu de la
fonction d'Arbitre que lui donnoit le
nom d'Aulète, qui avoit mis ses
lois sous la tutelle du Sénat & du
Peuple Romain, dont toute l'autorité
étoit alors en sa personne en qua-
lité de Consul. Que comme Tuteur, il
avait le droit d'arbitrage entr'eux : &
tout ce qu'il prétendoit faire étoit,
comme exécuteur du testament, d'é-
tablir la paix entre le frere & la sœur.
Les explications ayant facilité l'affai-
re, elle fut enfin portée devant Cé-
sar & on choisit des Avocats pour la
plaider.

Mais Cléopâtre, qui connoissoit le
nom de César, crut que sa présence
attireroit l'Avocat le plus persuasif qu'elle
pourroit employer auprès de son Juge.
Elle lui fit dire qu'elle s'apercevoit
qu'elle étoit trahie par ceux qui étoient chargés de son
procès, & demanda qu'il
lui permît de comparoitre en person-
ne. Plutarque dit que ce fut César qui
lui permit de venir elle-même plaider sa
cause.

Cette Princesse ne prit avec elle de

tous ses amis que le seul Apollodore de Sicile, se jeta dans un petit bateau, & arriva au pied des murailles du Château d'Alexandrie qu'il étoit déjà nuit toute close. Voiant qu'il n'y avoit aucun moien d'entrer sans être connue, elle s'avisa de ce stratagème. Elle s'étendit au milieu d'un paquet de hardes : Apollodore le couvrit d'une envelope, le lia ensuite avec une courroie, le chargea sur son cou, & le porta de cette manière par la porte du Château dans l'appartement de César, à qui cette ruse ne déplut pas. La première vûe d'une si belle personne fit sur lui tout l'effet qu'elle avoit souhaité.

César envoya le lendemain chercher Ptolémée, & le pressa de la reprendre, & de rentrer en grace avec elle. Ptolémée vit bien que son Juge étoit devenu sa partie ; & aiant appris que sa sœur étoit alors dans le palais, & dans l'appartement même de César, il en sortit comme un furieux, & en pleine rue s'arracha le diadème de dessus la tête, le mit en pièces, & le jeta à terre ; criant, le visage baigné de larmes, qu'il étoit trahi, & conta les particularités à tout le peuple

qui s'assembloit autour de lui. Dans un moment toute la ville fut en émeute. Il se mit à la tête de la populace, & la mena fondre en tumulte sur César avec toute la furie qui régné dans de pareilles rencontres.

Les soldats Romains que César avoit auprès de lui s'assurèrent de la personne de Ptolémée. Mais, comme tous les autres, qui ne savoient rien de ce qui se passoit, étoient dispersés en différens quartiers de cette grande ville, César eût été accablé & mis en pièces par cette populace furieuse, s'il n'eût eu la présence d'esprit de se présenter devant elle dans un endroit du palais si élevé qu'il n'avoit rien à craindre, d'où il l'assura qu'elle seroit contente du jugement qu'il porteroit. Ces promesses apaisèrent un peu les Egyptiens.

Le lendemain il leur amena Ptolémée & Cléopâtre dans une assemblée du peuple qu'il avoit fait convoquer. Après avoir fait la lecture du testament du feu Roi, il ordonna en qualité de Tuteur & d'Arbitre, que Ptolémée & Cléopâtre régneroient conjointement en Egypte, comme le portoit le testament : & que Ptolémée le

cadet & Arsinoé la cadette régneroient en Cypre. Il ajouta ce dernier article pour appaiser le peuple : car c'étoit un pur don qu'il leur faisoit , puisque les Romains étoient en possession de cette île. Mais il craignoit les effets de la fureur des Alexandrins ; & ce fut pour se tirer du danger où il étoit , qu'il fit cette concession.

M. 3917.
J. C. 47.

Cette Sentence contenta & charma tout le monde , à la réserve de Pothim. Comme c'étoit lui qui avoit causé la brouillerie entre Cléopatre & son frere , & qui avoit fait chasser cette Princesse , il avoit sujet de craindre que les suites de ce raccommodement ne lui devinssent funestes. Pour empêcher l'effet du Décret de César , il inspira au peuple de nouveaux sujets de mécontentement & de jalousie. Il fit entendre que ce n'étoit que par crainte & par force que César avoit donné ce Décret , qui ne subsisteroit pas longtemps ; & que son véritable dessein étoit de mettre Cléopatre seule sur le trône. C'étoit ce que les Egyptiens appréhendoient extrêmement , ne pouvant souffrir qu'une femme seule les gouvernât , & eût toute l'autorité. Comme il vit que le peuple entroit dans ses

rues , il fit venir Achillas à la tête de l'armée qu'il avoit à Péluse , pour chasser César d'Alexandrie. L'approche de cette armée remit tout dans la première confusion. Achillas, qui avoit vingt mille hommes de bonnes troupes , méprisoit le petit nombre qu'avoit César , & croioit l'accabler tout d'un coup. Mais César posta si bien ses gens dans les rues & sur les avenues du quartier dont il étoit en possession , qu'il n'eut pas de peine à soutenir leur attaque.

Quand ils virent qu'ils ne pouvoient pas le forcer , ils changèrent de batterie , & marchèrent du côté du port , dans le dessein de se rendre maîtres de la flotte , de lui couper la communication de la mer , & d'empêcher par conséquent le secours & les convois qui lui pourroient venir de ce côté-là. Mais César prévint encore ce dessein , en faisant mettre le feu à la flotte d'Egypte , & en s'emparant de la Tour du Phare , où il mit garnison. Ainsi il conserva & assura la communication de la mer , sans quoi il eût effectivement été perdu. Quelques-uns des vaisseaux en feu furent jettés si près du Quai , que la flamme le porta dans

quelques maisons voisines, d'où il se répandit dans tout ce quartier nommé Bruchion. Et ce fut alors que fut consumée cette fameuse Bibliothèque, ouvrage de tant de Rois, & où il y avoit alors quatre cens mille volumes. Quelle perte pour les Lettres!

César se voyant une guerre si dangereuse sur les bras, envoya dans tous les pays les plus voisins des ordres de lui amener du secours. Il écrivit entre autres à Domitius Calvinus, à qui il avoit laissé le commandement dans l'Asie Mineure, & lui marqua le danger où il se trouvoit. Ce Général détacha aussitôt deux Légions : l'une par terre, & l'autre par mer. Celle qu'il envoya par mer arriva à tems : l'autre, qui avoit pris sa route par terre, n'y arriva point. Avant qu'elle en eût le tems, la guerre fut finie. Mais celui dont César fut le mieux servi, fut Mithridate le Pergaménien, qu'il envoya en Syrie & en Cilicie. Car il lui amena les troupes qui le tirèrent d'affaire, comme on le verra dans la suite.

En attendant le secours, pour n'être obligé de combattre une armée si supérieure en nombre que quand il le jugeroit à propos, il fit fortifier le

quartier qu'il occupoit. Il le fit environner de murailles, & flanquer de tours & d'autres ouvrages. Cette enceinte renfermoit le palais, un Théâtre qui se trouva tout proche, & dont il se servit comme d'une citadelle, & enfin le passage qui conduisoit au port.

Ptolémée cependant étoit toujours entre les mains de César; & Pothin, son Gouverneur & son premier Ministre, d'intelligence avec Achillas, donnoit avis à ce Général de tout ce qui se faisoit, & l'encourageoit à pousser la guerre avec vigueur. On intercepta à la fin quelques-unes de ses lettres; & sa trahison étant découverte par-là, César le fit mourir.

Ganymède, autre Eunuque du palais, qui élevoit Arsinoé la plus jeune des sœurs du Roi, craignant le même sort, parce qu'il avoit eu part à sa trahison, enleva la jeune Princesse, & se sauva avec elle dans le camp des Egyptiens: qui n'ayant eu jusques-là personne de la famille royale à leur tête, furent charmés de sa venue, & la proclamèrent Reine. Mais Ganymède, qui songeoit à supplanter Achillas, fit accuser ce Général d'avoir livré à César la flotte à laquelle les Ro-

ains avoient mis le feu , le fire mourir sur cette accusation , & se fit donner le commandement de l'armée. Il prit aussi le maniement de toutes les autres affaires ; & assurément il ne manquoit pas de capacité pour l'emploi de premier Ministre , à la probité près qui souvent n'est pas comptée pour beaucoup. Car il avoit toute la pénétration & l'activité nécessaires , & il imagina mille ruses très adroites pour embarrasser César pendant que cette guerre dura.

Par exemple il trouva le moien de gâter toute l'eau douce de son quartier , & peu s'en falut qu'il ne le fit périr par-là. Car il n'y avoit d'eau douce à Alexandrie que celle du Nil. Toutes les maisons * avoient des caves voutées où on la gardoit. Chaque année , dans la plus grande crue du Nil , son eau venoit dans la ville par un canal qu'on avoit creusé pour cet usage ; & , par une écluse faite aussi exprès , on faisoit passer cette eau dans toutes les caves , qui étoient les citernes de la ville , où elle s'éclaircissoit peu à peu.

* Il y a encore aujourd'hui à Alexandrie des caves rouses semblables , & on les emplit une fois l'année comme on faisoit alors. *Voyage de Thérénot.*

Les maîtres des maisons & leurs familles bûvoient de cette eau-là : mais le menu peuple étoit forcé de boire de l'eau courante , qui étoit bourbeuse & très mal-saine , car il n'y avoit point de fontaine dans la ville. Ces caves étoient faites de manière , qu'elles avoient toutes communication les unes avec les autres. Cette provision d'eau faite une fois l'an , servoit pour toute l'année. Chaque maison avoit une ouverture en forme de puits , par où on tiroit l'eau dans des sceaux ou dans des cruches. Ganyméde fit boucher toutes les communications du quartier de César avec les caves du reste de la ville ; puis il trouva le moyen de faire entrer dans celles de César de l'eau de la mer , & lui gâta par ce moyen toute son eau douce. Dès qu'on s'aperçut que l'eau étoit corrompue , les soldats de César firent tant de bruit & excitèrent tant de tumulte , qu'il auroit été obligé d'abandonner son quartier , ce qui lui auroit été très défavantageux , s'il ne se fût avisé promptement de faire creuser des puits , où l'on trouva enfin des sources qui fournirent assez d'eau pour se passer de celle qu'on leur avoit gâtée.

Après cela, sur l'avis qu'eut César que la Légion que Calvinus lui envoie par mer étoit arrivée sur les côtes de la Libye qui n'étoient pas fort éloignées, il s'avança avec toute sa flotte pour l'amener sûrement à Alexandrie. Ganymède en fut averti, & fit partir aussitôt tout ce qu'il put rassembler de vaisseaux Egyptiens pour le charger au retour. Il y eut effectivement une action entre les deux flottes. César y eut l'avantage, & amena sa Légion sans accident dans le port d'Alexandrie : & même sans la nuit qui survint, les vaisseaux ennemis ne lui auroient pas échapé.

Pour réparer cette perte, Ganymède tira tout ce qu'il put de bâtimens des bouches du Nil, & en forma une nouvelle flotte, qu'il fit entrer dans le port d'Alexandrie. Il falut en venir à une seconde action. Les Alexandrins étoient montés en foule sur le toit des maisons voisines du port, pour être spectateurs du combat, & en attendoient le succès avec inquiétude & tremblement, tendant les mains vers le ciel pour implorer l'assistance des dieux. Il s'agissoit de tout pour les Romains, à qui il ne restoit nulle res-

source ni par terre ni par mer, s'ils perdoient cette bataille. César eut encore l'avantage. Les Rhodiens, par leur courage & par leur habileté dans la marine, contribuèrent beaucoup à la victoire.

César, pour en profiter, entreprit d'emporter l'île de Pharos, où il fit débarquer ses troupes après le combat, & de se rendre maître de la digue qu'on appelloit l'Heptastade, qui la joignoit au continent. Mais, après avoir remporté plusieurs avantages, il fut repoussé avec perte de plus de huit cens hommes, & pensa périr lui-même dans la déroute. Car le vaisseau, sur lequel il avoit dessein de se sauver, étant prêt à couler à fond à cause du grand nombre de gens qui y étoient entrés, il se jeta dans la mer, & il gagna à la nage avec beaucoup de peine le vaisseau le plus proche. En nageant ainsi, il tenoit dans une main hors de l'eau des papiers de conséquence, pendant qu'il nageoit de l'autre, de sorte qu'ils ne furent point mouillés.

Les Alexandrins, voyant que les mauvais succès même ne servoient qu'à donner un nouveau courage aux

troupes de César, songèrent à faire la paix, ou du moins en firent mine. Ils députèrent vers lui, pour lui demander leur Roi, l'assurant que sa présence seule pacifieroit tout. César, qui connoissoit bien leur caractère fourbe & trompeur, ne comptoit que de bonne sorte sur leurs paroles : mais, comme il ne hazardoit rien en leur abandonnant la personne du Roi, & que s'ils manquoient de parole il les mettroit pleinement dans leur tort, il crut devoir leur accorder leur demande. Il exhorta le jeune Prince à profiter de cette occasion pour inspirer à ses sujets des sentimens d'équité & de paix, & pour réparer les maux dont une guerre entreprise mal à propos avoit accablé ses États ; & à répondre dignement à la confiance qu'il prenoit en lui en le relâchant comme il faisoit, & aux services qu'il avoit rendus à son pere. Ptolémée ^a, instruit de bonne heure par ses maîtres dans l'art de dissimuler & de tromper, pria César, les larmes aux yeux, de ne point le pri-

a Regius animus dis-
ciplinis fallacissimis eru-
ditus, ne à gentis suæ mo-
ribus degeneraret, flens
orare contra Cæsarem

cœpit, ne se dimitteret :
non enim regnum ipsum
sibi conspectu Cæsaris esse
jucundius. *Hirt. de bello
Alex.*

ver de sa présence, dont il faisoit plus de cas que du plaisir de régner. La suite fit bientôt voir combien ces protestations d'amitié & ces larmes étoient sincères. A peine se vit-il à la tête de ses troupes, qu'il recommença la guerre avec plus de vigueur que jamais. Les Egyptiens tâchèrent, par le moyen de leur flotte, de couper toutes les provisions à César. Ce fut une occasion de donner un nouveau combat naval près de Canope, où César eut encore la victoire. Quand il se donna, Mithridate de Pergame étoit près d'arriver avec l'armée qu'il conduisoit au secours de César.

Il avoit été envoyé en Syrie & en Cilicie, pour y assembler toutes les troupes qu'il pourroit, & les amener. Il s'acquitta de sa commission avec tant de diligence & de prudence, qu'il eut bientôt formé une armée considérable. Antipater l'Iduméen y contribua beaucoup: Non seulement il le joignit avec trois mille Juifs; mais il engagea plusieurs Princes Arabes & Célé-Syriens du voïsmage, & les villes libres de Phénicie & de Syrie, à lui envoyer aussi des troupes. Mithridate, avec Antipater qui l'accompagna en

Joseph. Antiq. XIV. 14. & 15.

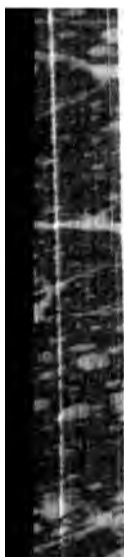
personne, vint en Egypte, & en arrivant devant Péluse, il l'emporta d'assaut. Ce fut principalement à la bravoure d'Antipater qu'il dut la prise de cette place. Car il fut le premier qui monta à la brèche & sur la muraille, & il ouvrit par là le chemin à ceux qui le suivirent, & qui emportèrent la ville.

En allant de là à Alexandrie, il faisoit traverser le pays d'Onion, dont les Juifs qui y habitoient, avoient saisi tous les passages. L'armée s'y trouvoit arrêtée, & tout leur dessein alloit échouer par cet obstacle, si Antipater, par son crédit, & par celui d'Hyrchan dont il leur apportoit des lettres, ne les eût engagés à prendre le parti de César. Sur la nouvelle qui s'en répandit, les Juifs de Memphis en firent autant; & Mithridate tira des uns & des autres toutes les provisions dont son armée avoit besoin. Quand ils furent près du Delta, Ptolémée détacha un camp volant, pour lui disputer le passage du Nil. Il s'y donna une bataille. Mithridate se mit à la tête d'une partie de son armée, & donna le commandement de l'autre à Antipater. L'aile de Mithridate fut d'abord enfoncée, & obligée de plier.

Mais Antipater qui avoit défait l'ennemi qu'il avoit en tête, vint à son secours. Le combat se renouvela, & l'ennemi y fut mis en déroute. Mithridate & Antipater le poussèrent, en firent un grand carnage, & regagnèrent le champ de bataille. Ils prirent même le camp ennemi, & obligèrent ceux qui restèrent à repasser le Nil pour se sauver.

Alors Ptolémée s'avança avec toute son armée pour accabler les vainqueurs. César marcha aussi du même côté pour les soutenir, & dès qu'il les eut joints, on en vint bientôt à une bataille décisive, où César remporta une victoire complète. Ptolémée, en voulant se sauver dans un bateau sur le Nil, s'y noia. Alexandrie & toute l'Egypte se soumirent au vainqueur.

César rentra dans Alexandrie vers le milieu de notre Janvier; & ne trouvant plus d'opposition à ses ordres, il donna la Couronne d'Egypte à Cléopâtre & à Ptolémée son autre frere conjointement. C'étoit la donner en effet à Cléopâtre seule : car ce jeune Prince n'avoit qu'onze ans. Ce fut proprement la passion que César conçut pour cette Princesse qui lui attira



www.librocl.com

glé dans ce pays-là dès la
vier, il n'en partit que ve
mois d'Avril, puisqu'Appi
y passa neuf mois. Or il n'
vé qu'à la fin du mois de
l'année précédente.

*Sueton. in
Jul. cap. 52.*

César passoit les nuits en
tin avec Cléopâtre. S'étant
avec elle sur le Nil, il par
le pays avec une nombreu
auroit pénétré jusques dans
si son armée n'eût refusé de
avoit résolu de la mener à R
l'épouser; & son dessein é
passer dans l'assemblée du
loi, par laquelle il seroit
citoyens Romains. d'épous
autant de femmes qu'il le

Il emmena à Rome Arsinoé, qu'il avoit prise dans cette guerre, & elle marcha chargée de chaînes à son triomphe : mais aussitôt après cette solennité il la mit en liberté. Il ne lui permit pourtant pas de retourner en Egypte, de peur que sa présence n'y causât de nouveaux troubles, & ne dérangeât l'ordre qu'il y avoit établi. Elle choisit pour sa demeure la province d'Asie : du moins ce fut-là que la trouva Antoine après la bataille de Philippe, & qu'il la fit mourir à la sollicitation de sa sœur Cléopâtre.

Avant que de partir d'Alexandrie, César, pour reconnoître l'assistance qu'il avoit reçue des Juifs, fit confirmer tous les privilèges dont ils jouissoient ; & y fit élever une colonne, sur laquelle il fit graver tous ces privilèges, avec le Décret qui les confirmoit.

Ce qui le tira enfin de l'Egypte, fut la guerre de Pharnace, roi du Bosphore Cimmérien, & fils de Mithridate dernier roi de Pont. Il lui donna une grande bataille près de la ville de Zé-
Plus. in Cæs. P. 711.
 la, défit toute son armée, & le chassa *Cette vill. étoit dans le*
 du royaume de Pont. Pour marquer la *Cappadoce.*
 rapidité de cette victoire, écrivant à



un de ses amis, il ne mit que ces trois mots : *Veni, vidi, vici*. C'est-à-dire, » Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

§. III.

Cléopatre fait mourir son jeune frere, & régné seule. La mort de Jule César aiant donné lieu au Triumvirat formé entre Antoine, Lépide, & le jeune César appelé aussi Octavien, Cléopatre se déclare pour les Triumvirs. Elle va trouver Antoine à Tarse, se rend maitresse absolue de son esprit, & l'emmène avec elle à Alexandrie. Antoine va à Rome, où il épouse Octavie. Il se livre de nouveau à Cléopatre, & après quelques expéditions retourne à Alexandrie, où il entre en triomphe. Il y célèbre le couronnement de Cléopatre & de ses enfans. Rupture ouverte entre César & Antoine. Celui-ci répudie Octavie. Les deux flotes se mettent en mer: Cléopatre veut suivre Antoine. Combat naval près d'Actium. Cléopatre prend la fuite, & entraîne après elle Antoine. La victoire de César est complete. Il se rend quelque tems après devant Alexandrie, qui ne fait pas une longue résistance. Mort tragique

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 333
*d'Antoine, puis de Cléopâtre. L'Egy-
pte est réduite en province de l'Empire
Romain.*

CÉSAR, après la guerre d'Alexan-
drie, avoit remis Cléopâtre sur le trône;
& , pour la forme seulement, lui
avoit donné pour associé son frere, qui
n'avoit alors qu'onze ans. Pendant sa
minorité, elle avoit eu toute l'au-
torité entre les mains. Quand il fut
arrivé à l'âge de quinze ans, qui étoit
le tems où, selon les loix du pays, il
devoit gouverner par lui-même, &
prendre sa part de l'autorité roiale,
elle l'empoisonna, & demeura seule
Reine d'Egypte.

*AN. M. 3961.
AV. J. C. 41.
Joseph. An-
tiq. XV. 4.
Porphyr. p.
226.*

Dans cet intervalle, César avoit
été tué à Rome par les Conjurés, à la
tête desquels étoient Brutus & Cassius:
puis se forma le Triumvirat entre An-
roine, Lépide, & César Octavien;
pour venger la mort de César.

Cléopâtre se déclara sans hésiter
pour les Triumvirs. Elle donna à Al-
liénus, Lieutenant du Consul Dola-
bella, quatre Légions, qui étoient les
restes de l'armée de Pompée & de
Crassus, & qui faisoient partie des
troupes que César lui avoit laissées

*App. lib. 32
p. 576. l. 4.
p. 623-625.
632. l. 5. p.
675.*

pour la garde de l'Egypte. Elle avoit aussi une flotte toute prête à faire voile : mais la tempête l'empêcha de partir. Cassius se rendit maître de ces quatre légions. Cléopâtre, sollicitée plusieurs fois par Cassius de lui donner du secours, le refusa constamment. Elle partit quelque tems après avec une flotte nombreuse pour aller secourir Antoine & Octavien. Une rude tempête lui fit périr beaucoup de vaisseaux, & une maladie qui lui survint l'obligea de retourner en Egypte.

Ant. M. 3962. Antoine, après la défaite de Cassius & de Brutus à la bataille de Philippi, étant passé en Asie pour y établir l'autorité du Triumvirat, une foule de Rois & de Princes d'Orient ou d'Ambassadeurs venoient de toutes parts lui faire la cour. On lui dit que les Gouverneurs de la Phénicie, qui étoit du ressort du royaume d'Egypte, avoient envoyé du secours à Cassius contre Dolabella. Il cita Cléopâtre devant lui pour répondre du fait de ses Gouverneurs, & lui envoya un de ses Lieutenans pour l'obliger à le venir trouver dans la Cilicie, où il alloit tenir les Etats de la province. Cette démarche, par ses suites, devint extrême.

Ant. M. 3963.
Av. J. C. 41.
Plut. in
Anton. pag.
926-931.
Dio. l. 48.
p. 371.
Appian de
bello civil. l.
p. 671.

ES SUCCESS. D'ALEXAND. 335
ent funeste à Antoine, & mit le
le à ses maux. Son amour pour
patre, ayant réveillé en lui des
ns encore cachées ou endormies,
uma jusqu'à la fureur, & acheva
ndre & d'amortir quelques étin-
: d'honnêteré & de vertu qui
oient lui rester.

Cléopatre, sûre de ses charmes par
uve qu'elle en avoit déjà faite
reusement auprès de Jule César,
a qu'elle pourroit aussi captiver
ine très facilement : d'autant
même que le premier ne l'avoit
ue que fort jeune encore, &
u'elle n'avoit aucune expérience
ionde ; au lieu qu'elle alloit pa-
e devant Antoine dans un âge
s femmes joignent à la fleur de
beauté toute la force de l'esprit
manier & conduire les plus gran-
ffaires. Cléopatre avoit alors plus
ingt-cinq ans. Elle fit donc pro-
n de présens très riches, de gros-
ommes d'argent, & sur tout d'ha-
& d'ornemens très magnifiques ;
mettant plus encore ses espérances
lle-même, dans ses attraits, &
les grâces de sa personne, plus
antes que toutes les parures &

que l'or même , elle se mit en chemin.

Sur sa route elle reçut plusieurs lettres d'Antoine qui étoit à Tarse & de ses amis qui la pressoient de hâter son voiage : mais elle ne fit que rire de tous ces empressements , & n'en fit pas plus grande diligence. Après avoir traversé la mer de Pamphylie , elle entra dans le Cydnus , & remontant ce fleuve vint aborder à Tarse. On ne vit jamais d'équipage plus galant ni plus superbe que le sien. La poupe de son vaisseau étoit toute éclatante d'or, les voiles de pourpre , & les rames garnies d'argent. Un pavillon d'un tissu d'or étoit dressé sur le tillac , sous lequel paroissoit cette Reine habillée en Vénus , environnée des plus belles filles de sa cour , dont les unes représentoient les Néréides , les autres les Graces. Au lieu de trompettes on entendoit les flutes , les hauts-bois , les violes , & d'autres instrumens semblables , qui jouoient des airs passionnés ; & la cadence des avirons , qui étoient maniés en mesure , rendoit cette harmonie encore plus agréable. On bru-
loit sur le tillac des parfums , qui répandoient leur odeur bien loin sur les

eaux

21 eaux du fleuve, & sur l'une & l'autre
 de ses rives couvertes d'une infinité
 de personnes, que la nouveauté de ce
 spectacle avoit attirées.

Dès qu'on fut qu'elle arrivoit, tout
 le peuple de Tarse sortit au devant
 d'elle, jusques-là qu'Antoine, qui don-
 noit alors audience, vit son tribunal
 abandonné de tout le monde, sans
 qu'il restât personne auprès de lui que
 ses lieutenans & ses domestiques. Il se ré-
 pandit un bruit que c'étoit Vénus qui
 venoit en masque chez Bacchus pour le
 bien de l'Asie.

Elle ne fut pas plutôt descendue à
 terre, qu'Antoine l'envoia compli-
 menter, & l'invita à souper. Mais elle
 fit réponse à ses Députés qu'elle sou-
 haitoit de le régaler lui-même, & qu'elle
 l'attendoit dans les tentes qu'elle
 faisoit préparer sur les bords du fleu-
 ve. Il ne fit pas difficulté d'y aller,
 & il trouva des préparatifs d'une ma-
 gnificence qu'on ne peut exprimer. Il
 admira sur tout la beauté des lustres
 qu'on avoit arrangés avec beaucoup
 d'art, & dont les illuminations fai-
 soient un jour agréable au milieu de
 la nuit.

Antoine l'invita à son tour pour le

lendemain. Quelques efforts qu'il eût faits pour l'emporter sur elle , il se confessa vaincu soit pour la somptuosité, soit pour l'ordonnance du repas; & il fut le premier à railler sur la mesquinerie & la grossièreté du sien, en comparaison de la richesse & de l'élégance de celui de Cléopâtre. La Reine de son côté, voyant que les plaisanteries d'Antoine n'avoient rien que de grossier , & sentoient plus l'homme de guerre qu'un homme de Cour , le paia en pareille monnoie sans l'épargner , mais avec tant d'esprit & d'agrément , qu'il ne s'en offensoit point. Car les graces & les charmes de sa conversation , accompagnées de toute la douceur & de tout l'enjouement possible , avoient un attrait dont on pouvoit encore moins se défendre que de celui de sa beauté , & laissoient dans l'esprit & dans le cœur un aiguillon qui piquoit jusqu'au vif. On étoit d'ailleurs charmé à l'entendre seulement parler, tant il y avoit de douceur & d'harmonie dans le son de sa voix.

Il ne fut presque point fait mention des griefs formés contre Cléopâtre , qui d'ailleurs étoient sans fon-

dement. Elle saisit tellement Antoine par ses charmes, & se rendit si absolument maîtresse de son esprit, qu'il ne lui pouvoit rien refuser. Ce fut pour lors qu'à sa prière il fit mourir Arsinoé sa sœur, qui s'étoit réfugiée à Milet dans le temple de Diane comme dans un asyle assuré.

C'étoit tous les jours de nouvelles fêtes. Un nouveau repas enchérissoit *Athen.*
P. 147. 1 toujours sur le précédent, & il semble qu'elle s'étudioit à se surpasser elle-même. Antoine, dans un festin qu'elle lui donnoit, étoit hors de lui-même à la vûe des richesses étalées de toutes parts, & sur tout du grand nombre de coupes d'or, enrichies de pierrieres, & travaillées par les plus habiles ouvriers. D'un air dédaigneux elle dit que tout cela étoit peu de chose, & elle lui en fit présent. Le repas du lendemain fut encore plus superbe. Antoine, à son ordinaire, y avoit amené avec lui bon nombre de convives, tous Officiers de marque & de distinction. Elle leur donna tous les vases & toute la vaisselle d'or & d'argent dont le buffet étoit chargé.

Ce fut, sans doute dans un de

n. l. 2.

15.

prob. lib.

turnal.

13.

ces festins qu'arriva ce que Pline, & après lui Macrobe, racontent. Cléopatre plaisantoit, selon sa coutume, sur les repas d'Antoine, comme étant fort modiques & fort mal entendus. Piqué de la raillerie, il lui demanda, d'un ton un peu échauffé, ce qu'elle croioit donc qu'on pût ajouter à la magnificence de sa table. Cléopatre lui répondit froidement, qu'en un seul souper elle dépenseroit * un million. Il prétendit que c'étoit pure vanterie, que la chose étoit impossible, & qu'elle n'en viendrait jamais à bout. On fit un pari, & Plancus fut pris pour arbitre. Le lendemain on se rendit au repas. Il étoit magnifique, mais n'avoit rien de si fort extraordinaire. Antoine supputoit la dépense, demandoit à la Dame à quel prix chaque chose pouvoit monter, & d'un air railleur, comme se tenant sûr de la victoire, disoit qu'on étoit encore bien éloigné d'un million. Attendez, dit la Reine, ce n'est ici qu'un commencement, & je me fais fort de dépenser moi seule le million. On

* Centies H. S. Hoc est, *steritium. Ce qui monnois à centies centena millia se-* plus d'un million.

apporte * une seconde table, & , selon l'ordre qu'elle en avoit donné, n ne servit dessus qu'un seul vase plein de vinaigre. Antoine, surpris d'un appareil si nouveau, ne pouvoit deviner où tout cela tendoit. Cléopâtre avoit à ses oreilles deux perles, les plus belles qu'on eût jamais vues, & dont chacune étoit estimée plus d'un million. Elle en tire une, la jette dans le vinaigre, & après l'avoir fait fondre ** l'avale. Elle se préparoit à en faire autant de l'autre. *** Plancus arrêta, & lui donnant gain de cause, déclara Antoine vaincu. Plancus eut grand tort, d'envier à la Reine une gloire singulière & unique, d'avoir, en deux coups, dévoré deux millions.

* Chez les Anciens on changeoit de tables pour les différens services.

** Le vinaigre a la force de fondre les choses les plus dures. Aceti succus dissolvit rerum : c'est ainsi que Pline le définit. Lib. 3. cap. 3. Cléopâtre n'eut pas ici la gloire de l'invention. Avant elle, à la honte de la roiauté, le fils d'un Comédien (c'étoit Clodius le d'Esopus) avoit fait quelque chose de pareil ; & valoit souvent des perles infini fondues, par l'unique loisir de faire une

énorme dans son repas. Filiius Esopi detractam ex aure Metellæ, Scilicet ut decies solidum extorberet, aceto diluit insignem baccam. Horat. lib. 2. Satyr. 5.

*** Cette perle fut consacrée depuis à Vénus par César, qui la porta à Rome à son retour d'Alexandrie ; & qui l'ayant fait couper en deux, tant elle étoit d'une grosseur extraordinaire, la fit servir de pendans d'oreilles à la déesse. Plin. ibid.

Antoine étoit brouillé avec César. Pendant que sa femme Fulvie se donnoit de grands mouvemens à Rome pour ses intérêts, & que l'armée des Parthes étoit prête à entrer en Syrie, comme si cela ne l'eût point regardé, il se laissa entraîner par Cléopâtre à Alexandrie, où ils passioient le tems dans les jeux, dans les amusemens, & dans les délices, se traitant l'un l'autre tous les jours avec des dépenses excessives & incroyables. On en peut juger par ce qui suit.

*Plut. in
Anton. pag.
28.*

Un jeune Grec, qui étoit allé étudier en médecine à Alexandrie, fut le grand bruit que faisoient ces repas, eut la curiosité de s'assurer par lui-même de ce qui en étoit. Aiant été introduit dans la cuisine d'Antoine, il vit, outre plusieurs autres choses, huit sangliers qu'on faisoit rotir tout entiers. Sur cela il témoigna sa surprise du grand nombre de convives qu'il devoit y avoir à ce souper. L'Officier se prit à rire, & dit qu'il n'y avoit pas tant de monde qu'il croioit, & qu'ils ne feroient en tout que douze : mais qu'il falloit que chaque chose fût servie dans un point de perfection, qui se passoit & se gâtoit d'un moment

à l'autre. » Car, disoit-il, il arrivera
 » peut être que tout à l'heure Antoine
 » demandera à souper, & un moment
 » après il défendra qu'on serve, parce
 » qu'il sera entré dans quelque con-
 » versation qui l'amusera. C'est pour-
 » quoi on prépare, non un seul sou-
 » per, mais plusieurs soupers, parce
 » qu'il est difficile de deviner à quelle
 » heure il voudra être servi.

Cléopâtre, de peur qu'Antoine ne
 lui échapât, ne le perdoit jamais de
 vûe, & ne le quittoit ni jour ni nuit,
 toujours occupée à le divertir, & à
 le retenir dans ses chaînes. Elle jouoit
 aux dés avec lui, elle chassoit avec lui;
 &, quand il faisoit l'exercice des ar-
 mes, elle étoit toujours présente. Son
 unique attention étoit de l'amuser
 agréablement, & de ne lui pas laisser
 le tems de sentir le poids de l'ennui.

Un jour qu'il pêchoit à la ligne, &
 qu'il ne prenoit rien, il en étoit très
 fâché, parce que la Reine étoit de la
 partie, & qu'il ne vouloit pas, en sa
 présence, paroître manquer d'adresse,
 ou de bonheur. Il s'avisa donc de
 commander à des pêcheurs d'aller
 sous l'eau attacher secrètement à
 l'hameçon de sa ligne quelques gros

poissons de ceux qu'ils avoient pris auparavant. Cet ordre fut exécuté sur le champ, & Antoine retira deux ou trois fois sa ligne toujours chargée d'un gros poisson. Ce manège n'échappa pas à l'Egyptienne. Elle fit semblant d'être étonnée, & d'admirer ce bonheur d'Antoine : mais en secret elle dit à ses amis ce qui s'étoit passé, & les invita à venir le lendemain être spectateurs d'une pareille plaisanterie. Ils n'y manquèrent pas. Quand ils furent tous montés dans des bateaux de pêcheurs, & qu'Antoine eut jetté sa ligne, elle commanda à un de ses gens de plonger promptement dans l'eau, de prévenir les plongeurs d'Antoine, & d'aller accrocher à l'hameçon de sa ligne quelque gros poisson salé, de ceux qu'on apporte du Roiaume de Pont. Lorsqu'Antoine sentit que la ligne avoit sa charge, il la retira. A la vûe de ce poisson salé, ce furent des éclats de rire tels qu'on peut se l'imaginer. Alors Cléopatre lui dit : *Mon Général, laissez-nous la ligne à nous autres, Rois ou Reines du Phare & du Canope : votre pêche, c'est de prendre des villes, des roiaumes, & des Rois.*

Pendant qu'Antoine s'amusoit à ces

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 345
 & à ce badinage d'enfant, la nou-
 velle qu'il reçut des conquêtes que fai-
 Labiénus à la tête de l'armée des
 hies, le réveilla de son profond
 meil, & l'obligea de marcher con-
 ix. Mais aiant appris en chemin la
 t de Fulvie, il retourna à Rome,
 l se réconcilia avec le jeune César,
 t il épousa même la sœur Octavie,
 me d'un rare mérite, qui se trou-
 veuve par la mort de Marcellus.
 crut que ce mariage lui feroit ou- AN. M. 3965.
 r Cléopatre. Mais s'étant mis en AV. J. C. 39.
 min pour aller contre les Parthes,
 assion pour l'Egyptienne, qui te-
 : quelque chose de l'enforcelle-
 it, se ralluma plus que jamais.
 ette Reine, au milieu des passions AN. M. 3966.
 plus violentes & de l'enivrement AV. J. C. 38.
 plaisirs, conservoit toujours du Epiphan. de
 t pour les Belles-Lettres & pour mens. & pon-
 Sciences. A la place de la fameuse der.
 liothèque d'Alexandrie qui avoit
 brulée quelques années aupara-
 t, comme nous l'avons dit, elle en
 blit une nouvelle, à l'augmenta-
 r de laquelle Antoine contribua
 ucoup, lui aiant fait présent de la
 liothèque qui étoit à Pergame, où
 e trouva plus de deux cens mille

Plut. in
nson. pag.
7.

volumes. Elle n'amassoit pas des Livres simplement pour la parure : elle en faisoit usage. Il y avoit peu de nations barbares à qui elle parlât par truchement : elle répondoit à la plupart dans leur propre langue , aux Ethiopiens , aux Troglodytes , aux Hébreux , aux Arabes , aux Syriens , aux Médes , aux Parthes. Elle savoit encore plusieurs autres langues , au lieu que les Rois qui avoient régné avant elle en Egypte , avoient à peine pu apprendre l'Egyptien , & quelques-uns d'entr'eux avoient même oublié le Macédonien , qui étoit leur langue naturelle.

Cléopatte , se prétendant femme légitime d'Antoine , souffroit impatiemment de le voir marié avec Octavie , qu'elle regardoit comme sa rivale. Il falut qu'Antoine , pour l'appaiser , lui fit de magnifiques présens. Il lui donna la Phénicie , la basse Syrie , l'île de Chypre , & une grande portion de la Cilicie. Il y ajouta une partie de la Judée & de l'Arabie. Ces grands présens , qui diminueoient considérablement l'étendue de l'Empire , affligèrent fort les Romains ; & ils n'étoient pas moins choqués des honneurs excessifs qu'il rendoit à cette Princesse étrangère.

Deux années se passèrent, pendant lesquelles Antoine fit plusieurs voyages à Rome, & entreprit quelques expéditions contre les Parthes & contre les Arméniens où il n'acquit pas beaucoup d'honneur. C'est dans une de ces expéditions que fut saccagé le temple d'Anaitis, déesse fort célèbre parmi un certain peuple d'Arménie, & que sa statue d'or massif fut mise en pièces par les soldats, ce qui en enrichit plusieurs très considérablement. Un d'eux, qui étoit vétéran, & qui s'étoit établi à Bologne en Italie, eut le bonheur un jour de recevoir Auguste dans sa maison, & de lui donner à souper. *Est-il vrai*, lui dit ce Prince pendant le repas en rappelant cette histoire, *que celui qui attenta le premier sur la statue de la déesse, perdit aussitôt la vue, fut perclus de tous ses membres, & expira sur l'heure même ? Si cela étoit*, dit le Vétéran avec un souris, *je n'aurois pas l'honneur de voir aujourd'hui Auguste chez moi, étant moi-même le téméraire qui lui donna le premier assaut ; dont bien m'en a pris.*

a. Respondit, tum maxime Augustum de cruce ejus carnare, seque illum esse, totumque sibi censum ex eâ rapinâ.

Car si j'ai quelque chose, j'en ai toute l'obligation à la bonne déesse ; & encore à présent, Seigneur, vous soupez d'une de ses jambes.

Croiant avoir tout mis en sûreté dans ces pays, il en ramena ses troupes. Dans l'impatience de rejoindre Cléopâtre, il pressoit si fort sa marche malgré la rigueur de la saison & les neiges continuelles, qu'il perdit huit mille hommes dans le chemin, & arriva dans la Phénicie fort peu accompagné. Il y séjourna pour attendre Cléopâtre : & comme elle tardoit trop à venir, il tomba dans des inquiétudes, des tristesses, & des langueurs qui le consumoient. Enfin elle arriva avec des habits & beaucoup d'argent pour les soldats.

Octavie, en même tems, étoit partie de Rome pour l'aller trouver, & elle étoit déjà arrivée à Athènes. Cléopâtre sentit bien qu'elle ne venoit que pour lui disputer le cœur d'Antoine. Elle craignit qu'avec sa vertu, sa sagesse, & la gravité de ses mœurs, si elle avoit le tems de se servir de ses attraits modestes, mais vifs & insinuans, pour gagner son mari, elle ne s'en rendît absolument mai-

M. 3969.
J. C. 35.
lut. in
m. pag.
242.

treffe. Pour éviter ce danger, elle fit semblant de mourir d'amour pour Antoine, & attenoit dans cette vûe son corps ne prenant que très peu de nourriture. Toutes les fois qu'il entroit chez elle, il lui voioit le regard surpris & étonné, & quand il en sortoit, elle prenoit un air abbatu & languissant. Souvent elle faisoit en sorte de paroître toute en larmes : & dans le moment même elle se hâtoit de les essuier & de les cacher, comme pour lui dérober sa foiblesse & son desordre. Antoine, qui ne craignoit rien tant que de causer le moindre déplaisir à Cléopâtre, écrivit des lettres à Octavie, pour lui ordonner de l'attendre à Athènes, & de ne passer pas outre, parce qu'il étoit prêt de se rengager dans une nouvelle expédition. En effet, sur la prière du Roi des Médes qui lui promettoit de puissans secours, il se préparoit à recommencer la guerre contre les Parthes.

Cette vertueuse Romaine, dissimulant l'injure qu'il lui faisoit, lui envoya demander en quel lieu il fouhaitoit qu'elle fît porter les présens qu'elle lui avoit destinés, puisqu'il ne trouvoit pas bon qu'elle vînt les lui pré-

fenter elle-même. Antoine ne reçut pas mieux ce second compliment, que le premier, & Cléopâtre, qui l'avoit empêché de voir Octavie, ne lui permit pas non plus de rien recevoir de sa main. Ainsi Octavie fut obligée de retourner à Rome, sans que son voyage eût produit d'autre effet que de rendre Antoine plus inexcusable. C'est ce que souhaitoit César, afin d'avoir un juste sujet de rompre entièrement avec lui.

Quand Octavie fut de retour à Rome, César témoignant beaucoup de sensibilité pour l'affront qu'elle avoit reçu, lui ordonna de sortir de la maison d'Antoine, & de loger en son particulier. Elle répondit qu'elle ne quitteroit point la maison de son mari, & que s'il n'avoit point d'autre raison de faire la guerre à Antoine que ce qui la regardoit, elle le conjuroit d'abandonner ses intérêts. Elle y demeura toujours en effet comme s'il eût été présent, & éleva avec beaucoup de soin & de magnificence non seulement les enfans qu'il avoit eus d'elle, mais encore ceux qu'il avoit eus de Fulvie. Quel contraste d'Octavie & de Cléopâtre ! Combien

l'une , au milieu de ses rebuts & de ses affronts , paroît-elle digne d'estime & de respect , & l'autre au milieu de sa grandeur & de sa magnificence , digne de mépris & d'horreur !

Il n'y eut point d'artifices que Cléopâtre n'employât pour retenir Antoine dans ses liens. Larmes , caresses , reproches , menaces , tout étoit mis en usage. Elle avoit gagné à force de présens tous ceux qui approchoient d'Antoine , & qui avoient le plus sa confiance. Ces flatteurs lui représentoient avec force qu'il y avoit de la dureté & de l'inhumanité d'abandonner Cléopâtre dans le triste état où elle se trouvoit , & que ce feroit faire mourir cette infortunée Princesse , qui n'aimoit que lui , & ne vivoit que pour lui. Ils amollirent & fondirent si bien le cœur d'Antoine , que de peur que Cléopâtre ne se fît mourir , il retourna promptement à Alexandrie , & remit les Médes au printems.

Il eut bien de la peine quand le AN. M. 397 printems fut arrivé , à quitter l'E- AV. J. C. 1gypte , & à s'éloigner de sa chère Cléopâtre. Elle consentit à l'accompagner jusqu'au bord de l'Euphrate.

M. 1971.
J. C. 33.

Après s'être rendu maître de l'Arménie, autant par la trahison que par la force des armées, & y avoir fait un grand butin, il revint à Alexandrie, où il entra en triomphe, traînant à son char le Roi d'Arménie chargé de chaînes d'or ; il le présenta dans cet état à Cléopatre, qui prit plaisir à voir un Roi captif à ses pieds. Il se délassa à loisir de ses grandes fatigues dans les festins & les parties de plaisir, où Cléopatre & lui passoient les jours & les nuits. Cette^a vaine Princesse, dans un de ces repas, voyant Antoine plein de vin, osa bien lui demander l'Empire Romain, & il n'eut point de honte de le lui promettre.

Avant que de partir pour une nouvelle expédition, Antoine, pour s'attacher la Reine par de nouveaux liens, & lui donner de nouvelles preuves de son entier dévouement, voulut faire la cérémonie du couronnement de Cléopatre & de tous ses enfans. On éleva pour cela dans le palais un trône d'or massif, où l'on montoit par plusieurs degrés d'argent.

a Hæc mulier Egyptia | num Imperium petiit : &
ab ebrio imperatore, pre- | promisit Antonius. Flo-
tium libidinum, Roma- | rus, lib. 4. cap. 11.

Antoine étoit assis sur ce trône, vêtu d'un habit de pourpre en broderie d'or avec des boutons de diamans, aiant à son côté un cimetère à la Persanne, dont la poignée & le fourreau étoient chargés de pierreries, un diadème sur le front, & un sceptre d'or à la main : afin, disoit-il, qu'en cet équipage il méritât d'être le mari d'une Reine. Cléopâtre étoit assise à sa droite, vêtue d'une robe éclatante faite de ce précieux lin destiné à couvrir la déesse Isis, dont cette Reine avoit la vanité de prendre l'habit & le nom. Sur le même trône, mais un peu plus bas, étoient assis, Césarion fils de Cléopâtre & de Jules César, & les deux autres enfans, Alexandre & Ptolémée, qu'elle avoit eus d'Antoine.

Chacun aiant pris la place qui lui étoit destinée, le Héraut, par le commandement d'Antoine, & en la présence de tout le peuple à qui l'on avoit ouvert les portes du palais, proclama Cléopâtre Reine d'Egypte, de Cypre, de Libye, & de la Célé-Syrie conjointement avec son fils Césarion. Il proclama ensuite les autres Princes Rois des Rois, & déclara, qu'en attendant une plus ample succession,

Antoine assignoit à Alexandre, qui étoit l'aîné, le royaume d'Arménie & des Médes avec celui des Parthes quand il l'auroit conquis, & à Ptolémée son cadet les royaumes de Syrie, de Phénicie, & de Cilicie. Ces deux jeunes Princes étoient habillés à la mode des pays sur lesquels ils devoient régner. Après la proclamation, les trois Princes s'étant levés de leurs sièges s'approchèrent du trône, & mettant un genou en terre, baisèrent les mains d'Antoine & de Cléopâtre. On leur donna aussitôt un train proportionné à leur nouvelle dignité, & chacun eut son régiment des gardes tirés des principales familles de ses Etats.

Antoine se rendit de bonne heure en Arménie pour agir contre les Parthes, & il s'étoit déjà avancé jusqu'aux bords de l'Araxe : mais les nouvelles de ce qui se passoit à Rome contre lui l'arrêtèrent, & lui firent abandonner l'expédition des Parthes. Il détacha sur le champ Canidius avec seize Légions vers les côtes de la mer d'Ionie, & les rejoignit bientôt à Ephèse, où il étoit à portée d'agir en cas que les choses en vinssent à une

ture ouverte entre César & lui, comme il y avoit beaucoup d'apparence.

www.libtool.com.cn

Cléopâtre fut de la partie, & c'est qui causa la perte d'Antoine. Ses amis lui conseilloient de la renvoyer à Alexandrie, jusqu'à ce qu'on vît quel on prendroit les événemens de la guerre. Mais cette Reine, craignant que par l'entremise d'Octavie, il ne se commodât avec César, gagna Cassius à force d'argent, & le porta à aller en sa faveur à Antoine, & à représenter qu'il n'étoit ni juste d'engager de cette guerre une Princesse qui y contribuoit si fort de son côté; inutile pour son parti, parce que son sort décourageroit les Egyptiens, qui faisoient la plus grande partie de ses forces maritimes. D'ailleurs, lui disoit-on, on ne voioit pas que Cléopâtre fût inférieure ni en prudence ni en bon sens à aucun des Princes & des Rois qui étoient dans son armée, & qui avoit gouverné si longtemps un grand royaume, & qui auroit pu apprendre dans son long commerce avec Antoine à manier avec sagesse & dextérité les plus importantes & les plus difficiles affaires. Antoine ne résista

point à des remontrances qui flatoient en même tems son amour propre & sa passion.

D'Ephèse il se rendit avec Cléopâtre à Samos, où étoit le rendez-vous de la plupart de leurs troupes, & où ils passèrent le tems dans la bonne chère & dans les plaisirs. Les magnificences n'y furent guères moindres qu'à Alexandrie. Les Rois qui étoient à leur suite s'épuisèrent pour leur plaire par des dépenses extraordinaires, & déploierent dans leurs festins un luxe excessif.

Plin. l. 11. C'est apparemment dans un de ces festins qu'arriva ce qui est rapporté dans Pline. Quelque passion que Cléopâtre témoignât pour Antoine, comme il connoissoit parfaitement son caractère dissimulé, & capable des crimes les plus noirs, il craignit, je ne sais sur quel fondement, qu'elle ne songeât à l'empoisonner : c'est pourquoi dans les repas il ne touchoit à aucun mêt qu'on n'en eût goûté auparavant. Il n'étoit pas possible que la Reine ne s'apperçût d'une défiance si marquée. Elle employa un moien fort extraordinaire, pour lui faire sentir en même tems combien ses craintes

étoient mal fondées, & combien d'ailleurs, si elle avoit été mal intentionnée, toutes les précautions qu'il prenoit auroient été inutiles. Elle fit empoisonner l'extrémité des fleurs dont étoient composées les couronnes qu'Antoine & elle, selon la coutume des Anciens, portoient à table. Quand le vin eut commencé à échauffer les têtes, & à égayer le repas, Cléopâtre invita Antoine à boire ces fleurs. Il ne se fit pas prier longtemps, & après en avoir arraché les extrémités avec ses doigts, & les avoir jettés dans sa coupe remplie de vin, il étoit près de l'avalier, lorsque la Reine, l'arrêtant par le bras : *Je suis, lui dit-elle, cette empoisonneuse, contre laquelle vous prenez tant de précautions. S'il m'étoit possible de vivre sans vous, jugez vous-même maintenant si l'occasion ou le moien de le faire me manquoient.* Aiant fait venir un prisonnier condamné à mort, elle lui fit boire cette liqueur, & il expira sur le champ.

La Cour vint de Samos à Athènes, où elle passa plusieurs jours dans de semblables débauches. Cléopâtre n'épargna rien pour obtenir des Athéniens les mêmes marques d'affection

& d'estime qu'Octavie en avoit reçues pendant son séjour dans cette ville. Mais, quoi qu'elle pût faire, elle n'en put arracher que des civilités contraintes, qui se terminèrent à une vaine députation qu'Antoine exigea des citoyens, & de laquelle il voulut être le chef lui-même en qualité de bourgeois d'Athènes.

*n. M. 3972.
v. J. C. 32.
Plus. in
Inon. pag.
42-255.* Les nouveaux Consuls Caius Sosius & Domitius Enobardus s'étant déclarés ouvertement pour Antoine, sortirent de Rome, & se rendirent auprès

de lui. César, au lieu de les arrêter, ou de les faire poursuivre, fit semer le bruit que c'étoit avec sa permission qu'ils y étoient allés, & fit déclarer publiquement qu'il permettoit à tous ceux qui en avoient envie de se retirer où bon leur sembleroit. Par là il demeura maître à Rome, & se trouva en état d'ordonner & de faire tout ce qu'il jugea à propos pour ses intérêts & contre ceux d'Antoine.

Quand Antoine en fut averti, il fit assembler tous les Chefs de son parti; & le résultat de leur délibération fut, qu'il déclareroit la guerre à César, & qu'il répudieroit Octavie. Il fit l'un & l'autre. Les préparatifs d'Antoine pour

s succès. D'ALEXAND. 359

re étoient si avancés , que , si
dre de tems il eût poussé César,
it eu inmanquablement tout
age : car son adverfaire n'étoit
ore en état de lui faire tête ni
r , ni par terre. Mais les plaisirs
rtèrent , & on remit les opéra-
l'année suivante. Ce fut sa per-
sar , par ce délai , eut le tems
bler toutes ses forces.

Députés qu'Antoine envoya à
pour déclarer son divorce avec
e , avoient ordre de lui com-
r de sortir de la maison d'An-
avec tous ses enfans ; & , en cas
is , de l'en chasser par force , &
laisser que le fils qu'Antoine
eu de Fulvie. Outrage d'autant
nsible à Octavie , qu'une rivale
it la cause. Mais étouffant son
iment , elle ne répondit aux
és de son mari que par des
: & quelque injustes que fussent
lres , elle y obéit , & sortit de
son avec ses enfans. Elle tra-
même à appaiser le peuple que
nité de cette action avoit sou-
& fit ce qu'elle put pour modé-
colère de César. Elle leur re-
toit qu'il n'étoit pas de la bien

scance ni de la dignité du nom Romain, d'entrer dans ces petits démêlés : que c'étoient des querelles de femmes, qui ne méritoient pas qu'elles en témoignassent du ressentiment : & qu'elle seroit au désespoir, si elle étoit la cause d'une nouvelle guerre, elle qui n'avoit consenti à son mariage avec Antoine que dans l'espérance qu'il seroit un gage d'union entre lui & César. Ses remontrances eurent un succès contraire à ses intentions, & le peuple charmé de sa vertu, redoubla la compassion qu'il avoit de son malheur, & la haine qu'il portoit à Antoine.

*Titius
Plancus.*

Mais rien n'irrita tant les esprits que le testament d'Antoine, qu'il avoit laissé en dépôt entre les mains des & Vestales. Ce fut un mystère révélé par deux Consulaires, qui ne pouvant souffrir l'orgueil de Cléopâtre & la mollesse d'Antoine, s'étoient retirés vers César. Comme ils avoient été appelés à ce testament, & qu'ils en faisoient le secret, ils le révélèrent à César. Les Vestales firent difficulté de donner un acte qui leur avoit été confié, s'excusant sur la foi du dépôt qu'elles étoient obligées de garder ; & elles

les voulurent y être forcées par l'autorité du peuple. Ainsi le testament ayant été apporté dans la grande place où le peuple s'étoit assemblé, y lut ces trois articles. 1. Qu'Antoine reconnoissoit Césarion pour fils légitime de Jules César. 2. Qu'il instituait pour ses héritiers les enfans qu'il avoit eus de Cléopâtre, avec la qualité de Rois des Rois. 3. Qu'il ordonnoit en cas qu'il mourût à Rome, que son corps après avoir été porté en pompe par la ville, seroit mis le soir sur un lit de parade pour être envoyé ensuite à Cléopâtre, à laquelle il laissoit le soin de ses funérailles & de sa sépulture.

Il y a pourtant des auteurs qui croient que ce testament fut une pièce proposée par César pour rendre Antoine plus odieux au peuple. En effet, quelle apparence y a-t-il qu'Antoine, qui savoit bien à quel point le peuple romain étoit jaloux de ses droits & de ses coutumes, eût voulu lui confier l'exécution d'un testament qui les violoit avec tant de mépris?

Quand César eut une armée & une multitude de prêtres, qui lui parurent suffisans pour faire tête à son ennemi, il

déclara aussi la guerre de son côté. Mais dans le Décret que le peuple donna pour cet effet, il fit mettre que c'étoit contre Cléopatre; & ce fut par une politique raffinée qu'il en usa ainsi, & qu'il ne voulut pas mettre le nom d'Antoine dans sa déclaration, quoique ce fût contre lui effectivement que se fit la guerre. Car, outre qu'il mettoit Antoine dans son tort, en le rendant l'agresseur dans une guerre contre sa patrie, il ménageoit par là ceux qui étoient encore attachés à Antoine, dont le nombre & le crédit pouvoient être redoutables, & il auroit falu nécessairement les déclarer ennemis de la République, si Antoine avoit été nommé expressément dans le Décret.

Antoine retourna d'Athènes à Samos, où toute la flotte étoit assemblée. Elle étoit composée de cinq cens vaisseaux de guerre d'une grandeur & d'une structure extraordinaire, aiant plusieurs ponts élevés les uns par dessus les autres, avec des tours sur la poupe & sur la proue d'une hauteur prodigieuse : de sorte qu'à voir ces superbes bâtimens au milieu de la mer, on les eût pris pour des îles flottantes.

Il falloit un si grand équipage pour faire une bonne manœuvre sur ces pesantes machines, qu'Antoine, ne pouvant trouver assez de matelots, avoit été obligé de se servir de laboureurs, d'artisans, de muletiers, & de toutes sortes de gens sans expérience, plus propres à causer du trouble, qu'à rendre un bon service.

On embarqua sur cette flotte deux mille hommes de pié & douze mille chevaux. Les Rois de Libye, de Cilicie, de Cappadoce, de Paphlagonie, de Comagène & de Thrace, s'y trouvoient en personne : & ceux de Pont, de Judée, de Lycaonie, de Galatie, & des Médes, y avoient envoyé leurs troupes. On ne peut voir de spectacle plus pompeux que celui de cette flotte lorsqu'elle se fut mise en mer, & qu'elle eut déployé ses voiles. Mais rien n'égalait la magnificence de la galère de Cléopâtre, toute brillante d'or, avec des voiles de pourpre, ses flammes & ses banderoles se jouant au gré du vent, pendant que les trompettes & les autres instrumens de guerre faisoient entendre des airs d'allégresse & de triomphe. Antoine la suivoit de près dans une galère qui n'étoit guères

moins ornée. Cette Reine, enivrée de sa fortune & de sa grandeur, & n'écoulant que son ambition effrénée, menaçoit follement le Capitole d'une ruine prochaine, & se préparoit avec sa troupe infâme d'eunuques à détruire pour toujours l'Empire Romain.

De l'autre côté on voioit moins de pompe & d'éclat, mais plus de réalité. César n'avoit que deux cens cinquante vaisseaux, & quatre-vingts mille hommes d'infanterie, avec autant de chevaux qu'Antoine. Mais il n'avoit dans ses troupes que des soldats d'élite, & sur sa flotte que des matelots expérimentés. Ses vaisseaux étoient moins grands que ceux d'Antoine, mais aussi ils étoient plus légers & plus propres au combat.

César avoit son rendez-vous à Brunduse, & Antoine s'avança jusqu'à Corcyre. Mais la belle saison étoit passée, & le mauvais tems approchoit. L'un & l'autre furent obligés de se

a Dum Capitolio

Regina dementes ruinas,

Funus & imperio parabat,

Contaminato cum grege turpium

Morbo virorum : quidlibet impotens

Sperare, fortunaque dulci

Ebria. *Horat. Od. 37. lib. 1.*

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 365
retirer , de mettre leurs troupes en
quartier d'hiver , & leurs flotes dans
de bons ports , pour y attendre le prin-
tems.

Antoine & César , dès que la saison AN. M. 3973.
le leur permit , se remirent en campa- AV. J. C. 31.
gne par mer & par terre. Les deux
flotes entrèrent dans le golfe Ambra-
zien en Epire. Les plus braves & les
plus expérimentés Officiers d'Antoine
lui conseilloient de ne point hasarder
un combat naval , de renvoyer Cléo-
patre en Egypte , & de gagner prom-
tement la Thrace ou la Macédoine
pour y combattre par terre , parce que
son armée , composée de très bonnes
troupes , & beaucoup supérieure à
celle de César , sembloit lui promettre
la victoire ; au lieu qu'une flote , aussi
mal équipée que la sienne , quelque
nombreuse qu'elle fût , lui laissoit peu
d'espérance. Mais il y avoit longtemps
qu'Antoine n'étoit plus susceptible
d'un bon conseil , ne faisant que ce
qui plaisoit à Cléopâtre. Cette or-
gueilleuse Princesse , qui ne jugeoit
des choses que par l'extérieur , croioit
que sa flote étoit invincible , & que
les vaisseaux de César n'en pourroient
approcher sans se briser. D'ailleurs.

elle sentoît bien qu'en cas de malheur il lui seroit bien plus aisé de se sauver sur ses vaisseaux que par terre. Son avis prévalut donc sur celui de tous les Généraux.

*Le 4. avant
s Nones de
septembre.*

La bataille se donna le second jour de Septembre à l'embouchure du golfe d'Ambracie, près de la ville d'Actium, à la vûe des armées de terre, dont l'une étoit rangée en bataille sur la côte du nord, & l'autre sur celle du midi de ce détroit, attendant le succès du combat. Il fut douteux pendant quelque tems, & parut aussi favorable à Antoine qu'à César jusqu'à la retraite de Cléopâtre. Cette Reine effrayée du bruit du combat, où tout étoit terrible pour une femme, prit la fuite lorsqu'il n'y avoit aucun danger pour elle, & entraîna avec elle toute son escadre Egyptienne, qui étoit de soixante vaisseaux de haut bord, avec lesquels elle fit voile du côté du Péloponnèse. Antoine, qui la vit fuir, oubliant tout, & s'oubliant lui-même, la suivit précipitamment, & céda à César une victoire qu'il lui avoit très-bien disputée jusques-là. Elle couta pourtant encore cher au Vainqueur. Car les vaisseaux d'Antoine se batti-

sent si bien après son départ, que, quoique le combat eût commencé vers le milieu du jour, il ne finit que quand la nuit vint, de sorte que les troupes de César furent obligées de la passer sur leurs vaisseaux.

Le lendemain, César, voyant sa victoire complète, détacha une escadre pour poursuivre Antoine & Cléopâtre. Mais cette escadre désespérant de les atteindre à cause de l'avance qu'ils avoient, revint bientôt rejoindre le gros de la flotte. Antoine étant entré dans le vaisseau Amiral que montoit Cléopâtre, alla s'asseoir à la proue, où la tête appuyée sur ses deux mains, & les deux coudes sur les genoux, il demeura comme un homme accablé de honte & de rage, repassant dans une profonde mélancolie sa mauvaise conduite, & les malheurs qu'elle lui avoit attirés. Il se tint dans cette posture, & dans ces noires pensées, pendant les trois jours qu'ils mirent à se rendre à Ténare, sans voir Cléopâtre ni lui parler. Au bout de ce tems-là, ils se revirent, & vécurent ensemble à l'ordinaire.

*Promontoir
de la Laconi*

L'armée de terre restoit encore entière, forte de dix-huit Légions, & de

vingt-deux mille chevaux, sous la conduite de Canidius Lieutenant Général d'Antoine ; & elle auroit pu faire tête à César , & lui causer bien de l'embaras. Mais se voiant abandonnée par ses Généraux , elle se rendit à César , qui la reçut à bras ouverts.

De Ténare , Cléopâtre prit la route d'Alexandrie , & Antoine celle de Libye , où il avoit laissé une armée considérable pour garder les frontières du pays. En débarquant , il apprit que Scarpus , qui commandoit cette armée , s'étoit déclaré pour César. Il fut si frappé de ce coup , auquel il n'avoit pas lieu de s'attendre , qu'il vouloit se tuer , & ses amis eurent de la peine à l'en empêcher. Il ne lui restoit donc plus d'autre parti à prendre , que de suivre Cléopâtre à Alexandrie , où elle étoit arrivée.

En approchant du port , elle craignit , si l'on apprenoit son malheur , qu'on ne lui en refusât l'entrée. Elle fit couronner ses vaisseaux , comme si elle fût revenue victorieuse. A peine y fut-elle entrée qu'elle fit mourir tous les grands Seigneurs de son royaume qui lui étoient suspects , de peur que , lorsqu'on sauroit sa défaite , ils n'excitaf-

rent des séditions contr'elle. Antoine la trouva dans ces sanglantes exécutions.

Elle forma, bientôt après, un autre dessein bien extraordinaire. Pour éviter de tomber entre les mains de César, qu'elle voioit bien qui la poursuivroit en Egypte, elle songeoit à faire transporter ses vaisseaux de la mer Méditerranée dans la mer Rouge par l'Isthme qui n'a que trente lieues de largeur ; & à mettre ensuite tous ses trésors dans ces vaisseaux, & dans les autres qu'elle avoit déjà sur cette mer. Mais les Arabes qui demeuroient sur cette côte aiant brulé tous les vaisseaux qu'elle y avoit, elle fut obligée d'abandonner ce dessein.

Changeant donc de résolution, elle ne songea plus qu'à gagner César qu'elle regardoit comme son vainqueur, & à lui faire un sacrifice d'Antoine que ses malheurs lui avoient rendu indifférent. Tel étoit l'esprit de cette Princesse. Quoiqu'elle aimât jusqu'à la fureur, elle avoit encore plus d'ambition que d'amour ; & la Couronne lui étant plus chère que son mari, elle songeoit à la conserver au prix de la vie d'Antoine. Mais lui cachant ses sentimens, elle lui persuada

d'envoyer des Ambassadeurs à César pour négocier avec lui un Traité de paix. Elle joignit ses Ambassadeurs à ceux d'Antoine, mais leur donna ordre de traiter pour elle en particulier. César ne voulut point voir les Ambassadeurs d'Antoine : il renvoia ceux de Cléopatre avec une réponse favorable.

Il souhaitoit avec passion s'assurer de sa personne & de ses trésors : de sa personne, pour en honorer son triomphe, de ses trésors, pour se mettre en état de paier les dettes qu'il avoit contractées pour cette guerre. Ainsi il lui laissa entrevoir de grandes espérances, si elle vouloit lui sacrifier Antoine.

Celui-ci, depuis son retour de Libye, s'étoit retiré dans une maison champêtre qu'il avoit fait bâtir exprès sur les bords du Nil, pour y jouir de l'entretien de deux amis qui l'y avoient suivi. Dans cette solitude, il sembloit qu'il écoutoit avec plaisir les sages discours de ces deux Philosophes. Mais, comme ils n'avoient pu lui arracher du cœur l'amour de Cléopatre, cause unique de tous ses malheurs, cette passion, qu'ils n'avoient que suspendue, ne fut pas lontems à reprendre son premier empire. Il retourna à Alexandrie, se

livra de nouveau aux charmes & aux caresses de Cléopatre, & , dans le dessein de lui plaire, il envoya de seconds Députés à César, pour lui demander la vie à des conditions si honteuses, qu'il offroit de la passer à Athènes comme un simple particulier, pourvû que César assurât le royaume d'Egypte à Cléopatre & à ses enfans.

Cette seconde députation n'ayant pas été plus favorablement reçue que la première, Antoine essaia d'étouffer en lui-même le sentiment des maux présens, & la crainte de ceux dont il étoit menacé, en se livrant sans mesure à la bonne chère & aux plaisirs. Ils se regaloient tour à tour Cléopatre & lui, & à l'envi l'un de l'autre se donnoient des repas d'une magnificence incroyable.

La Reine cependant, qui prévoioit ce qui pourroit arriver, ramassoit toutes sortes de poisons; & pour éprouver ceux qui faisoient mourir avec le moins de douleur, elle faisoit l'essai de leur vertu & de leur force sur les criminels condamnés à mort qui étoient gardés dans les prisons. Aiant vû par ses expériences, que les poisons qui étoient forts faisoient

mourir promptement , mais dans de grandes douleurs ; & que ceux qui étoient doux caufoient une mort tranquille mais lente : elle effaia des morsures des bêtes venimeuses , & fit appliquer en sa présence sur diverses personnes différentes sortes de serpens. Tous les jours elle faisoit de ces épreuves. Enfin elle trouva que l'aspic étoit le seul qui ne caufoit ni convulsions ni tranchées , & qui précipitant seulement dans une pesanteur & dans un assoupissement accompagné d'une petite moiteur au visage , & d'un amortissement de tous les sens , éteignoit doucement la vie ; de sorte que ceux qui étoient en cet état se fâchoient quand on les réveillait , ou qu'on vouloit les lever , de même que ceux qui sont profondément endormis. Ce fut là le poison auquel elle se fixa.

Pour dissiper les soupçons & les sujets de plainte d'Antoine , elle se mit à le caresser encore plus que de coutume ; de sorte que n'ayant célébré le jour de sa propre naissance qu'avec peu de solennité , & convenablement à l'état présent de sa fortune , elle célébra celui de la naissance d'Antoine avec un éclat & une magnificence au

dessus de tout ce qu'elle avoit fait auparavant ; jusques-là que plusieurs des conviés qui étoient venus pauvres à ce festin , s'en retournerent riches.

César, sachant de quelle importance il lui étoit de ne pas laisser sa victoire imparfaite , passa au commencement du printems en Syrie, & de là alla se présenter devant Péluse. Il envoya sommer le Gouverneur de lui ouvrir les portes : & Séleucus , qui y commandoit pour Cléopatre , en aiant reçu des ordres secrets , livra la ville sans souffrir le siège. Le bruit de cette trahison se répandit dans la ville. Cléopatre , pour se purger de cette accusation , remit entre les mains d'Antoine la femme & les enfans de Séleucus , afin qu'il les fît mourir pour se venger de sa perfidie. Quel monstre que cette Princesse ! Elle réunit en sa personne les vices les plus odieux : le renoncement à toute pudeur , la mauvaise foi , l'injustice , la cruauté ; & , ce qui met le comble à tout le reste , les faux dehors d'une amitié trompeuse , qui cache un dessein formé de livrer à son ennemi celui qu'elle comble des caresses les plus tendres , & des marques de l'attachement le plus vif & le plus

garda ses galères qui sortoient du port, & qui alloient charger celles de César. Il attendit sans faire aucun mouvement, pour voir le succès de cette charge. Mais il fut bien étonné de voir l'Amiral de Cléopâtre baisser le pavillon lorsqu'il fut à portée de celui de César, & lui livrer toute sa flotte.

Cette trahison ouvrit les yeux à Antoine, & lui fit ajouter foi, mais trop tard, à ce que ses amis lui avoient dit des perfidies de la Reine. Dans cette extrémité, il voulut se signaler par un acte extraordinaire de courage, capable selon lui, de lui faire beaucoup d'honneur. Il envoya défier César à un combat singulier. César fit réponse, que si Antoine étoit las de vivre, il avoit d'autres moyens pour mourir. Antoine se voyant moqué par César, & trahi par Cléopâtre, rentra dans la ville, & dans le moment même il fut encore abandonné de toute sa cavalerie. Alors plein de rage & de désespoir, il courut au palais dans le dessein de se venger de Cléopâtre : mais il ne la trouva point.

Cette artificieuse Princesse, qui avoit prévu ce qui arrivoit, voulant se dérober



à la colère d'Antoine , s'étoit retirée dans le quartier où étoient les tombeaux des Rois d'Egypte , qui étoit fortifié de bonnes murailles , & dont elle avoit fait fermer les portes. Elle fit dire à Antoine que préférant une mort honorable à une honteuse captivité , elle s'étoit donné la mort au milieu des tombeaux de ses ancêtres , où elle avoit aussi choisi sa sépulture. Antoine , trop crédule , ne se donna pas le loisir d'examiner une nouvelle qui devoit lui être suspecte après toutes les infidélités de Cléopâtre ; frappé de l'idée de sa mort , il passa tout d'un coup de l'excès de la colère dans les plus vifs transports de douleur , & ne songea plus qu'à la suivre dans le tombeau.

Aiant pris cette furieuse résolution , il s'enferma dans sa chambre avec un esclave , & s'étant fait ôter sa cuirasse , il lui commanda de lui enfoncer le poignard dans le sein. Mais cet esclave , plein de fidélité , d'affection , & de respect pour son maître , s'en perça lui-même , & tomba mort à ses pieds. Antoine regardant cette action comme un exemple qu'il devoit suivre , s'enfonça son épée dans le corps , & tomba

sur le plancher dans un ruisseau de son sang qu'il méla avec celui de son esclave. Il arriva dans ce moment un Officier des gardes de la Reine, qui lui venoit dire qu'elle étoit vivante. Il n'entendit pas plutôt prononcer le nom de Cléopâtre, qu'il revint de son évanouissement, & apprenant qu'elle étoit vivante, il souffrit qu'on pansât sa blessure, & se fit ensuite porter à la forteresse où elle s'étoit enfermée. Cléopâtre ne permit point qu'on ouvrît les portes pour le faire entrer, dans la crainte de quelque surprise : mais elle parut à une fenêtre haute, & jeta en bas des chaînes & des cordes. On y attacha Antoine ; & Cléopâtre, aidée de deux femmes, qui étoient les seules qu'elle eût menées avec elle dans ce tombeau, le tira à elle. Jamais spectacle ne fut plus touchant. Antoine, tout couvert de sang, & la mort peinte sur le visage, étoit guindé en haut, tournant ses yeux mourans vers Cléopâtre, & lui tendant ses foibles mains, comme pour la conjurer de recevoir ses derniers soupirs : & Cléopâtre, le visage rendu, & les bras roidis, tiroit les cordes avec grand effort, pendant que ceux d'en bas, qui ne

ne pouvoient l'aider autrement , l'en-
coura geoient par leurs cris.

Quand elle l'eut tiré à elle , &
qu'elle l'eut couché , elle déchira ses
habits sur lui , se frapant le sein , se
meurtrissant la poitrine ; & lui essuiant
le sang avec son visage collé sur le
 sien , elle l'appelloit son Prince , son
seigneur , son cher Epoux. En faisant
ces tristes exclamations , elle coupoit
ses cheveux d'Antoine suivant la su-
perstition des payens , qui croioient
bouleverser par là ceux qui mouroient
d'une mort violente.

Antoine aiant repris ses sens , &
voyant l'affliction de Cléopatre , lui
dit , pour la consoler , qu'il mouroit
heureux puisqu'il mouroit entre ses
bras ; & qu'au reste il ne rougissoit point
de sa défaite , n'étant point honteux à
un Romain d'être vaincu par des Ro-
mains. Il l'exhorta ensuite à sauver sa
vie & son royaume , pourvu qu'elle le
fût faire avec honneur , & à se don-
ner de garde des traîtres de sa Cour ,
aussi bien que des Romains de la suite
de César , ne se fiant qu'à Proculeïus.
Il expira en achevant ces paroles.

Dans le moment même Proculeïus
arriva de la part de César , qui n'avoit

pu retenir ses larmes au triste récit qu'on lui avoit fait de tout ce qui s'étoit passé, & à la vue de l'épée teinte du sang d'Antoine qu'on lui présenta. Il avoit ordre sur tout de se rendre maître de Cléopatre, & de la prendre en vie s'il étoit possible. La Princesse refusa de se remettre entre ses mains. Elle eut pourtant avec lui une conversation, sans qu'il entrât dans le tombeau. Il s'approcha seulement de la porte, qui étoit bien fermée, & qui par des fentes donnoit passage à la voix. Ils parlèrent assez longtems ensemble; elle demandant toujours le royaume pour ses enfans, & lui l'exhortant à bien espérer, & la pressant de remettre entre les mains de César tous ses intérêts.

Après qu'il eut bien observé le lieu, il alla faire son rapport à César, qui sur l'heure, envoya Gallus pour lui parler encore. Gallus s'approcha de la porte comme avoit fait Proculéïus, & parla comme lui au travers des fentes, faisant durer exprès la conversation. Pendant ce tems-là Proculéïus approcha une échelle de la muraille, entra par la même fenêtre par où ces femmes avoient tiré An-

toine, & suivi de deux Officiers qui étoient avec lui, il descendit à la porte où Cléopâtre étoit à parler avec Gal-lus. Une des deux femmes qui étoient enfermées avec elle le voiant, s'écria toute éperdue : *Malheureuse Cléopâtre, vous voilà prise !* Cléopâtre tourne la tête, voit Proculeïus, & veut se percer d'un poignard qu'elle portoit toujours à sa ceinture. Mais Proculeïus courant à elle très promptement, & la prenant entre ses bras : *Vous vous faites tort, lui dit-il, & vous faites tort aussi à César, en lui ôtant une si belle occasion de montrer sa bonté & sa clémence.* En même tems il lui arrache son poignard, & secoue ses robes de peur qu'il n'y eût du poison caché.

César envoya un de ses affranchis, nommé Epaphrodite, auquel il commanda de la garder très soigneusement, pour empêcher qu'elle n'attentât sur elle-même, & d'avoir d'ailleurs pour elle tous les égards & toutes les complaisances qu'elle pourroit désirer; & il chargea Proculeïus de savoir de la Reine ce qu'elle desiroit de lui.

César se prépara ensuite à entrer dans Alexandrie, dont personne n'é-

toit plus en état de lui disputer la conquête. Il en trouva les portes ouvertes, & tous les habitans dans une extrême consternation, ne sachant ce qu'ils avoient à craindre ou à espérer. Il entra dans la ville en s'entretenant avec le Philosophe Arcés, & s'appuyant sur lui avec une sorte de familiarité, pour faire connoître publiquement le cas qu'il en faisoit. Etant monté au palais, il s'assit sur un tribunal qu'il fit élever, & voyant tout le peuple prosterné à terre, il leur commanda de se lever. Puis il leur dit qu'il leur pardonnoit pour trois raisons. La première, à cause d'Alexandre le Grand leur Fondateur : la seconde, à cause de la beauté de leur ville : & la troisième, à cause d'Arcés l'un de leurs citoyens, dont il estimoit le mérite & le savoir.

Cependant Proculeïus s'acquittoit de sa commission auprès de la Reine qui d'abord ne demanda rien à César que la permission d'ensevelir Antoine, qui lui fut accordée sans peine. Elle n'épargna rien pour rendre sa sépulture magnifique suivant la coutume des Egyptiens. Elle fit embaumer son corps avec les parfums les plus pré-

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 383
ieux de l'Orient, & le plaça parmi les
souveins des Rois d'Egypte.

César ne trouva pas à propos de voir
Cléopâtre dans les premiers jours
de son deuil ; mais, lorsqu'il crut le
pouvoir faire avec bienséance, il se fit
introduire dans sa chambre, après lui
en avoir demandé la permission, vou-
lant par les égards qu'il avoit pour elle
lui cacher son dessein. Elle étoit cou-
chée sur un petit lit dans un état fort
simple & fort négligé. Quand il entra
dans sa chambre, quoiqu'elle n'eût
sur elle qu'une simple tunique, elle se
leva promptement, & alla se jeter à ses
genoux horriblement défigurée, les
cheveux en désordre, le visage effaré
& sanglant, la voix tremblante, les
yeux presque fondus à force de pleu-
rer, & le sein couvert de meurtrissures
& de plaies. Cependant cette grace
naturelle, & cette fierté que sa beauté
lui inspiroit, n'étoient pas entièrement
éteintes, & malgré le pitoyable état où
elle étoit réduite, de ce fond même de
tristesse & d'abattement il en sortoit,
comme d'un sombre nuage, des traits
vifs & des espèces de raions qui écla-
toient dans ses regards & dans tous
les mouvemens de son visage. Quoique

presque mourante, elle ne désespéroit pas d'inspirer encore de l'amour à ce jeune Vainqueur, comme elle avoit fait autrefois à César & à Antoine.

La chambre où elle le reçut, étoit pleine de portraits de Jules César. « Seigneur, lui dit-elle en lui montrant ces tableaux, » voila les images de ce-
 « lui qui vous a adopté pour vous faire
 « succéder à l'Empire Romain, & à
 « qui je suis redevable de ma Couron-
 « ne. « Puis, tirant de son sein les lettres qu'elle y avoit cachées : » Voila
 « aussi, continua-t-elle en les baissant,
 « les chers témoignages de son amour. Elle en lut ensuite quelques-unes des plus tendres, accompagnant cette lecture de paroles touchantes, & de regards passionnés. Mais elle employa inutilement tous ces artifices ; & , soit que ses charmes n'eussent plus le pouvoir qu'ils avoient eu dans sa jeunesse, ou que l'ambition fût la passion dominante de César , il ne parut point touché de sa vûe ni de son entretien, se contentant de l'exhorter à avoir bon courage, & l'assurant de ses bonnes intentions. Elle s'aperçut bien de cette froideur, dont elle tira un mauvais augure : mais dissimulant son chagrin,

changeant de discours, elle le
 ia des complimens que Procu-
 i avoit faits de sa part, & qu'il
 de lui renouveler lui-même.
 outa qu'en revanche elle vou-
 livrer tous les trésors des Rois
 te. Et en effet elle lui remit
 es mains un bordereau de tous
 ibles, de ses pierreries, & de ses
 s. Et comme Séleucus, un de
 soriers qui étoit présent, lui
 a qu'elle n'avoit pas tout dé-
 & qu'elle cachoit & retenoit
 tie de ce qu'elle avoit de plus
 k, outrée d'une telle insolence
 donna plusieurs coups sur le
 Puis se tournant vers César,
 ce pas une chose horrible, lui
 le, que lorsque vous n'avez
 lédaigné de me venir voir, &
 vous avez bien voulu me con-
 dans le triste état où je me
 re, mes propres domestiques
 ient m'accuser devant vous,
 prétexte que j'aurai réservé
 que bijou de femme, non pour
 ner une misérable comme moi,
 pour en faire un petit présent à
 vie votre sœur, & à Livie vo-
 reuse, afin que leur protection
 me X.



» attire de votre part un traitement
» favorable à une infortunée Prin-
» cesse ? www.libtool.com.cn

César fut ravi de l'entendre parler ainsi , ne doutant point que ce ne fût l'amour de la vie qui lui inspiroit ce langage. Il lui dit qu'elle pouvoit disposer à son gré des bijoux qu'elle avoit retenus ; & après l'avoir assurée qu'il la traiteroit avec plus de générosité & de magnificence qu'elle n'osoit l'espérer , il se retira , pensant l'avoir trompée , & c'étoit lui qui le fut.

Ne doutant point que César n'eût dessein de la faire servir d'ornement à son triomphe , elle ne songea plus qu'à mourir pour éviter cette honte. Elle savoit bien qu'elle étoit observée par les gardes qu'on lui avoit donnés , qui , sous prétexte de lui faire honneur , la suivoient par tout ; & que d'ailleurs le tems pressoit , le jour du départ de César approchant. Pour le tromper donc encore mieux , elle le fit prier qu'elle pût aller rendre ses derniers devoirs au tombeau d'Antoine , & prendre congé de lui. César lui aiant accordé cette permission , elle s'y rendit effectivement pour baigner ce tombeau de ses larmes , & pour assu-

Antoine, à qui elle adressa son discours comme si elle l'eût eu sous les yeux, qu'elle alloit bientôt lui donner une preuve plus certaine de son amour.

Après cette funeste protestation, elle accompagna de ses pleurs & de ses soupirs, elle fit couvrir le tombeau de fleurs, & revint dans sa chambre. Puis elle se mit au bain, & du matin à la table, ayant ordonné qu'on lui servît un repas magnifique. Au lever de la table, elle écrivit un billet César, & ayant fait sortir tous ceux qui étoient dans sa chambre, excepté ces deux femmes, elle ferma la porte derrière elle, se mit sur un lit de repos, & envoya une corbeille où il y avoit des figues qu'un paysan venoit d'apporter. Elle la mit auprès d'elle, & un moment après on la vit se coucher sur son lit, comme si elle se fût endormie. Mais c'est que l'aspic, qui étoit caché parmi les fruits, l'ayant piquée au bras dont elle lui avoit rendu, le venin avoit aussitôt gagné le cœur, & l'avoit tuée sans douleur, & sans qu'on s'en aperçût. Les gardes avoient ordre de ne pas en laisser passer qui ne fût visité exactement : mais ce paysan travesti, qui

érior un fidèle serviteur de la Reine, joua si bien son personnage, & il parut si peu d'apparence de tromperie dans un panier de fruits, que les gardes le laissèrent entrer. Ainsi toute la prévoyance de César lui fut inutile.

Il ne douta point de la résolution de Cléopâtre, après avoir lu le billet qu'elle lui avoit écrit pour le prier de permettre que son corps fût mis auprès de celui d'Antoine dans un même tombeau ; & il dépêcha promptement deux Officiers pour la prévenir. Mais, quelque diligence qu'ils pussent faire, ils la trouvèrent morte.

Cette * Princesse étoit trop fière, & trop au-dessus du commun, pour souffrir qu'on la menât en triomphe attachée au char du Vainqueur. Déterminée à mourir, & par là devenue capable des plus féroces résolutions, elle vit d'un œil sec & tranquille couler

a Aufa & jacentem visere regiam
 Vultu sereno fortis, & asperas
 Trahare serpentes, ut atrum
 Corpore combiberet venenum,
 Deliberata morte ferocior :
 Sævus Liburnis scilicet invidens
 Privata deduci superbo
 Non humilis mulier triumpho.

Horat. Od. 37. Lib. 14

DES SUCCES. D'ALEXAND. 389
ns ses veines le poison mortel de
spic.

www.libtool.com.cn
Cléopatre mourut à l'âge de trente-
uf ans, dont elle en avoit régné
igt-deux depuis la mort de son pere.

es statues d'Antoine furent abbatues,

celles de Cléopatre demeurèrent

r pié, un certain Archibius, qui

oit été attaché au service de Cléo-

tre, aiant donné mille talens à Cé-

r, afin qu'elles ne fussent pas traitées

omme celles d'Antoine.

*Trois mi
lions.*

Après la mort de Cléopatre, l'Egy-

e fut réduite en province Romaine,

gouvernée par un Préfet qu'on y en-

voit de Rome. Le règne des Ptolémées

l'Egypte, à en placer le commence-

ent à l'année même de la mort d'A-

xandre le Grand, avoit duré deux cens

atre-vingts-treize ans, depuis l'an du

londe 3681 jusqu'à l'an 3974.

ONCLUSION de toute l'Histoire ancienne.

Nous avons vû jusqu'ici, sans par-
r de l'ancien & premier Roiaume
Egypte, & de quelques Etats sépa-
s des autres, & comme isolés, trois
ands Empires se succéder l'un à l'au-

R iij

tre par une ruine mutuelle pendant une longue suite de siècles, & disparaître enfin entièrement à nos yeux : l'Empire des Babyloniens, l'Empire des Médes & des Perses, l'Empire des Macédoniens & des Princes Grecs successeurs d'Alexandre. Reste un quatrième Empire ; c'est celui des Romains, qui ayant déjà absorbé la plupart de ceux qui l'ont précédé, étendra encore ses conquêtes ; & qui lui-même, après avoir tout soumis à son pouvoir par la force des armes, sera déchiré comme en différens morceaux, & par ce démembrement donnera lieu à l'établissement de presque tous les Roiaumes qui partagent maintenant l'Asie, l'Europe, & l'Afrique. Voila, à proprement parler, un tableau raccourci de la durée de tous les siècles, de la gloire & de la puissance de tous les Empires de la terre, en un mot de tout ce que la grandeur humaine a de plus brillant, & de plus capable d'exciter l'admiration. Tout s'y trouve généralement réuni par un heureux concours : la beauté d'esprit & la finesse du goût, accompagnés d'un solide jugement ; le rare talent de la parole porté au plus sublime degré de

perfection , sans s'écarter du naturel & du vrai ; la gloire des armes avec celle des Arts & des Sciences ; la valeur dans les conquêtes , & l'habileté dans le gouvernement. Quelle foule de grands hommes de toute sorte ne se présente point à l'esprit ! Que de Rois puissans & environnés de gloire ! Que de grands Capitaines ! Que de fameux Conquérans ! Que de sages Magistrats ! Que de savans Philosophes ! Que d'admirables Législateurs ! On est enchanté de voir dans de certains siècles & de certains pays comme privilégiés , un zèle ardent pour la justice , un vif amour pour la patrie , un noble désintéressement , un généreux mépris des richesses , & une estime de la pauvreté qui nous étonne & nous effraie , tant elle nous paroît au-dessus des forces humaines.

Voilà comme nous pensons & comme nous jugeons. Mais , pendant que nous sommes dans l'admiration & dans l'extase à la vûe de tant de vertus éclatantes , le souverain Juge , juste estimateur de toutes choses , n'y voit que petitesse , que bassesse , que vanité , qu'orgueil ; & , pendant que les hommes se donnent bien des mouve-

mens pour perpétuer la puissance de leur maison, pour fonder des royaumes, & pour les éterniser si cela étoit possible, Dieu du haut de son trône renverse tous leurs projets, & fait servir leur ambition même à l'exécution de ses vûes infiniment supérieures à toutes nos pensées. Lui seul connoit son œuvre & ses desseins. Tous les siècles lui sont présents : *conspētor seculorum*. Il a marqué à tous les Empires leur sort & leur durée. Dans toutes ces différentes révolutions que nous avons vûes, rien n'est arrivé au hazard. On sait que sous l'image de cette statue que vit Nabucodonosor, d'une hauteur énorme & d'un regard effraiant, dont la tête étoit d'or, la poitrine & les bras d'argent, le ventre & les cuisses d'airain, & les jambes de fer, mais une partie des piés de fer & l'autre d'argile; Dieu a voulu représenter les quatre grands Empires, réunissant en eux, comme la suite de cette Histoire nous l'a fait voir, tout ce qu'il y a d'éclat, de grandeur, de force, de puissance. Que faut-il au Tout-puissant pour renverser ce formidable Colosse, pour le briser & le réduire en poudre? Une petite pierre

qui d'elle-même , & sans la main d'aucun homme , se détachant de la montagne , ira fraper ce Colosse au pie. Alors le fer , l'argile , l'airain , l'argent & l'or se briseront tous ensemble , & deviendront comme la menue paille que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été , & ils disparaîtront sans qu'il s'en trouve plus rien en aucun lieu ; mais la pierre , qui avoit frappé la statue , deviendra une grande montagne qui remplira toute la terre.

Nous voions de nos yeux l'accomplissement de cette admirable prophétie de Daniel , du moins pour une partie. JESUS-CHRIST descendu du ciel pour s'incarner dans le sein sacré de la sainte Vierge , sans la participation d'aucun homme , est la petite pierre détachée de la montagne sans aucun secours humain. Le caractère qui domine dans sa personne , dans ses parens , dans son extérieur , dans sa manière d'enseigner , dans ses disciples , en un mot dans tout ce qui l'environnoit , étoit la simplicité , la pauvreté , l'humilité qui fut si extrême , qu'elle cacha aux yeux des Juifs orgueilleux l'éclat divin de ses miracles , quelque brillant qu'il fût , & aux yeux du démon même si perçans & si atten-

394 HISTOIRE
tifs les preuves sensibles de sa divi-
nité.

Malgré cette foiblesse & cette
bassesse même apparente, JESUS-
CHRIST fera certainement la con-
quête de tout l'univers. C'est sous
cette idée qu'un prophète nous le re-
présente : *Exivit vincens ut vinceret.*
Son œuvre & sa mission est de former
ici à son pere un royaume qui ne sera ja-
mais détruit ; un royaume qui ne passera
point dans un autre peuple, comme ceux
dont jusqu'ici nous avons vû l'histoire ;
qui renversera & qui réduira en poudre
tous ces royaumes, & qui subsistera éter-
nellement.

Le pouvoir accordé à JESUS-CHRIST
fondateur de cet Empire est sans bor-
ne, sans mesure, & sans fin. Les Rois,
qui se glorifient tant dans leur puissan-
ce, n'ont rien qui approche tant soit
peu de celle de JESUS CHRIST. Ils ne
dominent point sur les volontés des
hommes, ce qui est proprement ré-
gner. Leurs sujets peuvent penser tout
ce qu'ils veulent indépendamment
d'eux. Il y a une infinité d'actions par-
ticulières qui ne se font point par leur
ordre, & qui échappent à leur connois-
sance aussi-bien qu'à leur pouvoir.

Leurs desseins avortent & s'évanouissent, souvent de leur vivant même. Toute leur grandeur au moins disparaît & périt avec eux. Il n'en est pas ainsi de JESUS-CHRIST. *Toute puissance lui a été donnée dans le ciel & dans la terre.* C'est principalement sur les esprits & sur les cœurs qu'il l'exerce. Rien ne se fait que par son ordre ou par sa permission. Tout est réglé par sa sagesse & par sa puissance. Tout coopère directement ou indirectement à l'accomplissement de ses desseins. *Matth. 18.*

Pendant que tout est en mouvement sur la terre, que les Etats & les Empires passent avec une rapidité incroyable, & que les hommes eux-mêmes, vainement occupés de ce spectacle extérieur, sont entraînés aussi par ce torrent sans presque sans appercevoir : il se passe en secret un ordre de choses inconnu & invisible, qui décide néanmoins de notre sort pour l'éternité. La durée des siècles n'a pour but que la formation du corps des Elus. Il s'augmente & se perfectionne tous les jours. Quand il aura reçu son parfait accomplissement par la mort du dernier des Elus, *alors viendra la fin & la consommation de toutes choses, lorsque*

Cor. 15. JESUS CHRIST aura remis son royaume
à Dieu son Pere , & qu'il aura détruit
tout empire , toute domination , & toute
puissance. Puisse nous tous avoir
part à cet heureux royaume , qui a
pour loi la vérité , pour roi la charité ,
& pour durée l'éternité ! *Fiat , fiat.*





LIVRE VINGT-DEUXIÈME.
DES ARTS
ET
DES SCIENCES.

AVANT-PROPOS.

*Combien l'invention des Arts & des
Sciences a été utile au genre humain :
Elle doit être attribuée à Dieu..*

L'HISTOIRE des Arts & des
Sciences, & de ceux qui s'y
sont distingués par un mérite
particulier, est, à proprement
parler, l'histoire de l'esprit humain ;
laquelle, en un certain sens, ne le cède
point à celle des Princes & des Héros,
que l'opinion commune place au suprême
degré d'élévation & de gloire. Je
ne prétends point, en parlant ainsi, don-
ner atteinte à la différence des états.

298 AVANT-PROPOS.

& des conditions , ni confondre ou égarer les rangs que Dieu lui-même a distingués parmi les hommes. Il a mis sur nos têtes les Princes , les Rois , les Chefs des Etats , qu'il a rendu dépositaires de son autorité ; & , après eux , les Généraux d'armée , les Ministres , les Magistrats , & tous ceux avec qui le Souverain partage les soins du gouvernement. L'honneur qu'on leur rend , & les prééminences qu'ils possèdent , ne sont point de leur part une usurpation. C'est la divine Providence elle-même qui a marqué leurs rangs , & qui nous commande la soumission , l'obéissance , & le respect pour ceux qui tiennent sa place.

Mais il est un autre ordre de choses , & , s'il est permis de parler ainsi , un autre arrangement de cette même Providence , qui sans toucher à ce premier genre de grandeur dont j'ai parlé , en établit un autre totalement différent , où la distinction ne vient ni de la naissance , ni des richesses , ni de l'autorité , ni de l'élévation des places , mais uniquement du mérite & du savoir. C'est elle qui règle encore ici les rangs , par le partage libre & purement volontaire des talens de l'es-

prit, qu'elle distribue comme il lui plaît & à qui il lui plaît, sans aucun égard pour la qualité & la noblesse des personnes. Elle forme par l'assemblage des Savans en tout genre une nouvelle espèce d'empire, infiniment plus étendu que tous les autres, qui réunit tous les siècles & tous les pays, sans distinction ni d'âge, ni de sexe, ni de condition, ni de climats. Ici le roturier se trouve de niveau avec le noble, le sujet avec le Prince, & souvent les devancent.

La loi primitive & le titre légitime pour mériter de solides louanges dans cet Empire Littéraire, est que chacun soit content de sa place; qu'il ne porte point envie à la gloire des autres; qu'il les regarde comme des collègues destinés, aussi-bien que lui, par la Providence à enrichir la société, & à en devenir les bienfaiteurs; & qu'il se souvienne avec reconnoissance de qui il tient ses talens, & pourquoi il les a reçus. Car enfin ceux qui se distinguent le plus parmi les Savans, peuvent-ils croire qu'ils se soient donné eux-mêmes l'étendue de la mémoire, la facilité de comprendre, l'industrie pour inventer & faire des décou-

vertes, la beauté, la vivacité, la pénétration de l'esprit? & s'ils tiennent d'eux-mêmes tous ces avantages, pourquoi en tireroient-ils vanité? Mais croient-ils pouvoir en user à leur gré, & ne chercher dans l'usage qu'ils en font que leur gloire & leur réputation? Comme la Providence ne place les Rois sur le trône que pour le bien des peuples, elle ne distribue aussi les divers talens de l'esprit aux hommes que pour l'utilité publique. Mais de même que, dans les États, on voit quelquefois des usurpateurs & des tyrans, qui, pour s'élever eux seuls, oppriment tous les autres; il peut y avoir aussi parmi les Savans, si j'ose m'exprimer ainsi, une sorte de tyrannie d'esprit, qui consiste à voir d'un œil jaloux le succès des autres, à être blessé de leur réputation, à rabaisser leur mérite, à n'estimer que soi-même, & à vouloir dominer seul. Défaut haïssable, qui deshonne les Lettres! La solide gloire de l'Empire Littéraire dont il s'agit, je ne puis trop le répéter, est de travailler, non pour soi, mais pour le genre humain : & c'est, j'ose le dire, ce qui le met beaucoup au dessus de tous les autres Empires du monde.

Les conquêtes, qui occupent la plus grande partie de l'Histoire, & qui attirent le plus d'admiration, n'ont pour effet ordinaire que le ravage des terres, la destruction des villes, le carnage des hommes. Ces Héros si vantés dans l'antiquité, ont-ils rendu de leur tems un seul homme meilleur ? Ont-ils fait beaucoup d'heureux ? Et si, par la fondation des villes & des Empires, ils ont procuré à la postérité quelque avantage, combien l'ont-ils fait acheter à leurs contemporains par les flots de sang qu'ils ont versés ? Ces avantages même sont bornés à certains lieux & à une certaine durée. De quelle utilité sont aujourd'hui pour nous ou Nemrod, ou Cyrus, ou Alexandre ? Tous ces grands noms, toutes ces victoires qui ont étonné les hommes de tems en tems, tous ces Princes, tous ces Conquérans, toutes ces magnificences, tous ces grands desseins sont rentrés dans le néant à notre égard : ce sont des vapeurs qui se sont dissipées, & des phantômes qui se sont évanouis.

Mais les Inventeurs des Arts & des Sciences ont travaillé pour tous les siècles. Nous jouissons encore du fruit



de leur travail & de leur industrie. Ils ont pourvû de loin à tous nos besoins. Ils nous ont procuré toutes les commodités de la vie. Ils ont converti à nos usages toute la nature. Ils ont forcé les matières les plus intraitables à nous servir. Ils nous ont appris à tirer des entrailles de la terre, & des abîmes mêmes de la mer, de précieuses richesses : & , ce qui est infiniment plus estimable , ils nous ont ouvert les trésors de toutes les sciences , ils nous ont conduits aux connoissances les plus sublimes , les plus utiles , les plus dignes de l'homme. Ils nous ont mis dans les mains & sous les yeux ce qu'il y a de plus propre à orner l'esprit , à régler les mœurs, à former de bons citoyens, de bons Magistrats , de bons Princes.

Voilà une partie des biens que nous ont procuré ceux qui ont inventé & perfectionné les Arts & les Sciences. Pour en mieux connoître le prix & la valeur , transportons-nous en esprit jusqu'à l'enfance du monde, & jusqu'à ces siècles grossiers , où l'homme , condamné à manger son pain à la sueur de son front , se trouvoit sans secours & sans instrumens , obligé néanmoins de

bouurer la terre pour en tirer sa nourriture , de se construire des cabanes & des toits pour se mettre en sûreté , de préparer des vêtemens pour se défendre du froid & des pluies , en un mot d'imaginer les moyens de satisfaire à tous les besoins de la vie. Que de travaux ! que d'embarras ! quelles inquiétudes ! Tout cela nous a été épargné.

Nous ne sentons point assez l'obligation que nous avons à ces hommes galement industrieux & laborieux , qui ont fait les premiers essais des arts , & qui se sont appliqués les premiers à ces utiles mais pénibles recherches. Si nous sommes commodément logés , si nous sommes vêtus , si nous avons des villes , des murs , des habitations , des temples , c'est à leur industrie & à leur travail que nous le devons. C'est par leur secours que nos mains cultivent les champs , bâtissent des maisons , font des étofes & des habits , travaillent en cuivre & en fer ; & , pour passer de l'utile & du nécessaire à l'agréable , qu'elles usent du pinceau , qu'elles manient le ciseau & le burin , qu'elles touchent des instrumens. Ce sont là des



www.libtel.com.cn

en présence, que par
d'âge en âge, & dureront
le monde. Tous les Con-
semble ont-ils fait quelque
puisse être mis en parallèle
tels services? Cependant
admiration se tourne, pour
re, du côté de ces Héros d
peine rappelions-nous dans
ce que nous devons aux Inv
Arts.

Mais il faut remonter pour
rendre un juste hommage
& de reconnoissance à celui
en a été & en a pu être l'auteur
une vérité reconnue par
même, & Cicéron l'atteste
rement, que c'est de Dieu
les hommes tiennent tout

Lib. 3. de modités de la vie : *Omnes*
nat deor. n. Le bon, mauvais, commodi

AVANT-PROPOS. 405

des herbes par raport aux maladies ;
 & l'on peut appliquer le même prin-
 cipe à mille autres effets qui paroissent
 encore plus étonnans. » C'est, dit-il,
 , connoître mal les présens de la Di-
 , vinité, & les paier d'ingratitude,
 , que de vouloir en faire honneur aux
 , hommes. Le hazard paroît avoir don-
 , né lieu à ces découvertes, cela est
 » vrai : mais ce hazard est Dieu même ;
 » & par ce nom, aussi-bien que par
 » celui de Nature, c'est lui seul qu'il
 » faut entendre.

*Plin. l. 2.
 in Proem.
 Id. lib. 2.
 c. 1. 2. & 3.*

En effet, pour peu qu'on réfléchisse
 au peu de raport & de proportion
 qui paroît par exemple entre les ou-
 vrages d'or, d'argent, de fer, de cui-
 vre, de plomb, & la matière brute ca-
 chée dans la terre dont on les forme ;
 entre une toile soit fine ou déliée, soit
 plus solide & plus forte, & le lin ou
 le chanvre ; entre des étofes de tou-
 te sorte, & la toison des brebis ; en-
 tre la beauté éclatante de la soie,
 & la difformité d'un hideux insecte :

« Que si quis ullo fortè
 ab homine excogitari po-
 tuisse credit ; ingrati deo-
 rum munera intelligit. . .
 Quod certè casu repertum
 quis dubitet? . . . Hic ergo
 casus, hic est ille, qui

plurima in vita invenit
 Deus. Hoc habet nomen,
 per quem intelligitur ea-
 dem & pareus rerum om-
 nium & magistra Natura.
Plin.





inventions. Mais qui ne voit
pour mettre notre reconnoi-
sance en évidence, affecte de se cacher
les événemens fortuits comme
de voiles, au travers desquels
son, pour peu qu'elle soit
la foi, reconnoit aisément
la bienfaisante qui nous comble
de biens !

La divine Providence se
manifeste moins encore autant dans
les découvertes modernes, qu'
dans les découvertes anciennes, & qui ont pourta-
nt pendant tous les siècles précédés
la lumière & aux recherches
des personnes appliquées à étendre
la perfection des Arts ; jusqu'à
ce que Dieu de leur ouvrage
& de leur montrer ce qu'ils n'

la vie, qui n'est pas cependant fort ancienne. Les Anciens gravoient sur du cuivre. Comment n'ont-ils point fait réflexion, qu'en imprimant sur du papier ce qu'ils avoient gravé, ils pourroient écrire en un moment, ce qu'on avoit été si longtemps à graver avec le burin ? Il n'y a néanmoins qu'environ trois cens ans que l'Art d'imprimer des Livres a été trouvé. On en peut dire autant de la poudre à canon, qui a bien manqué à nos anciens Conquérans, & qui eût abrégé de beaucoup la longueur de leurs sièges. La Bouffole, c'est-à-dire une aiguille aimantée, suspendue sur un pivot dans une boîte, a de si merveilleuses utilités, que c'est elle seule qui nous a donné la connoissance d'un nouveau Monde, & qui lie tous les peuples de la terre par le commerce. Comment les hommes, qui connoissoient toutes les autres propriétés de l'aiman, ont-ils été si longtemps sans en découvrir une qui étoit d'une si grande importance ?

On doit, ce me semble, également conclure, & de l'incroyable difficulté de certaines découvertes qui n'arrivoient par aucune apparence, &



qui sont pourtant presque aussi anciennes que le monde ; & de l'extrême facilité d'autres inventions , qui sembloient se montrer d'elles-mêmes , & qui cependant n'ont été trouvées qu'après bien des siècles , que les unes & les autres sont absolument soumises aux ordres d'un Etre supérieur , qui gouverne l'univers avec une sagesse & une puissance infinies.

Nous ignorons à la vérité les raisons de la différente conduite que Dieu a gardée dans la manifestation de ces mystères de la nature , du moins pour la plupart : mais elle n'en est pas pour cela moins respectable. Ce qu'il en laisse quelquefois entrevoir dans certaines découvertes , doit nous instruire pour toutes les autres. Christophe Colomb conçoit le dessein d'aller chercher de nouvelles terres. Il s'adresse pour cela à plusieurs Princes , qui regardent son entreprise comme une folie : elle paroïssoit telle en effet. Mais il portoit en lui-même , par rapport à cette entreprise , un penchant comme naturel , un désir ardent & persévérant , qui le rendoit empressé , inquiet , invincible à tous les obstacles & à toutes les remontrances. Qui
lui

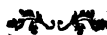
Qui avoit inspiré ce hardi dessein, & donné cette constance inébranlable, sinon Dieu, qui avoit résolu de toute éternité de faire passer la lumière de l'Evangile aux peuples du nouveau monde? L'invention de la Bouffole en fut l'occasion. La Providence avoit marqué un tems précis pour ce grand événement. Le moment n'en pouvoit être ni avancé, ni retardé. Voilà pourquoi cette découverte a été si longtemps différée, & ensuite si promptement & si courageusement exécutée.

Après ces observations que j'ai cru nécessaires pour plusieurs de mes Lecteurs, j'entrerai en matière. Je diviserai en trois Livres tout ce qui regarde les Arts & les Sciences. Dans le premier, je traiterai de l'Agriculture, du Commerce, de l'Architecture, de la Sculpture, de la Peinture, de la Musique. Dans le second, je parlerai de la Science militaire, & de ce qui regarde la levée & l'entretien des troupes, les batailles, & les sièges tant par terre que par mer. Dans le dernier Livre, qui terminera tout mon Ouvrage, je parcourrai les Arts & les Sciences qui ont plus de rapport à l'esprit : la Grammaire, la Poétique,



l'Histoire, la Rhétorique, & la Philosophie, avec toutes les parties qui en dépendent, ou qui y ont quelque rapport.

Je dois avertir par avance, avec la franchise dont j'ai fait profession jusqu'ici, que j'entreprends de traiter une matière, dont plusieurs parties me sont presque entièrement inconnues. J'ai besoin, par cette raison, d'une nouvelle indulgence. Je demande qu'il me soit permis d'user librement, comme j'ai toujours fait, (& j'y suis forcé plus que jamais) de tous les secours que je trouverai à ma rencontre. Je courrai risque de perdre la gloire d'être Auteur & Inventeur. J'y renonce volontiers, pourvû que je puisse avoir celle de plaire à mes Lecteurs, & de leur être de quelque utilité. On ne doit point s'attendre à trouver ici une érudition profonde, comme la matière semble le comporter. Je ne prétends point instruire les Savans, mais choisir ce qu'il y a dans tous les Arts le plus à la portée du commun des Lecteurs.





CHAPITRE PREMIER. DE L'AGRICULTURE.

ARTICLE PREMIER.

Antiquité de l'Agriculture. Son utilité.

Quelle estime on en faisoit dans les anciens tems. Combien il est important de la mettre en honneur, & dangereux d'en négliger le soin.

JE puis bien avec justice mettre à la tête des Arts l'Agriculture, qui a certainement sur tous les autres l'avantage & de l'antiquité & de l'utilité. On peut dire qu'elle est aussi ancienne que le monde, puisque c'est dans le Paradis terrestre même qu'elle a pris naissance, lorsqu'Adam, sorti tout récemment des mains de son Créateur, possédoit encore le précieux mais fragile trésor de son innocence. Dieu l'ayant placé dans ce jardin de délices, lui en ordonna la culture, *ut operaretur illum* : non une culture pénible & laborieuse, mais facile & agréable, qui devoit lui tenir lieu d'amusement, & lui faire com-

Gen. 2. 8.



ductions de la terre la sagesse & la libéralité de son Maître.

Le péché d'Adam aiant renversé tout cet ordre , & lui aiant attiré le funeste arrêt qui le condanna à manger son pain à la sueur de son visage , Dieu changea son plaisir en châtiement , & l'assujettit à un dur travail , qu'il n'auroit jamais connu , s'il avoit toujours ignoré le mal. La terre , devenue sourde & rebelle à ses ordres en punition de sa révolte contre Dieu , se couvrit de ronces & d'épines. Il falut lui faire violence pour la contraindre de paier à l'homme un tribut , dont son ingratitude l'avoit rendu indigne , & la forcer par le labourage à lui fournir tous les ans une nourriture qui lui étoit auparavant donnée gratuitement & sans peine.

On voit par là jusqu'où remonte l'origine de l'Agriculture , qui , de punition qu'elle étoit , est devenue , par un singulier bienfait de Dieu , comme la mere & la nourricière du genre humain. Elle est en effet la source des véritables biens , & des richesses qui ont un prix réel , & qui ne dépendent pas de l'opinion des hommes : qui suffisent à la nécessité ,

DE L'AGRICULTURE. 433

& même aux délices : qui font qu'une nation n'a pas besoin des étrangers , & qu'elle leur est nécessaire : qui font le principal revenu d'un Etat , & qui lui tiennent lieu de tous les autres s'ils viennent à lui manquer. Quand les mines d'or & d'argent seroient épuisées ; & que l'espèce en seroit perdue ; quand les perles & les diamans demeureroient cachées dans le sein de la mer & de la terre ; quand le commerce seroit interdit avec les voisins ; quand tous les arts qui n'ont d'autre objet que l'embellissement & la parure seroient abolis : la fécondité seule de la terre tiendrait lieu de tout ; elle fourniroit une ressource abondante aux besoins publics ; & elle serviroit à nourrir & le peuple , & les armées qui le défendroient.

On ne doit pas être surpris , après cela , que l'Agriculture ait été autrefois si fort en honneur chez les Anciens : il doit paroître plutôt bien étonnant qu'elle ait cessé de l'être , & que celle de toutes les professions qui est la plus nécessaire & la plus indispensable , soit tombée dans un si grand mépris. Nous avons vû , dans tout le cours de notre histoire , qu'une

brable d'habitans : c'est que tout le pays étoit cultivé avec un soin extrême. www.libtool.com.cn

Ce que l'histoire rapporte de l'opulence de plusieurs villes de la Sicile, & en particulier des richesses immenses de Syracuse, de la magnificence de ses édifices, des flotes puissantes qu'elle équipoit, & des armées nombreuses qu'elle mettoit sur pié, paroîtroit incroiable s'il n'étoit attesté par tous les Auteurs anciens. D'où croit-on que la Sicile pût tirer de quoi suffire à de si énormes dépenses, sinon du fond même de la terre, qui y étoit mise à profit avec une industrie merveilleuse ? On peut juger de l'attention que l'on y donnoit à la culture des terres par le soin que prit l'un des plus puissans Rois de Syracuse (c'est Hiéron II) de composer un Livre sur cette matière, où il donnoit de sages avis & d'excellentes règles pour entretenir & augmenter la fertilité du pays.

Outre Hiéron on ^a nomme encore d'autres Princes, qui n'ont pas jugé indigne de leur naissance & de leur

^a De cultura agri præci- | apud exteros. *Plin. l. 18.*
pere principale fuit etiam | *cap. 3.*

rang de laisser à la postérité des préceptes sur l'Agriculture , tant ils en connoissoient l'utilité & le prix : Attale surnommé Philométor roi de Pergame , & Archélaüs de Cappadoce. Je suis moins étonné que Platon , Xénophon , Aristote , & d'autres Philosophes , qui ont traité en particulier de la politique , n'aient pas omis cet objet qui en fait une partie essentielle. Mais qui s'attendroit de voir paroître ici sur les rangs un Général Carthaginois ? C'est Magon. Il falloit qu'il eût traité cette matière bien à fond , puisque son Ouvrage , qu'on trouva à la prise de Carthage , étoit composé de vingt-huit volumes ; & qu'on en fit un grand cas , puisque le Sénat les fit traduire en latin , & qu'un des premiers Magistrats voulut bien se charger de ce soin. Cassius Dionsysius d'Utique les avoit traduits de Punique en Grec.

*D. Sylla
nus.
Varr. de r
rust. l. 1. c. 1*

Cependant Caton le Censeur avoit déjà donné ses livres sur cette même matière. Car Rome n'étoit point encore entièrement gâtée , & le goût de l'ancienne simplicité s'y conservoit encore jusqu'à un certain point. On se souvenoit au moins avec joie &

avec admiration qu'autrefois ^a les Sénateurs habitoient presque toujours à la campagne ; qu'ils cultivoient eux-mêmes avec soin leurs propres terres, sans jamais porter d'avidés & d'injustes desirs sur celles des autres ; & que c'étoit souvent à la charrue qu'on alloit prendre des Consuls & des Dictateurs. Dans ^b ces heureux tems, dit Pline, la terre, toute glorieuse de se voir cultivée par des mains victorieuses & triomphantes, sembloit faire des efforts, & produire des fruits avec plus d'abondance : c'est-à-dire sans doute que ces grands hommes, également propres à manier la charrue & les armes, à ensemen- cer des terres & à en conquérir, s'appliquant plus sérieusement à l'ouvrage, travailloient aussi avec plus de succès.

^a Antiquitus ab aratro arcessebantur ut Consules fierent. . . Atilium suam manu spargentem semen qui missi erant conveniunt. . . Suios agros studiosè colebant, non alienos cupidè appetebant.

Cic. pro Rosc. Amer. n. 50.

^b Quænam ergo tantæ ubertatis causa erat ? Ipsorum tunc manibus Imperatorum colebantur

agri : (ut fas est credere) gaudente terra vomere laureato, & triumphali aratore : sive illi eadem curâ semina tractabant, quâ bella, eâdemque diligentia arva disponebant, quâ castra ; sive honestis manibus omnia lætiùs proveniunt, quoniam & curiosius sunt.

Plin. l. 18. c. 3.

En effet, quand un homme de condition qui a un génie supérieur, s'applique aux Arts, l'expérience nous apprend qu'il le fait avec plus d'habileté, plus de lumière, plus d'industrie, plus de goût, plus d'inventions & de découvertes nouvelles, plus d'essais différens : au lieu qu'un homme du peuple demeure toujours renfermé servilement dans sa routine & dans ses anciennes coutumes. Rien ne le réveille, rien ne l'élève au-dessus de l'habitude, & après plusieurs années de travail il demeure toujours le même, sans faire aucun progrès dans la profession qu'il exerce.

Ces grands hommes que je viens de nommer, n'avoient entrepris d'écrire sur l'Agriculture que parce qu'ils en connoissoient l'importance ; & la plupart en avoient fait l'épreuve par eux-mêmes. On fait quel goût Caton avoit pour la vie rustique, & avec quelle application il s'y étoit exercé. L'exemple d'un ancien Romain, *Plur. in C.* dont la métairie étoit tout près de la *P. 317.* sienne, lui servit infiniment. (C'étoit Manius Curius Dentatus, qui avoit reçu trois fois l'honneur du triomphe.) Caton alloit souvent s'y

420 DE L'AGRICULTURE.

promener , & considérant la ^a petite-
 tesse de cette terre , la pauvreté &
 la simplicité de la maison , il se sen-
 toit pénétré d'admiration pour cet
 illustre personnage , qui étant devenu
 le plus grand des Romains , ayant
 vaincu les nations les plus belliqueu-
 ses , & chassé Pyrrhus de l'Italie ,
 cultivoit lui-même ce petit coin de
 terre , & après tant de triomphes
 habitoit encore une si chétive mai-
 son. C'est ^b là , disoit-il en lui-même ,
 que les Ambassadeurs des Samnites
 l'ayant trouvé assis auprès de son foier
 où il faisoit cuire des légumes , & lui
 ayant offert une grosse somme d'or ,
 reçut de lui cette sage réponse :
*Que l'or n'étoit point nécessaire à celui
 qui savoit se contenter d'un tel diner ; &
 que pour lui il trouvoit plus beau de
 vaincre ceux qui avoient cet or , que de
 le posséder.* Plein de ces pensées , Caton

^a Hunc , & incomptis Curium capillis
 Utilem bello tulit , & Camillum ,
 Sæva paupertas , & avitus apto
 Cumulare fundus.

^b Curio ad focum se-
 denti magnum auri pon-
 dus Samnites cum attu-
 lissent , repudiati ab eo
 sunt. Non enim aurum ha-
 bere , præclarum sibi videri

*dixit , sed iis qui haberent
 aurum imperare.* C'est Ca-
 ton lui-même que Cicé-
 ron fait ainsi parler dans
 le Livre de la Vieillesse,
 n. 35.

s'en retournoit chez lui , & faisant de nouveau la revûe de sa maison , de ses champs , de ses esclaves , & de toute sa dépense , il augmentoit son ardeur pour le travail , & retranchoit toute vaine superfluité.

Quoique jeune encore , il faisoit lui-même l'admiration de tous ceux qui le connoissoient. Valérius Flaccus, l'un des plus nobles & des plus puissans de Rome , avoit des terres contigues à la petite métairie de Caton. Là il entendoit souvent parler ses esclaves de la manière de vivre de son voisin , & du travail qu'il faisoit aux champs. On lui racontoit que dès le matin il alloit aux petites villes des environs plaider & défendre les causes de ceux qui s'adressoient à lui. Que de là il revenoit dans son champ , où , jettant une méchante tunique sur ses épaules si c'étoit en hiver , & presque nud si c'étoit en été , il travailloit avec ses domestiques ; & , après le travail , assis avec eux à table , il mangeoit du même pain , & buvoit * du même vin.

On voit , par ces exemples , jus-

* Cela me fait souvenir | Jeune, qui ne donnoit point
d'un beau mot de Plîne le | à ses affranchis du vin dis-



222 DE L'AGRICULTURE.

qu'ou ces anciens Romains portoient l'amour de la simplicité, de la pauvreté, & du travail des mains. Je lis avec un plaisir singulier dans Varro les reproches spirituels & sensés que fait un Sénateur Romain à Appius Claudius l'Augur sur la magnificence de ses maisons de campagne, en les comparant à la simplicité du lieu où ils se trouvoient actuellement. » Ici, dit-il, on ne voit ni tableaux, ni statues, ni boiserie, ni plancher parqueté : mais, en récompense, on y trouve tout ce qui convient au labour des terres, à la culture des vignes, à la nourriture des bestiaux. Chez vous, tout brille d'or, d'argent, de marbre : mais nul vestige de terres labourables, ni de vignobles. On ne rencontre nulle part ni beuf, ni vache, ni brebis. Point de foin dans les magasins, point de vendange dans les celliers, point de moisson dans les greniers. Est-ce donc là

sèrent du sien. Comme on lui représentoit que cela lui devoit couster beaucoup : Non, dit-il : car mes affranchis ne boivent pas du même vin que moi, mais je bois du même vin qu'eux. Quia scilicet liberti mei non idem, quod ego bibunt, sed idem ego quod libertis. Plin. Lib. 2. Epist. 62.

une métairie? En quoi ressemble-t-elle à celle que possédoient votre aïeul & votre bifaïeul?

Depuis que le luxe se fut ainsi introduit chez les Romains, il s'en faisoit bien que leurs campagnes fussent tenues comme autrefois, & rapportassent autant de revenu. Dans un tems où la terre n'étoit cultivée que par des esclaves & par de vils mercénaires, que pouvoit-on attendre de pareils ouvriers, qu'on ne faisoit travailler qu'à force de mauvais traitemens? Aussi est-ce un des plus grands défauts, & des plus contraires au bon sens, qu'ont remarqué dans les derniers tems chez les Romains tous ceux qui ont écrit sur ces matières: parce que pour cultiver soigneusement des terres, il faut y travailler d'affection & s'y plaire, & pour cela y trouver son intérêt & son profit.

Il est donc très important pour mettre en valeur toute la terre d'un royaume; ce qui est bien plus utile

a Nunc eadem illarum non eadem emolumenta esse, quæ fuerint Imperatorum. *Plin. lib. 18. c. 3,*
arva.) vincti pedes, laminatæ manus, inf-
rigi vultus exercent. *los miramur ergastulo-*

424 DE L'AGRICULTURE.

que d'en étendre les limites, de faire en sorte que chaque pere de famille qui demeure dans les bourgades & les hameaux, ait quelque portion de terre qui lui appartienne en propre, afin que ce champ qui lui est plus cher que tout autre soit cultivé avec soin ; que sa famille s'y intéresse, qu'elle s'y attache, qu'elle y subsiste, & qu'elle soit par là retenue dans le pays. Lorsque les gens de la campagne ne sont pas dans leur bien, & qu'ils sont simplement à gage, ils ne donnent qu'une partie de leurs soins, & travaillent même à regret. Un Seigneur & un Maître doivent souhaiter que leurs terres, leurs fermes demeurent lontems dans une même famille, & que leurs fermiers se succèdent de pere en fils : ils s'y affectionnent tout autrement. Et ce qui fait l'intérêt des particuliers, fait aussi le bien de l'Etat en général.

Mais quand un laboureur ou un fermier, ont acquis quelque bien par leur industrie & par leur appli-

a Lucium Volusium tanquam in paterna possessione natos, jam indetris familias felicissimum à cunabulis longa familiaritatem retineret. *Colum. l. indigenas haberet, & l. c. 7.*

ration, ce qui est fort à désirer pour l'avantage même du Maître, ce^a n'est pas sur ce bien, dit Cicéron, qu'il faut mesurer les charges qu'on leur impose, mais sur les terres mêmes qu'ils font valoir, dont il faut estimer le produit, & examiner équitablement ce qu'elles peuvent porter de charges & d'impositions. Car surcharger ainsi & accabler ceux qui ont bien fait leurs affaires, uniquement parce qu'ils les ont bien faites, c'est punir l'industrie & l'éteindre : au lieu que dans tout Etat bien policé on a toujours cru qu'il falloit l'animer par l'émulation & par la récompense.

Une des causes du peu du produit que l'on tire des terres, est qu'on ne regarde point l'Agriculture comme un art qui ait besoin d'étude, de réflexions, ou de règles : chacun est abandonné à son goût & à la pratique, sans que personne songe à en faire un examen sérieux, à tenter des épreuves, & à joindre les préceptes

^a Cum aratori aliquod onus imponitur, non omnes, si quæ sunt præterea, facultates, sed arationis ipsius vis ac ratio considerata est, quid ea sustinere, quid pari, quid efficere possit ac debeat. Cic. Verr. de frum. n. 199.

426 DE L'AGRICULTURE.

Colum. l. 1.

à l'expérience. Les ^a Anciens ne pensoient pas ainsi. Ils jugeoient trois choses nécessaires pour réussir dans l'Agriculture. *Le vouloir* : il faut l'aimer , s'y affectionner , s'y plaire , prendre à cœur cette occupation , & en faire son plaisir. *Le pouvoir* : il faut être en état de faire les dépenses nécessaires pour les engrais , pour le labour , & pour tout ce qui peut améliorer une terre ; & c'est ce qui manque à la plupart des laboureurs. *Le savoir* : il faut avoir étudié à fond tout ce qui a rapport à la culture des terres , sans quoi les deux premières parties , non-seulement deviennent inutiles , mais causent de grandes pertes au pere de famille , qui a la douleur de voir que le produit des terres ne répond nullement aux frais qu'il a avancés , & à l'espérance qu'il en avoit conçue , parce que les dépenses ont été faites sans discernement & sans connoissance de cause. A ces trois parties on en peut ajouter une quatrième , & les Anciens ne l'avoient pas oubliée , c'est

^a Debemus & imitari | mus quædam experientia
alios , & aliter ut facia- | tentare. Varro , l. 1. c. 18.

l'expérience, qui domine dans tous les Arts, qui est infiniment au-dessus des préceptes, & qui nous fait mettre profit les fautes mêmes que nous nous commises : car souvent, c'est en faisant mal qu'on apprend à bien faire.

L'Agriculture étoit dans toute une autre estime chez les Anciens que parmi nous. La preuve en est dans la multitude & la qualité des Ecrivains qui avoient traité cette matière. Varron en cite jusqu'à cinquante parmi les Grecs seuls. Il en a écrit aussi, & Columelle après lui. Ces trois auteurs latins, Caton, Varron, Columelle, entrent dans un détail merveilleux sur toutes les parties de l'Agriculture. Seroit-ce un travail ingrat & stérile que de comparer leurs avis & leurs réflexions avec la pratique ?

Columelle, qui vivoit du tems de Tibère, déplore d'une manière fort vive & fort éloquente le mépris gé-

*Colum. l. 1. 13
in Proem.*

a Usus & experientia dominantur in artibus, neque est ulla disciplina, in qua non peccando discatur. Nam ubi quid perperam administratum	cesserit improspere, vi- tatur quod fecellerat, il- luminatque rectam viam docentis magisterium. <i>Colum. Ibid.</i>
---	---



www.libtool.com.cn

» Muliciens, & , ce qui e
» étonnant , de gens occu
» ment , les uns à prépar
» propres à piquer le goût
» la gourmandise , les au
» la tête par des frises
» & je n'en vois aucune
» culture. * Cependant
» passer de tout le reste
» publique a été lontan
» sans tous ces arts frivo
» n'est pas possible de
» labour de la terre, puis
» dépend

» D'ailleurs y a-t-il e
» plus honnête & plus
» conserver ou d'augme
» trimoine ? Seroit-ce
» armes , pour amasser
» les toujours teintes d

DE L'AGRICULTURE. 429

infinité de personnes ? Ou celui du trafic , qui arrachant les citoyens à leur patrie , les expose à la fureur des vents & des flots , & les traîne dans un monde inconnu pour s'y enrichir ? Ou le commerce de l'argent & l'usure , odieuse & funeste même à ceux qu'elle paroît secourir ? Oseroit-on comparer à aucun de ces moiens la sage & innocente Agriculture , que le seul dérangement de nos mœurs a pu rendre méprisable , & , par une suite nécessaire , presque stérile & sans fruit.

Bien des gens croient que la stérilité de nos terres , beaucoup moins fertiles maintenant que dans des tems passés , vient ou de l'impérie de l'air & des saisons , ou de l'altération des terres mêmes , lesquelles affoiblies & épuisées par un long & continuel travail , ne peuvent plus fournir leurs productions avec la même force & la même abondance. C'est une erreur , dit Columelle. Il ne faut pas s'imaginer que la terre , à qui l'Auteur

1. Au fœneratio pro- | invisa quibus succurrere
melior sit , etiam his | videtur ?



» appeller la mere comme
» parce qu'elle a toujours
» son sein & en enfant
» tout ce qui subsiste ,
» craindre qu'elle tombe
» citée & la vieillesse comme
» Ce n'est point à l'intention
» ni aux années qu'on de
» stérilité de nos terres ,
» ment à notre faute &
» gligence : n'en accuse
» mêmes , qui abandonne
» les terres des campagnes ,
» de nos ancêtres étoit
» par les plus gens de bien

Cette réflexion de C
roit fort solide , & est c
l'expérience. La terre c
(& il en faut dire autant
étoit déjà très fertile qu

DE L'AGRICULTURE. 431
abylone. On ne voit point dans les
dernières années aucune marque ni
épuisement, ni de vieillesse, sans
parler des âges suivans. Si donc de-
puis plusieurs siècles elle est presque
entiérement stérile, comme on le dit,
on doit conclure avec Columelle,
que ce n'est point qu'elle soit épu-
isée ou vieillie, mais c'est qu'elle est
déserte & négligée. Et l'on doit con-
clure aussi que la fertilité de certains
pays dont il est tant parlé dans l'histoi-
re, venoit du soin particulier que l'on
donnoit au labour de la terre, à la cul-
ture des vignes, à la nourriture des
troupeaux. Il est tems d'en dire un
mot.

ARTICLE SECOND.

*Du labour de la terre. Pays célèbres chez
les Anciens pour l'abondance du blé.*

JE ME BORNE, en parlant du la-
bour de la terre, à ce qui regarde le
froment, comme en faisant la partie
la plus importante.

a Non igitur fatigatio- inertia minus benignè no-
ne, quemadmodum plu- bis arva respondent. Co-
tampi crediderunt, nec se- lum. l. 2. c. 2.
nio, sed nostra scilicet

432 DE L'AGRICULTURE.

Les pays les plus renommés pour l'abondance du blé, étoient la Thrace, la Sardaigne, la Sicile, l'Egypte, l'Afrique.

ATHÈNES tiroit tous les ans de Byzance seule, ville de Thrace, quatre cens mille médimnes de blé : c'est

Demosth. in Démosthène qui nous l'apprend. Le
orat. contr. médimne contenoit six boisseaux, &
Lept. p. 546. de son tems n'étoit vendu que cinq
Id. in Phorm. dragmes, c'est-à-dire cinquante sols
p. 246. de notre monnoie. A combien d'autre villes & d'autres contrées la Thrace fournissoit-elle du blé, & combien par conséquent devoit-elle être fertile ?

CE ^a N'EST POINT sans raison que Caton le Censeur, à qui la gravité de ses mœurs fit donner le surnom de Sage, appelloit la Sicile le grenier & la mere nourrice du peuple Romain. En effet c'est de là que Rome d'abord tiroit presque tous ses blés, soit pour la nourriture de ses citoyens, soit pour l'entretien de ses armées.

^a Ille M. Caro Sapiens per usi sumus ; ut , quicellam penariam reip. quid ex se posset efferre , nostræ , nutrem plebis ad non apud eos nasci , Romanæ Siciliam nomi sed domi nostræ condinavit . Itaque ad omnes tum putaremus. *Cic. Verr*
res Sicilia provincia sum-] 3. 2. 5.

On

DE L'AGRICULTURE. 435

On voit dans Tite-Live que la Sardaigne fournissoit aussi beaucoup de blé aux Romains.

Tout le monde fait combien le erroir d'Egypte , humecté & engraisfé par le Nil , qui a lui tenoit lieu de aboureur , étoit fertile en blé. Quand Auguste l'eût réduite en province Romaine , il prit un soin particulier du it & des canaux de ce fleuve bienfaisant , qui s'étoient peu à peu remplis le limon , par la négligence des Rois l'Egypte , & les fit nétoier par les roupes Romaines qu'il y avoit laifées. Il en venoit régulièrement à Rome tous les ans vingt millions de boisseaux de blé. Sans ce secours , la capitale du monde étoit exposée à périr le faim. Elle se vit dans ce danger sous Auguste. Il ne restoit plus de blé dans la ville que pour trois jours. Cetrince , qui étoit plein de tendresse pour le peuple , avoit résolu de se faire mourir par le poison , si les flotes u'on attendoit n'arrivoient avant expiration de ce tems. Elles arrivèrent à propos , & l'on attribua le salut du peuple au bonheur du Prince. Nous verrons qu'on prit depuis de sa-

*Sext. A
Vid. in
tome.*

■ Nilus ibi coloni vice fungitur, *Plin.*

Tome X.

T



ges précautions pour éviter un pareil danger.

Plin. l. 18. 8. L'AFRIQUE, pour la fertilité, ne le cédoit pas à l'Egypte. On marque une de ses contrées, où un boisseau de blé semé en terre en rapportoit cent cinquante. D'un seul grain venoient quelquefois près de quatre cens épis, comme on le voit dans les lettres écrites sur ce sujet à Auguste & à Néron par ceux qui gouvernoient l'Afrique en leur nom. Cela étoit apparemment fort rare. Mais le même Plin, qui rapporte ces faits, assure que c'étoit une chose assez ordinaire en Béotie & en Egypte, qu'un grain rendît cent épis : & il fait remarquer à cette occasion l'attention de la Providence, qui a voulu que de toutes les plantes, celle qui est destinée pour la nourriture de l'homme, & par conséquent la plus nécessaire, fût aussi la plus féconde.

J'ai dit que d'abord Rome tiroit presque tous ses blés de la Sicile & de la Sardaigne. Dans la suite, quand elle se fut rendue maîtresse de Carthage & d'Alexandrie, l'Afrique & l'Egypte devinrent ses plus abondans greniers. Chaque année elles faisoient

DE L'AGRICULTURE. 435

partir de nombreuses flotes , chargées de froment pour la nourriture du peuple maître de l'univers : & quand la récolte manquoit dans une de ces provinces , l'autre venoit à son secours , & nourrissoit la capitale du monde.

Le blé , par ce moien , étoit d'un fort bas prix à Rome , & ne se vendoit quelquefois que deux as ou deux sols le boisseau. Toute la côte d'Afrique étoit extrêmement abondante en froment ; & c'est ce qui faisoit une partie des richesses de Carthage. La seule ville de Leptis , située dans la petite Syrte , lui paioit en tribut chaque jour un talent , c'est-à-dire trois mille francs. Dans la guerre contre Philippe , les Ambassadeurs de Carthage fournirent aux Romains un million de boisseaux de froment , & cinq cens mille d'orge. Ceux de Masinissa en donnèrent autant.

Il en fut de même pour Constantinople , lorsque le siège de l'Empire y eut été transporté. On gardoit un ordre merveilleux dans ces deux villes pour la nourriture du peuple immense qui les habitoit. L'Empereur Constantin faisoit distribuer chaque jour à Constantinople près d'un million de boisseaux de froment.

Liv. lib. 31. n. 50.

Id. l. 35. n. 62.

Id. l. 43. n. 6.

Socras. l. 2. c. 13.

les gerbes, comme on le pratique encore dans bien des endroits.

www.flibust.com.cn

Ils emploioient aussi divers moïens pour garder longtems le blé, surtout en le serrant avec les épis dans des fosses qu'ils creusôient sous terre, où ils l'environnoient de toutes parts de paille pour le défendre contre l'humidité, & dont ils fermoient l'entrée avec grand soin, afin que l'air ne pût point y pénétrer. Varron atteste que le blé se conservoit ainsi pendant cinquante ans.

Lib. 1. de re lib. 6. 5.

ARTICLE TROISIÈME.

§. I.

Culture de la vigne. Vins célèbres en Grèce & en Italie.

ON JUGE aisément que les hommes n'ont pas donné moins de soin à la culture de la vigne qu'à celle du blé, quoiqu'ils s'en soient avisés plus tard. L'Ecriture nous apprend que l'usage du vin n'a été connu que depuis le déluge. *Noé s'appliquant à l'agriculture, commença à cultiver la terre, & il planta la vigne.* Elle étoit sans doute connue auparavant, mais pour le fruit, & non pour le vin. Noé la planta avec ordre, & découvrit l'u-

usage qu'on pouvoit faire du raisin en exprimant sa liqueur, & la conservant. Il fut trompé par une douceur & une force qu'il n'avoit pas éprouvées, & *ayant bu du vin il s'enivra*. Les payens ont transporté l'honneur de l'invention du vin à Bacchus qu'ils n'ont jamais bien connu ; & ce qui est dit de l'ivresse de Noé, leur a fait regarder Bacchus comme le dieu de la licence & de l'ivrognerie.

Les enfans de Noé s'étant répandus en différentes contrées du monde, y portèrent de proche en proche la vigne, & enseignèrent l'usage qu'on en pouvoit faire. L'Asie sentit la première la douceur de ce bienfait, & en fit bientôt part à l'Europe & à l'Afrique. On voit dans Homère que du *Iliad. lib* tems de la guerre de Troie le transport des vins faisoit partie du commerce.

Le vin se conservoit pour lors dans de grandes cruches de terre, ou des outres, c'est-à-dire dans des peaux de bêtes ; & ce dernier usage continue encore dans les pays où le bois n'est pas commun. On croit que c'est aux Gaulois, établis le long du Po, que nous devons l'invention utile de conserver le vin dans des vaisseaux de bois

440 DE L'AGRICULTURE.

exactement fermés , & de le contenir dans des liens malgré sa fougue. Depuis ce tems la garde & le transport en devinrent plus aisés que quand on le conservoit dans des vaisseaux de terre sujets à se briser , ou dans des sacs de peaux sujets à se découdre ou à se moisir.

Od. f. l. 9. Il est parlé dans Homère d'un vin de Maronée en Thrace fort célèbre , & qui portoit vingt fois autant d'eau. Mais il étoit assez ordinaire aux Thraces de le boire pur. Aussi * n'ignore-t-on pas à quels excès de brutalité *Plin. l. 14.* cette nation étoit sujette. Pline remarque que de son tems. * Mucien , qui avoit été trois fois Consul , s'étant trouvé dans le pays , avoit fait l'expérience dont parle Homère , & avoit vû que dans une mesure de vin , qui répond à nos trois demi-septiers , on y mettoit quatre-vingts fois autant d'eau , c'est trois fois plus que ne dit le Poète Grec.

Ibid. Le même Auteur parle de vins fort célèbres dans l'Italie , qui portoient le

a Natis in usum lætitiæ scyphis

Pugnare Thracum est. Horat. Od. 27. lib. 1.

* C'est le célèbre Mucien | leçon de Vespasien à
qui eut tant de part à l'é- | l'Empire.

DE L'AGRICULTURE. 441

Sous le Consulat d'Opimius, sous le Consulat duquel on les avoit recueillis, qui se conservoient encore de son tems, c'est-à-dire depuis près de deux cents ans, & qui n'avoient point de prix. On en méloit une très modique quantité avec d'autres vins, auxquels on prétend qu'ils communiquoient une qualité merveilleuse de force & de bouceur. Quelque ^a grande que fût la réputation de ces vins recueillis sous le Consulat d'Opimius, ou sous celui d'Anicius, car ceux de cette année étoient encore fort vantés, Cicéron n'en faisoit plus grand cas; &, plus de cent ans avant que Pline écrivît, il les trouvoit déjà trop vieux pour être supportables.

La Grèce & l'Italie, distinguées par tant d'endroits, l'étoient particulièrement par l'excellence des vins.

Dans la Grèce, outre beaucoup d'autres, les vins de Cypre, de Lesbos, de Chio étoient fort célèbres. Ceux de Cypre sont encore aujourd'hui fort estimés. Horace parle sou-

^a Atqui ex notæ sunt optimæ. Credo: sed nimia verustas nec habet eam, quam quærimus, suavitatem, nec est sanè jam tolerabilis. Cic. in Brut. n. 287.

442 DE L'AGRICULTURE.

vent de ceux de Lesbos , & les ^a représente comme des vins bienfaisans & agréables. Mais Chio l'emportoit sur tous les autres pays , & effaçoit leur réputation : jusques-là qu'on a cru que c'étoient les habitans de cette Ile qui avoient les premiers planté la vigne , & qui en avoient enseigné l'usage aux autres peuples. Tous ^b ces vins de Grèce étoient si estimés , & d'un si grand prix , qu'à Rome , jusqu'au tems de l'enfance de Luculle , dans les meilleurs repas , on n'en buvoit qu'un seul coup à la fin. Leur qualité dominante étoit la douceur & l'agrément.

lin. l. 34. Pline étoit persuadé que les libations de lait instituées par Romulus , & la défense faite par Numa d'honorer les morts en versant du vin sur leur bucher , prouvoient que les vignes en ce tems-là étoient encore fort rares en Italie. Elles s'y multiplièrent dans les siècles suivans , & if

^a Hic innocenti pocula Lesbii

Duces sub umbra. *Od. 17. lib. 1.*

^b Tanta vino Græco gratia erat , ut singulæ potiones in convivio darentur... *convivium vidit , in quo plus semel Græcum vinum daretur. Plin. ex Varr. lib. 14. c. 14.*

L. Lucullus puer apud patrem nunquam lautum

Y a beaucoup d'apparence qu'elle eut cette obligation à la Grèce, dont les vins étoient fort en réputation, comme dans la suite elle en reçut aussi le goût des arts & des sciences. Ce furent les vins d'Italie, qui, du tems de Camille, y attirèrent de nouveau les Gaulois. L'agrément de cette liqueur, plaisir nouveau pour eux, fut un attrait puissant pour leur faire quitter leur patrie.

De tous les endroits renommés pour la bonté du vin, les deux tiers se trouvoient dans l'Italie. La coutume^b ancienne dans ce pays, & elle s'y observe encore, étoit d'attacher^{*} les vignes à des arbres, & sur tout à des peupliers, jusqu'au haut desquels elles

^a Eam gentem (Gallorum) traditur fama, dulcedine frugum, maximeque vini nova tum voluptate captam, Alpes transisse. Liv. l. 5. n. 33.

^b In campano agro vites populis nubant, maritæque complexæ, atque per ramos earum procacibus brachiis geniculato cursu scandentes, cacumina æquant. Plin. l. 14. c. 1.

^{*} De cette coutume naissent trois expressions élégantes qui se trouvent dans

Horace, tirées toutes trois de la même métaphore. Il dit qu'on marie les arbres aux vignes : Ergo aut adulta vitium propagine Altas maritat populos. Il appelle veufs ces mêmes arbres, quand ils n'ont plus de vignes qui leur soient attachées : aut vitem viduas ducit ad arbores. Enfin il donne le nom de Célibataires aux arbres, auxquels on ne joint jamais la vigne : platani quæ cælebs Evincet ulmos.

Epod. Od. 5. l.

Od. 15. l.



444 DE L'AGRICULTURE.

portotent leurs branches : ce qui faisoit un très bel effet , & donnoit un spectacle très agréable à la vûe. Dans plusieurs endroits on se servoit d'échelles.

Le seul territoire de Capoue fournissoit les ^a vins de Massique , de Calles , de Formies , de Cécube , de Falerne , si fort célébrés dans Horace. Il faut convenir que le fonds de la terre & l'heureuse situation de tous ces endroits contribuoient beaucoup à l'excellence de ces vins : mais il faut aussi avouer qu'ils la devoient encore plus à l'attention & à l'industrie des Vignerons , qui donnoient toute leur application & tous leurs soins à la culture de ces vignes. La preuve en est que du tems de Pline , c'est-à-dire environ cent ans depuis Horace , la ^b réputation de ces vins , autrefois si vantés , étoit entièrement tombée par la négligence & par l'ignorance des Vigne-

^a Cæcubum , & prælo domitam Calene

Tu bibes uvam : mea nec Falernæ

Temperant vites , neque Formiani

Pocula-colles. *Horat. Od. 20. lib. 1.*

^b Quod jam intercidit incuria coloni. . . Cura culturaque id contigerat, Exolvit hoc quoque culpa (Vinitorum) copiarum potius quam bonitati studentium. *Plin. l. 14. c. 6.*

DE L'AGRICULTURE. 445

ms , lesquels , avenglés par l'abus
l'espérance du gain , songèrent plus
recueillir beaucoup de vin , qu'à l'a-
voir bon.

Plin cite plusieurs exemples de l'ex- Plin. l. 14
c. 3.
ême différence que met dans un mê-
me terroir celle de la culture. Entre
autres , un célèbre Grammairien , qui
vivoit du tems de Tibère & de Clau-
de , avoit acheté à fort bas prix un vi-
gne noble négligé depuis longtemps par ses
anciens maîtres. Le soin extraordinai-
re qu'il en prit , & la façon singulière
dont il le cultiva , y apportèrent en
assez peu d'années un changement qui
étoit du prodige , *ad vix credibile mi-
raculum perduxit*. Un succès si prodigieux ,
au milieu des autres vignes qui
étoient presque toujours stériles , lui
attira l'envie de tous ses voisins , &
pour couvrir leur paresse & leur igno-
rance , ils l'accusèrent de magie & de
sortilèges.

Parmi tous les vins de Campanie Athen. l.
p. 26.
dont j'ai parlé , celui de Falerne étoit
extrêmement recherché. Il avoit beau-
coup de force & d'âpreté , & n'é-
toit potable qu'après avoir été gardé
dix ans au moins. Pour adoucir sa ru-
desse , & dompter son austerité , on em-



446 DE L'AGRICULTURE.

ploioit le miel, ou on le méloit avec du vin de Chio ; & par ce mélange on le rendoit excellent. On doit, ce me semble, s'en rapporter au goût fin & délicat de ces Romains voluptueux, qui dans les derniers tems n'épar- gnoient rien pour assaisonner les plai- firs de la table par tout ce qu'il y avoit de plus agréable & de plus capable de flater les sens. Il y avoit d'autres vins de Falerne plus tempérés, plus doux, mais qui étoient moins estimés.

Athen. l. 10.
p. 419.

Les Anciens, qui connoissoient si bien l'excellence du vin, n'en igno- roient pas les dangers. Je ne parle point de la loi de Zaleucus, par la- quelle, chez les Locres Epizéphyriens, l'usage du vin, excepté le cas de mala- die, étoit généralement interdit sous peine de mort. Les habitans de Mar- seille & de Milet montrèrent plus de modération & d'indulgence, en se contentant de l'interdire aux femmes. A Rome, dans les premiers tems, il n'étoit permis aux jeunes gens de con- dition libre de boire du vin qu'à l'âge de trente ans : mais * pour les fem- mes, l'usage leur en étoit absolument

a Vini usus olim Roma- | scilicet in aliquod dedecus
nis feminis ignotus fuit, ne | prolaberentur : quia pro-

DE L'AGRICULTURE. 447

endu; & la raison de cette défense
 it, que l'intempérance en ce genre
 it conduire aux derniers crimes.
 éque se plaint avec amertume, de
 que de son tems cette coutume
 it presque généralement violée.

La complexion foible & délicate
 ; femmes, dit-il, n'a point changé :
 is leurs mœurs ont changé, & ne
 it plus les mêmes. Elles se piquent
 porter l'excès du vin aussi loin que
 hommes les plus robustes. Elles
 ssent, comme eux, les nuits entières
 able : & tenant à la main une cou-
 pleine de vin pur, elles font gloire
 les défier, & même, si elles le peu-
 nt, de les vaincre.

L'Empereur Domitien donna un ^{Sueton. in}
 it au sujet des vignes, qui pouvoit ^{Domitian.}
 oir un juste fondement. Une année ^{c. 7.}
 nt rendu beaucoup de vin & très
 u de blé, il crut qu'on avoit plus de
 n de l'un que de l'autre; & sur cela
 rdonna qu'on ne planteroit plus au-
 ne nouvelle vigne dans l'Italie, &
 e dans les provinces on arracheroit

us à libero patre intem-
 atiz gradus ad incon-
 um venerem esse con-
 it. *Val. Max.* l. 2. c. 2.

a Non minus pervigi-
 lant, non minus potant;
 & mero viros provocant.
Ser. ec. epist. 25.

448 DE L'AGRICULTURE.

*Philostr. vi.
pallon. l.
c. 17.*

au moins la moitié de celles qui y étoient. Philostrate s'exprime même comme s'il eût ordonné de les faire toutes arracher, au moins dans l'Asie; parce, dit-il, que l'on attribuoit au vin les séditions qui y arrivoient dans les villes. Toute l'Asie lui députa à ce sujet Scopélien, qui professoit l'éloquence à Smyrne. Il réussit si bien dans ses remontrances, qu'il obtint, non seulement que l'on continueroit à cultiver les vignes, mais que même

*vet. in Do-
itian. c. 14.*

ceux qui ne le feroient pas seroient mis à l'amende. On crut que ce qui le porta principalement à abolir son Edit, fut qu'on avoit semé des billets, qui portoient en deux vers grecs, que, quoi qu'il fût, il resteroit encore assez de vin pour le sacrifice où l'on immoleroit l'Empereur.

Il semble néanmoins, dit M. de Tillemont, que son Edit ait subsisté dans la plus grande partie de l'Occident jusques à Probe, c'est-à-dire durant près de deux cens ans. Cet Empereur, qui, après plusieurs guerres, avoit établi une solide paix dans tout l'Empire, occupoit les troupes à divers ouvrages utiles pour le public, afin qu'elles ne se corrompissent pas

ur l'oïfiveté, & que le foldat ne mangeât pas fa paie fans la mériter. Infi, comme Annibal avoit autre-
 is peuplé toute l'Afrique d'oliviers,
 e peur que les foldats, n'aient rien
 faire, ne fe portaffent à des féditi-
 ons; Probe, de même, emploia les
 ens à planter des vignes fur les collis-
 des Gaules, de la Pannonie, de
 Mésie, & en beaucoup d'autres
 endroits. Il permit généralement aux
 aulois, aux Pannoniens & aux Ef-
 ignols, d'avoir des vignes autant
 i'ils voudroient, au lieu que depuis
 omilien la permission n'en étoit pas
 onnée à tout le monde.

§. II.

*Produit des vignes en Italie du tems de
 Columelle.*

AVANT que de finir cet article des
 ignes, je ne puis m'empêcher d'ex-
 traire un endroit de Columelle, qui
 ait connoître quel profit on en tiroit
 e fon tems. Il entre fur cela dans un
 détail qui m'a paru affez curieux, &
 l fait un calcul exact des frais & du
 produit de fept arpens de vigne. Son

des divers accidens auxquels
est sujette dans ces pays-ci ,
pluies, coulure, qu'on n'a pu
à craindre dans les pays chauds.
tez encore la cherté des tonneaux
les années abondantes , qui
la plus grande partie du profit
gnerons, & les entrées qui diminuent
beaucoup le prix du vin.

Anciens même tout le monde
pas du sentiment de Columelle
ton à la vérité donnoit le
rang aux vignes , mais à ce
produisoient d'excellent vin en
quantité. En supposant ces conditions , on pense encore à
aujourd'hui. Plusieurs donnent
préférence aux prairies ; & la prin-
cipale raison étoit que les f

DE L'AGRICULTURE. 451
 culture des vignes en emportent
 presque tout le produit.

**B. Frais nécessaires pour sept arpens
 de vigne.**

Ces frais sont :

1. Pour l'achat d'un escla-
 ve qui seul suffit pour cultiver
 sept arpens de vigne ; huit
 mille sesterces. 1000 l.

2. Pour l'achat du fonds
 des sept arpens , sept mille
 sesterces. 875 l.

3. Pour les échalas , & au-
 res dépenses nécessaires pour
 sept arpens , quatorze mille
 sesterces. 1750 l.

Ces trois sommesensem-
 ble font vingt-neuf mille sef-
 terces. 3625 l.

4. Pour l'intérêt de ladite
 somme de 29000 sesterces à
 six pour cent pendant deux ans
 que la terre ne rapporte point ,
 & que cette somme est morte ,
 trois mille quatre cens quatre-
 vingts sesterces. 435 l.

Le total de la dépense mon-
 tre à 32480 sesterces. 4060 l.



454 DE L'AGRICULTURE.

lui il assure qu'il en tiroit régulièrement le double. Il parle des vignes d'Italie seulement, & non de celles des provinces.

En joignant ces deux produits, l'un du vin, l'autre des marcottes, sept arpens de vignes donnoient de profit par an trois mille quatre cents douze livres.

Le produit de ces *marcottes*, inconnu chez nos vigneron, venoit sans doute de ce que les vignes étoient alors fort rares dans un grand nombre de provinces, & la réputation des vins d'Italie s'étant répandue au loin, on y venoit de tous côtés pour s'y fournir de ces marcottes, & pour se mettre par ce moyen en état de faire de bons plans de vignes dans des endroits qui n'en avoient point eu jusques-là, ou qui n'en avoient eu que de médiocres.

ARTICLE QUATRIÈME.

De la nourriture des bestiaux.

J'AI DIT que la nourriture des bestiaux faisoit partie de l'Agriculture. Elle en est certainement une partie essentielle, non seulement parce que ce sont ces bestiaux qui, par un

semier abondant, fournissent à la terre les engrais qui lui sont nécessaires pour conserver & renouveler ses forces, mais encore parce qu'ils partagent avec l'homme les travaux du labour, & lui en épargnent la plus grande peine. De là vient que le ^a beuf, laborieux compagnon de l'homme dans l'agriculture, étoit si fort considéré chez les Anciens, que quiconque avoit tué un beuf étoit puni de mort comme s'il avoit tué un citoyen, par cette raison sans doute, qu'il étoit regardé comme un meurtrier du genre humain, dont la nourriture & la vie ont un besoin absolu du secours de cet animal.

Plus ^b on remonte dans l'antiquité, plus on voit que chez tous les peuples la nourriture des bestiaux produisoit des revenus considérables. Sans parler ni d'Abraham, dont le nombreux domestique montre combien le devoient être ses troupeaux, ni de Laban son petit neveu; l'Ecriture nous *Job. 1. 8;*

^a Bos, laboriosissimus hominis socius in agricultura: cujus tanta fuit apud antiquos veneratio, ut tam capitale esset bovem necasse, quam civem. *Colum.*

in pref. l. 6.

^b In rusticatione vel antiquissima est ratio paciscendi, eademque quæsitivissima. *Ibid.*

456 DE L'AGRICULTURE.

fait remarquer que la plus grande partie des richesses de Job consistoit en troupeaux, & qu'il possédoit sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cens paires de beufs, & cinq cens ânesses.

C'est par là que la Terre promise, quoique d'une étendue assez médiocre, enrichissoit ses Princes & les habitans du pays, dont le nombre étoit presqu'incroyable, & montoit à plus de trois millions de personnes, en comptant les femmes & les enfans.

Regl 3. 4. Nous lisons qu'Achab, roi d'Israel, se faisoit paier chaque année par les Moabites qu'il avoit vaincus, un tribut de cent mille brebis. Combien, en peu de tems, ce nombre multiplioit-il, & quelle abondance devoit-il répandre dans tout le pays !

II. Paralip. xvi. 10. L'Ecriture Sainte, en nous représentant Ozias comme un Prince accompli pour toutes les parties d'un sage gouvernement, ne manque pas de faire observer qu'il avoit un grand nombre de laboureurs & de vignerons, & qu'il nourrissoit beaucoup de troupeaux. Il fit bâtir dans les campagnes de grandes enceintes, de vastes étables, & des logemens fortifiés de

de tous, pour y retirer les bestiaux & les pasteurs, & pour les y mettre à couvert & en sûreté; & il eut soin aussi d'y faire creuser beaucoup de citernes, travaux moins éclatans, mais non moins estimables que les plus superbes palais. Ce fut sans doute la protection particulière qu'il accorda à tous ceux qui étoient employés à la culture de la terre & à la nourriture des troupeaux, qui rendit son règne un des plus opulens qu'on eût encore vûs dans Juda. Et il agit de la sorte, ajoute l'Ecriture Sainte, » parce » qu'il se plaisoit fort à l'agriculture. » *Erat quippe homo agricultura deditus.* Le texte hébreu est encore plus fort & *quia diligebat terram.* » Il aimoit la » terre » : Il s'y plaisoit : peut-être la cultivoit-il de ses propres mains : du moins il en mettoit la culture en honneur, il en connoissoit tout le prix, & comprenoit que la terre cultivée avec soin & avec intelligence étoit une source assurée de richesses & pour le Prince & pour le peuple ; ainsi il regardoit cette attention comme un des principaux devoirs de la roiauté, quoique souvent il soit un des plus négligés.

II. Paralip.
xxxii. 29.

L'Ecriture dit aussi du saint Roi Ezéchias qu'il avoit une infinité de troupeaux de brebis, & de toutes sortes de grandes bêtes, & que le Seigneur lui avoit donné une abondance extraordinaire de biens. On comprend aisément que la seule tonte des bêtes à laine, sans parler des autres profits qu'on en tiroit, devoit former un revenu très considérable dans un pays qui en nourrissoit une multitude presque sans nombre. Aussi voyons-nous que la tonte des brebis étoit un tems de festin & de réjouissance.

Dans l'antiquité payenne les troupeaux faisoient aussi la richesse des Rois, comme on le voit de Latinus dans Virgile, & d'Ulisse dans Homère. Il en étoit de même chez les Romains, & par les anciennes loix, les amendes n'étoient pas en argent, mais en beufs & en brebis.

Il ne faut pas s'étonner, après ce que nous avons vû des grands avantages que produit la nourriture des bestiaux, qu'un aussi savant homme que Varron n'ait pas dédaigné de descendre dans le dernier détail de toutes les bêtes qui peuvent être de quelque usage à la campagne, soit

pour le labour, ou pour la nourriture, ou pour le transport des fardeaux & la commodité des hommes. Il parle d'abord du menu bétail, brebis, chevres, truies : *greges*. Il passe ensuite au gros bétail, beufs, ânes, chevaux, chameaux : *armenta*. Il finit par les bêtes, qu'on peut appeller de la basse cour, *villatica pecudes* : les pigeons, les tourterelles, les poules, les oies, & beaucoup d'autres. Columelle entre aussi dans le même détail : *Colum. fac. l. 6* & Caton le Censeur en parcourt une partie. Ce dernier, interrogé quelle étoit la voie la plus sûre & la plus courte de s'enrichir à la campagne, répondit que c'étoit la nourriture des bestiaux, qui procure à ceux qui s'y appliquent avec soin & avec industrie une infinité d'avantages.

Effectivement les bêtes de la campagne rendent à l'homme des services continuels & importans, & l'utilité qu'il en retire, ne finit pas même avec leur vie. Elles partagent avec lui, ou plutôt lui épargnent les pénibles travaux du labour; sans quoi la terre, quelque féconde qu'elle soit par son propre fonds, demeureroit pour lui stérile, & ne lui pro-

duiroit aucun fruit. Elles servent à transporter dans sa maison & à mettre en sûreté les richesses qu'il a amassées au dehors , & à le porter lui-même dans ses voïages. Plusieurs d'entr'elles couvrent sa table de lait, de fromages, de nourritures succulentes, de viandes même les plus exquisés; & lui fournissent la riche matière de toutes les étofes dont il a besoin pour se vêtir, & mille autres commodités de la vie.

On voit , par tout ce que j'ai dit jusqu'ici, que la campagne, couverte de blés, de vignes, & de troupeaux, est pour l'homme un vrai Pérou, bien plus précieux & plus estimable que celui d'où il tire l'or & l'argent, qui, s'il étoit seul, le laisseroit périr de faim, de soif, & de froid. Placé dans un terroir fertile, il voit autour de lui d'un seul coup d'œil tous ses biens; &, sans sortir de son petit domaine, il trouve sous sa main des richesses immenses & innocentes, qu'il reconnoit sans doute pour des dons de la main libérale du Souverain Maître à qui il doit tout, mais qu'il regarde aussi comme le fruit de ses travaux, & qui, par cette raison, lui deviennent encore plus agréables.

§. V.

*Innocence & agrément de la vie rustique
& de l'Agriculture.*

LE REVENU & le profit qui revient de la culture de la terre, n'est pas le seul ni le plus grand avantage qu'on y doive considérer. Tous les Auteurs qui ont écrit de la vie ^a rustique, en parlent toujours avec éloge, comme d'une vie sage & heureuse; qui porte l'homme à la justice, à la tempérance, à la sobriété, à la sincérité, en un mot à toutes les vertus; & qui le met comme à l'abri de toutes les passions, en le tenant renfermé dans l'enceinte de son devoir, & d'un travail journalier qui lui laisse peu de loisir. Le luxe, l'avarice, l'injustice, la violence, l'ambition, compagnes presque insépa-

^a In urbe luxuries creatur : ex luxuria existat avaritia necesse est : ex avaritia erumpat audacia : inde omnia scelera ac maleficia gignuntur... In rusticis moribus, in victu arido, in hac horrida incultaque vita infiniti modi maleficia gigni non solent... Cupidita-

tes porro que possunt esse in eo, qui ruri semper habitavit, & in agro colendo vixerit? quæ vitæ maxime disjuncta à cupiditate, & cum officio conjuncta... Vita autem rustica, parcimonix, diligentix, justitiæ magistra est. Cic. pro Rosc. Amer. n. 19. & 75.

rables des richesses , font leur séjour ordinaire dans les grandes villes qui en fournissent la matière & l'occasion : la vie dure & laborieuse de la campagne n'admet point ces sortes de vices. C'est ce qui a donné lieu aux Poètes de feindre que c'est là qu'Astrée déesse de la justice , en quittant la terre , a fait sa dernière demeure.

On voit dans Caton une formule de prières pour les gens de la campagne , où l'on reconnoit des traces précieuses de l'ancienne tradition des hommes qui attribuoient tout à Dieu , & s'adrescoient à lui dans tous leurs besoins temporels , parce qu'ils savoyent qu'il présidoit à tout , & que tout dépendoit de lui. J'en rapporterai une bonne partie , & j'espère qu'on ne m'en saura pas mauvais gré. C'est dans une cérémonie appelée *Solitaurilia* , & selon d'autres *Suovetaurilia* , où les payfans faisoient le tour de leurs terres en offrant à certains dieux des libations & des sacrifices.

» Pere Mars , dit le Suppliant , je
 » vous prie & vous conjure de nous
 » être propice & favorable , à moi ,
 » à ma maison , à tous mes domesti-
 » ques , pour ce qui fait le sujet de

DE L'AGRICULTURE. 463

» la présente procession dans mon
 » champ , dans ma terre , & dans
 » mon fonds ^{de w. d'empêcher} de dé-
 » tourner , & d'éloigner de nous
 » les maladies connues & inconnues ,
 » les désolations , les orages , les ca-
 » lamités , les intempéries de l'air :
 » de faire croître & parvenir à bien
 » nos légumes , nos blés , nos vignes ,
 » nos arbres : de conserver les pas-
 » teurs & les troupeaux : de nous
 » accorder la conservation de la vie ,
 » & de la santé à moi , à ma mai-
 » son , & à tous mes Domestiques. «
 Quelle honte que des Chrétiens , &
 souvent ceux qui ont le plus de part
 aux biens de la terre , soient mainte-
 nant si peu soigneux de les de mander
 à Dieu , & qu'ils rougissent de l'en
 remercier ! Chez les payens tous les
 repas commençoient & finissoient par
 des prières : elles sont maintenant
 bannies de presque toutes nos tables.

Columelle entre dans un détail sur ^{Colum. l.}
 les devoirs du Maître ou du Fermier ^{c. 8.}

par rapport aux domestiques , qui pa-
 roit plein de raison & d'humanité.
 » Il faut , dit-il , avoir soin qu'ils
 » soient bien vêtus , mais sans déli-
 » catesse : qu'ils soient à l'abri du vent,

» du froid, de la pluie. Dans les or-
 » dres qu'on leur donne, il faut gar-
 » der un juste * www.librairie.com.cn ~~temperament~~ entre
 » une douceur trop relâchée & une
 » dureté excessive, leur faire plus
 » craindre qu'éprouver la sévérité du
 » châtiment, les empêcher de mal
 » faire par l'assiduité & la présence:
 » car l'habileté consiste à prévenir les
 » fautes, au lieu de les punir. Quand
 » ils sont malades, avoir attention
 » qu'ils soient bien soignés, & qu'ils
 » ne manquent de rien : c'est le moi-
 » sûr de les affectionner au service. »
 Il désire qu'on en use ainsi à l'égard
 même des esclaves qui travailloient
 souvent chargés de chaînes, & que
 l'on traitoit pour l'ordinaire fort du-
 rement.

Id. lib. 12.
cap. 1.

Colum. l. 12.
in præf.

Ce qu'il dit à l'occasion de la Fer-
 mière est très remarquable. La Pro-
 vidence, en unissant l'homme à la
 femme, a prétendu qu'ils se prêtas-
 sent un mutuel secours, & pour cela
 leur a assigné à chacun leurs fonc-
 tions particulières. L'un destiné aux
 affaires du dehors, est obligé de s'ex-
 poser au chaud & au froid, d'entre-

* C'étoient des esclaves qui cultivoient les terres.

prendre des voyages , de soutenir les travaux de la paix & de la guerre , c'est-à-dire de vaquer aux ouvrages de la campagne , ou de porter les armes : tous exercices qui demandent un corps robuste & capable de fatigues. La femme au contraire , inhabile à tous ces ministères , est réservée pour les affaires du dedans. La garde de la maison lui est confiée : & comme le caractère propre de cet emploi est l'attention & l'exactitude , & que la crainte rend plus attentif & plus exact , il étoit convenable que la femme fût plus timide. Au contraire , parce que l'homme agit & travaille presque toujours au dehors , & qu'il est souvent obligé de repousser l'injure , Dieu lui a donné la hardiesse en partage. Aussi^a de tout tems , & chez les Grecs & chez les Romains , le gouvernement domestique est dévolu aux femmes , de sorte que les maris , après avoir satisfait aux affaires extérieures , rentrent dans leur maison libres

^a Nam & apud Græcos , & mox apud Romanos usque in patrum nostrorum memoriam , ferè domesticus labor matronalis fuit , tanquam ad requiem forensium exercitationum omni cura deposita patribus-familias intra domesticos penates se recipientibus.

de tous soins , & y trouvent un parfait repos.

Quelle libté qu'Horace décrit si élégamment dans une de ses Odes. » La
 » femme du Fermier , recommanda-
 » ble par une chaste pudeur , (telles
 » que sont les Sabines & les Apulien-
 » nes brûlées par les ardeurs du so-
 » leil) prend de son côté le soin de
 » la maison & des enfans : elle en-
 » ferme ses troupeaux dans les parcs
 » pour en traire le lait : elle ne man-
 » que pas de tenir le feu tout prêt à
 » l'arrivée de son mari fatigué , & de
 » servir , avec des vins de l'année ,
 » des mets que lui fournit son champ ,
 » sans qu'elle soit obligée de les ache-
 » ter.

Il semble que les Anciens aient travaillé à se surpasser eux-mêmes en traitant cette matière , tant elle leur

* Quod si publica mulier in partem juvet
 Domum atque dulces liberos ,

(Sabina qualis , aut perusta solibus
 Pernicis uxor Appuli)

Sacrum vetustis extruat lignis focum ,
 Lati sub adventum viri ,

Claudemque textis cratibus lætum pecus ,
 Diste ita siccet ubera ,

Et horna dulci vina promens dolio ,

Dapes inemptas apparet : &c. *Horat. Epod. 2.*

DE L'AGRICULTURE. 467

fount de belles pensées & de riches
 expressions. » Trop * heureux , s'é-
 » crie Virgile , habitans de la campa-
 » gne , s'ils connoissent leur bonheur;
 » à qui la terre, loin du tumulte des
 » armes & de la discorde, prodigue
 » ses fruits , nourriture simple & na-
 » turelle, qui est la juste récompense
 » de leurs travaux! Là règne une paix
 » tranquille , & une simplicité de
 » mœurs qui ignore toute fraude &
 » toute tromperie. Là se trouvent une
 » merveilleuse variété d'innocentes
 » richesses , un doux loisir dans une
 » fertile demeure, de vastes & belles
 » campagnes, de fraîches grottes, des
 » sources d'eau vive, de sombres fo-
 » rêts où l'ombre des arbres invite

a. O fortunatos nimium , sua se bona norint ,
 Agricolas ! quibus ipsa , procul discordibus armis ,
 Fundit humo facilem victum justissima tellus.
 Si non , &c.

At securâ quies , & noscitur fallere vita ,
 Dives opum variarum ; at laetis otia fundis ,
 Speluncæ , vivi que lacus ; at frigida Tempe ,
 Mugitusque boum , mollesque sub arbore somni
 Non absunt : illic saltus , ac lustra ferarum ,
 Et patiens operum , parvoque assuetâ juvenctus :
 Sacra Deum , sanctique Patres. Extrema per illos
 Justitia excedens terris vestigia fecit.

Virg. Georg. lib. 2.

V vj

468 DE L'AGRICULTURE.

» au sommeil. Il n'est pas jusqu'au
 » mugissement des vaches qui ne fasse
 » plaisir. On y voit une Jeunesse en-
 » durcie au travail & accoutumée à
 » une vie sobre & frugale. Mais ce
 » qu'on y admire le plus, est un pro-
 » fond respect pour les dieux, & après
 » eux pour les peres & les meres. En
 » un mot, c'est là que la Justice,
 » lorsqu'elle a quitté la terre, a fait
 » son dernier séjour.

Labelle description que fait Cicéron dans son traité de la Vieillesse, de la manière dont le blé & le raisin arrivent, par différens degrés, à une parfaite maturité, montre le goût qu'il avoit pour la vie de la campagne, & nous apprend en même tems avec quels yeux on doit considérer ces merveilleuses productions, qui pour être ordinaires & annuelles, n'en méritent pas moins notre admiration. En effet, si un simple récit cause tant de plaisir, quel effet doit produire sur un esprit raisonnablement curieux la réalité même & le spectacle actuel de ce qui se passe dans une vigne & dans une pièce de blé, jusqu'à ce que les fruits de l'une & de l'autre soient portés & mis en sûreté dans les celliers

DE L'AGRICULTURE. 469
& dans les greniers ? Et il en faut dire
autant de toutes les autres richesses
dont la terre se couvre chaque année.

Voilà ce qui rend le séjour de la
campagne si agréable & si délicieux ,
& ce qui en fait l'objet des desirs des
Magistrats , & des personnes occupées
d'affaires sérieuses & importantes.
Las & fatigués des soins continuels de
la ville , ils s'écrient volontiers avec
Horace : » O , campagne , quand te
» vérai-je ? quand me sera-t-il permis
» d'aller oublier dans ton sein toutes
» mes occupations & mes inquié-
» tudes , ou en m'amusant à la lecture
» des Anciens , ou en goûtant le plai-
» sir de ne rien faire , ou en me li-
» vrant à la douceur du sommeil ? «
On y goûte en effet des plaisirs bien
purs. Il semble , selon la belle expres-
sion du même Poète , que ^b la cam-
pagne nous rend à nous-mêmes en

a O rus , quando ego te aspiciam , quandoque licebit
Nunc veterum libris , nunc somno , & inertibus
horis ,

Ducere sollicitæ jucunda oblivæ vitæ ?

Horat. Sat. 6. lib. 2.

b Villæ sylvarum , & mihi me reddentis agelli.

Epist. 14. lib. 1.

Vivo & regno , simul ista reliqui , &c.

Epist. 10. lib. 1.

nous tirant comme de servitude, & que c'est là proprement vivre & régner. On entre, pour ainsi dire, en conversation avec les arbres, on les interroge, on leur demande compte du peu de fruit qu'ils ont produit, & l'on reçoit les excuses qu'ils en apportent, ^a rejetant la faute tantôt sur les trop grandes pluies, tantôt sur les excessives chaleurs, d'autres fois sur la rigueur du froid : c'est Horace qui leur prête ce langage.

Tout ce que je viens de dire marque assez que je ne parle plus de cette agriculture pénible & laborieuse à laquelle l'homme a été d'abord condamné ; mais que j'en ai en vue une autre, destinée à faire son plaisir, & à l'occuper agréablement ; parfaitement conforme à l'institution primitive de l'homme & à l'intention du Créateur, puisqu'il l'avoit commandée à Adam aussi tôt après l'avoir formé. En effet elle semble nous retracer une image du paradis terrestre, & se ressentir en quelque

a Fundusque mendax, arbore nunc aquas

Culpaute, nunc torrentia agros

Sidera, nunc hiemes iniquas.

Horat, Ode. 1. lib. 3.

DE L'AGRICULTURE. 473

sorte de l'heureuse simplicité & de
 l'innocence qui y régnoit alors. Nous
 voions que dans tous les tems elle a
 fait le divertissement le plus agréa-
 ble des Princes même & des Rois
 les plus puissans. Sans parler des fa-
 meux jardins suspendus, qui faisoient
 l'ornement de Babylone ; l'Ecriture
 nous apprend qu'Assuérus (c'est le
 même que Darius fils d'Hystaspe)
 avoit planté une partie des arbres
 de son jardin, & qu'il le cultivoit de
 ses mains roiales : *Iussit convivium* *Esther. 1.*
preparari in vestibulo horti & nemo-
ris, quod regio cultu & manu constitum-
erat. On fait ce que Cyrus le jeune
 répondit à Lyfandre, qui admiroit
 la beauté, l'économie, & la disposi-
 tion de ses jardins : Que c'étoit lui-
 même qui en avoit tracé le plan, qui
 en avoit donné les allignemens, &
 qu'il avoit planté plusieurs arbres de
 sa main. *Ego omnia ista sum dimensus:* *Cic. de Sa-*
nei sunt ordines, mea descriptio: mul- *nell. n. 52.*
ta etiam istarum arborum mea manu
sunt sata.

On voudroit, si cela étoit possible,
 ne quitter jamais un séjour si déli-
 cieux. On a tâché au moins, pour
 se consoler, de se faire une sorte

d'illusion, en transportant, pour ainsi dire, la campagne au milieu des villes: non ~~une campagne simple~~ & presque brute, qui ne connoit de beautés que les naturelles, & qui n'emprunte rien de l'art; mais une sorte de campagne peignée, ajustée, embellie, j'ai presque dit fardée. J'entends parler de ces jardins si ornés & si élégans, qui offrent aux yeux un si doux & si brillant spectacle. Quelle beauté, quelle richesse, quelle abondance, quelle variété d'odeurs, de couleurs, de nuances, de découpures! Il ^a semble, à voir la fidélité & la régularité invariable des fleurs à se succéder les unes aux autres, (& il en faut dire autant des fruits) que la terre attentive à plaire à son maître, cherche à perpétuer ses présens, en lui payant toujours dans chaque saison de nouveaux tributs. Quelle foule de réflexions tout cela ne fournit-il point à un esprit curieux, & encore plus à un esprit religieux!

Pline, après avoir reconnu qu'il

^a Sed illa quanta benignitas naturæ, quod tam multa ad vescendum, tam varia, tamque jucunda gignit: neque ea uno	tempore anni, ut semper & novitate delectemur, & copia! <i>Cic. de nat. deor. l. 2. n. 131.</i>
--	--

n'y a point d'éloquence capable d'exprimer dignement cette incroyable abondance & cette merveilleuse diversité de richesses & de beautés que la nature répand dans les jardins comme en se jouant , & avec une sorte de complaisance ; ajoute une remarque bien sensée & bien instructive. Il ^a fait observer la différence que la nature a mise pour la durée entre les arbres & les fleurs. Aux plantes & aux arbres , destinés à nourrir l'homme par leurs fruits , & à entrer dans la construction des édifices & des navires , elle a accordé des années & même des siècles entiers. Aux fleurs & aux odeurs , qui ne servent qu'au plaisir , elle n'a donné que quelques momens & quelques journées , comme pour nous avertir que ce qui brille avec le plus d'éclat , passe & se flétrit bien rapidement. Malherbe exprime cette dernière pensée d'une manière bien vive , en déplorant la mort d'une personne qui

a Quippe reliqua usus alimentique gratiâ gignit : ideoque secula annosque tribuit iis. Flores yero odoresque in diem	gignit : magna, ut palam est , admonitione hominum , quæ spectatissimè florent , celerrimè marcescere. <i>Plin. l. 21. c. 21.</i>
---	--



474 DE L'AGRICULTURE
joignoit à une grande jeunesse une
extrême beauté :

Et lors elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

C'est le grand avantage de l'Agriculture, d'être liée plus étroitement qu'aucun autre art avec la religion, comme elle l'est aussi avec les bonnes mœurs : ce qui a fait dire à Cicéron, comme nous l'avons vû, que la vie de la campagne approchoit beaucoup de celle du sage, c'est-à-dire qu'elle étoit comme une philosophie pratique.

Pour finir ce petit traité par où je l'ai commencé, il faut avouer que, de toutes les occupations des hommes qui n'ont point un raport immédiat à Dieu & à la justice, la plus innocente est l'Agriculture. Elle étoit, comme on l'a vû, celle du premier homme encore juste & fidèle. Elle a fait depuis une partie de la pénitence que Dieu lui a imposée. Ainsi, dans les deux tems, d'innocence & de péché, elle lui a été commandée, & dans sa personne à tous ses descendans. Elle est devenue néanmoins

a Ne oderis laboriosa opera, & rusticationem creatam ab Altissimo.	„ vrages laborieux ni le „ travail de la campagne, „ qui a été créé par le Très
„ Ne fuyez point les ou-	„ haut. Eccli. 7. 16.

L'exercice le plus vil & le plus bas au jugement de l'orgueil ; & pendant qu'on protège des arts inutiles & qui ne servent qu'au luxe & à la volupté , on laisse dans la misère tous ceux qui travaillent à l'abondance & au bonheur des autres.



CHAPITRE SECOND.

DU COMMERCE.

ARTICLE PREMIER.

Excellence & avantage du Commerce.

ON PEUT dire , sans crainte d'être soupçonné d'exagération , que le Commerce est le plus solide fondement de la société civile , & le lien le plus nécessaire pour unir entr'eux tous les hommes de quelque pays & de quelque condition qu'ils soient. Par son moien , le monde entier semble ne former qu'une seule ville & qu'une seule famille. Il y fait régner de toutes parts une abondance universelle. Les richesses d'une nation deviennent celles de tous les autres peuples. Nulle contrée n'est stérile , ou du moins ne se sent de sa stérilité. Tous ses besoins

276 DU COMMERCE.

lui sont apportés à point nommé du bout de l'univers, & chaque région est étonnée de se trouver chargée de fruits étrangers que son propre fonds ne pouvoit lui fournir, & enrichie de mille commodités qui lui étoient inconnues, & qui cependant font toute la douceur de la vie. C'est par le commerce de la mer & des rivières, c'est-à-dire par la navigation, que Dieu a uni entr'eux tous les hommes d'une manière si merveilleuse, en leur^a enseignant à conduire & à gouverner les deux choses les plus violentes qui soient dans la nature, la mer & les vents, & à les faire servir à leurs usages & à leurs besoins. Il a joint ainsi les peuples les plus éloignés, & il a conservé entre les nations différentes une image de la liaison qu'il a mise entre les parties d'un même corps par les veines & les artères.

Ce n'est là qu'une foible & légère idée des avantages que le Commerce procure à la société en général. Pour peu qu'on voulût l'approfondir en

^a Quas res violentissimas natura genuit, earum moderationem nos que ventorum, proprietatis nauticarum rerum scientiam. Cic. de nat. deor. l. 2. n. 152.

DU COMMERCE. 477

descendant dans quelque détail, quelles merveilles n'y découvrirait-on pas ? Mais ce n'est pas ici le lieu de le faire. Je me borne à une seule réflexion, qui me paroît bien propre à faire connaître en même tems & la foiblesse & la grandeur de l'homme.

Je le considère d'abord dans le plus haut point d'élévation où il puisse élever, je veux dire sur le trône : placé dans de superbes palais, environné de tout l'éclat de la majesté royale, respecté & presque adoré par une foule de Courtisans qui tremblent devant lui, placé au centre des richesses & des plaisirs qui s'offrent à lui à l'envi, soutenu par des armées nombreuses qui n'attendent que ses ordres pour agir. Voilà le sommet de la grandeur humaine. Mais ce Prince si puissant & si terrible, que devient-il, si le Commerce vient à cesser tout d'un coup, s'il est réduit à lui seul, à son industrie, & à ses propres efforts ? Isolé de la foule, séparé de ce pompeux dehors qui n'est point lui-même, & qui lui est absolument étranger, privé du secours des autres, il retombe dans la misère & l'indigence où il est né,

& , pour dire tout en un mot , il n'est plus rien.

www.libtool.com.cn
 Considérons maintenant l'homme dans l'état le plus médiocre ; renfermé dans une petite maison ; réduit , pour sa nourriture , à un peu de pain , de vin , & de viande ; couvert des vêtemens les plus simples ; & jouissant dans sa famille , non sans peine , des autres commodités de la vie. Quelle solitude en apparence ! quel abandon général ! quel oubli de la part de tous les autres mortels ! On se trompe infiniment , lorsqu'on pense de la sorte. Tout l'univers est attentif à lui. Mille bras travaillent pour le couvrir , pour le vêtir , pour le nourrir. C'est pour lui que les manufactures sont établies , que les greniers & les celliers sont remplis de blé & de vin , que les différens métaux sont tirés des entrailles de la terre avec tant de peines & de dangers.

Il n'est pas jusqu'aux délices mêmes que les pays les plus éloignés ne s'empressent de faire passer jusqu'à lui au travers des mers les plus orageuses. Voilà les secours que le Commerce , ou plutôt , pour parler plus juste , que la Providence divine , tou-

Jours occupés de nos besoins, procure sans celle par le Commerce à chacun de nous en particulier : secours, qui, à en bien juger, tiennent du miracle ; qui dévoient nous remplir d'une perpétuelle admiration, & nous faire écrier avec le Prophète, dans les transports d'une vive reconnoissance : *Seigneur, qu'est donc l'homme, pour vous souvenir ainsi de lui ?* Ps. 8.

Il seroit inutile de dire que nous n'avons aucune obligation à ceux qui travaillent ainsi pour nous, parce que c'est la cupidité & l'intérêt qui les mettent en mouvement. Cela est vrai : mais en profitons-nous moins de leur travail ? Dieu, à qui seul il appartient de bien user du mal même, se sert de la cupidité des uns, pour faire du bien aux autres. C'est dans cette vûe que la Providence a établi parmi nous une si étonnante diversité de conditions ; & qu'elle a partagé les biens avec une si prodigieuse inégalité. Si les hommes étoient tous à leur aise, tous riches & opulens, qui d'entr'eux voudroit se donner la peine de labourer la terre, de creuser les mines, de traverser les mers ? La pauvreté ou la cupidité y suppléent,

480 DU COMMERCE.

& se chargent de ces travaux pénibles mais utiles. Par là on voit que les hommes, riches ou pauvres, puissans ou foibles, Rois ou sujets, sont dans une mutuelle dépendance les uns des autres pour les besoins de la vie. Le pauvre ne pouvant vivre sans le secours du riche, ni le riche sans le travail du pauvre. Et c'est le Commerce qui, à la faveur de ces différens intérêts, fournit le genre humain de toutes ses nécessités, & même de toutes ses commodités.

ARTICLE SECOND.

Antiquité du commerce. Lieux & villes où il a été le plus célèbre.

IL EST fort vraisemblable que le Commerce n'a guères moins d'ancienneté que l'Agriculture. Il a commencé, comme cela étoit nécessaire, entre particuliers, les hommes se trouvant aidant les uns les autres de ce qu'ils avoient chacun d'utile ou de nécessaire pour la vie. Caïn sans doute fournissoit à Abel des blés & des fruits de la terre pour sa nourriture; Abel fournissoit à Caïn des peaux & des laines pour s'en

des laitages & peut-être des viandes pour sa table. Tubalcaïn, uniquement occupé à mettre en œuvre le cuivre & le fer pour différens usages nécessaires à l'usage commun de la vie, & pour les armes propres à se défendre ou contre les hommes ennemis, ou contre les bêtes farouches, étoit certainement obligé d'échanger les ouvrages de cuivre & de fer contre d'autres marchandises nécessaires pour se nourrir, pour se vêtir, pour se loger. Le Commerce ensuite s'avancant toujours de proche en proche, s'établit entre les villes & les contrées voisines, puis se porta au loin, passa les mers, & après le déluge pénétra jusqu'aux extrémités du monde.

L'Ecriture Sainte nous fournit un *Gen. xxv* exemple fort ancien de trafic dans ces caravanes d'Ismaélites & de Madianites, à qui Joseph fut vendu par ses frères. Ils revenoient de Galaad, ramenant leurs chameaux chargés d'aromates, & d'autres précieuses marchandises de ce pays là, qu'ils portoient en Egypte, où il s'en faisoit un grand débit pour l'usage qu'ils pratiquoient d'embaumer les corps

482 DU COMMERCE.

des hommes après leur mort avec un grand soin & de grandes dépenses.

Homère nous apprend que l'usage des tems héroïques du siège de Troie étoit d'échanger entre les peuples les choses les plus nécessaires à la vie : preuve , dit Pline , que c'est plutôt la nécessité que la cupidité qui donna lieu à ce premier de tous les commerces. On lit , à la fin du VII^e Livre de l'Iliade , qu'à l'arrivée de quelques vaisseaux toutes les troupes vont en foule acheter du vin , les uns pour du cuivre , les autres pour du fer , ceux-là pour des peaux , ceux-ci pour des beufs , & d'autres pour des esclaves.

On ne voit point dans l'Histoire de plus anciens navigateurs que les Egyptiens & les Phéniciens. Il semble que ces deux peuples voisins avoient partagé entr'eux le commerce de la mer : que les Egyptiens s'étoient principalement emparé du commerce d'Orient par la mer Rouge : &

a Quantum feliciore ut opinor , commercia
avo , cum res ipsæ per-victis gratia inventa.
mutabantur inter se se , Alios coriis boum , alios
sicut & Trojanis tempo-ferio captivisque rebus
ribus facitatum Homero empritalle tradit. Plin.
credi convenit ! Ita enim , l. 33. c. 1.

les Phéniciens de celui d'Occident par la mer Méditerranée.

Ce que les Auteurs fabuleux disent d'Osiris, qui est le Bacchus des Grecs, qu'il alla conquérir les Indes, comme le fit depuis Sésostris, peut faire croire que les Egyptiens entretenrent un grand commerce avec les Indiens.

Comme le commerce des Phéniciens étoit bien plus fréquent en Occident que celui des Egyptiens, il ne faut pas s'étonner s'ils ont été plus célébrés sur ce point par les Auteurs Grecs & Romains, & si Hérodote a dit que c'étoient eux qui voitueroient les marchandises d'Egypte & d'Assyrie, & qui faisoient tout leur commerce, comme si les Egyptiens ne s'en fussent pas mêlés; & s'ils ont été crus les inventeurs du trafic, & de la navigation, quoique cette gloire soit dûe bien plus légitimement aux Egyptiens. Ce qui est certain, c'est que par raport au Commerce ancien ce sont les Phéniciens qui se sont le plus distingués; & ce sont eux aussi qui peuvent prouver davantage à quel comble de gloire, de puissance, & de richesses une nation

Herod. l.

484 DU COMMERCE.

est capable de s'élever par les seules ressources du Commerce.

Ces peuples n'occupoient qu'une lisière assez étroite le long des côtes de la mer , & Tyr elle-même étoit bâtie dans un terrain fort ingrat ; & qui , quand il auroit été plus gras & plus fertile , n'auroit pu être suffisant pour nourrir ce grand nombre d'habitans que les premiers succès de son Commerce y avoient attirés.

Deux avantages les dédommagerent de ce défaut. Ils avoient sur les côtes de leur petit Etat d'excellens ports , particulièrement celui de leur Capitale ; & ils étoient nés avec un génie si heureux pour le Négoce , qu'ils furent regardés comme les inventeurs du Commerce de mer , sur tout de celui qui se fait par des voyages de long cours.

Les Phéniciens furent si heureusement profiter de ces deux avantages , que bientôt ils se rendirent les maîtres de la mer & du Commerce. Le Liban & les autres montagnes voisines leur fournissant d'excellens bois pour la construction des vaisseaux , on leur vit en peu de tems de nombreuses flotes marchandes , qui ha-

hardèrent des navigations inconnues, pour y établir leur négoce. Ils ne se bornèrent pas aux côtes & aux ports de la mer Méditerranée, ils entrèrent dans l'Océan par le détroit de Cadix ou de Gibraltar, & s'étendirent à droite & à gauche. Comme leurs peuples se multiplioient presque à l'infini par le grand nombre d'étrangers que le désir du gain & l'occasion sûre de s'enrichir attiroient dans leur ville, ils se virent en état de jeter au dehors quantité de peuplades, & particulièrement la fameuse colonie de Carthage, qui conservant l'esprit Phénicien par rapport au trafic, ne le céda pas même à Tyr dans son négoce, & la surpassa de beaucoup par l'étendue de sa domination, & par la gloire de ses expéditions guerrières.

Le degré de gloire & de puissance où le Commerce & la navigation avoient élevé la ville de Tyr, la rendit si célèbre, qu'on auroit peine à ne pas croire qu'il y a de l'exagération dans ce qu'en rapportent les Auteurs profanes, si les Prophètes eux-mêmes n'en avoient parlé avec encore plus de magnificence. Tyr,

486 DU COMMERCE.

Ezech. c. 27.
4-10.

dit Ezéchiél pour nous donner quelque idée de son pouvoir, est un Vaisseau superbe. Le corps du bâtiment est fait du bois précieux des sapins du Sanir. Les cédres du Liban lui ont fourni ses mats. Ses rames sont coupées dans les forêts de Basan. L'Ivoire des Indes est employé pour faire les bancs de ses rameurs. Ses voiles sont de fin lin d'Egypte tissu en broderie, & son pavillon est d'hyacinthe & de pourpre. Les habitans de Sidon & d'Arad sont ses rameurs. Les Perses, les Lydiens, & ceux de la Libye lui servent de soldats, & ses pilotes sont les plus sages & les plus habiles de Tyr même. Le Prophète, par ce langage figuré, a dessein de nous montrer la puissance de cette ville. Mais il le fait d'une manière encore plus énergique par le détail circonstancié des différens peuples qui entroient dans son commerce. Il semble que les marchandises de toute la terre fussent rassemblées dans cette seule ville, & les autres peuples paroissent moins ses alliés que ses tributaires.

d. v. 12-24.

Les Carthaginois trafiquoient avec Tyr en lui apportant toutes sortes de

richesses, & remplissoient les marchés d'argent, de fer, d'étain & de plomb. La Grèce, ^a Tubal, & Mosoch lui amenoient des esclaves, & des vases d'airain. Thogorma ^b des chevaux, & des mulets : ^c Dédam, des dents d'ivoire, & de l'ébène. Les Syriens y expoisoient en vente des perles, de la pourpre, des toiles ouvragées, du fin lin, de la soie, & toutes sortes de marchandises précieuses. Les peuples de Juda & d'Israël y apportoit le plus pur froment, le baume, le miel, l'huile & la résine : ceux de Damas, du vin excellent, & des laines d'une couleur vive & éclatante : d'autres peuples des ouvrages de fer, de la myrrhe, des cannes d'excellente odeur, de superbes tapis pour s'asseoir. L'Arabie, ^d & tous les Princes de Cédar, y amenoient leurs agneaux, leurs

^a Tubal & Mosoch. L'Ecriture joint toujours ces deux peuples. Le dernier désigne les Moscovites, l'autre sans doute en étoit voisin.

^b Thogorma. La Capadoce, d'où sortoient les chevaux les plus estimés,

dont les Empereurs se réservèrent les meilleurs & les plus fins pour leur écurie.

^c Dédam, Peuple d'Arabie.

^d L'Arabie, déserte. Cédar étoit dans le voisinage.

488 DU COMMERCE.

béliers , & leurs boucs : Saba ^a & Réma les plus excellens parfums, les pierres précieuses, & l'or : d'autres enfin des bois de cédre, des balles d'hyacinthe & d'ouvrages en broderie, & toutes sortes de marchandises précieuses.

Je n'entreprends point de distinguer exactement la situation des différens peuples dont il est parlé dans Ezéchiël : ce n'en est point ici le lieu. Il me suffit d'avertir en général que ce long dénombrement, dans lequel il a plu au Saint-Esprit de descendre par rapport à la ville de Tyr, est une preuve bien claire que son commerce n'avoit d'autres bornes que celles du monde connu pour lors. Aussi se regardoit-elle comme la ville commune de toutes les nations, & comme la Reine de la mer. Isaïe nous peint sa fierté par des couleurs bien vives, mais bien naturelles, en marquant que Tyr portoit sur son front le diadème; que les plus illustres Princes de l'univers étoient ses correspondans, & ne pouvoient se passer de son tra-

^a Saba & Réma. Peuples de l'Arabie heureuse. | les richesses & les aromates de ces peuples.
Toute l'antiquité a vanté

fic ; que les riches négocians qu'elle renfermoit dans son enceinte étoient en état de disputer le rang aux têtes couronnées, & prétendoient au moins leur être égaux. *Quis cogitavit hoc super Tyrum, quondam coronatam ; cujus negotiatores principes, institores ejus inclyti terra ?* Isaï. 13

J'ai rapporté ailleurs la ruine de l'ancienne Tyr par Nabucodonosor après un siège de treize ans, & l'établissement de la nouvelle Tyr, qui se remit bientôt en possession de l'empire de la mer, & continua son négoce avec plus de succès encore & plus d'éclat qu'auparavant, jusqu'à ce qu'enfin Alexandre le Grand l'ayant prise d'assaut, lui ôta sa marine & son commerce, qui furent transférés à Alexandrie, comme je le dirai bientôt.

Pendant que l'une & l'autre Tyr éprouvoient de si grandes révolutions, Carthage, la plus considérable de ses colonies, étoit devenue très florissante. Le trafic lui avoit donné la naissance, le trafic lui donna l'accroissement, & la mit en état de disputer longtemps à Rome l'empire du monde. Sa situation étoit bien plus avantageuse que celle de Tyr. Elle étoit en

490 DU COMMERCE.

égale distance de routes les extrémités de la mer Méditerranée ; & les côtes d'Afrique , où elle étoit située , région vaste & fertile , lui fournissoient abondamment les blés nécessaires pour sa subsistance. Avec de tels avantages , ces Africains , mettant à profit l'heureux génie pour le négoce & la navigation qu'ils avoient apporté de Phénicie , acquirent une si grande science de la mer , qu'en cela , selon le témoignage de Polybe , nulle autre nation ne les égaloit. Par là ils parvinrent à une si grande puissance , qu'au commencement de la troisième guerre qu'ils eurent contre les Romains , & qui causa leur ruine entière , Carthage avoit sept cens mille habitans , & trois cens villes de sa dépendance dans le seul continent d'Afrique. Ils avoient été maîtres , non-seulement de toute cette lisière qui s'étend depuis la grande Syrte jusqu'aux Colonnes d'Hercule , mais encore de celle qui s'étend depuis ces mêmes Colonnes vers le midi , où Hannon Carthaginois bâtit tant de villes , & établit tant de colonies. En Espagne , qu'ils avoient presque toute conquise , Asdrubal , qui y vint comman-

Polyb. l. 6.
494.

der après Barca pere d'Annibal , y avoit fondé Carthagène , une des plus célèbres villes qui fut alors. La Sicile en grande partie , & la Sardaigne avoient aussi autrefois reconnu leur puissance.

La postérité auroit tiré de grandes lumières des deux monumens illustres des navigations de ce peuple dans les relations des voïages de Hannon qui est qualifié Roi des Carthaginois , & de Himilcon , si le tems les avoit conservés. Le premier avoit décrit les voïages qu'il avoit faits dans l'Océan hors des Colonnes d'Hercule , le long de la côte occidentale d'Afrique ; & le second , ceux qu'il avoit faits le long de la côte occidentale de l'Europe : l'un & l'autre par l'ordre du Sénat de Carthage. Mais le tems a consumé ces Ecrits.

Ce peuple n'épargnoit ni soins ni dépenses pour perfectionner le négoce & la navigation. C'étoit là son unique étude. Les autres arts & les sciences n'étoient point cultivées à Carthage. On ne s'y piquoit point de bel esprit. On n'y faisoit profession ni de poésie , ni d'éloquence , ni de philosophie. Les jeunes gens , dès leur en-

fance , n'entendoient parler que de comptes , que de marchandises , que de vaisseaux , que de voïages sur mer. L'habileté dans le trafic étoit comme une succession dans les familles , & faisoit la meilleure partie de l'héritage des enfans : & comme ils ajoutaient à l'expérience de leurs peres leurs propres réflexions , on ne doit pas être surpris que cette habileté allât toujours en croissant , & fût de si merveilleux progrès.

Aussi le Commerce éleva Carthage à un si haut degré de richesses & de puissance , qu'il falut aux Romains deux guerres , l'une de vingt-trois ans , l'autre de dix-sept , toutes deux cruelles & douteuses , pour dompter cette rivale ; & qu'enfin Rome triomphante crut ne pouvoir l'assujettir & la subjuguier entièrement , qu'en lui ôtant les ressources qu'elle eût encore pu trouver dans le Négoce , & qui pendant un si long tems l'avoit soutenue contre toutes les forces de la République.

Jamais Carthage n'avoit été plus puissante sur mer , que lorsqu'Alexandre assiégea Tyr sa métropole. Sa fortune commença dès lors à décliner.

L'ambition fut la ruine des Carthaginois. Il leur couta cher de s'être ennuiés de l'état pacifique de Marchands, & d'avoir préféré la gloire des armes à celle du trafic. Leur ville, que le Commerce avoit peuplé d'une si grande multitude d'habitans, en vit diminuer le nombre, pour fournir des troupes & des recrues à leurs armées. Leurs flotes, accoutumées à ne porter que des Marchands & des marchandises, ne furent plus chargées que de munitions de guerre & de soldats; & de leurs plus sages & plus heureux Négocians, il se forma des Chefs & des Généraux d'armées, qui lui procurèrent à la vérité une gloire bien éclatante, mais de peu de durée, & bientôt suivie de sa ruine entière.

La prise de Tyr par Alexandre le Grand, & la fondation d'Alexandrie qui la suivit de près, causèrent une grande révolution dans les affaires du Commerce. Ce nouvel établissement est, sans contredit, le plus grand, le plus noble, le plus sage, & le plus utile dessein qu'ait formé ce Conquérant.

Il n'étoit pas possible de trouver

une plus heureuse situation , ni plus propre à devenir le dépôt de toutes les marchandises de l'Orient & de l'Occident. Cette ville avoit d'un côté un libre commerce avec l'Asie & avec tout l'Orient par la mer Rouge. La même mer & le Nil lui donnoient entrée dans les vastes & riches contrées de l'Ethiopie. Le commerce du reste de l'Afrique & de l'Europe lui étoit ouvert par la mer Méditerranée : & si elle vouloit faire le négoce intérieur de l'Egypte , elle avoit , outre la commodité du Nil & des canaux faits de main d'hommes , le secours des Caravanes , si commodes pour la sûreté des Marchands , & pour le transport des marchandises.

Voilà ce qui porta Alexandre à juger cette place très propre à en faire une des plus belles villes & un des plus beaux ports du monde. Car l'île de Pharos , qui n'étoit pas alors jointe au continent , lui en fournissoit un magnifique après sa jonction , aiant deux entrées , où l'on voioit arriver de toutes parts les vaisseaux étrangers , & d'où partoient sans cesse des vaisseaux Egyptiens , qui portoient leurs Négocians & leur commerce dans toutes

les parties de la terre alors connues.

Alexandre vécut trop peu pour être le témoin de l'état heureux & florissant où le Commerce devoit élever sa ville. Les Ptolémées, qui, après sa mort, eurent l'Egypte en partage, prirent le soin de soutenir le négoce naissant d'Alexandrie; & bientôt ils le portèrent à un degré de perfection & d'étendue, qui fit oublier & Tyr & Carthage, lesquelles, pendant un très long tems, avoient fait presque seules & rassemblé chez elles le commerce de toutes les autres nations.

De tous les Rois d'Egypte, Ptolémée Philadelphe fut celui qui contribua le plus à y perfectionner le Commerce. Pour cet effet, il entretenoit sur mer de nombreuses flotes, dont Athénée fait un dénombrement & une description, qu'on ne peut lire sans étonnement. Outre plus de six vingts vaisseaux à rames de grandeur extraordinaire, il lui attribue plus de quatre mille autres navires, qui étoient employés au service de son Etat & à l'avancement du Commerce. Il possédoit un grand Empire, qu'il avoit formé en étendant les bornes du royaume d'Egypte dans l'Afrique,

*Athen. l.
p. 203.*

dans l'Ethiopie , dans la Syrie ; & au delà de la mer , s'étant rendu maître de la Cilicie , de la Pamphylie , de la Lycie , de la Carie , & des Cyclades , & possédant dans ses Etats près de quatre mille villes. Pour mettre le comble au bonheur de ces provinces , il voulut y attirer par le Commerce les richesses & les commodités de l'Orient , & pour en faciliter la route , il bâtit exprès une ville sur la côte occidentale de la mer Rouge , creusa un canal depuis Coptus jusqu'à cette mer , & fit préparer des hotelleries le long de ce canal pour la commodité des marchands & des voyageurs ,

Tome VII. comme je l'ai marqué dans son lieu.
440.

Ce fut cette commodité de l'entrepôt des marchandises à Alexandrie , qui répandit dans toute l'Egypte des richesses immenses : richesses si considérables , qu'on assure que le seul produit des droits d'entrée & de sortie sur les marchandises qui entroient dans les Douannes d'Alexandrie , montoient chaque année à plus de trente sept millions de livres , quoique la plupart des Ptolémées fussent assez modérés dans les impôts qu'ils mettoient sur leurs peuples.

Cit. apud richesses immenses : richesses si considérables , qu'on assure que le seul produit des droits d'entrée & de sortie sur les marchandises qui entroient dans les Douannes d'Alexandrie , montoient chaque année à plus de trente sept millions de livres , quoique la plupart des Ptolémées fussent assez modérés dans les impôts qu'ils mettoient sur leurs peuples.
ab. l. 17.
798.

Tyr, Carthage, & Alexandrie ont été sans contredit les villes de l'antiquité les plus fameuses pour le Commerce. Il s'exerça aussi avec succès, mais non avec tant de réputation, à Corinthe, à Rhodes, à Marseille, & dans plusieurs autres villes particulières.

ARTICLE TROISIEME.

Objet & matière du Commerce.

LE PASSAGE d'Ezéchiel que j'ai cité au sujet de Tyr, renferme presque tout ce qui faisoit la matière de l'ancien Commerce : l'or, l'argent, le fer, le cuivre, l'étain, le plomb; les perles, les diamans, & toutes sortes de pierres précieuses; la pourpre, les étoffes, les toiles; l'ivoire, l'ébène, les bois de cédre; la myrrhe, les cannes odoriférantes, les parfums; les esclaves, les chevaux, les mulets; le froment, le vin, les bestiaux; enfin toutes sortes de marchandises précieuses. Je ne m'arrêterai ici qu'à ce qui regarde les Mines de fer, de cuivre, d'or, d'argent; les perles, la pourpre, la soie; & je ne traiterai que fort légèrement toutes ces ma-

498 DU COMMERCE.

tières. Pline le naturaliste sera mon guide ordinaire dans celles qu'il a expliquées. Je ferai grand usage des savantes remarques de l'Auteur de l'Histoire naturelle de l'Or & de l'Argent , extraite du xxxiii^e Livre de Pline , & imprimée à Londres.

§. I.

Mines de FER.

IL EST CERTAIN que l'usage des métaux , particulièrement du fer & du cuivre , est presque aussi ancien que le monde : mais il ne paroît pas que dans les premiers siècles il fût beaucoup question de l'or ni de l'argent. Uniquement occupés des besoins pressans , les premiers habitans du monde firent ce que font & doivent faire ceux des nouvelles colonies. Ils pensèrent à bâtir des maisons , à défricher la terre , & à se fournir des instrumens nécessaires pour couper des arbres , pour tailler des pierres , & pour toutes les opérations mécaniques. Comme tous ces outils ne peuvent être que de fer , de cuivre , ou d'acier , ces matériaux essentiels devinrent , par une conséquence

nécessaire , les principaux objets de leur recherche. Ceux qui se trouvent établis dans les pays qui les produisent , ne furent pas longtems sans en connoître l'importance. On en venoit chercher de toutes parts ; & leur terre , ingrate en apparence & stérile pour toute autre chose , devint pour eux un fonds des plus abondans & des plus fertiles. Rien ne leur manquoit avec cette marchandise , & les barres de fer étoient des lingots qui leur procuroient toutes les commodités & toutes les douceurs de la vie.

Il seroit curieux de savoir où, quand, comment , & par qui ces matériaux ont été découverts. Cachés comme ils sont à nos yeux, & envelopés dans les entrailles de la terre en petites particules presque imperceptibles , qui n'ont aucun raport apparent & aucune disposition prochaine aux différens ouvrages que l'on en compose , qui peut avoir indiqué aux hommes les usages qu'ils en pouvoient tirer ? C'est faire trop d'honneur au hazard , de lui en imputer la découverte. L'importance infinie , & la nécessité presque indispensable des instrumens qu'ils nous fournissent , mé-

300 DU COMMERCE.

ritent bien , ce semble , que l'on y reconnoisse le concours & la bonté de la Providence. Il est vrai qu'elle se plaît ordinairement à cacher ses plus merveilleux bienfaits sous des événemens qui ont toute l'apparence de cas fortuit & de pur hazard. Mais des yeux attentifs & religieux ne s'y trompent point , & découvrent clairement sous ces voiles la bonté & la libéralité de Dieu , d'autant plus digne d'admiration & de reconnoissance qu'elle se montre moins. C'est une vérité que les payens mêmes ont reconnue , comme je l'ai déjà observé.

Il est remarquable que ^a le fer , qui est de tous les métaux le plus nécessaire , est aussi le plus commun , le plus facile à trouver , le moins profondément caché en terre , & le plus abondant.

Comme je trouve peu de choses dans Pline sur la manière dont les Anciens découvroient & préparoient les métaux , je suis obligé d'avoir recours à ce qu'en disent les Modernes , pour donner au moins aux Lecteurs

^a Ferri metalla ubique propemodum reperitur; . . Metallorum omnium vena ferri largissima est. *Plin. l. 34. c. 14.*

D U C O M M E R C E. 501

quelque légère idée de ce qui se pratique actuellement dans la découverte, la préparation, & la fonte de ces métaux, dont une partie avoit lieu aussi dans l'antiquité.

La matière d'où se tire le fer (en termes de l'art on l'appelle *la mine de fer*) se trouve dans la terre à différentes profondeurs, quelquefois en pierres de la grosseur du poing, & quelquefois en grains détachés les uns des autres, & de la grosseur des pois. Celle-ci est ordinairement la meilleure.

Pour faire fondre cette matière, après qu'on l'a bien lavée, on en jette à des heures réglées une certaine quantité dans un grand fourneau bien échauffé par un feu de charbon dont l'activité est produite par le vent perpétuel de deux soufflets énormes qu'une roue fait hausser & baisser, & dont les deux ouvertures aboutissent dans un seul tuyau placé au bas du fourneau à l'endroit jusqu'où peut s'élever la superficie de la matière fondue. A cette quantité de mine on ajoute toujours en même tems une autre quantité également réglée de charbon pour entretenir le feu, &



de Castine , qui est une espèce de pierre blanche , sans laquelle la mine bruleroit plutôt que de fondre.

A certains tems marqués, comme de douze heures en douze heures , & quand il y a une quantité suffisante de matière fondue , on la fait couler du fourneau par un trou fait exprès pour cela , & qui n'étoit bouché qu'avec du mortier ; d'où sortant avec rapidité comme un torrent de feu , elle tombe dans un creux fait dans le sable , de forme triangulaire comme un prisme de la longueur d'environ quatorze ou quinze piés. C'est ainsi que se forme ce qu'on appelle *la gueuse* , qui est une grosse pièce de cette matière pesant souvent jusqu'à deux ou trois mille livres , & qui n'est encore que de la fonte pareille à celle dont on fait les plaques de cheminées.

On la porte ensuite à un fourneau de la forge appellé *la raffinerie* , où par le moien du feu qui la purifie , & du marteau qui en écarte & détache les parties étrangères , elle commence à acquérir la qualité de fer.

Les nouvelles pièces de fer qu'en termes de l'art on a mises à terre à

Le fourneau , passent de là à un autre
 comme *chauferie* ou *martellerie* ; où ,
 près un nouvel épurement par le feu ,
 on en forge des barres avec l'aide d'un
 gros marteau pesant quelquefois jus-
 qu'à quinze cens livres , & mis en
 mouvement , comme les autres , par
 les roues que l'eau fait tourner.

Il y a encore une autre machine
 composée de différentes roues assem-
 blées avec un art merveilleux , où
 les mêmes barres de fer , quand on
 les destine à certains usages , sont
 tout d'un coup séparées en sept ou
 huit verges ou baguettes d'environ
 un demi-pouce d'épaisseur. C'est ce
 qu'on appelle *la fenderie*.

Dans quelques endroits , au lieu de
 former une *gueuse* de la matière qui
 sort du premier fourneau , pour la
 réduire en fer , on se borne à la faire
 couler dans des moules diversément
 préparés , suivant la diversité des ou-
 vrages qu'on veut fondre , comme des
 armoires , plaques de cheminées , &
 autres ustenciles de fonte.

L'ACIER est une espèce de fer
 raffiné & purifié par le feu , qui le
 rend plus blanc , plus solide & d'un
 grain plus menu & plus fin. C'est de

304 DU COMMERCE.

tous les métaux le plus dur , quand il est préparé & trempé comme il faut.

Stridentia
tingunt Aëra
lucis.

Cette trempé se fait dans de l'eau froide , & demande une grande attention de la part de l'Ouvrier , pour tirer du feu l'acier quand il y a pris un certain degré de chaleur.

Qu'on examine un couteau , un rasoir , bien tranchans , bien affilés : croiroit-on qu'ils pussent se former d'un peu de terre , ou de quelques pierres noirâtres ? Quelle distance d'une matière si informe à des instrumens si polis & si luisans ! De quoi n'est point capable l'industrie humaine !

Mémoires de
l'Acad. des
Sciences , an.
1726.

M. de Reaumur observe , au sujet du fer , une chose qui paroît bien digne d'être remarquée. Quoique le feu le rende rarement , ou ne le rende presque jamais , aussi liquide qu'il rend l'or , l'argent , le cuivre , l'étain , & le plomb : cependant c'est de tous les métaux celui qui se moule le plus parfaitement , qui s'insinue le mieux dans les plus petits creux des moules , & qui en prend le plus exactement les impressions.

§. II.

Mines de CUIVRE ou d'AIRAIN.

LE CUIVRE, qu'on nomme autrement l'Airain, est un métal dur, sec, pesant. On le tire des mines comme les autres métaux; & on l'y trouve, aussi bien que le fer, ou en poudre, ou en pierre.

Avant que de le fondre, il faut beaucoup le laver, afin d'en séparer la terre qui y est mêlée. On le fait fondre ensuite dans les fourneaux par les grands feux, & l'on fait couler la matière fondue dans des moules. Le Cuivre qui n'a eu que cette première fonte, est le Cuivre commun & ordinaire.

Pour le rendre plus pur & plus beau, on le fait refondre une ou deux fois. Lorsqu'il a soutenu plusieurs fois le feu, & qu'on en a séparé les parties les plus grossières, on l'appelle *Rosette*, & c'est le Cuivre le plus pur & le plus net.

Le Cuivre naturel est rouge; & ce qu'on nomme Cuivre jaune, est du Cuivre jauni avec la Calamine.

Pyriterea semel reco- bonitati plurimum con-
nitur quod sæpius fecisse fert. *Plin. l. 34. c. 8.*

506 DU COMMERCE.

La *Calamine*, qu'on nomme aussi *a Cadmie*, est un minéral, ou terre fossile, qui s'emploie par les Fondeurs, pour teindre le Cuivre rouge en jaune. Elle ne devient jaune, que quand on la fait recuire à la manière des briques : & ce n'est qu'après cette cuisson qu'on s'en sert pour jaunir & augmenter la Rosette, ou Cuivre rouge.

Le Cuivre jaune est donc un mélange de Cuivre rouge avec de la Calamine, laquelle augmente son poids depuis dix jusqu'à cinquante par cent selon la différente bonté du Cuivre. On l'appelle aussi *Léton*, & en latin *aurichalcum*.

Le *Bronze* est un métal factice, & composé du mélange de plusieurs métaux.

Pour les belles statues de bronze, l'alliage se fait moitié de Cuivre rouge, & moitié de Léton ou Cuivre jaune. Dans le Bronze ordinaire, l'alliage se fait avec de l'étain, & même avec du plomb quand on va à l'épargne.

^a Vena, [æris] quo dictum est modo, effoditur, lapide ærofo, quem vocant *Cadmiam*. Plin. l. 34. c. 2. ignique perficitur. Fit & c.

La *Fonte* est aussi une espèce de *Cuivre* mélangé , qui ne diffère du *Bronze* que par le plus ou le moins d'alliage.

L'art de fondre , ou , comme on dit maintenant , de jeter en bronze , est très ancien. On a eu en tout tems des vases de métal , & différens ouvrages curieux qui en étoient formés. Il fa-
loit qu'à la sortie d'*Egypte* la fonte fût déjà très commune , puisque dans le désert , sans grands préparatifs , on forma une statue qui avoit ses linéamens & sa figure , & qui représentoit un veau. On fabriqua , bientôt après , la mer d'airain , & toutes sortes de vases pour le tabernacle , & ensuite pour le temple. On se contentoit souvent de former une statue de lames battues , & jointes ensemble par le marteau.

L'invention de ces simulacres , ou fondus , ou battus , prit son origine en Orient aussi bien que l'idolatrie , & se communiqua ensuite à la Grèce , qui porta cet art à sa dernière perfection.

L'airain le plus célèbre & le plus estimé chez les Grecs , étoit celui de *Sybaris* , dont j'ai parlé ailleurs , &



308 DU COMMERCE.

celui de Délos. Cicéron les^a joint dans une de ses harangues, où il parle d'un vase d'airain appelé *authepsa*, où la viande se cuisoit avec très peu de feu & comme d'elle-même : vase qui fut vendu si cher, que les passans, qui en entendoient crier le prix à l'encan, crurent qu'il s'agissoit de la vente d'une terre.

On prétend que l'airain a été employé avant le fer pour fabriquer les armes. Il l'a été certainement l'or avant & l'argent pour la fabrique des monnoies, du moins à Rome. Elles consistoient d'abord dans une masse d'airain plus ou moins pesante, que l'on donnoit au poids, sans qu'elle eût aucune marque ni figure déterminée : d'où vient cette formule usitée dans les ventes, *per as & libram*. Ce fut Servius Tullius, sixième roi de Rome, qui le premier l'assujettit à une forme & à une encreinte particulière. Et^b comme alors les plus grandes richesses con-

^a Domus referta vasibus
Corinthiis & Deliacis : in
quibus est authepsa illa,
quam tanto pretio super
mercatus est, ut, qui præ
tercuntes pretium enume
rari audiebant, fundum
venire arbitrarentur. Oras.

pro Rosc. Amer. n. 133,
^b Servius R x, primus
signavit as. Antea rudis
usos Romæ Timæus tra
dit. Signatum est nota
pecudum : unde pecunia
appellata. Plin. l. 33. c. 39.

DU COMMERCE. 309

Étoient en bestiaux , beufs , brebis ,
 pourceaux , on fit imprimer leur figure , ou celle de leur tête , sur la première monnoie qui fut fabriquée ; & elle fut appelée *pecunia* , du mot , *pecus* , qui signifie toutes sortes de bétail. Ce ne fut que sous le Consulat de Q. Fabius & de Ogulnius , cinq ans avant la première guerre Punique , l'année de Rome 485 , que la monnoie d'argent y fut mise en usage. On retint toujours néanmoins l'ancien langage & l'ancienne dénomination tirée du mot *as* , airain. De là ces expressions : *as grave* , (du cuivre pesant) pour exprimer , au moins dans l'origine de cette dénomination , les *as* du poids d'une livre ; *ararium* , le trésor public , où il n'y avoit autrefois que de l'airain ; *as alienum* , l'argent qu'on a emprunté , & beaucoup d'autres pareilles. Plin. l. 3.
6. 1.

§. III.

• Mines d'Or.

POUR TROUVER l'Or , dit Pline , on s'y prend parmi nous de trois manières différentes. On le tire ou des rivières , ou des entrailles de la terre en la creuser , ou des ruines des mon- Plin. l. 3.
cap. 4.

310 DU COMMERCE.

agnes en les perçant & les bouleversant.

www.libtool.com.cn

1. Or tiré des rivières.

ON RAMASSE l'or en petits grains en parcelles sur le bord des rivières, comme en Espagne sur les bords du Tage, en Italie sur le Pô, en Thrace sur l'Hébre, sur le Pactole en Asie, & enfin sur le Gange dans les Indes : & ^a il faut convenir que celui qu'on trouve de cette manière est le meilleur de tous, parce qu'ayant couru longtemps sur les cailloux, ou sur l'arène, il a eu tout le loisir de s'y dégraisser & de s'y polir.

Les rivières que je viens de nommer n'étoient pas les seules qui traînaient de l'or. Notre Gaule avoit aussi cet avantage. Diodore dit que la nature lui avoit donné l'or par privilège, sans le lui faire chercher par l'art & par le travail ; qu'il étoit mêlé avec le sable des rivières ; que les Gaulois faisoient laver ces sables, en tirer l'or, & le fondre ; & qu'ils en faisoient des anneaux, des bracelets, des ceintures, & d'autres pareils ornemens. On

Diod. l. 5.

^a Nec ullum absolutius tritumque perpolitum. *Plin.*
aurum est, ut cursu ipso

DU COMMERCE. 511

omme encore quelques rivières en France qui ont conservé ce privilège ; le Rhin, le * Rhône, la Garonne, le Doux qui passe dans la Franche Comté, la Cèze & le Gardon qui prennent leur origine dans les Sévennes, l'Ariège dans le pays de Foix, & quelques autres. A la vérité les récoltes qu'on fait ne sont pas considérables, & suffisent à peine pour faire vivre pendant quelques mois les paysans qui s'occupent à ce travail. Il y a des jours heureux, qui leur valent plus d'une pistole : mais ils sont achetés par d'autres qui ne leur produisent presque rien.

Mémoires de l'Acad des Sciences, an 1718.

2. Or tiré des entrailles de la terre.

Ceux qui cherchent de l'or, commencent par aller à la découverte de ce qu'on appelle en françois la *Manne*, sorte de terre, qui par sa couleur, & par les exhalaisons qui en sortent, donne à connoître à ceux qui s'entendent aux Mines, qu'il y a de l'or au-dessous.

Aussitôt que le banc de terre à or se

* On prétend que l'Ar-
ve, qui se jette dans le Rhô-
ne un peu au dessous de Ge-
nève, entraîne quelques
paillettes d'or, non le Rhô-
ne même.

512 DU COMMERCE.

découvrir, il faut en détourner l'eau; & creuser à force de bras cette terre précieuse, qu'on enlève, & qu'on porte aux lavoirs. La terre y aiant été mise, on y fait conler un ruisseau d'eau vive, proportionnée à la terre qu'on veut laver; & pour aider la rapidité de l'eau, on se sert d'un crochet de fer, avec lequel on remue & délaie cette terre, enforte qu'il ne reste plus dans le bassin qu'un sédiment de sable noir, où l'or se trouve mêlé. On met ce sédiment dans un grand plat de bois, enfoncé dans son milieu de quatre ou cinq lignes, & à force de le laver à plusieurs eaux, & de l'agiter fortement, conjecturâ, il ne reste plus qu'un sable

Voyez le Dictionnaire du Commerce.

Plin. l. 33. sp. 4.

de pur or. Voila ce qu'on fait aujourd'hui au Chily. Et c'est ce qu'on faisoit aussi du tems de Plin. *Aurum qui quarunt, ante omnia segullum tollunt: ita vocatur indicium. Alveus hic est: arend lavantur, atque ex eo quod sesedit conjecturâ capitur.* Tout se trouve réuni dans ce peu de mots. *Segullum*: c'est ce que nous appellons la Manne. *Alveus hic est*: c'est le banc de terre à or. *Arena lavantur*: voila les lavoirs. *Atque ex eo quod resedit*: voila le sédiment de sable noir où l'or est renfermé. Con-

DU COMMERCE. 513

secturâ capitur : voila l'agitation des matières, & l'écoulement de l'eau, & le sable de pur or qui demeure.

Il arrive quelquefois, que, sans fouiller bien avant, on trouve l'or sur la superficie de la terre : mais ce bonheur est rare, quoiqu'il ne soit pas sans exemple. Car il n'y a pas encore fort longtemps, dit Pline, qu'on en trouva en Dalmatie de cette espèce sous l'Empire de Néron, & en si grande quantité, qu'on en ramassoit jusqu'à cinquante livres par jour pour le moins.

Plin. ibid

Pour l'ordinaire, il faut creuser bien avant, & former des canaux souterrains, où l'on trouve du marbre, & de petits cailloux envelopés de l'or même. On pousse ces canaux à droite & à gauche, selon le cours de la veine d'or ; & à l'égard de la terre qui demeure suspendue par dessus, on la soutient par de bonnes poutres d'espace en espace. Quand on en a tiré la *Mine*, c'est-à-dire la glébe ou pierre métallique dont se forme l'or, qu'on appelle communément *Mineral*, on la casse, on la pile, on la réduit en poudre, on la lave, puis on la fait passer par le feu. Ce qui sort le premier du fourneau, n'est encore nommé qu'az-

Y v

§14 DU COMMERCE.

gent : car il y en a toujours de mêlé avec l'or.

On appelle en latin *Scoria* l'Ecume qui résulte du fourneau. C'est comme l'ordure ou la crasse du métal , que le feu rejette ; ce qui n'est pas particulier à l'or , mais commun à toutes les matières métalliques. Du reste , on ne jette point cette crasse , on la pile & on la calcine de nouveau , pour en extraire ce qui y est resté de bon. Le creuset où se fait cette préparation , doit être d'une certaine terre blanche qui approche de l'argile. Il n'y en a guères d'autre qui puisse souffrir le feu , le souffler , & l'ardeur même de la matière fondue.

*On l'appelloit
asconium.*

Diod. L. 3. Ce métal est bien précieux , mais coûte des peines infinies. On employoit au travail des Mines les esclaves , & les criminels condamnés à mort. La soif de l'or a toujours éteint dans les hommes tout sentiment d'humanité. Diodore de Sicile marque que ces malheureux , chargés de chaînes , n'avoient aucun repos ni jour ni nuit ; qu'ils étoient traités avec la dernière dureté ; & que pour leur ôter toute espérance de pouvoir se sauver en corrompant leurs gardes ,

DU COMMERCE. 515

on choissoit pour ce ministère des soldats qui parlassent une autre langue qu'eux, & avec qui par conséquent ils ne pussent avoir aucun commerce, ni former aucun complot.

3. *Or tiré des Mines qui se rencontrent dans les montagnes.*

IL Y A une autre méthode de trouver l'or, qui regarde proprement les lieux élevés & montagneux, tels qu'on en rencontre souvent en Espagne. Ce sont des montagnes sèches & stériles pour toute autre chose, qu'on force à rendre leur or, pour se dédommager en quelque sorte de leur stérilité à tout autre égard. Plin. l.

D'abord, on commence par faire de grands trous à droite & à gauche. On attaque ensuite la montagne même à l'aide des flambeaux ou des lampes. Car il ne faut plus parler de jour : la nuit y dure autant que le travail, & se prolonge l'espace de plusieurs mois. A peine a-t-on percé un peu avant, qu'il se forme dans la terre des crevas-

a Cetera montes Hispaniarum aridi sterilesque, | tur, hinc bono sortiles esse
in quibus nihil aliud signa- | coguntur. Plin.

Y vj



316 DU COMMERCE.

les qui l'éboulent , & qui accablent quelquefois les pauvres Mineurs : ^a enforte , dit Plin^e , qu'il y a aujourd'hui beaucoup moins d'audace & de témérité à aller chercher les perles en Orient au fond des eaux , qu'à fouiller l'or dans le sein de la terre , devenue par notre avarice plus dangereuse que la mer même.

Il faut donc dans ces mines - ci , comme dans les premières dont j'ai parlé , ménager d'espace en espace de bonnes voutes , qui soutiennent la montagne percée. Car on y trouve aussi de grandes masses de pierre ; qu'il faut rompre à force de feu & de vinaigre. Mais comme la fumée & les vapeurs du feu étoufferoient bientôt les ouvriers , on est obligé le plus souvent , & sur tout lorsqu'on est un peu avancé , de rompre à coups de pics & de pieux ces masses énormes , & d'en arracher peu-à-peu de gros quartiers , & de se les donner ensuite de main en main & d'épaule en épaule le long du boïau , jusqu'à ce qu'on en soit délivré. On passe à ce travail les jours &

^a Ut jam minus temerarium videatur è profundo maris petere margaritas : tanto nocentiores fecimus terras. *Plin.*

les nuits. Il n'y a que les derniers ouvriers qui voient la lumière du jour : tous les autres travaillent à la lueur des lampes. Si le roc se trouve trop long ou trop épais, ils prennent à côté, & conduisent leur boiau en ligne courbe.

Quand l'ouvrage est achevé, & que ces conduits souterrains sont poussés assez loin, ils coupent par le bas les soutiens de ces voutes situés d'espace en espace. C'est le signal ordinaire de la ruine qui va s'en suivre, & dont s'aperçoit le premier celui qui fait sentinelle au-dessus de la montagne par l'affaissement de la voute qui commence à crouler : & celui-ci aussitôt, de la voix ou par le bruit de l'airain qu'il frappe, avertit les travailleurs de se mettre en sûreté, & court le premier pour s'y mettre lui-même. La montagne, sappée ainsi de tous côtés, tombe sur elle-même, & se brise avec un fracas épouvantable. Les ^a ouvriers victorieux jouissent alors paisiblement du spectacle de la nature bouleversée. Cependant l'or n'est pas encore trouvé, & quand ils ont com-

^a Spectant victores rui- | adhuc aurum est. *Plin.*
nam naturæ : nec tamen |

518 DU COMMERCE

mencé à percer la terre , ils ne fa-
voient pas encore s'il y en avoit. L'es-
pérance & l'avidité leur ont suffi pour
entreprendre ces travaux , & pour
affronter ces dangers.

Mais ce n'est là que le prélude d'un
nouveau travail , encore plus grand &
plus onéreux que le premier. Car il
faut conduire l'eau des montagnes voi-
sines & plus élevées par des détours
d'un très * long espace , pour la lâcher
ensuite avec impétuosité sur les ruines
qu'ils ont formées , & en enlever le
métal précieux. Pour cela , il faut pra-
tiquier de nouveaux canaux , tantôt
plus ou moins élevés selon le terrain ,
& c'est ici où est le grand travail. Car
il faut bien placer le niveau , & pren-
dre ses hauteurs dans tous les endroits
où doit passer le torrent jusqu'à la
montagne inférieure qu'on a éboulée ,
afin que l'eau ait assez de force pour
arracher l'or par tout où elle passe : ce
qui les oblige à la faire venir du plus
haut qu'ils peuvent. Et pour ce qui
est des inégalités qui se présentent dans
son cours , ils y subviennent par des
canaux artificiels qui lui conservent sa
pente , & qui l'empêchent de se dis-

* A censcimo plerumque lapide.

siper. Si ce sont des rochers scabreux qui s'opposent au passage, il faut les tailler, les applanir par la pointe, & y ménager des ornières pour les planches, qui doivent resserrer & continuer le canal. Aiant amassé leurs eaux des montagnes voisines les plus élevées, d'où se doit faire le jet, ils y creusent de grands réservoirs, larges de deux cens piés en quarré, & de la profondeur de dix piés. Ils y laissent ordinairement cinq ouvertures de la largeur de trois ou quatre piés en quarré, pour y recevoir l'eau de divers endroits. Après quoi, la mare étant remplie, on leve la bonde, d'où se forme un torrent si violent & si impétueux, qu'il emporte tout, jusqu'à de grosses pierres même.

Autre manœuvre dans la plaine, & au pié de la Mine. Il faut y creuser de nouveaux fossés, qui forment divers lits au torrent de degré en degré, jusqu'à ce qu'il se décharge dans la mer. Mais, de peur que l'or ne leur échape, ils y pratiquent d'espace en espace de bonnes couches d'*Ulex*, sorte d'arbrisseau qui revient assez à notre romarin, mais plus âpre, & par conséquent plus propre à re-

320 DU COMMERCE.

tenir cette proie comme dans les filets. Ajoutez qu'il faut encore de bonnes planches de chaque côté du fossé, pour retenir l'eau dans son lit; & lorsqu'il se rencontre des inégalités dangereuses, suspendre ces nouveaux canaux par des * chevalets, jusqu'à ce qu'enfin le torrent se perde dans les sables de l'Océan, au voisinage duquel sont communément les Mines.

L'Or qu'on tire de la sorte au pied des montagnes, n'a pas besoin d'être purifié par le feu : car il est d'abord ce qu'il doit être. On le trouve en masses de diverses grandeurs, comme on en trouve aussi dans les Mines profondes, mais non pas si communément.

Pour ce qui est de ces branches de romarin sauvage qu'on y a employées, on les ramasse soigneusement, on les fait sécher, puis on les brûle : ensuite de quoi on en lave les cendres sur le gazon, où l'or tombe, & se recueille facilement.

Plin. l. 33. Pline examine pourquoi l'or a été
3. préféré aux autres métaux, & il en apporte plusieurs raisons.

* *Machines pour soutenir ces canaux faits de planches,*

DU COMMERCE. 519

C'est le seul de tous les métaux qui ne perd rien ou presque rien par le feu , pas même dans les buchers & dans les incendies , où les flammes font le plus de ravage. On prétend même qu'il n'en est que meilleur lorsqu'il y a passé plusieurs fois. C'est aussi le feu qui en fait l'épreuve : car , pour être bon , il faut qu'il en prenne la couleur. C'est celui que les ouvriers appellent *obryzum* , de l'or affiné. Ce qu'il y a d'admirable dans cette épreuve , c'est que les charbons les plus ardens n'y font rien : il faut un * feu clair , un feu de paille pour le résoudre , & y mettre un peu de plomb pour l'affiner.

L'or ne perd que très peu par l'usage , & beaucoup moins qu'aucun autre métal , au lieu que l'argent , le cuivre , l'étain salissent les mains , & traçent des lignes noires sur quelque matière que ce soit ; ce qui est une preuve qu'ils souffrent du déchet , & que leur substance se détache plus aisément.

* *Strabon fait la même remarque , & il en apporte sa raison. Paleâ facilius liquefit aurum : quia flamma mollis cum sit , proportionem habet temperatam ad*

id quod cedit & facile funditur ; carbo autem multum absumit , nimis colligans sua vehementia , & elevans. Strab. l. 3. p. 145.

§ 11 DU COMMERCE.

Il est le seul de tous les métaux qui ne contracte point de rouille, ni rien qui puisse en altérer la beauté, ni en diminuer le poids. C'est une chose bien digne de notre admiration, que de toutes les substances celle de l'or se conserve le mieux & en son entier sans rouille, sans crasse, dans l'eau, dans la terre, dans l'ordure, dans les sépulchres, & cela à travers tous les siècles. On voit des médailles frappées depuis plus de deux mille ans, qui paroissent comme sorties tout récemment des mains de l'ouvrier.

On remarque, que l'or résiste aux impressions & aux morsures du sel & du vinaigre, qui résolvent & qui domtent toutes les autres matières.

Il n'y a point de métal qui s'étende mieux, ni qui se divise en un plus grand nombre de parcelles en différens sens. Une once d'or, par exemple, se partage en sept cens cinquante feuilles, & plus s'il le faut; & chacune de ces feuilles a quatre doigts en

a Jam contrafalis & aceti succos, dormitores rerum, constantia. *Plin.*

b Nec aliud laxius dilatatur, aut numerosius dividitur, ut pote cujus

uncie in septingenas, & quinquagenas, pluresque bracteas, quaternam utroque digitorum, spargantur, *Plin.*

arré de largeur. Ce que dit Pline est certainement bien admirable : mais nous verrons bientôt que nos ouvriers modernes ont poussé l'habileté en ce point, comme en beaucoup d'autres, infiniment plus loin que les Anciens.

Enfin l'or se laisse filer & tisser comme l'on veut, de même que la laine. On peut même le travailler sans laine & sans soie,] ou avec l'une & l'autre. Le premier des Tarquins triompha autrefois avec une tunique de rap d'or : & Agrippine, mere de Néron, lorsque l'Empereur Claude son époux donna au peuple un combat naval, y parut habillée d'une longue robe, toute de fil d'or, sans aucune autre matière.

Ce que l'on rapporte de l'extrême finesse & délicatesse de l'or & de l'argent réduits en fil, paroîtroit incroyable, s'il n'étoit confirmé par une expérience journalière. Je ne ferai que copier ici ce qu'on en lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences.

AN. 1723

On fait, y est-il dit, qu'un fil d'or n'est qu'un fil d'argent doré. Il faut donc étendre par le moien de la filière un cylindre d'argent couvert de feuilles

324 DU COMMERCE.

d'or ; & ce cylindre devient fil , & il est toujours doré , à quelque longueur qu'il puisse parvenir. On le prend ordinairement de quarante-cinq marcs , & il a quinze lignes de diamètre , & à peu près vingt-deux pouces de hauteur. M. de Reaumur prouve que ce cylindre d'argent de 22 pouces vient par la filière à en avoir 13963240, ou 1163520 piés, c'est-à-dire qu'il est devenu 634692 fois plus long qu'il n'étoit , & qu'il a près de 97 lieues de longueur ; en mettant deux mille toises à la lieue. Ce fil se file sur de la soie ; & avant que de l'y filer , on le rend plat de cylindre qu'il étoit ; & en l'applatissant on l'allonge ordinairement encore de $\frac{1}{7}$ au moins , de sorte que sa longueur de vingt-deux pouces se change en une de cent onze lieues. Mais on peut aller jusqu'à allonger ce fil de $\frac{1}{4}$ par l'applatiffement , au lieu de ne l'allonger que de $\frac{1}{7}$, & par conséquent il aura six vingts lieues. Cela doit paroître une prodigieuse extension : & ce n'est encore rien.

Le cylindre d'argent de quarante-cinq marcs , & de vingt-deux pouces de long , a pu n'être couvert que d'une once de feuilles d'or. Il est vrai

DU COMMERCE. 327

On le trouve jusqu'à un cinquième d'argent, on lui donne le nom d'ELECTRE, on pourroit l'appeller de l'Or blanc, parce qu'il approche un peu de cette couleur, & qu'il est plus pâle.) Il paroît que les peuples les plus anciens en faisoient grand cas. Homère, dans la description du Palais de Ménélas, le représente tout brillant d'or, d'électre, d'argent, & d'ivoire. L'Electre a ceci de particulier, qu'il brille beaucoup plus à la lumière des lampes que ni l'or ni l'argent. Odyss. l. 4.
v. 71.

§. IV.

Mines d'ARGENT.

IL EN EST des Mines d'argent, pour plusieurs choses, comme de celles d'or. On creuse la terre, & on fait de longs boiaux à droite & à gauche selon le cours de la veine. Ce n'est point la couleur du métal qui fait naître l'espérance des travailleurs : nul éclat, nulle étincelle dans ces Mines, comme dans les autres. La terre qui renferme l'argent, est tantôt rousse, & tantôt cendrée : c'est aux ouvriers à la discerner par la pra-

Plin. l. 33.
c. 6.

328 DU COMMERCE.

rique. Pour l'argent même, on ne sauroit l'affiner que par le feu, avec du plomb, ou avec la * mine même de l'étain. On appelle cette mine *galena*, & on la trouve communément dans la veine des Mines d'argent. Le feu ne fait autre chose que séparer ces matières, dont l'une se réduit en plomb ou en étain, & l'autre en argent : mais le dernier furnâge toujours, parce qu'il est plus léger, à peu près comme l'huile sur l'eau.

On trouvoit des Mines d'argent dans presque toutes les provinces de l'Empire Romain. En effet, on en tiroit d'Italie, près de Verceil; de Sardaigne, où il y en avoit beaucoup; des Gaules, en divers endroits; de l'Angleterre même; de l'Alsace, témoin Strasbourg, qui en a tiré son nom, *Argentorum*, & Colmar, *Argentaria*; de la Dalmatie & de la Pannonie, qui est maintenant la Hongrie; & enfin de l'Espagne & du Portugal, où étoit le plus beau.

Plin. ibid.

Ce qu'il y a d'admirable dans les Mines d'argent, c'est que les tra-

* La mine même de l'étain est cette matière informe & confuse qui contient la substance du métal. On nomme cette matière du mot général de *Marcaassite*, sur tout par rapport à l'or & à l'argent.

aux qui y furent commencés par les ordres* d'Annibal, y subsistent encore de nos jours, dit Pline, c'est-à-dire depuis plus de trois cens ans, & que ces fossés y ont conservé les noms de ceux qui en firent la découverte, & qui étoient tous Carthaginois. Une des Mines entr'autres, encore aujourd'hui existante & nommée *Bebulo*, celle-là même qui produisoit à Annibal jusqu'à trois cens livres d'argent par jour, a été poussée depuis jusqu'à quinze cens pas d'étendue, & même à travers la montagne, par les peuples** Accitaniens : lesquels, sans se reposer ni jour ni nuit, & se relevant seulement à la mesure chacun de leurs lampes, en ont fait écouler les eaux : il y a aussi des veines d'argent qu'on découvre comme à fleur de terre.

Du reste, les Anciens connoissoient très-bien quand ils étoient parvenus au bout de la veine ; c'est lorsqu'ils trouvoient de l'alun, après quoi ils ne cherchoient plus rien : quoique depuis peu (c'est toujours Pline qui parle) on ait trouvé après l'alun, une veine

* Lorsqu'il y vint pour faire le siège de Sagonte. cie & de Valence, qui faisoient partie du district de

** Les peuples de Murcie. Carthage la nouvelle.

328 DU COMMERCE
rique. Pour l'argent m
sauroit l'affiner que par
du plomb, ou avec la
de l'étain. On appelle
lena, & on la trouve
dans la veine des Mines
feu ne fait autre chose
matières, dont l'une
plomb ou en étain, &
gent : mais le dernier
jours, parce qu'il est plu
près comme l'huile sur

On trouvoit des M
dans presque toutes les
l'Empire Romain. En
roit d'Italie, près de V
daigne, où il y en av
des Gaules, en divers
l'Angleterre même ; d
moins Strasbourg, qui
nom, *Argentorum*, &
gentaria ; de la Dalmati
nonie, qui est maintena
& enfin de l'Espagne &
où étoit le plus beau.
Ce qu'il y a d'adm
Mines d'argent, c'est

Plin. ibid.

* La mine même de l'étain, cette
est cette matière informe & ral de
confuse qui contient la sub- par
stance du métal. On nomme gent.

DU COMMERCE. 531

Après, qu'en vain Dieu auroit formé
 dans le sein de la terre l'or, l'argent,
 l'airain, & le fer, s'il n'avoit enſeigné
 ces hommes par quel moyen ils pour-
 roient parvenir juſqu'aux veines qui
 cachent ces précieux métaux.

§. V.

*Produit des Mines d'or & d'argent, une
 des principales ſources de la richeſſe
 des Anciens.*

ON CONÇOIT aisé-
 ment que les
 Mines d'or & d'argent devoient pro-
 duire un gros revenu aux particuliers
 aux Princes qui en poſſédoient,
 pour peu qu'ils fuſſent attentifs à les
 en faire valoir.

Philippe, pere d'Alexandre le Grand, *Diod. l. 163*
 avoit des Mines d'or aux environs de
 la ville de Macédoine, dont il tir-
 oit tous les ans mille talens, c'eſt-à-
 dire trois millions. Il avoit auſſi d'au-
 tres Mines d'or ou d'argent dans la *Juſtin. l. 8.*
 Beſſalie & dans la Thrace. Et il pa- *Strab. l. 7.*
 roît que ces Mines ſubiſtoient encore *p. 331.*
 à la fin du Roiaume de Macédoine :
 mais les Romains, aiant vaincu Per-

ſe ad eorum venas | *lib. 1. n. 116.*
 reſurrexer. *De Divinat.* | a Metalli quoque Ma

lée, en ôtèrent l'usage & l'exercice aux Macédoniens.

Xenoph. de ratione redimendum. Les Athéniens avoient des Mines d'argent & dans l'Attique à Laurium, & sur tout dans la Thrace, dont ils tiroient un grand profit. Xénophon nomme plusieurs citoyens qui s'y enrichissoient. Hipponicus avoit six cens esclaves : Nicias, qui périt en Sicile, en avoit mille. Les Fermiers qui avoient loué leurs Mines, rendoient tout frais faits au premier chaque jour cinquante francs, sur le pié d'une * obole par jour pour chaque esclave; & autant à proportion au second : ce qui faisoit un revenu considérable.

Xénophon, dans le Traité où il propose différens moiens d'augmenter les revenus d'Athènes, donne pour cela d'excellens avis aux Athéniens, & les exhorte sur tout à mettre en honneur le Commerce, à encourager & à soutenir ceux qui s'y appliquent soit citoyens soit étrangers, à faire des avances pour eux en pre-

cedonici, quod ingens vestigal erat, locationes tolli placebat. Liv. lib. 45. n. 18.

une dragme qui valoit dix sols, cent dragmes à la mine, & soixante mines au talent.

* Il y avoit six oboles d

Du Commerce. 533

tant des suretés, à leur fournir des galères pour le transport des marchandises, & à se bien persuader qu'en cette matière la richesse des particuliers fait l'opulence & la force de l'Etat. Il insiste beaucoup sur ce qui regarde les Mines, & desirer que la République en fasse valoir en son nom & à son profit, sans craindre que par là elle fasse tort aux particuliers; parce qu'il y a de quoi enrichir les uns & les autres, & que ce ne seront pas les Mines qui manqueront aux ouvriers, mais les ouvriers qui manqueront aux Mines.

Mais ce qui provenoit des Mines de l'Attique & de la Thrace n'est rien, en comparaison de ce qu'on tiroit de celles d'Espagne. C'étoient les Tyriens qui d'abord en profitèrent, les habitans du pays n'en connoissant pas le prix. Les Carthaginois leur succédèrent, & dès qu'ils eurent mis le pié dans l'Espagne, ils sentirent bien que les Mines seroient pour eux une source inépuisable de richesses. Pline nous a marqué qu'une seule fournissoit à Annibal chaque jour trois cens livres pesant d'argent, ce qui monte à douze mille six cens

Plin. l. 3

c. 6.

fee, en ôterent l'
aux Macédoniens.

Les Athéniens
d'argent & dans
& sur tout d'or.

*Xenoph. de
ratione redi-
uum.*

tiroient un
nomme plus

richissoient.

esclaves : N

en avoit

avoient lou

tout frais

jour cinq

d'une

esclave ;

second

siderable

Xéno

prop

ter

po

ni

tre

cou

app

à fai

cedonici

rectigal ti

tulli placch

45. n. 18.

7. Il y a

COMME
rent l'usage
entens.

entens avoien
dans l'Afrique
dans la Thr
grand prof
teurs citoie

Hipponicus
cias, qui p

e. Les
urs M

www.libtool.com.cn

REC. 5
it des frau
la qualité
& l'aut
étab
imp
P
)

§34 DU COMMERCE.

livres : en comptant quatre-vingts quatre deniers pour une livre, com-

Plin. l. 33. me le même Pline l'observe ailleurs.

Polyb. l. 3. Polybe, cité par Strabon, dit que
1370 de son tems il y avoit quarante mille hommes occupés aux Mines qui étoient dans le voisinage de Carthage, & qu'ils fournissoient chaque jour au peuple Romain vingt-cinq mille dragmes, c'est-à-dire douze mille cinq cens livres.

L'Histoire fait mention de particuliers qui avoient des revenus immenses, & qu'on a peine à croire.

*Varr. apud
lin. lib. 33.
10.* Varron parle d'un Ptolémée, simple particulier, qui du tems de Pompée commandoit en Syrie, qui entretenoit à ses frais huit mille Cavaliers, & avoit d'ordinaire mille conviés à sa table, & pour chacun une coupe d'or, qu'on renouvelloit même à chaque service. Ce n'est encore rien, en comparaison de Pythius de Bithynie, qui fit présent au Roi Darius de ce *Platane* & de cette *Vigne* si vantés dans l'Histoire, l'un & l'autre d'or massif : qui traita un jour splendidement toute l'armée de Xerxès forte de dix-sept cens mille hommes, en offrant à ce Prince cinq mois de

*Plin. ibid.
Herod. l. 7.
170*

jaie , pour tout ce monde , avec toutes les provisions nécessaires pendant ce tems-là. De quelles sources pouvoient venir de si énormes trésors, sinon principalement des Mines d'or & d'argent que ces particuliers possédoient.

On est surpris quand on lit dans Plutarque tout ce qui fut transporté à Rome pour le triomphe de Paul Emile , pour celui de Luculle , & pour d'autres pareils.

Mais tout cela disparoit quand on songe aux millions innombrables d'or & d'argent amassés par David & par Salomon , & employés pour la construction & pour l'ornement du Temple de Jérusalem. Ces richesses immenses, dont le dénombrement effraie, étoient en partie le fruit du Commerce que David avoit établi en Arabie, en Perse, & dans l'Indostan , à la faveur de deux ports qu'il avoit fait bâtir en *Elatk. Afiongaber* Idumée sur l'extrémité de la mer Rouge , & que Salomon augmenta encore considérablement , puisque dans un seul voiage sa flotte lui rapporta *2. Paral 8. 18.* quatre cens cinquante talens d'or , qui font plus de cent trente-cinq millions. La Judée n'étoit qu'un petit pays : & cependant le revenu annuel *Ibid, 9.*



§ 38 DU COMMERCE

dans sa Monnoie la gloire de sa province, ou les avantages de sa ville.

La falsification des Monnoies a toujours eu lieu dans tous les États, & dans tous les tems. Au premier paiement que firent les Carthaginois de la somme à laquelle les Romains les avoient condamnés à la fin de la seconde guerre Punique, il se trouva que l'argent que leurs Ambassadeurs apportèrent n'étoit pas de bon aloi, & l'on reconnut, en le faisant fondre, qu'il y avoit dans cet argent un quatrième de mélange. Ils furent obligés, pour remplacer ce déchet, d'em-

Plin. L. 33.

9.

prunter de l'argent à Rome. Le Triumvir Antoine, dans le tems de ses plus grands besoins, fit mêler le fer avec l'argent dans les deniers qu'il fit frapper.

Cette falsification se faisoit d'ordinaire ou par le mélange du cuivre, ou par la soustraction plus ou moins forte de son légitime poids. Il devoit être, comme le remarque Pline, de

Carthaginienſes eo an-	experientibusque	par-
no argentum in ſtipen-	quarta decocta erat,	pe-
dium impositum primum	cuniâ Romæ mutuâ ſump-	ta,
Romam advexerunt. Id	intererimentum ſup-	pleverunt. Liv. l. 32. c. 27
quæ probum non eſſe		
quæſtores renunciaverant,		

DU COMMERCE. 537

Comme il s'y introduisit des fraudes pour le poids & pour la qualité de la matière, la police & l'autorité publique intervint pour établir la fureté du Commerce, & imprima à ces métaux des marques pour les distinguer & les autoriser. De-là sont venues les premières empreintes des Monnoies, les noms des Monétaires, l'effigie des Princes, les années des Consuls, & d'autres marques pareilles.

Les Grecs mettoient sur leurs Monnoies des Hiéroglyphes énigmatiques, qui étoient particuliers à chaque province. Ceux de Delphes y représentoient un Dauphin ; c'étoient comme des armes parlantes : les Athéniens, l'oiseau de leur Minerve, une Chouette, signe de la vigilance, même pendant la nuit : les Béotiens, un Bacchus avec une grappe de raisin & une grande coupe, pour marquer l'abondance & les délices de leur terroir : les Macédoniens, un Bouclier, pour désigner la force & la bravoure de leur milice : les Rhodiens, la tête du Soleil, auquel ils avoient dédié leur fameux Colosse. Enfin chaque Magistrat prenoit plaisir d'exprimer

340 DU COMMERCE.

je veux dire la manière de remettre de l'argent d'un lieu à un autre, par une Lettre qui en indique le paiement.

IL EST DIFFICILE de démêler bien certainement la différence qu'il y a entre les Monnoies & les Médailles : les avis sur cette matière sont fort partagés. Ce qui paroît de plus vraisemblable , c'est que l'on doit appeller Monnoie la pièce de métal, qui d'un côté porte la tête du Prince régnant , ou de quelque divinité, & dont le revers est toujours le même : parce que la Monnoie étant faite pour avoir cours , il faut que le peuple puisse aisément la connoître, afin d'en savoir la valeur. Ainsi la tête de Janus avec une proue de galère au revers, étoit la première monnoie de Rome. Servius Tullius y mit, au lieu d'une proue , une brebis ou un bœuf, d'où vient le nom de *pecunia* , à cause que ces sortes d'animaux étoient du genre de ceux qu'on appelloit *pecus*. On y mit ensuite, à la place de Janus, une femme armée, avec l'inscription ROMA, & au revers un char tiré à deux, ou à quatre chevaux, ce qui fit des pièces de monnoie appel-

Plin. L. 33.
3.

les *Bigati*, *Quadrigati*. On mit aussi des Victoires, *Victoriati*. Toutes ces pièces différentes sont reconnues pour monnoies, de même que celles qui portent certaines marques; comme un X, c'est-à-dire *Denarius*; une L; *Libra*; une S; *Semis*. Ces diverses marques font connoître le poids ou la valeur de la pièce.

Les médailles sont les pièces qui pour l'ordinaire marquent au revers quelque événement considérable.

Les parties d'une médaille sont ses deux côtés: dont l'un s'appelle la face ou la tête, & l'autre le revers. De chaque côté il y a le champ, qui est le milieu de la médaille; le tour, ou le bord; & l'exergue, qui est la partie qui se trouve au bas du sol sur lequel sont posées les figures que la médaille représente. Sur ces deux faces on distingue le type, & l'inscription ou légende. Le type, sont les figures représentées: l'inscription ou légende, c'est l'écriture qu'on y lit, & principalement celle qui est sur le tour de la médaille.

Pour avoir quelque idée de la science des médailles, il faudroit savoir, quelle est leur origine, leur usage;



344 DU COMMERCE:

étude particulière. Je n'oserois marquer ici tout ce que je pense d'une Compagnie où je suis agréé, & dont je fais partie. On me fit l'honneur de m'y appeller dans le tems de son renouvellement, sans que j'eusse brigué une place si honorable, & même sans que j'en fusse rien: entrée, ce me semble, véritablement digne des Compagnies sçavantes. Je souhaiterois l'avoir mieux méritée, & y avoir mieux rempli que je n'ai fait les fonctions d'Académicien.

§. VII.

P E R L E S.

LA PERLE est une substance dure, blanche, & claire, qui se forme au-dedans de certaine espèce d'huitres.

Le poisson * testacé où se trouvent les perles, est trois ou quatre fois plus grand que les huitres ordinaires. On le nomme communément *Perle*, ou *Mere-perle*.

Chaque mere-perle en produit ordinairement dix ou douze. Cependant un Auteur qui a traité de leur produ-

* C'est-à-dire couverts d'une écaille dure & forte.

Oïon , prétend en avoir vû dans une huitre jusques à cent cinquante , mais dans divers degres de perfection. La plus parfaite se pousse toujours la première : les autres restent sous l'huitre au fond de l'écaïlle.

La pêche des perles , chez les Anciens , se faisoit principalement dans la mer des Indes. Elle s'y fait encore ; aussi bien que dans les mers de l'Amérique , & en quelques endroits de l'Europe. Des plongeurs , auxquels on lie sous les bras une corde dont l'extrémité reste attachée à la barque , descendent dans la mer à plusieurs reprises , & après avoir arraché des rochers les huitres , & les avoir jettées dans un panier ; remontent avec une grande promptitude.

Cette pêche se fait dans une certaine saison de l'année. On met ordinairement les huitres dans du sable , où elles se corrompent par la chaleur extraordinaire du soleil ; & en s'ouvrant d'elles-mêmes , elles font paroître leurs perles , qu'il suffit , après cela , de nettoier & de sécher.

Les autres pierres précieuses sont toutes brutes quand on les tire de leurs rochers , & elles n'ont leur lustre que



546 DU COMMERCE :

de l'industrie des hommes. La nature ne fait que les ébaucher : il faut que l'art les achève en les polissant. Mais pour les perles elles naissent avec cette * eau nette & éclatante qui les fait tant estimer. On les trouve toutes polies dans les abymes de la mer, & la nature y met la dernière main, avant qu'on les arrache de leurs nacrés.

La perfection des perles, selon Pline, est lorsqu'elles sont d'une blancheur éclatante, grosses, rondes, polies, & d'un grand poids : qualités qui se trouvent rarement réunies.

*Plin. l. 9.
cap. 35.* C'est une vision de croire que les perles naissent de la rosée ; qu'elles sont molles dans la mer, & ne se durcissent que quand elles sentent l'air ; qu'elles s'amaigrissent & avortent quand il tonne, comme dit Pline, & beaucoup d'autres Auteurs après lui.

On vante beaucoup de certaines choses, uniquement parce qu'elles

* En termes de Jouailliers on appelle eau, l'éclat des perles qu'on suppose être faites d'eau. Ainsi l'on dit : Les perles que Cléopâtre avoit en pendans, étoient d'un prix inestimable, soit pour l'eau, ou pour la grosseur.
a Dos omnis in candore, magnitudine, orbe, lavore, pondere : haud promptis rebus. *Plin. l. 9. c. 35.*

Sont rares , & dont ^a le principal mérite consiste dans le péril où l'on s'expose pour les avoir. Les hommes sont dignes d'estimer si peu leur vie , & de la juger moins précieuse que des coquilles cachées dans le fond de la mer. S'il étoit nécessaire , pour acquérir la sagesse , d'essuier toutes les peines qu'on se donne pour trouver quelque perle d'une grosseur & d'une beauté non commune , (& il en faut dire autant de l'or , de l'argent , & des pierres) il ne faudroit pas balancer un moment à exposer sa vie , & plusieurs fois , pour un tel trésor. La sagesse est le plus grand des biens , une perle est de tous les biens le plus frivole : cependant les hommes ne font rien pour la sagesse , & ils tentent tout pour une perle.

§. VIII.

LA POURPRE.

LES ÉTOFFES teintes en Pourpre faisoient une des parties les plus considérables du Commerce ancien , surtout de celui de Tyr , dont l'industrie & l'extrême habileté avoit porté cette précieuse teinture au plus haut degré

^a Animâ hominû quæ sita maximè placent. *Plin. ibid.*

348 DU COMMERCE.

de perfection où elle pût être conduite.

Plin. l. 9. La Pourpre le disputoit de prix avec
h. 36. l'or même quelque rare qu'il fût dans
ces tems reculés, & faisoit la marque
distinctive des plus grandes dignités
de l'univers, étant réservée principa-
lement pour les ^a Princes, les Rois,
les Sénateurs, les Consuls, les Dicta-
teurs, les Empereurs, & pour ceux à
qui Rome accordoit l'honneur du
triomphe.

La Pourpre est une couleur rouge
tirant sur le violet, qui vient d'un
poisson de mer enfermé dans un ^{*} co-
quillage, que l'on nommoit aussi
Pourpre. Malgré divers traités faits
par les Modernes sur cette couleur si
vannée chez les Anciens, on est peu
instruit de la nature de la liqueur qui
la fournissoit. Aristote & Pline ont
laissé bien des choses remarquables
sur cette matière, mais plus propres à
exciter la curiosité, qu'à la satisfaire
pleinement. Le dernier, qui a parlé le
plus au long de la préparation de la
Pourpre, a renfermé tout ce qu'il nous

*Aristot. de
Hist. Anim.
. 3. c. 25.*

*Plin. l. 9.
. 38.*

a Color nimio lepore vernans, obscuritas ru- bens, nigredo sanguinea regnantem discernit, do- minum conspicuum fa- cit, & præstat humano	generi ne de conspectu Principis possit errari. Cas- siodor l. 1. Var. Ep. 2. [*] De là vient qu'on appelle en Latin, des habits de pour- pre, conchiliatæ vestes.
---	--

U COMMERCE. §49

en quelques lignes. C'en
être assez pour retracer dans
l'idée d'une pratique con-
is c'en étoit trop peu pour
claircir suffisamment dans le
l'on a cessé d'en faire usage
siècles.

ange toutes les espèces de *Plin. l. 21*
es qui donnent la teinture *c. 36.*
sous deux genres : dont le
comprend les petites espèces
um, ainsi appelé parce que
le de ce poisson a quelque
nce avec un cors de chasse ;
nd comprend les Coquil-
portent le nom de Pourpre
teinture qu'ils fournissent.
que ce dernier genre s'ap-
si *Murex*.

ies Auteurs prétendent que *Jul. Pollux*
hazard seul qui fit connoître *l. 1. c. 4.*
ens la teinture dont il s'agit *Cassiod. l. 1.*
Var. Ep. 2,
hien affamé aiant brisé avec
un de ces coquillages sur le
la mer, & dévoré un de ces
en eut tout le tour de la
eint d'une si belle couleur,
onna de l'admiration à ceux
rent, & fit naître l'envie de
r,

550 DU COMMERCE.

Plin. l. 9. 16-19. La Pourpre de ^a Gétulie en Afrique, & celle de la ^b Laconie en Europe, étoient fort estimées : mais la Tyrienne en Asie l'emportoit sur toutes les autres, celle principalement qui étoit mise deux fois à la teinture, & que l'on appelloit pour cette raison *dibapha*. La livres'en vendoit à Rome mille deniers, c'est-à-dire cinq cens francs.

Le *Buccinum* & le *Murex* ne différent presque que par la grosseur du coquillage, par la manière de les prendre, & par celle de les préparer. Le *Murex* se pêche pour l'ordinaire en pleine mer, au lieu que le *Buccinum* se prend sur des pierres & des rochers où il s'attache. Je ne parlerai ici que du *Buccinum*, & je copierai une légère partie de ce que j'en trouve dans la savante Dissertation de M. de Reaumur.

Mémoires de
Acad. des
sciences, an.
711.

Les *Buccinum* ne pouvoient être dépouillés de leur liqueur, sans qu'on y employât un tems très considérable. Il falloit d'abord casser la dure coquille dont ils sont revêtus. Cette coquille cassée à quelque distance de son ou-

^a Vestes Getulo murice tinctas. Horat.

^b Nec Laconicas mihi

Trahunt honeste purpuras clienre, Horat.

verture, ou de la tête du *Buccinum*, on enlevait les morceaux cassés. C'est alors que l'on apercevoit une petite veine; pour me servir de l'expression des Anciens; ou, pour parler plus juste, un petit réservoir plein de la liqueur propre à teindre en pourpre. La couleur de la liqueur renfermée dans ce petit réservoir, le fait aisément distinguer: elle est très différente de celle des chairs de l'animal. Aristote & Pline disent qu'elle est blanche: aussi est-elle d'une couleur qui tire sur le blanc, ou d'un blanc jaunâtre. Le petit réservoir dans lequel elle est contenue n'est pas d'égale grandeur dans tous les *Buccinum*: il a pourtant communément une ligne de large ou environ, & deux ou trois lignes de long... C'étoit ce petit réservoir que les Anciens étoient obligés d'enlever au *Buccinum*, pour avoir la liqueur qu'il renferme. Ils étoient contraints de le couper séparément à chaque poisson, ce qui étoit un fort long ouvrage, du moins par rapport à ce qu'on en retiroit: car il n'y a pas la valeur d'une bonne goutte de liqueur contenue dans chaque réservoir. De là il est peu surprenant que la belle

pourpre fût à un si haut prix parmi eux.

Aristote & Pline disent , à la vérité , que l'on ne se donne pas la peine d'enlever séparément ces petits vaisseaux aux plus petits coquillages de cette espèce : qu'on les piloit simplement dans des mortiers , ce qui étoit un moien d'expédier beaucoup d'ouvrage en peu de tems. Il semble même que Vitruve donne cette préparation comme générale. Il est néanmoins peu aisé de concevoir qu'on pût avoir une belle couleur pourpre par ce moien. La matière des excréments de l'animal devoit altérer très considérablement la couleur pourpre , lorsqu'on les faisoit chauffer ensemble après les avoir mêlés dans de l'eau. Car cette matière est elle-même colorée d'un brun verdâtre , couleur qu'elle communiquoit apparemment à l'eau , & qui devoit fort charger la couleur pourpre , parce que la quantité de cette matière est incomparablement plus grande que celle de la liqueur.

On n'en étoit pas quitte , dans la préparation de la pourpre , pour la peine que l'on avoit eue à enlever un
petit

Architect.
b 7. c. 13.

petit réservoir de liqueur à chaque *Buccinum*. On jettoit ensuite tous ces petits réservoirs dans une grande quantité d'eau, qu'on mettoit pendant dix jours sur un feu modéré. Si on aissoit pendant un tems si long sur le feu, tout ce mélange, ce n'est pas qu'il fût nécessaire pour donner la couleur surprendre à la liqueur ; elle la prendroit beaucoup plus vite, comme je m'en suis assuré, dit M. de Reaumur, par un grand nombre d'expériences. Mais il falloit en séparer les chairs, ou le petit vaisseau lui-même dans lequel la liqueur étoit contenue : ce qu'on ne pouvoit faire, sans perdre beaucoup de la liqueur, qu'en faisant dissoudre les chairs dans l'eau chaude, au-dessus de laquelle elles montoient ensuite en fumée, qu'on avoit grand soin d'ôter.

Voilà une des manières dont se faisoit anciennement la teinture en pourpre, qui n'a point été, comme on le croit, absolument perdue, ou du moins qui a été retrouvée il y a environ cinquante ans par la Société Royale d'Angleterre. Un des Coquillages qui la fournit, & qui est une espèce de *Buccinum*, est commun sur les côtes de ce pays-là. Les observations

d'un Anglois sur cette nouvelle découverte, furent imprimées dans les Journaux de France en 1686.

Un autre *Buccinum*, qui donne aussi la teinture de pourpre, & qui apparemment est un de ceux que Plin a décrits comme aiant cet usage, se trouve sur les côtes du Poitou. Les plus grandes Coquilles de cette espèce ont douze à treize lignes de long, & sept à huit de diamètre dans l'endroit où elles sont le plus grosses. Ce sont des Coquilles d'une seule pièce, tournées en Spirale comme celle de nos Limaçons de jardin, mais en Spirales un peu plus allongées.

Dans le Journal des Sçavans de 1686, on a décrit les changemens de couleurs singuliers qui arrivent à la liqueur des *Buccinum*. Si, au lieu de détacher le Vaisseau qui la contient, comme les Anciens le pratiquoient pour faire leur teinture pourpre, on ouvre seulement ce vaisseau, & qu'en le ratissant on lui enlève sa liqueur, les linges, ou les autres étofes soit de soie soit de laine, qui seront imbibés de cette liqueur, ne feront voir d'abord qu'une couleur jaunâtre. Mais ces mêmes linges exposés à une cha-

leur du soleil médiocre , telle qu'elle est le matin dans l'été , prennent en peu d'heures des couleurs bien différentes. Ce jaune commence d'abord à paroître un peu plus verdâtre : puis il devient couleur de citron. A cette couleur de citron succède un verd plus gai. Ce même verd se change dans un verd foncé , qui se termine à une couleur violette : après laquelle enfin on voit un fort beau pourpre. Ainsi ces linges arrivent de leur première couleur jaunâtre à une belle couleur de pourpre , en passant par tous les différens degrés de verd. Je passe beaucoup d'Observations très curieuses de M. de Reaumur sur ces changemens , mais qui ne sont point de mon sujet.

Il doit paroître surprenant qu'Aristote & Pline , nous aiant parlé de la teinture de pourpre , & des Coquillages qui la donnent en différens endroits , ne nous aient pas dit un mot de ces changemens de couleurs si dignes de remarque , par lesquels passe la liqueur avant que d'arriver à la pourpre. Peut-être que n'ayant pas assez examiné ces Coquillages par eux-mêmes , & n'en étant instruits que par des Mémoires peu exacts , ils n'auront rien

dit d'un changement qui n'arrivoit point dans la préparation ordinaire de la pourpre ; car, dans ce cas , la liqueur étant mêlée dans les chaudières avec une grande quantité d'eau , elle passoit tout d'un coup au rouge.

M. de Reaumur, dans le voyage qu'il fit sur les côtes du Poitou l'année 1710 , en considérant au bord de la côte les Coquillages appelés *Buccinum* , que la mer avoit laissés à découvert pendant son reflux , trouva une nouvelle teinture de pourpre qu'il ne cherchoit point , & qui , selon toutes les apparences , a été inconnue aux Anciens , quoique de même espèce que la leur. Il remarqua que les *Buccinum* s'assembloient ordinairement autour de certaines pierres , ou sous certaines arcades de sable en si grande quantité , qu'on pouvoit les y ramasser à pleines mains , au lieu qu'ils étoient dispersés çà & là par tout ailleurs. Il remarqua en même tems que ces pierres ou ces arcades de sable , étoient couvertes de certains grains , dont la figure avoit quelque air d'une petite boule allongée. La longueur de ces grains étoit d'un peu plus de trois lignes , & leur grosseur d'un peu plus

d'une ligne. Ils lui parurent contenir une liqueur d'un blanc tirant sur le jaune. Il en exprima le suc sur les manchettes de sa chemise, qui n'en devinrent qu'un peu plus sales : il n'y vit d'autre couleur qu'un petit œil jaunâtre, qu'il déméloit à peine dans certains endroits. Divers objets qui attiroient son attention, lui firent oublier ce qu'il venoit de faire. Il n'y pensoit plus du tout, lorsque jettant par hazard les yeux sur les mêmes manchettes un demi quart d'heure après, il fut frappé d'une agréable surprise, & vit une fort belle couleur pourpre sur les endroits où les grains avoient été écrasés. Cette rencontre fortuite donna lieu à plusieurs expériences, dont le récit fait un plaisir merveilleux, & montre quel trésor c'est dans un royaume que des hommes d'un certain génie, nés avec un goût & des dispositions naturelles pour faire d'heureuses découvertes dans les opérations de la nature.

M. de Reaumur remarque qu'on tireroit la liqueur de ces grains, qu'il appelle *des œufs de pourpre*, d'une manière infiniment plus commode que celle dont les Anciens se servoient



358 DU COMMERCE.

pour ôter la liqueur des *Buccinum*. Car il n'y auroit d'autre façon à faire, après avoir ramassé de ces œufs, & les avoir lavés dans l'eau de mer pour leur ôter autant qu'il seroit possible, les ordures qui pourroient en altérer par leur mélange la couleur pourpre; il n'y auroit, dis-je, qu'à mettre ces œufs dans des linges. On exprimeroit alors leur liqueur en tournant les deux bouts de ces linges en sens contraires, à peu près comme on exprime le suc des groseilles, lorsqu'on en veut faire de la gelée. Et même, pour abrégér davantage, on pourroit employer de petits pressoirs, qui dans un moment feroient sortir toute la liqueur. On a vû auparavant combien il faloit de tems & de soins pour tirer la liqueur des *Buccinum*.

Plin. l. 22. Le *Coccus* ou *Coccum*, fournissoit aux Anciens la belle couleur & la belle teinture, que nous nommons *Ecarlate*, qui le disputoit en quelque sorte à la Pourpre pour la beauté & l'éclat. Quintilien les joint ensemble, en se plaignant des peres & meres de son

a Quid non adultus	jam coccum intelligit,
concupiscet, qui in pur-	jam conchylum pascit.
puris repit? Nondum pri-	<i>Quintil. l. 1. c. 2.</i>
ma verba exprimit, &	

tems, qui, dès le berceau, revétoient leurs enfans d'écarlate & de pourpre, & leur inspiroient déjà le goût du luxe & de la magnificence. L'écarlate, ^a selon Pline, fournissoit à l'homme une parure plus éclatante que la Pourpre, & en même tems plus innocente, parce qu'il ne falloit point exposer sa vie pour la recueillir.

On croit ordinairement que l'Ecarlate est la graine d'un arbre, qui est une espèce de chêne verd. On a reconnu que c'étoit une petite excrescence ronde, rouge, & de la grosseur d'un petit pois, qui croît sur les feuilles d'un petit arbrisseau, qui est une espèce d'yeuse, & qu'on appelle *ilex aculeata cocci glandifera*. Cette excrescence est causée par la piquûre d'un insecte qui y dépose des œufs. Les Arabes nomment ce gain *Kermès*; les Latins *Coccus*, & *Vermiculus*, d'où nous est venu le mot de *Vermillon*, & *Cusculium* ou *quisquilium*. On en recueille une grande quantité dans la Provence & dans le Languedoc. La rivière des

^a Transalpina Gallia herbis Tyrium atque conchylum tingit, omnesque alios colores. Nec quærit in profundis murices.... ut inveniat per quod fa-

cilius matrona adultero placeat, corruptor insidietur nuptæ. Stans & in sicco carpit, quo fruges modo. *Plin.*

Gobelins a une eau propre pour les teintures en écarlate.

Il y a deux espèces d'Ecarlate. L'Ecarlate de France ou des Gobelins, qui se fait avec la graine dont je viens de parler ; & l'Ecarlate de Hollande , qui se fait avec la Cochenille. C'est une drogue qui vient des Indes Orientales. Les Auteurs ne sont pas d'accord entr'eux sur la nature de la Cochenille. Les uns croient que c'est une espèce de ver ; & les autres , que c'est simplement la graine d'un arbre.

On se sert rarement de la première graine , depuis qu'on a découvert la Cochenille , qui donne une Ecarlate plus vive & plus éclatante que celle que donne le *Kermès* , qui est plus foncée , & qui approche plus de la pourpre Romaine. Elle a pourtant un avantage sur celle de la Cochenille , qu'elle ne change point de couleur quand il y tombe de l'eau par dessus , comme il arrive à l'autre , qui devient noirâtre à l'instant.

§. I X.

Etofes de Soie.

Mémoires de LA SOIE , comme l'observe M. Ma-
Acad. des hudel dans la Dissertation qu'il nous a

donnée sur cette matière, dont je ferai *Inscription: Tome V.*
 ici grand usage; la Soie, dir-il, est une
 de ces choses dont on s'est servi pen-
 dant plusieurs siècles, presque dans
 toute l'Asie, en Afrique, & en beau-
 coup d'endroits de l'Europe, sans que
 l'on connût ce que c'étoit : soit parce
 que les peuples chez qui elle se trou-
 voit, donnoient peu d'accès chez eux
 aux étrangers; soit que jaloux d'un
 avantage qui leur étoit particulier, ils
 appréhendoient de se le voir ravir par
 d'autres. C'est sans doute de la diffi-
 culté qu'il y avoit de s'instruire de l'o-
 rigine de ce fil précieux, que sont
 nées tant d'opinions singulières des
 plus anciens Auteurs.

A juger de la description qu'Héro- *Herod. l. c. 106.*
 dote fait d'une laine plus belle & plus
 fine que l'ordinaire, & qu'il dit être
 le fruit d'un arbre des Indes (pays le
 plus reculé que les Orientaux connus-
 sent de son tems du côté du Levant) il
 paroît que c'étoit la première idée
 qu'ils aient eue de la Soie. Il n'étoit pas
 extraordinaire que des gens envoyés
 dans ce pays-là pour le reconnoître,
 ne voiant qu'en passant les cocons des
 Vers à Soie dont ces arbres étoient
 chargés, sous un climat où ces insectes

362 DU COMMERCE.

éclosent sur leurs feuilles , s'y nourrissent , & montent naturellement sur leurs branches , prennent ces cocons pour des pelotons de laine.

Il y a apparence que ce n'a été que sur la relation de ces gens peu fidèles, que Théophraste regardoit ce genre d'arbres comme existant ; & qu'il les rangeoit dans une classe particulière qu'il a formée d'arbres portant de la laine. Il y a tout lieu de croire que c'étoit aussi le sentiment de Virgile :

*Theophr. in
lis. Bodel.
4. c. 9.*

Georg. l. 2. Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres.
121.

*Aristot. l. 5.
st. anim. c. 9.* Aristote , quoique le plus ancien des Naturalistes , est celui qui a donné la description d'un insecte le plus approchant du Ver à Soie. C'est en parlant des différentes espèces de chenilles , qu'il en décrit une qui vient d'un Ver cornu , & à laquelle il ne donne le nom de *βύμβυξ* que lorsqu'elle s'est renfermée dans une coque , d'où il dit qu'elle sort en papillon ; changemens , qui , selon lui , s'accomplissent en six mois.

Environ quatre cens ans après Aristote , Pline , auquel l'histoire des animaux écrite par ce Philosophe étoit très connue , a répété dans la sienne le même fait à la lettre. Il y range aussi

*Plin. l. 11.
22. 23.*

DU COMMERCE. 563

sous le nom de *Bombyx*, non seulement cette espèce de Ver qu'on a prétendu qui produisoit la Soie de Cos, mais encore diverses autres Chenilles qui naissent dans cette île, & qu'il suppose y former des cocons, dont, à ce qu'il dit, les femmes du pays filoient la Soie, & en faisoient des étofes d'une grande légèreté, & d'une grande beauté.

Pausanias, qui a écrit quelques années après Plin, est le premier qui nous apprend que ce Ver est Indien, & que les Grecs l'appelloient *Σῆς*, d'où est dérivé le nom de *Seres*, habitans des Indes, chez lesquels on s'est convaincu depuis que cet insecte naissoit. *Pausan.*
P. 394.

Ce ver qui produit la Soie est un insecte moins merveilleux encore par la manière précieuse qu'il fournit pour diverses étofes, que par les différentes formes qu'il prend, soit avant, soit après s'être envelopé dans la riche coque qu'il se file lui-même. De graine ou semence qu'il est d'abord, il devient un ver assez gros, d'un blanc tirant sur le jaune. Devenu ver il s'enferme dans sa coque, où il prend la forme d'une espèce de fève

A a vj

364 DU COMMERCE.

grisâtre , à qui il semble qu'il ne reste ni mouvement , ni vie. Il ressuscite ensuite pour devenir papillon , après s'être fait une ouverture pour sortir de son tombeau de Soie. Et enfin , mourant véritablement , il se prépare par la graine ou semence qu'il jette une nouvelle vie , que le beau tems & la chaleur de l'été lui doivent aider à reprendre. On peut voir dans le premier Tome du Spectacle de la Nature une description plus étendue & plus exacte de ces divers changemens.

C'est de cette coque où le ver s'étoit renfermé , qu'on nomme *Coquon* ou *Couquon* , qu'on tire les différentes qualités des Soies qui servent également au luxe & à la magnificence des riches , & à la subsistance des pauvres qui les filent , les devident , ou les mettent en œuvre. On trouve ordinairement dans chaque coquon plus de neuf cens piés de fil : & ce fil est double & collé l'un sur l'autre dans toute sa longueur ; ce qui revient par conséquent à près de deux mille piés de fil. Quelle merveille , qu'on puisse d'une matière si fine , si déliée , & qui échape presque à l'œil ,

composer des étofes aussi fermes & aussi durables que le font celles de Soie ! Mais quel éclat, quelle beauté, quelle délicatesse dans ces étofes ! Il n'est pas étonnant qu'elles aient fait une partie considérable du Commerce ancien, & que comme elles étoient alors fort rares, elles aient été d'un grand prix. Vopisque ^a assure que l'Empereur Aurelien refusa, par cette raison, à l'Impératrice sa femme un habit de Soie, qu'elle lui demandoit avec empressement ; & qu'il lui dit : *Aux dieux ne plaise que j'achette du fil au poids de l'or ;* car le prix d'une livre de Soie étoit pour lors une livre d'or.

Ce n'est que bien tard que l'usage des vers à Soie a été connu & est devenu commun dans l'Europe. L'Historien Procope en place l'époque vers le milieu du V^e Siècle, sous l'Empe- *Procop. l. 2. de bello Vandal.*
 reur Justinien. Il donne l'honneur de cette découverte à deux Moines, qui étant nouvellement arrivés des Indes

^a Vestem holoseriam Serico uteretur, ille ref-
 neque ipse in vestitrio suo habuit, neque alteri
 utendam dedit. Et cum ab eo uxor sua peteret,
 ut unico pallio blattico. pondit: *Absit ut auro fila pensentur. Libra enim auri tunc libra Serici fuit. Vespas. in Aurel.*

366 DU COMMERCE.

à Constantinople , entendirent parler de l'embarras dans lequel étoit Justinien , pour ôter aux Persans le commerce de la Soie avec les Romains. Ils se firent présenter à lui , & lui proposèrent , pour se passer des Persans , une voie plus courte que celle d'un commerce avec les Ethiopiens , à laquelle il songeoit , qui étoit d'apprendre aux Romains l'art de faire eux-mêmes la Soie. L'Empereur , persuadé par leur récit de la possibilité de ce moien , les renvoia à Serinde (nom de la ville où ils avoient demeuré) chercher des œufs des insectes qu'ils disoient ne pouvoir en être transportés vivans. Ces Moines , après un second voiage , étant de retour à Constantinople , firent éclore dans le fumier les œufs qu'ils avoient apportés de Serinde. Il en sortit des vers , qu'ils nourrirent avec des feuilles de meurier blanc ; & ils prouvèrent par cette expérience qui leur réussit , toute la mécanique de la Soie , dont l'Empereur avoit souhaité d'être éclairci.

Depuis ce tems-là l'usage de la Soie se répandit peu à peu , & passa dans d'autres parties de l'Europe. Il s'en fit des manufactures à Athènes , à Thé-

DU COMMERCE. 567

bes, à Corinthe. Ce ne fut environ qu'en 1130, que Roger Roi de Sicile en établit une à Palerme. On vit alors dans cette Ile & dans la Calabre des Ouvriers en Soie, qui furent une partie du butin que ce Prince raporta des villes de Grèce que j'ai nommées, dont il fit la conquête dans son expédition de la Terre Sainte. Enfin le reste de l'Italie & l'Espagne aiant appris des Siciliens & des Calabrois à nourrir les vers qui font la Soie, à la filer, & à la mettre en œuvre, les étofes de Soie commencèrent aussi à se fabriquer en France, sur tout dans les parties méridionales de ce royaume où les meuriers viennent plus facilement. Louis XI en 1470, établit des manufactures de Soiries à Tours. Les premiers Ouvriers qui y travaillèrent furent appelés de Gènes, de Venise, de Florence, & même de la Grèce. Les ouvrages de Soie étoient encore si rares, même à la Cour, que Henri II fut le premier qui porta un bas de Soie aux noces de sa sœur.

Maintenant ils sont devenus fort communs, mais ils n'ont point cessé d'être une des merveilles de la nature les plus étonnantes. Les plus habiles

précieuse que ce fil pour
riches étofes ? Sait-on
ver convertit le suc d'un
des filers d'or ? Peut-on
de ce qu'une matière
qu'elle ait pris l'air, s'at
longe à l'infini dès qu'
Peut-on expliquer com
est averti de se former
pour l'hiver sous les
nombre de la Soie dont
cipe, & d'attendre dans
beau une espèce de ré
lui donne des ailes, qu
naissance lui avoit refusé
réflexions que fait l'A
veau Commentaire su

Job, ch. 38. sion de ces paroles ;
v. 36. selon
l'hébreu. *nentibus sapientiam ?*

Du Commerce. 569

ne des parties du gouvernement qui
uvent le plus contribuer à la ri-
esse & à l'abondance d'un Etat, &
e par cette raison il mérite que les
inces & leurs Ministres y donnent
e attention particulière. Il ne pa-
t pas à la vérité que les Romains
aient fait grand cas. Eblouis de la
ire des armes, ils auroient cru que
ût été se dégrader, que de donner
rs soins à l'exercice du trafic, &
devenir en quelque sorte mar-
ands, eux qui se croioient destinés
gouverner les peuples, & qui
ient uniquement occupés du des-
n de conquérir l'univers. Il semble
effet que l'esprit de Conquête &
prit de Commerce s'excluent mu-
llement dans une même nation.
in entraîne nécessairement le tu-
lte, le désordre, la désolation, &
rte par tout le trouble : l'autre,
contraire, ne respire que la paix &
tranquillité. Je n'examine point ici
et éloignement des Romains pour
Commerce étoit fondé en raison,
si un peuple qui n'est qu'un belli-
eux, en est pour cela plus heureux.
dis seulement qu'un Roi qui aime
ritablement ses sujets, & qui cher-



est souvent, & c'est une
nécessairement reçue, que le
ne demande que liberté
tion : liberté, renfermée
des bornes, en ne gênant
qui l'exercent par l'assés
des règles incommodes,
& souvent inutiles; pro
leur accordant tous les :
ils ont besoin. On a vû qu
ses fit Ptolémée Philadelp
dre le commerce florissant
& combien l'heureux si
rent ses soins lui a acqui
Un Prince intelligent &
rionné ne se mêle du Co
pour en bannir sévèreme
& la mauvaise foi, & il e
le profit à ses sujets qui
peine, bien persuadé qu

Du Commerce. 571

précieuses , qui en font une
le partie , contribuent à entre-
une infinité d'arts pernicious
e vont qu'à amollir & qu'à cor-
re les mœurs. Il seroit à sou-
r qu'on pût écarter d'un royaume
ien le Commerce à l'égard de
s les choses qui ne servent qu'à
tir le luxe , la vanité , la mollesse ,
s folles dépenses. Mais cela n'est
possible. Tant que la cupidité
era parmi les hommes , on abusera
ut , & même des meilleures cho-
L'abus est condannable , mais
point une raison d'abolir des usa-
qui ne sont point mauvais par
nêmes. Cette maxime aura lieu
tous les Arts dont j'ai à parler
la suite.

Fin du dixième Tome.



www.11dtool.com.cn

TABLE

DU DIXIÈME VOLUME.
LIVRE VINGTIÈME.
FIN DE
L'HISTOIRE
DE
SYRACUSE.

ARTICLE PREMIER.

§. I. **H**iéron, second du nom, est choisi pour Capitaine Général à Syracuse, & bientôt après nommé Roi. Il fait alliance avec les Romains au commencement de la première guerre Punique. page 2

§. II. Règne pacifique d'Hiéron. Il favorise particulièrement l'Agriculture. Il profite de l'habileté d'Archimède son parent, qui lui fait construire une infinité de machines propres pour la défense d'une place. Il meurt, fort âgé, & fort regretté des peuples. 14

T A B L E.

ARTICLE SECOND.

- §. I. *Hiéronyme , petit-fils d'Hiéron , lui succède , & le fait regretter par ses vices. & par ses cruautés. Il est tué dans une conspiration. Meurtre funeste des Princesses. Hippocrate & Epicyde s'emparent de l'autorité à Syracuse, & se déclarent pour les Carthaginois, comme l'avoit fait Hiéronyme.* 40
- §. II. *Le Consul Marcellus forme le siège de Syracuse. Les pertes considérables d'hommes & de vaisseaux , causées par les terribles machines d'Archimède , obligent Marcellus à changer le siège en blocus. Enfin il prend la ville par le moien des intelligences qu'il y avoit. Mort d'Archimède , tué par un soldat qui ne le connoissoit point.* 68

ARTICLE TROISIÈME.

- §. I. *Tombeau d'Archimède découvert par Cicéron.* 100
- §. II. *Précis de l'histoire de Syracuse.* 104
- §. III. *Réflexions sur le gouvernement & le caractère des Syracusains , & sur Archimède.* 111

മുക്തമുക്തകൃഷ്ണഃ കൃഷ്ണമുക്തഃ മുക്തകൃഷ്ണ-മുക്തഃ

LIVRE VINGT ET

SUITE

DE L'HISTOIRE
DES SUCCESEURS
D'ALEXANDRE.

ARTICLE PREMIER.

S. 1. **M**ithridate , âgé de douze ans ,
monte sur le trône de Pont. Il
s'empare de la Cappadoce & de la Bi-
thynie , en ayant chassé les Rois. Les
Romains les rétablissent. Il fait égor-
ger en un même jour tout ce qu'il y avoit
de Romains & d'Italiens dans l'Asie
Mineure. Première guerre des Ro-
mains contre Mithridate , qui s'étoit
rendu maître de l'Asie Mineure & de
la Grèce , & avoit pris Athènes. Sylla
est chargé de cette guerre. Il assiège &
reprend Athènes. Il gagne trois gran-
des batailles contre les Généraux de
Mithridate. Il accorde la paix à ce
Prince la quatrième année de la guer.

T A B L E.

- re. Bibliothèque d'Athènes , où se trouvoient les ouvrages d'Aristote. Sylla la fait porter à Rome. 122*
- . II. Seconde guerre contre Mithridate , faite par Muréna : elle ne dura que trois ans. Mithridate se prépare à recommencer la guerre. Il fait un Traité avec Sertorius. Troisième guerre contre Mithridate. Luculle Consul est envoyé contre lui. Il lui fait lever le siège de Cyzique , & défait ses troupes. Il remporte sur lui une victoire complète , & l'oblige de s'enfuir dans le Pont. Fin tragique des sœurs & des femmes de Mithridate. Il cherche à se retirer chez Tigrane son gendre. Luculle règle les affaires de l'Asie. 175*
- . III. Luculle fait déclarer la guerre à Tigrane , & marche contre lui. Vanité & suffisance ridicule de ce Prince. Il perd une grande bataille. Luculle prend Tigranocerte , capitale de l'Arménie. Il remporte une seconde victoire sur Mithridate & Tigrane joints ensemble. Mutinerie & révolte dans l'armée de Luculle. 206*
- . IV. Mithridate , profitant de la mésintelligence qui s'étoit mise dans l'armée Romaine , recouvre tout son royaume.*

T A B L E.

Pompée est donné pour successeur à Luculle. Il remporte plusieurs victoires sur Mithridate. Celui-ci cherche inutilement un asyle auprès de Tigrane son gendre, qui étoit actuellement en guerre avec son propre fils. Pompée marche en Arménie contre Tigrane, qui vient lui-même se rendre à lui. Las de poursuivre en vain Mithridate, il revient en Syrie, dont il se rend maître, & éteint l'Empire des Séleucides. Il retourne dans le Pont. Pharnace révolte l'armée contre Mithridate son pere, qui se donne la mort. Caractère de ce Prince. Expéditions de Pompée dans l'Arabie, & dans la Judée, où il prend Jérusalem. Après avoir soumis toutes les villes du Pont, il retourne à Rome, & reçoit l'honneur du triomphe.

241

A R T I C L E S E C O N D.

§. I. *Ptolémée Aulète avoit été mis sur le trône d'Egypte à la place d'Alexandre. Il se fait nommer ami & allié du peuple Romain par le crédit de César & de Pompée qu'il avoit acheté bien cher. En conséquence il accable ses sujets d'impôts. Il est chassé*

T A B L E.

chassé du trône. Les Alexandrins lui substituent Bérénice sa fille. Il va à Rome, & gagne à force d'argent les suffrages des premiers de la République pour être rétabli. On lui oppose un Oracle de la Sibylle: malgré lequel Gabinus le rétablit à main armée sur le trône, où il demeure jusqu'à sa mort. La fameuse Cléopatre sa fille lui succède avec son frère encore tout jeune.

183

- §. II. *Pothin & Achilles, Ministres du jeune Roi, chassent Cléopatre. Elle lève des troupes pour se rétablir. Pompée, après avoir été vaincu à Pharsale, se retire en Egypte. Il y est assassiné. César, qui le poursuivoit, arrive à Alexandrie, où il apprend & pleure sa mort. Il travaille à réconcilier le frère & la sœur, & pour cela mande Cléopatre, dont bientôt il devient épris. Il s'excite de grands mouvemens dans Alexandrie, & il se donne plusieurs combats entre les Egyptiens & les troupes de César, où celui-ci remporte presque toujours l'avantage. Le Roi aiant été noyé en prenant la fuite dans un combat naval, toute l'Egypte se soumet à César. Il met sur le trône Cléopatre avec son jeune frère, & re-*

T A B L E,

retourne à Rome.

369

§. III. *Cléopâtre fait mourir son jeune frère, & règne seule. La mort de Jule César aiant donné lieu au Triumvirat formé entre Antoine, Lépide, & le jeune César appelé aussi Octavien, Cléopâtre se déclare pour les Triumvirs. Elle va trouver Antoine à Tarse, se rend maîtresse absolue de son esprit, & l'emmène avec elle à Alexandrie. Antoine va à Rome, où il épouse Octavie. Il se livre de nouveau à Cléopâtre, & après quelques expéditions retourne à Alexandrie, où il entre en triomphe. Il y célèbre le couronnement de Cléopâtre & de ses enfans. Rupture ouverte entre César & Antoine. Celui-ci répudie Octavie. Les deux flotes se mettent en mer: Cléopâtre veut suivre Antoine. Combat naval près d'Actium. Cléopâtre prend la fuite, & entraîne après elle Antoine. La victoire de César est complète. Il se rend quelque tems après devant Alexandrie, qui ne fait pas une longue résistance. Mort tragique d'Antoine, puis de Cléopâtre. L'Egypte est réduite en province de l'Empire Romain.*

332

CONCLUSION de toute l'histoire ancienne.

389

T A B L E.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME. DES ARTS ET DES SCIENCES.

A V A N T - P R O P O S.

Combien l'invention des Arts & des Sciences a été utile au genre humain. Elle doit être attribuée à Dieu. 399

CHAPITRE I. De l'Agriculture. 411

ARTICLE I. Antiquité de l'Agriculture. Son utilité. Quelle estime on en faisoit dans les anciens tems. Combien il est important de la mettre en honneur, & dangereux d'en négliger le soin. ibid.

ART. II. Du labour de la terre. Pays célèbres chez les Anciens pour l'abondance du blé. 431

ART. III. §. I. Culture de la vigne. Vins célèbres en Grèce & en Italie. 438

§. II. Produit des vignes en Italie du tems de Columelle. 449

ART. IV. De la nourriture des bestiaux. 454

ART. V. Innocence & agrément de la vie rustique & de l'Agriculture. 461

T A B L E

CHAP. II. Du Commerce.	479
ARTICLE I. Excellence & avantages du Commerce.	ibid.
ART. II. Antiquité du Commerce. Lieux & villes où il a été le plus célèbre.	480
ART. III. Objet & matière du Commerce.	497
§. I. Mines de Fer.	498
§. II. Mines de Cuivre ou d'Aïrân.	505
§. III. Mines d'Or.	509
§. IV. Mines d'Argent.	527
§. V. Produit des Mines d'or & d'argent, une des principales sources de la richesse des Anciens.	532
§. VI. Des Monnoies & des Médailles.	536
§. VII. Perles.	544
§. VIII. La Pourpre.	547
§. IX. Etofes de Soie.	560

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

J' lu par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le dixième Volume de l'*Histoire Ancienne*; &c. de M. Rollin, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 29 Mars 1736.

SECOUSSE.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON, Imprimeur de
S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé & de
l'Archevêché, 1708.

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

